

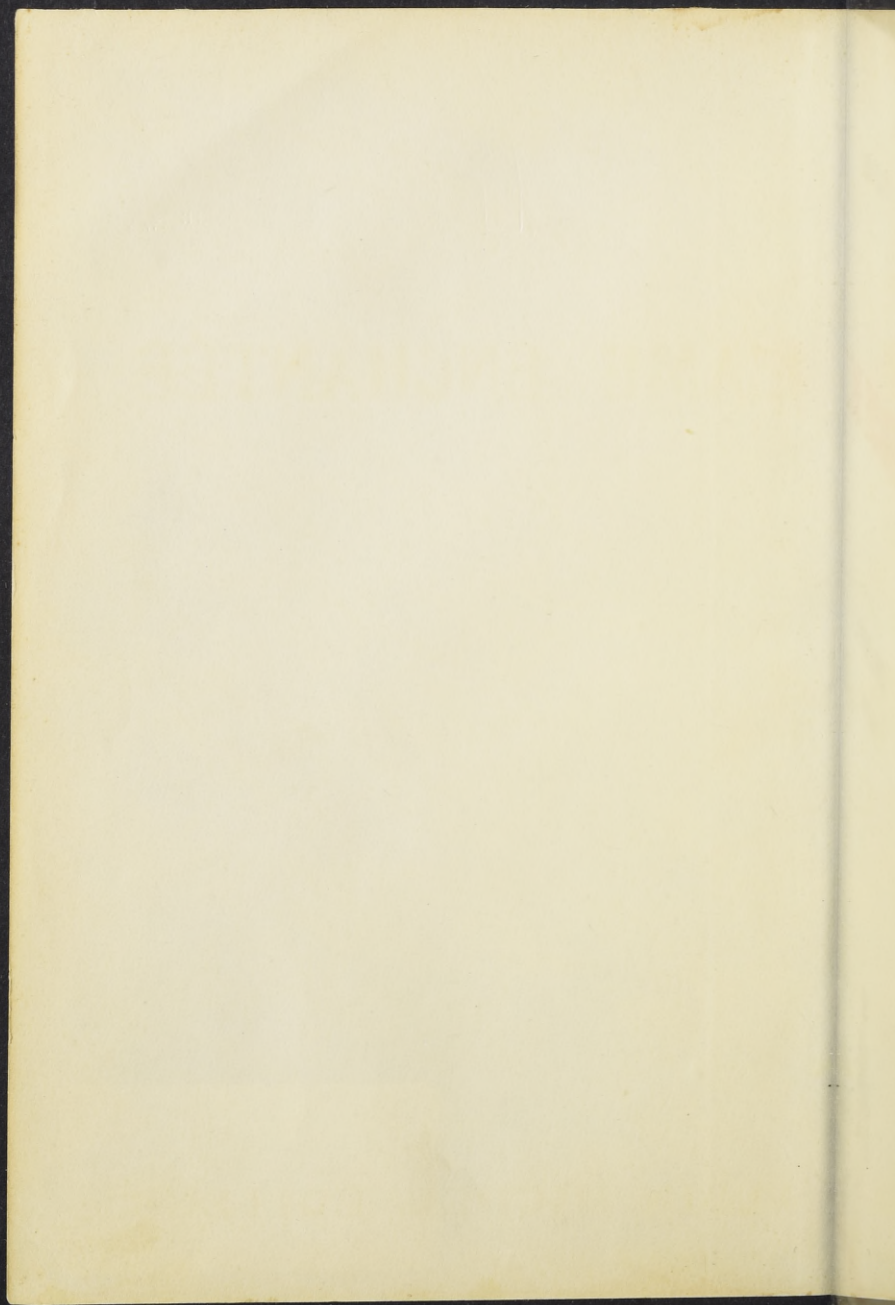


GE Biblioth. pub. et univ.



1061640228

RIC
9.8.24



Zs 273/4

3^e mille

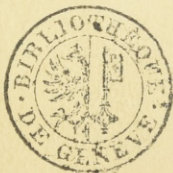
ROMAIN ROLLAND

I L'ÂME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(*Anna Nuncia*)

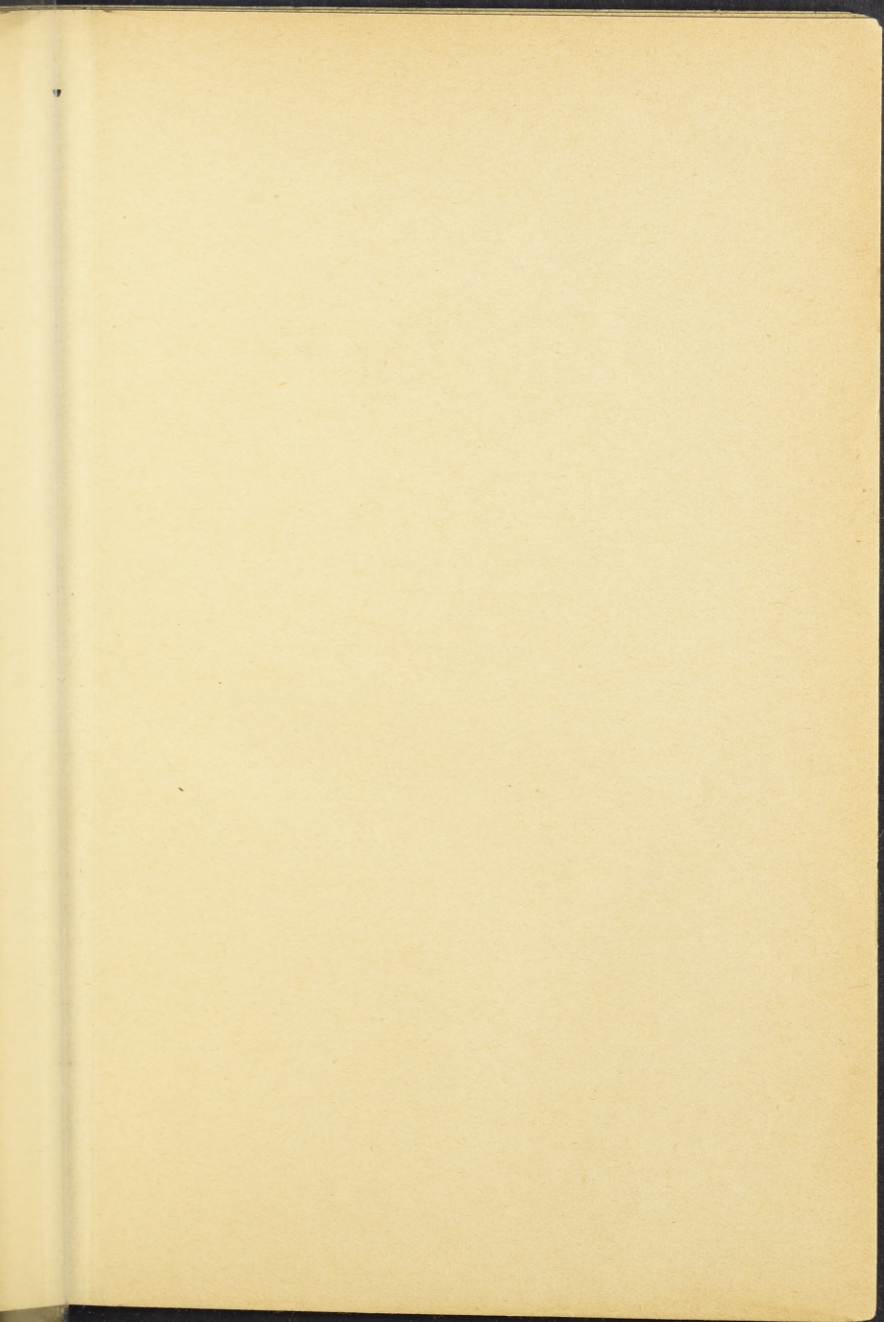


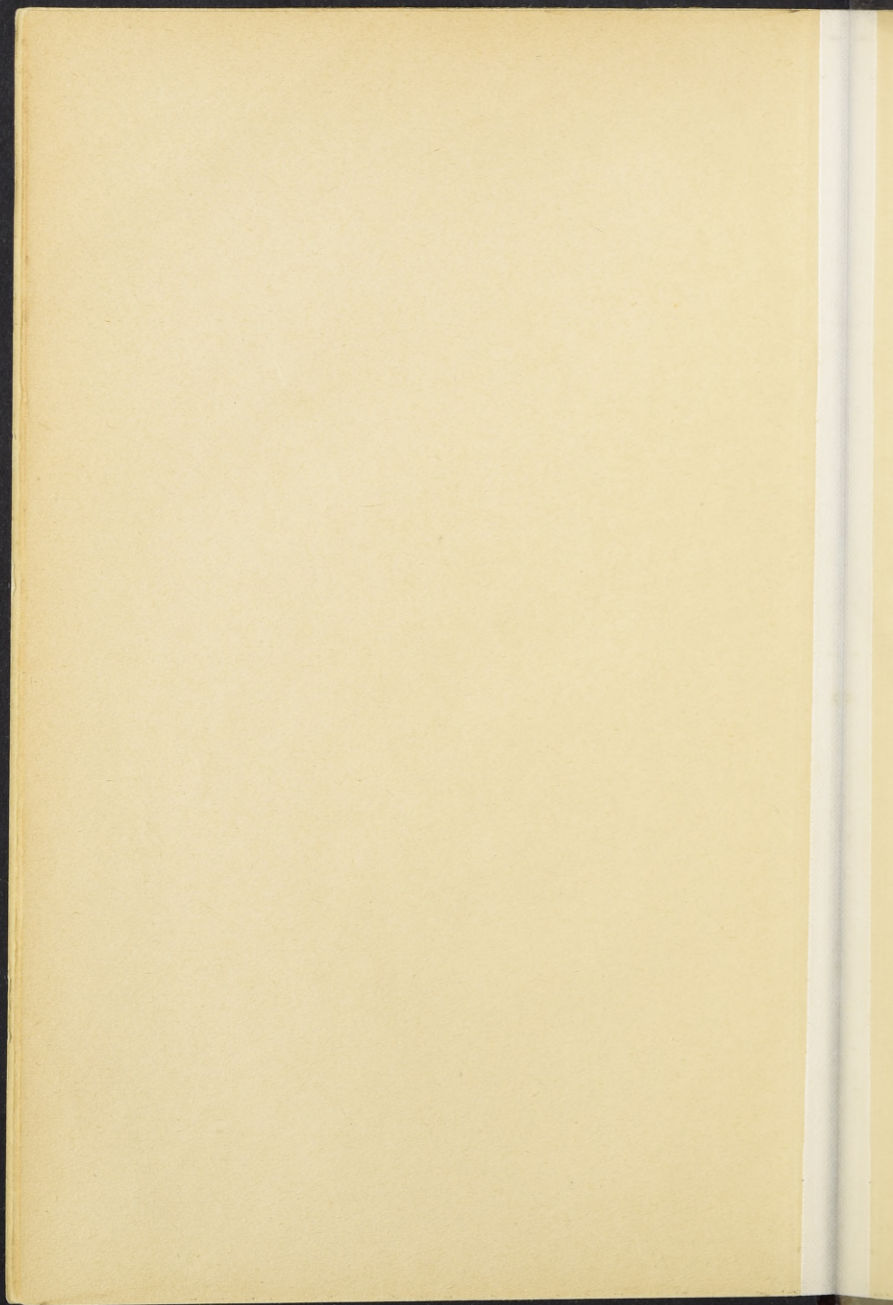
IA ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT





L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

- I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).
Édition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).
Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

JEAN-CHRISTOPHE en 5 volumes in-8° (14×20).

Édition des Œuvres complètes sur alfa Monfourat
Tomes I, II, III, IV parus.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition des Œuvres complètes* in-8° (14×20)
sur alfa Monfourat.

L'ÂME ENCHANTÉE. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol.
— III. Mère et Fils, 2 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, Les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison),
1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de FRANS MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de
MICHEL-ANGE. Vie de TOUSTOI).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — *Vies de Ramakrishna et de Vivekananda*, 3 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOC-CARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, 1 vol. — Edit. DU SABLIER : *Beethoven, les Grandes Époques créatrices*, 1 vol. — *Beethoven et Goethe*, 1 vol. — *Empédocle d'Agrigente*, suivi de *L'Eclair de Spinoza*, 1 vol.

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPÉL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(*Anna Nuncia*)



A. ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

Zs 273/4

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEIZE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58 x 80
SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE I A 60
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

16 / 5875

L'ANNONCIATRICE

TOME I

LA MORT D'UN MONDE

L'Annonciatrice comprend deux tomes :

I. *La Mort d'un Monde.*

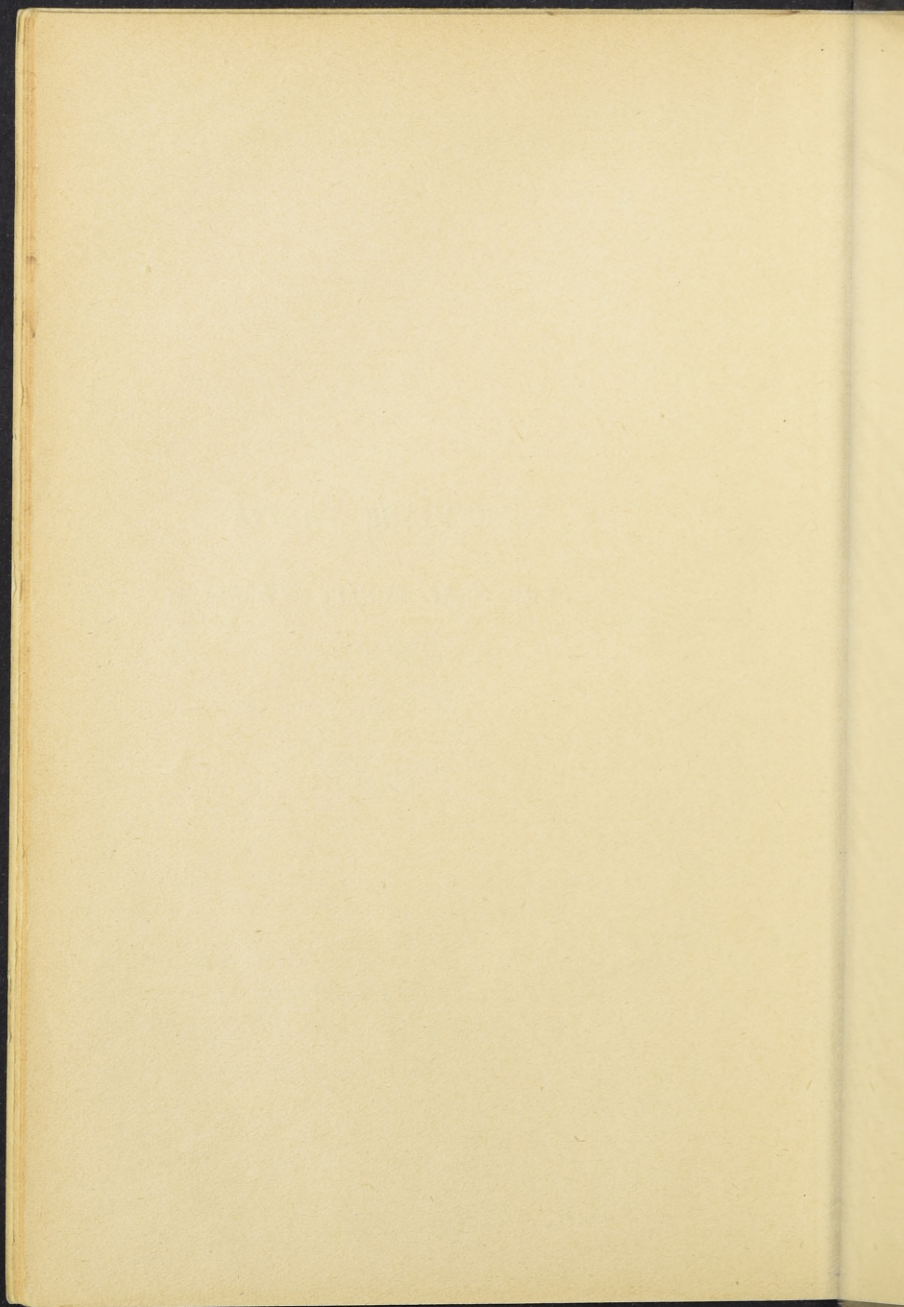
II. *L'Enfantement.*



*Le récit reprend, aux dernières pages
de Mère et Fils,
le jour de l'armistice, 11 novembre 1918,
chez Annette Rivière.*

PREMIÈRE PARTIE

Les Sept contre Thèbes



L'ANNONCIATRICE

Ils avaient dû refermer la porte-fenêtre sur le balcon. La houle de la rue s'enflait comme une marée. Il y passait des rafales. Des hurlements, des cris en vrille, des rires perçants. Par des trous de silence, on entendait piétiner l'énorme masse invisible. La bête reprenait souffle. Puis, de ses flancs montait un mugissement de taureau.

Sylvie n'y put tenir. Ses narines battaient. Elle s'esquiva, voulant entraîner son neveu. Elle disait qu'on ne pouvait pourtant pas se chamberer, un jour pareil : qu'on en pense ce qu'on voudra, il faut voir et goûter. (Ce que Sylvie goûtait, ce n'était jamais à moitié!...) Mais Marc se refusa à la suivre, avec trop de colère pour que sous son mépris il n'y eût point une peur et un désir. Et il avait passé l'après-midi entier avec sa mère, dans l'appartement fermé, où de bonne heure se glissa l'ombre de novembre. Le grondement du dehors grossissait, d'heure en heure. Marc, assis sur son lit, se mordait le dos des mains. Annette essayait d'occuper ses doigts et ses pensées; dans le coin de sa chambre le plus éloigné de la fenêtre, elle cousait, à la lueur de la lampe. Mais, percevant le désarroi de son fils, elle jeta son ouvrage et vint s'asseoir sur le lit, près de lui. Elle lui prit la main, et il ne la retira point, mais il tournait obstinément la face vers le mur. Elle le regardait, avec un sourire de pitié ; elle baisa le jeune cou, au-dessous de l'oreille, et lui souffla : — « Sors, mon petit !... ». Il secoua violemment la tête : — « Non ! »

Mais, la nuit venue, après que sa mère eut préparé le frugal repas, qu'ils prirent en causant d'objets indifférents, Marc se rappela qu'il avait une réponse pressée à porter pour le lendemain. Annette écouta descendre ses pas dans l'escalier ; elle n'était pas sans crainte, mais elle pensait : — « Mieux vaut qu'il sorte et qu'il regrette de n'être pas resté, que de rester et qu'il regrette de n'être pas sorti... ». Elle retourna s'asseoir sous la lampe, avec au coin de la bouche l'ombre ironique de son sage sourire... « Le pire mal est peut-être celui qu'on veut faire et qu'on ne fait point... »

Il n'avait pas fait trois pas hors de la maison qu'il était happé par le tourbillon. Il avait eu la prétention de traverser, pour passer sur l'autre rive du boulevard. Il fut en un instant roulé, boulé, rejeté de l'un à l'autre flot, montant et descendant. Avant qu'il s'en fût rendu compte, il se retrouva balayé à cinquante mètres plus bas, dans la direction opposée. Porté et trituré, collé contre un amas de corps qui meuglaient, il avait l'impression d'être déshabillé, passé au rouleau, malaxé en une seule pâte humaine qui s'allongeait du haut en bas de l'avenue. Il se dégagea, à coups furieux de coudes, de reins et de genoux ; mais ce fut pour retomber, ventre à ventre, plaqué, dans le flot remontant, contre un groupe de femmes excitées, criant de plaisir et de peur, sous les brutales poussées, et poussant, enragées. Une d'elles, blonde et maigre, aux prunelles chavirées, la bouche grande ouverte — (on lui voyait jusqu'à la racine de la langue) — le derrière emboîté dans les pinces d'un gars qui la fourrageait, se jeta sur la bouche de Marc et la mangea d'un baiser plein d'écume. Le sang du jeune garçon flamba ; il empoigna une autre femelle qui passait, et lui essuya sur les lèvres ses lèvres ; et tour à tour étreint et étreignant, il passa de bras en bras, petit mâle à la chasse, pris de folie, saccageant toutes celles qu'il rencontrait. Et l'esprit tout pareil à cette masse en délire qui hurlait *la Madelon*, il se disait :

— « C'est la paix. C'est *ma* paix. C'est ma part du butin. »

Comme il était plus instruit, il se disait de plus gros mensonges :

« *Mon baiser au monde entier !...* »

Mais il n'eût pas fait bon que le monde le lui refusât !... Il se heurta à un autre coq de grande taille, qui lui arracha du bec le bec qu'il pillait. Il n'y tenait pas, avant ; il s'y acharna, après. Un coup sous le menton le rejeta, étourdi, dans les vagues humaines qui s'ouvrirent sous le choc et le séparèrent de l'homme dont il gardait aux dents le goût du poing. En vain, s'enragea-t-il à le rejoindre...

La haine qui le brûlait chercha une revanche. Il lui en fallait une, sur-le-champ, ou qu'il crève ! Le hasard lui offrit, à l'instant, la plus lâche. Il l'agrippa, sans hésiter.

A quelques pas de lui, une jeune fille se débattait. D'un coup d'œil, il reconnut une petite bourgeoise provinciale, qui avait dû, au sortir de son hôtel, s'égarer dans les rues, tomber dans le torrent, et y était noyée. Elle avait une figure ronde, naïve, effarée ; elle tâchait de s'évader du flot, par une rue de côté ; et le flot s'amusait d'elle. Contre les sales audaces elle restait sans défense, et ses yeux stupéfiés appelaient au secours. Marc fonça sur elle, comme un petit épervier. Le sillage qu'il creusa dans la foule, en s'abattant sur le gibier, débloqua la perdrix ; par la rue transversale, étroite, obscure, qui montait, elle fuit. Il se lança à sa suite, et l'empoigna aux hanches. Il sentit sous ses serres le tendre corps palpitant ; entre ses quatre membres il lui broya le dos contre son ventre. Elle était prête à tomber, ses genoux fléchissaient ; le cou peureusement rentré dans les épaules, elle ployait la tête, à demi-morte d'effroi. A la lueur d'un rez-de-chaussée, Marc vit le cou blanc et frêle, et il le mordit. La victime gémit, en se cou-

vrant le visage de ses mains. Il lui arracha de la face les doigts crispés (l'un passait au travers du gant usagé), lui retourna la tête, lui releva le menton, et plongea sur la bouche avec brutalité. A cette seconde, il vit les yeux qui suppliaient ; et son cœur en reçut le coup de lance, mais moins prompt que le coup de bec avide qui déjà se plantait entre les jeunes lèvres, et y imprimait sa marque aux commissures. Il sentit sur sa langue le sang. Et dans le même moment, aux yeux le choc de ces yeux. Il sursauta, lâcha la proie, qui, n'étant plus enclavée, s'affaissa. Elle était devant lui, tombée sur les genoux, le visage caché dans ses bras, incapable de crier, immobile, inhibée, ne gardant plus de force que pour s'empêcher de voir. La rue était déserte. Un repli de maisons masquait le boulevard voisin, dont le torrent grondant, pareil aux projecteurs électriques qui font la nuit plus noire autour de leur trou de feu, amassait le silence dans le renfoncement où se tenaient en arrêt le chien et la proie — les deux enfants. — Marc jeta un regard trouble sur le corps à ses pieds, et, sans songer à le relever, s'enfuit...

Il erra dans un dédale de rues aux flancs de la Montagne Ste-Geneviève, redébouchant soudain à quelque brusque tournant sur le gargouillement de la Victoire en ribote, et refluant, comme un rat à la nage, de l'égout collecteur. Tardivement, il parvint à regagner l'escalier de sa maison enténébrée. Dans l'obscur corridor de l'appartement au cinquième, une lueur filtrait sous le seuil de la chambre de sa mère. Il se glissa dans son lit, sans allumer. Nu dans les draps glacés, enfin il retrouva dans la nuit son âme souffletée, qui le prit à la gorge, criant : — « Qu'as-tu fait de moi ? » Car c'était toujours à lui seul, non à l'autre qu'il songeait. Le ventre sur le sommier, il s'enfonça la bouche dans le traversin. Et alors, il se vit à la place, dans les membres de sa victime : ce tendre cou, ce

corps de petite fille profanée, ce viol... Et le plus sali des deux, c'était lui... Ainsi, après tous ses grands mots, après ce haut orgueil des entretiens du jour avec sa mère, après ces professions de foi de chevalerie souffletant les renards et les loups de la grande guerre qui dépeçaient le monde par la force et la ruse, en se masquant du droit, il s'était dépêché de voler son morceau du droit de la force, et il avait choisi pour sa part la plus lâche... Il revit la jeune fille à genoux sur le pavé ; et d'un coup, il rejeta ses draps ; la pensée qu'il s'était sauvé comme un voleur le brûlait ; il fut sur le point de courir à l'endroit où il l'avait laissée... Pour quoi faire ? Pour la relever ?... Idiot !... Il restait nu, assis sur le bord du matelas. Derrière la cloison, sa mère se retourna dans son lit... Il ravala son souffle et il se recoucha... Il avait sous les dents la bouche sans salive de la jeune fille... Il remâcha cette lèvre... Il eut une poussée nouvelle de cruauté... « N'importe ! Tu as ma marque ! Et si tu me rencontres, je te reconnâtrai et tu ne le pourras pas... » — « Elle vit et me juge... » Cette pensée, cette vie lui fut insupportable... « Si elle pouvait être morte !... » Et il comprit, avec cette mobilité d'esprit qui sautait de lui au monde, sans cesser de tourner autour du même objet, pourquoi l'homme qui a touché du doigt le crime y enfonce sa main, afin de ne plus la voir... Puis, un torrent de pitié... « Qu'elle vive, qu'elle soit heureuse ! ... » Il eût voulu baiser les meurtrissures de ses genoux ronds... Arrivé à ce point, il ne fut pas loin de se retrouver à la brutale poussée qui la lui avait fait empoigner, et de recommencer le cercle brûlant de sa course... Il courut ainsi, tout le reste de la nuit, de l'une à l'autre étape : pitié et cruauté, haine de soi ou d'elle, les remords, les regrets, et de ce qu'il avait fait, et de ce qu'il n'avait pas fait... Cours et cours, sans arrêt ! Au terme, est la défaite. Elle était le seul point fixe dans le chaos. Battu !... Il était sans

force contre les coups du hasard. Il n'avait aucune prise sur ses actes et ses pensées ; dès la première rencontre avec une lame de fond, sa volonté se dissolvait comme une méduse. Il ne sait pas en ce moment ce que la vie fera de lui dans un an... Et cette ignominieuse constatation le gifla... Non ! Non ! Plutôt un crime !... Il se redressa sur son lit et se battit la poitrine avec ses poings :

— « Je veux, je veux !... Je veux quoi ?... Etre ce que je veux !... »

De l'autre chambre, la voix tendre de la mère murmura :

— « Mon petit loup, veux-tu dormir ! »

Il ne répondit pas... Colère... « Elle m'épie... » Élan d'amour... « Elle comprend... » Irritation, gratitude, les deux plateaux oscillent... Ni l'une ni l'autre ! « Seul je suis, et je veux le rester... »

La tête sur l'oreiller, il ne bougea plus. Des deux côtés du mur, la mère et le fils, étendus, restaient, les yeux ouverts dans la nuit. Annette aussi pensait :

— « J'ai eu tort de parler. C'est affaire à lui seul. Lui seul, doit la vider. »

Mais sans parler, leurs pensées alliées, par ondes alternées, mutuellement s'imprégnaient. Et un même équilibre, peu à peu, finit par s'établir en eux. Quand l'aube reparut aux vitres, elle les trouva prêts à rentrer dans le jour, avec ses illusions, ses pièges et ses combats, marqués d'une défaite de plus, mais la regardant en face et brûlants de recommencer. Ces âmes de Rivière ! Quel matin de défaite en refoulerait le cours !

Mais tandis que le jeune garçon, au sortir de la nuit sans sommeil, debout et frissonnant dans le tub d'eau glacée, revêtait de nouveau l'enveloppe de ses membres, son regard fouillait le gouffre de l'époque et du monde où il avait été jeté, son extrême faiblesse, les désastres et les hontes qui l'attendaient en route.

Et il soupirait :

— « Etre au bout !... »

« Etre au bout » : — c'est-à-dire, ne pas tomber en route. Tomber, oui. Mais au bout ! Désastres, hontes, soit ! Mais passer, coûte que coûte !... Passer ? O Dieu ! Avoir passé !... D'avance, il s'étira dans le repos d'après... N'être plus !... On ne le peut qu'après avoir été...

Il remit sa pelure d'étoffe sur sa jeune peau, rougie par le gant de crin. Et la chair raffermie, serrant les dents, le jeune loup repartit, à la chasse de la vie.

C'est pourtant une fameuse aventure, cette chasse, en d'autres temps ! En dépit des traquenards de la nature et de tout ce qu'a fabriqué la société pour empoisonner la jeunesse, en la rivant à ses bancs de galériens (lycées, armées), c'est un beau tumulte que celui des vingt ans !

Mais les vingt ans de 1918 n'étaient pas à l'échelle de la vie normale. Ils en valaient aussi bien quatorze que quatre-vingts. Ils étaient faits de pièces et de morceaux mal rajustés de tous les âges : à la fois trop et pas assez pour se vêtir ; au premier mouvement, les coutures se déchiraient ; à travers les trous, on voyait la chair nue et les désirs...

Les hommes d'avant, les hommes qui les avaient plantés, ne reconnaissaient pas leur graine. Et à ces fils qui avaient perdu leurs pères, les hommes d'avant paraissaient des étrangers, qu'ils n'étaient pas loin de haïr, qu'ils méprisaient. Même entre eux, ces jeunes gens, presque aucun moyen de s'entendre ! Chacun était un *puzzle* différent... Si seulement la vie eût été un jeu !... Beaucoup s'efforçaient de le faire croire, afin de le croire... Mais ils savaient bien que c'était, en ce cas, un jeu terrible, un jeu de dément... Tout était détruit, et le vent qui soufflait sur le champ de ruines en faisait sortir la puanteur des charniers. Où reconstruire un monde ? Et de quelles pierres, et sur

quel sol, et sur quelles données ? Ils ne savaient rien, ils ne voyaient rien dans ce chaos qui fumait. La seule chose qui ne manquât point, c'étaient les bras. Mais il est dur, pour des bras de vingt ans, de se condamner, pour tout leur lot, pour leur *giovinazza*, si tôt passée, si menacée, à un travail harassant de terrassiers, qui n'ont personne pour les guider. Que savaient-ils, si avant même d'avoir posé sur le sol branlant les premiers murs, un nouveau tremblement de terre ne viendrait pas les faire couler ? Qui pouvait croire à la durée d'un monde échafaudé sur les traités du crime et de la stupidité ? Tout chancelait, rien n'était sûr, la vie était sans lendemain : demain, l'abîme pouvait se rouvrir, la guerre, les guerres et du dehors et du dedans... On ne tenait que l'aujourd'hui. On est perdu, si on ne s'y agrippe, des dix doigts, des vingt, — pieds et mains. Mais où le saisir, cet aujourd'hui ? Où y enfoncer ses ongles ? On ne peut l'étreindre, il est sans forme, il est énorme, il glisse et glue. Si l'on approche de cette masse en rotation, on est rejeté au dehors, comme par une fronde, — ou l'on est aspiré, on coule au fond.

Mais on s'enrage, on ne veut tomber ni au dehors, ni au dedans, quand on est Marc et qu'on a vingt ans — (il ne les a pas, dix-neuf à peine) — on prend au ventre l'aujourd'hui, et on entre dedans... Te posséder... Après, crever, comme les mâles des insectes !...

Et dans cette fièvre des mains crispées, tant de lassitude ! Pour les épaules d'un jeune garçon, un si monstrueux fardeau ! Ah ! quelle tâche démesurée !

Heureux encore ceux qui n'ont qu'une vie restreinte, à voie unique, un seul besoin à assouvir ! Mais Marc en avait quatre ou cinq affamés, qui lui rongeaient les entrailles. Il lui fallait *connaître*, il lui fallait *prendre*, il lui fallait *jouir*, il lui fallait *agir*, il lui fallait *être*... Et ces petits renards qu'il cachait contre sa peau, ainsi que l'enfant spartiate, se mordaient entre

eux en le mordant. Ils ne pouvaient s'assouvir ensemble.

Le plus pressé : *Jouir, ou connaître ?... Connaître, d'abord !* Le petit Rivière ne pouvait pas supporter la pensée de s'en aller de la vie, avant de voir, avant de savoir. Il lui semblait qu'il eût erré dans une nuit de désespoir, pire que tous les enfers inventés, pendant tout le reste de son éternité. (Car on a beau ne croire à rien, après la vie. Le rien, pour un cœur de vingt ans, est la plus implacable des éternités.)

Comment savoir ? Et quoi savoir ? On ignore tout. — Et d'abord, par quoi commencer ?... Tout est remis en question, et tout vous assaille à la fois. L'instruction des années de guerre a laissé des lacunes invraisemblables, qui ne seront jamais comblées. L'esprit vagabondait ailleurs. Le corps aussi. Marc était plus souvent dans la rue que sur les bancs de son lycée. Et quand il condescendait à y poser ses maigres fesses, l'œil vif et dur du louveteau efflanqué s'allumait d'étranges lueurs, il poursuivait, au travers des murs moroses, un gibier d'un autre poil que les vieilles carcasses de l'Université. Par moments rares, l'accent d'un maître, le choc d'un mot, déclenchait l'ombre chaude d'un morceau de vie : il sautait dessus. Mais il était incapable de situer ce fragment du Réel immense ; il lui manquait, dans l'exposé, tout l'avant-train, qu'inattentif il avait laissé passer : il lâchait prise ; et tout l'après, toute la croupe, plongeait dans le trou. Si l'on eût dressé le planisphère de ses notions enregistrées en n'importe quel ordre de connaissance, on eût cru voir ces anciennes cartes de l'Afrique, où les vides étaient plus nombreux que les pleins, et les grands fleuves tronçonnés comme des queues de lézards dans la gueule d'un chat : ils se perdaient ; l'imagination y suppléait, en bourgeonnant ici ou là des villes, des monts, de fable, de sable. Il y avait des siècles entiers de l'histoire, des chapelets de théorèmes, des

provinces presque complètes de l'étroit domaine classique où l'enseignement de l'*Alma Mater* enferme peureusement ses nourrissons dans quelques vieux appartements, dorés, fanés, mangés aux mites — (elle les prétend les plus beaux du monde !) — il y avait des lieues de routes de l'esprit coupées, dont le cerveau de Marc ne gardait pas une trace. Il n'en avait pas moins passé ses examens de fin d'études, avec des quarterons d'autres cancre, qui n'en savaient pas plus que lui et n'avaient point aux yeux, comme lui, le feu insolent de l'intelligence. On était alors indulgent pour les fils et frères de héros : (s'ils ne l'étaient, ils auraient pu l'être !)... Mais lui, le Marc, ne gardait pas une once d'indulgence pour ceux qui l'en avaient fait bénéficier. Jamais bon cheval ne pardonne au sot cavalier qui l'épargne, en négligeant de le sangler. L'expérience de ces années avait ruiné l'autorité de tous ceux : hommes et livres, qui dirigeaient la génération d'avant. Ce qu'on en avait vu, ce qu'on en avait lu — (peu et mal) — n'était pas accordé au ton du présent. Si peu avertis qu'ils pussent être des réalités et de la guerre et de la paix, que tous les menteurs attirés, les dupeurs dupés, leur avaient camouflées, ces jeunes gens étaient prémunis par leur instinct et par leurs sens encore neufs, qui flairaient chez tous leurs maîtres la domesticité de l'intelligence devant l'État et la sénilité de la rhétorique. A supposer que quelque part, en France ou au dehors, se fussent maintenues des énergies libres et vraies, ces jeunes gens n'en connaissaient rien ; on avait eu soin de les leur discréditer par avance ; et ils n'avaient aucune envie de réviser de faux arrêts : leur confiance était empoisonnée. Ils englobaient toute la pensée du demi-siècle avant eux (et, peu s'en faut ! du reste des temps) sous la rubrique dédaigneuse : — « Du vent !... Des outres gonflées de mots... » Ils ne se doutaient pas que leurs jeunes outres ne feraient que se gonfler

d'autres mots : ce sont les neuf dixièmes de l'intelligence humaine, si elle ne veut pas rester vide ; et le vide l'affole : il est bien vrai que la nature en a horreur ; elle ne peut se résigner au :

— « Je ne sais point... »

Il faut savoir. Ou l'on meurt.

Mais d'abord, il faut manger. Et le pain ne vient pas dans la bouche d'un Marc Rivière, s'il ne va pas le chercher. A moins qu'il ne l'enlève de la bouche de sa mère !... Et son orgueil dit : — « Assez ! désormais, je mangerai le pain que j'aurai gagné. »

Il a deux tâches précises, ce matin. Deux fanaux dans le brouillard qui remplit encore son cerveau, comme la ville. Une leçon de conversation à un roux Américain aux yeux roses, de la délégation Wilson, qui habite quartier de la Muette. Et un manuscrit de poèmes insanes, dont il a dû rageusement nettoyer le français accommodé à la brésilienne, pour le compte d'un homme jaune de Rio, qui loge près de la Sorbonne... Porte close chez le premier. Un voisin dit que l'homme à la chemise étoilée n'était pas encore rentré ; et s'informant de ce que Marc lui voulait, il ajoute, narquois, qu'il n'avait pas à s'inquiéter : son élève était en train de cultiver le français par une méthode plus directe que la sienne. Marc se rabattit, furieux, sur le client n° 2. Dans l'escalier, la concierge l'arrêta : le monsieur au teint de coing venait de mourir, fauché par la grippe espagnole. Il n'avait point laissé d'adresse. Marc demeurait héritier des poèmes.

La mort n'étonnait plus. Cependant, au lendemain des coups de canon de l'armistice, on avait l'impression confuse d'une déconvenue : — « Il n'y a donc rien de changé ?... » Mais l'irritation, chez Marc, l'emportait

contre le mort qui, après lui avoir infligé un absurde pensum, décampait sans payer.

Il fronçait le sourcil, rageur, sombre comme une nuée. Un clair regard de jeune fille passa au travers. Il reconnut les yeux gris d'une brune au teint mat, sa camarade de cours. Leur sourire moqueur le détendit. Elle avait déjà passé. Ses fines jambes, d'un pas tranquille et preste, se dirigeaient vers la Sorbonne. Après une brève réflexion, il la suivit. La bibliothèque de l'Université était devenue, en ces temps, un quartier-général pour quelques-uns de ces jeunes gens : ils y venaient mettre en commun leurs incertitudes. Il rattrapa Henriette Ruche dans l'escalier. Les yeux de malice l'examinèrent :

— « L'œil battu. Le teint gris. La mine ténébreuse... Lendemain de fête !... »

— « Elle ne paraît point vous avoir troublée. Vous avez, vous, la mine reposée. »

— « J'ai bien dormi, oui. Merci. »

— « Et vous n'avez pas été tentée de mettre dehors votre nez pointu ? »

— « De ma fenêtre. J'ai assez vu. La fosse aux bêtes. »

— « J'en étais une. »

— « Cela va sans dire ! »

— « Merci ! » fit-il, d'un air piqué.

Elle rit :

— « Vous croyiez donc que j'en doutais ? »

— « De mieux en mieux ! »

Ils étaient sur le seuil de la bibliothèque. Elle tapota ses cheveux, en se regardant dans la vitre :

— « Une de plus ou de moins !... Il ne faut pas s'en affecter... »

Elle entra dans la salle de lecture.

Marc aperçut quelques-uns de ses amis.

Le nom d'« amis » était beaucoup dire. Les amitiés n'étaient pas fortes entre ces garçons. Chacun était

trop occupé de soi. Et personnellement, le jeune Rivière était à part des camarades de son âge. On l'aimait peu, à cause de son caractère ombrageux, de sa réserve, de sa lippe trop souvent méprisante, de sa dureté de jugement, — aussi de sa supériorité marquée à l'école et dans les examens. Mais, bon gré mal gré, il jouissait d'une certaine autorité, pour les mêmes raisons. Et l'influence de sa mère l'avait immunisé, avant les autres, contre la contagion de l'imbécillité collective ; il n'avait pas, comme les autres, attendu la fin de la guerre, pour reconnaître l'universelle duperie et le proclamer. Cette avance sur eux, qu'il avait payée en son temps d'une rude impopularité, lui valait, aujourd'hui que leurs yeux étaient dessillés, quelque crédit. Ils étaient assez justes pour reconnaître que le Marcassin avait eu raison.

Et à cette heure, ce dont ils avaient besoin, ce n'était pas de quelqu'un qu'on aime, mâle ou femelle — (l'amour, alors, était, comme la haine, à bon marché !) — c'était de quelqu'un qu'on peut croire et qui voit clair. Ils étaient quatre ou cinq garçons qui n'avaient entre eux rien de commun que cette découverte, dont chacun pour son compte avait reçu le soufflet, de l'abominable tromperie. La honte et la colère d'y avoir été pris, le besoin de se venger, et surtout de se défendre contre les tromperies à venir, les groupaient, coûte que coûte, en dehors du reste du troupeau. Il leur fallait faire trêve à leurs dissentiments et à leurs antipathies, pour associer leurs faiblesses et leurs forces, — non pas amis, mais alliés. Ils tâtonnaient ensemble, comme des insectes aveugles, dont les antennes palpent la nuit. Et chacun attendait des autres, sans vouloir le montrer, le choc du mot qui le mettrait sur la piste.

Ils n'en savaient pas beaucoup plus, les uns que les autres. Mais ils venaient tous les cinq de milieux différents ; chacun apportait donc quelques leurs

d'expériences qui manquaient aux autres, et les ressources diverses de son tempérament.

Adolphe Chevalier, petit, replet, tranquille, était un jeune bourgeois de province, d'une vieille famille du Berry, gens de robe, possesseurs de belles terres au soleil. Esprit très cultivé et de race cultivée, comme leurs vignes et leurs champs, le plus « honnête homme » des cinq (au sens classique suranné), absolument français d'intelligence, il était méticuleux et disert, plein d'habitudes. Quand il se mettait en marche, elles lui battaient entre les jambes. Il marchait cependant, les jambes écartées, pas très vite, posément. Les autres, moqueurs, lui rappelaient les armes de Bourges : « *Un âne dans un fauteuil...* »

Fernand Véron-Coquard l'écrasait de sa masse, de sa gueule et de son dédain. Haut, épais et charnu, bombant ses pectoraux, faisant trembler le plancher à chaque pas de ses énormes pieds, et les vitres avec les explosions de sa voix en gros-bourdon, il avait une de ces larges faces de l'époque, tout en viande, qui sont sorties de la guerre et semblent en avoir sucé, au lieu de lait, le sang : on hésite, en les voyant, si leur masque rappelle celui des ducs palefreniers de Napoléon I^{er}, ou de Coquelin claironnant en Scapin *imperator*. Il était fils d'industriel engraisé par la guerre, et il ne se gênait point pour le rappeler, comme il disait, « à toute volée » (— « Il ne faut pas, soulignait-il, parler de volés, dans la maison d'un voleur ! ») — Le mépris sanglant qu'il étalait pour son père et la bande, n'excluait point l'affection qu'il avait pour l'auteur de ses jours, surtout n'impliquait aucunement l'intention de renoncer aux dépouilles dont il bénéficiait. Entre la « volaille » et les « voleurs », il n'hésitait pas. — « Tant pis pour les idiots ! Et tant mieux, foutre ! pour moi ! S'ils avaient eu mes couilles, ils auraient fait sauter déjà la société. Ils le feront peut-être. Et je les y aiderai. Mais en attendant, je mange.

Je ne vais pas m'en priver, pour quelque autre qui n'aurait pas autant que moi, du plaisir à manger ! Nous nous foutons du droit : nous en avons vu l'aune ! Notre seul honneur à nous, notre honneur d'aujourd'hui, c'est de ne point mentir. Si je suis un salaud, je le sais, et je le dis. La première besogne de vidange publique, c'est de crever la panse aux baudruches, aux bourdes, à tous les idéalismes. Wilson à la voirie ! »

Adolphe suffoquait. C'était un des rares sujets, où il sortait de sa majesté naturelle. Simon Bouchard salivait, les yeux saillants hors de la tête. Il avait peine à parler, et il cherchait ses mots ; mais quand ils sortaient, à coups de catapulte, ils étaient massifs et verts. Leur saveur faisait passer sur leur énormité. Lui et le Véron semblaient s'en vouloir à mort ; et on les voyait toujours ensemble. Ils étaient bâtis pour se mesurer l'un contre l'autre. Ce fils de métayer, bourgeois de lycée, gros travailleur, resté sur les bancs de l'école une bête de labour, percheron non coupé, avait la charpente d'un cyclope et l'esprit maçonné d'arguments laborieusement appris et rassemblés ; il était, au dedans et au dehors, épais et lourd, rude et mal équarri. Il avait cru massivement à l'idéologie de guerre. Il croyait aujourd'hui massivement aux « Quatorze points » intangibles du Messie américain. Il lui fallait toujours, toujours être dupé. Mais ceux qui le dupaient ne faisaient pas un bon marché : car il ne pardonnait jamais, une fois qu'il était détrompé ; et les haines inexpiables, l'une sur l'autre, s'accumulaient dans son sac, dont il ne se séparait point dans sa marche acharnée vers une autre vérité.

Sainte-Luce (Jean-Casimir) ne s'embarassait, ni d'un pareil bagage, ni (encore moins !) d'un tel but. Son nom fastueux était le seul *impedimentum* dont il fût affublé : il était bien résolu à le laisser tomber, à la première occasion. Il le devait aux largesses d'un

père polonais, qui à ceci avait borné sa générosité, après l'avoir semé dans les flancs soyeux d'une star de cinéma française, créole des Antilles qui se vantait de sa parenté avec la jolie guenon immortalisée par Prud'hon, Joséphine Première. Il en avait les os menus, les yeux de velours et le coup de pouce délicat au creux des joues. C'était un vif-argent, fin et ardent. Il n'avait pas besoin de prétexte pour être toujours en mouvement. Rien ne le tenait, pas la moindre convention, ni de morale, ni de raison. Il ne perdait pas son temps à rompre des lances. Mais il les regardait rompre, et il riait aux bons coups. Il était né spectateur, jamais las de spectacles, et il ne ménageait point ses pas pour les aller chercher. Un Puck qui se promène sur la face de la terre, et lui chatouille le nez. Véron, dédaigneux, l'appelait S^{te} Puce. Puck aurait pu lui rendre, contre un, dix lardons. Mais son alerte nonchalance jugeait que l'animal était à point comme il était, bon à rôtir dans sa couenne : il n'avait pas besoin d'une autre parure...

Ainsi, ils étaient ensemble, sans aucune illusion l'un sur l'autre, et sans beaucoup d'illusions chacun sur soi. C'était même ce qui plus les unissait. Et ils accueillirent, avec le même esprit d'ironie et de cordialité, le Marc, tambour d'Arcole, à la mine hâve, inquiète, et au museau soucieux de jeune chien affamé. Ils manquaient de chaleur, peut-être d'intérêt, pour ce qui pouvait bien remuer sous ce masque, pour ses préoccupations personnelles : chacun avait les siennes, et les gardait pour soi. Individuellement, Marc les eût gênés — si rien eût été capable de les gêner ! Même dans l'ironie, qu'il avait implacable, il prenait tout trop au sérieux. C'était, pour eux, « dater » — (avance ou retard ? n'importe ! la montre n'était pas à l'heure). Mais pour l'œuvre commune, la sape du monde présent, afin de s'y frayer issue, le regard aigu de Marc et le dur plissement au coin de sa bouche impérieuse

leur étaient des contingents alliés qu'ils appréciaient. Il était un des leurs.

Et il y avait encore autour d'eux le fretin : quelques braves garçons, désireux de penser, qui ne pensaient pas par eux-mêmes, et qui les écoutaient, tâchant de glisser leur mot. Mais les Cinq condescendaient rarement à leur répondre : ils se parlaient entre eux. Les autres formaient le cercle. Ils étaient bons à transmettre et propager leurs volontés.

A l'autre bout de la salle était massé un autre groupe aussi nombreux : c'étaient les « *Action Française* ». Les deux bandes affectaient de s'ignorer ; elles avaient l'une pour l'autre un mépris écrasant, relevé d'une poivrée de haine. Et comme, des deux côtés, ils parlaient très haut, — beaucoup trop haut, malgré les objurgations du bibliothécaire indigné, dont nul ne tenait compte, — à tout moment, les mots provocateurs venaient faire déborder l'eau bouillante sur le feu. C'était bien leur objet. Et au besoin, les agents de transmission ne manquaient pas à leur office, qui était de porter tout chaud le défi de l'un à l'autre camp. Heureusement, la gaieté de la jeunesse n'était pas morte au cœur de ces partisans. Et la drôlerie d'un mot injurieux l'emportait, chez l'ennemi, sur l'animosité.

Et puis, à part, étaient campés, avec un souris de supériorité, les indifférents aux affaires publiques, ceux pour qui la guerre, la paix et les traités étaient de la sale politique, dont le mieux à faire était de se garer, pour s'occuper de son commerce, de sa carrière, de ses plaisirs, de sa cuisine de l'esprit : son art, sa science et son métier. C'étaient les ménagères de la maison, qui méprisent les femmes oisives et déréglées. Il y avait dans le nombre de vraies valeurs : un gros barbet aux pattes courtes, le nez en l'air, les yeux myopes, l'air ahuri, un front étroit, la crinière drue, la bouche ouverte, qui semblait prête à crier toujours : « *Eurêka !* »... Jocrisse dans la baignoire d'Archimède...

Félicien Lerond, qui avait, l'heureux garçon, une vocation scientifique décidée. Elle lui épargnait la peine de penser à ce qui se passait autour de lui. En dehors de sa spécialité, il eût été un vrai idiot, sans une finasserie de paysan français qui le sauvait. — Et il y avait de petits crétins de l'esthétisme, qui se croyaient des aristocrates de l'esprit, parce qu'ils ne daignaient pas s'occuper des nécessités de l'action sociale : sans doute ne leur talonnait-elle pas trop les flancs ! Ils aimaient à citer prétentieusement l'arrêt formulé par l'augure Valéry : « *Qu'on ne peut faire de politique sans se prononcer sur des questions que nul homme sensé ne peut dire qu'il connaisse. Il faut donc être infiniment sot ou infiniment ignorant pour avoir un avis sur la plupart des problèmes que pose la politique...* » Ils étaient fiers de n'en avoir point. Ils méprisaient parfaitement les deux camps des discussieurs, qui les méprisaient pareillement.

Enfin, sur l'autre rive de la table, juste en face des Cinq, tranquilles s'étaient installés, sous leurs longs cils les yeux gris, le fin nez pointu, et le sourire d'Henriette Ruhe. Elle avait sagement étalé autour d'elle les livres qu'elle s'était fixé, pour ce jour, la tâche de consulter. Elle n'en perdait, pour cela, pas une bouchée de ce qui se disait autour d'elle, tandis que ses doigts longs et maigres, dont un ou deux ongles étaient mordillés, couraient, notant exactement sur le papier ce qu'elle lisait. Elle trouvait même dans sa tête bien ordonnée, au trop grand front dissimulé, la place pour laisser couler d'une oreille à l'autre le flux de confidences inutiles que lui chuchotait, perchée d'une fesse joufflue sur la table, la grassouillette Élodie Bertin... Ce nom d'Élodie, la possesseur ne l'avouait point — sauf à chacun, en particulier : car elle était incapable de garder un secret ; elle s'était rebaptisée Élisabeth, qu'elle avait fait, pour l'ajuster aux modes présentes, Babette, puis (abrégeons !) Bette. Ce der-

nier nom — les Cinq étaient d'accord — lui allait comme un gant. Elle parlait, parlait, parlait. On la voyait toujours, le bec ouvert, le menton levé. Il est des races, comme les Anglaises, qui, dirait-on, parlent avant d'ouvrir la bouche ; elles ont presque l'air de parler sans ouvrir la bouche. Mais la Bette de Paris, de crainte d'être en retard pour parler, avait la bouche ouverte, avant de parler, pendant, après, quand elle reprenait souffle pour recommencer. Elle était jolie, douce, ronde et potelée. Elle faisait honneur à la maison qui l'avait nourrie et dont elle était l'héritière — les grands magasins d'alimentation sis au Boulevard d'Odessa. Elle en faisait un peu moins à la maison de Robert Sorbon, où elle s'était mis en tête, Dieu sait pourquoi ! d'acquérir une licence. L'intelligence exerçait sur elle l'attrait d'un pays lointain. Pour dire le vrai, elle s'intéressait moins au pays qu'aux habitants ; et le mot de « licence » lui évoquait moins le casse-tête d'un examen assommant, que le commerce étourdissant, pour la petite commerçante, avec la jeunesse la plus libre d'esprit, au monde. L'amitié d'Henriette Ruche, qu'elle admirait éperdument, et qui consentait à se laisser servir — à condition que ce fût à ses heures et sous la forme qui lui convenait — l'introduisit dans le cercle des Cinq. Ils ne regardaient pas de trop près à l'esprit des filles, pourvu qu'elles eussent celui de leur plaie. Et la plus sottise n'en manque jamais, quand elle est un article de Paris. Mais elles ne devaient pas s'attendre, de leur part, à beaucoup de galanterie. Ils n'avaient point le temps : en affaire d'amour, il n'était plus de mode de s'attarder. Comme dit Morand, une femme n'a plus que trois pièces de vêtements à dégrafer. C'était à prendre ou à laisser. Il était clair que la Bette était à prendre. L'Henriette, non. Ils ne la « laissaient » point, cependant, quoique sa maigreur longue de lévrier n'invitât point les dents de ces jeunes carnas-

siers. Véron, qui semblait y avoir essayé les siennes, et qui avait dû s'en féler une, gardait rancune à l'os ; et il appelait les deux filles : la Laide et la Bête. Entre les deux pourtant, aucun des Cinq n'hésitait. C'était la laide (on ne l'avouait pas), qu'on convoitait. Et (on ne l'avouait pas), c'était pour elle que ces garçons qui, dans la collection de tous leurs mépris, arboraient celui de l'intelligence des femelles, haussaient la voix et plastronnaient, maintenant même, dans leur tournoi. Elle n'avait aucun doute, à cet égard. Mais elle n'en laissait rien voir, que l'ironie au bord des lèvres duvetées. Elle avait l'air de ne rien entendre, retenait tout, ne parlait point, sauf pour jeter, de temps en temps, un mot d'acquiescement distrait dans le ruisseau bavard de Bette, et, les yeux suivant ses doigts sur le papier, elle détaillait à travers ses cils chacune des mines des cinq toréadors. Le seul des cinq qui eût saisi au passage la pointe du regard entre les mailles, était le Puck, toujours flânant, toujours courant de l'œil, sur tous les objets à la fois. Et, les discussions d'idées n'ayant pour lui que l'intérêt un peu blasé de voir jouter les discuteurs, il restait assez désoccupé pour se mêler aux spectateurs. Il émigra sur l'autre rive, et entama avec la Bette une bavette, qui s'adressait par son canal à la Laide. Le ruisseau bavard portait de l'un à l'autre les malices. Véron, jaloux, disait à Bouchard : — « La Puce court sur la Pucelle. » — Car ils l'avaient baptisée tous deux : « La Pucelle d'Orléans ». Elle en était : (je dis, du lieu...), et l'on prétendait qu'elle *l'avait* encore (je dis : l'objet...) : l'objet était entre eux sujet à discussions. Ils ne s'en cachaient point, même devant elle. Elle ne cillait point. Ni oui, ni non. Le menton appuyé dans la main, froide et railleuse, elle les regardait dans les yeux. Qu'en était-il ?... Quoi qu'il en fût, ils l'admiraient. Elle les tenait (tous leurs secrets), ils ne la tenaient point.

Et c'est pourquoi, quand un tumulte s'étant déchaîné, — (Véron, pour casser les vitres, avait tonné : — « Après le pavois, le pal pour le Tigre ! je l'assois dessus... » — et, d'un seul gueuloir, *l'Action Française* avait clamé, s'était levée, prête à se ruer : — sur quoi le bibliothécaire, hurlant plus fort que les autres, s'était enfin décidé à faire évacuer la salle), — les Cinq compagnons et leur escorte convinrent qu'ils ne pourraient plus dorénavant tenir ici leurs assises ; et s'interrogeant sur le lieu de leurs futures réunions, nul ne s'étonna lorsque Bouchard proposa :

— « Chez la Pucelle. »

Elle l'agréa, comme son dû.

Elle était fille de procureur, homme de tête, homme de cœur et de droiture, mais impérieux, orgueilleux, « *ireux* », tyranneau de soi et des siens, vrai « *guespin d'Orléans* », « *l'esprit de guêpe*, disait un de nos vieux de la Ligue, qui s'y connaissait : *hagard, noiseux, mutin.* » Mal lui en avait pris de faire une fille, qu'il adorait et qui l'aimait, mais « *guespine* » comme lui, et point disposée à lui céder. Tout ce qu'elle pensait était au contre-pied de ce qu'il pensait. Il n'est point sûr que s'il eût pensé le contraire, elle n'eût point fait en sens inverse le chassé-croisé. Ce n'était pas, comme il est trop facile d'en décréter, par démon femelle de contradiction. C'était pour vivre. Quand un despote vous prend tout l'air, quand il vous impose sa vérité, cette vérité fût-elle la vôtre, elle vous opprime, elle vous tue, et on la hait, et on courrait plutôt se jeter dans le lit de la contre-vérité. Le procureur était imbu des vieux principes sur l'éducation, la famille, l'État, les filles, les femmes, le mariage, la morale selon la Loi. Henriette Ruche s'en était déshabillée, comme des vingt pièces surannées du vêtement féminin.

Elle avait eu le temps de faire ses réflexions. A travers toutes les coquecigrues d'idéalisme tyrannique dont le vieux rhéteur se délectait, elle voyait la réalité qui l'attendait, l'avenir pauvre, gris et froid, d'une fille sans fortune en province. Le peu qu'ils

avaient, avait fondu pendant les dernières années de la guerre. Le traitement du procureur était devenu tout juste assez pour couvrir les dépenses. Que resterait-il, après sa mort ? Il ne semblait pas s'en inquiéter. Faire son devoir ! Ceux qui demeureraient après lui, n'auraient qu'à le faire, comme lui. Il se trouverait bien un autre magistrat de province, jeune ou vieux, plus ou moins laid, pauvre comme lui, qui voulût épouser sa fille. La fille ne l'entendait point ainsi. Fini, le temps où la femme attendait, pliée, comme sa mère, le bon vouloir du mari !... — Un beau matin, la jeune fille qui subissait quotidiennement les douches à principes de son père, lèvres serrées, l'air ironique et glacée, bouillant au dedans, avait, d'une voix tranquille et nette, articulé :

— « Ce qui est passé point ne reviendra. »

Il s'arrêta, interloqué :

— « Et qu'est-ce qui est passé ? »

Elle dit :

— « Toi. »

Suivirent des jours et des mois incommodes, où l'air était âpre dans la maison. Il ventait fort, ou il bruinait. La plus transie était la mère, sans armes entre les deux combattants. Elle avait subi, toute sa vie, les exigences du père, des frères et du mari. Elle assistait, déconcertée, non sans effroi, et non, peut-être, sans un secret sentiment de revanche, à sa révolte par procuration. La véhémence du magistrat s'usait au mur de l'ironique indifférence de cette jeune fille — sa fille — qui l'écoutait, en le perçant de son regard froid et précis, déconcertant. Les mots lui en fondaient dans le gosier : il les sentait inutiles ; pis ! ces yeux qui ne lâchaient point ses yeux lui disaient : — « Tu n'y crois pas. » — Il s'emportait, afin d'y croire. Ce n'était point le moyen de s'assurer l'avantage. Elle, ne s'emportait jamais. Le procureur eût plus aisément conquis quatre ou cinq têtes sur l'éloquence

mouillée des avocats que celle-ci, cette dure caboche de jeune fille, aux cheveux coupés, plaqués sur le crâne, comme par un morion. Ç'avait été une tragédie dans la maison, le jour qu'elle y était rentrée, fraisondue, le nez provocant, le cœur battant, affranchie : la Dalila, qui s'est fauchée, pour briser les chaînes de Samson ! Le vieux bourgeois avait failli en avoir un coup de sang. Et ce don Diègue se jugeait déshonoré par le spectacle des jambes fines, libres enfin et jaillies de leur prison jusqu'à la pointe des genoux, qu'en s'y appliquant, la robe-mouchoir touchait de son bord, sans les couvrir... « *O tempora ! O mores !...* » Mais si le père n'était point las de tonner, la fille le fut promptement d'entendre tonner.

« *Quand il a tonné et encore tonne,*

La pluie approche et montre la corne »,

dit la Sagesse des nations. Ruche d'Orléans en montra deux. Elle décréta posément que « *querelle n'accroissait grain ni bien* », qu'à discuter ils perdaient leur temps, et, ce qui lui importait le plus, sa jeunesse, que nul n'avait pouvoir de ligoter aux morts les vivants, et qu'elle voulait son droit de faire sa vie indépendante, en allant étudier à Paris. Rien n'y fit : aucune prière, aucune menace, aucun argument. Le père refusa. Elle partit. Un soir, on ne trouva plus au nid la pie. Elle écrivit, du Quartier Latin. Par peur du scandale, on céda. Elle posait ses conditions. Le procureur posa les siennes. Ils parlementèrent dans leurs lettres, raides et glacés. Le père et la fille s'aimaient avec haine. L'un assignait à l'autre un traitement de famine ; l'autre, par orgueil, le refusa : il fallut les supplications de la mère pour amener un *modus vivendi* ; elle remontra au « *guespin* » qu'il était dangereux de défier une « *guespine* » de trouver seule ses moyens de vivre, à Paris. Il en frémit : son furieux entêtement lui avait fait oublier de quoi son sang était capable, par entêtement ! Il se hâta de signer le

traité. Pension modique, contre engagement à travail sévère, que contrôleraient les examens. L'engagement fut observé : Henriette Ruhe, qui se croyait libre des préjugés (et elle considérait telle la vieille morale), avait une vertu et un vice qui lui en tenait lieu : son orgueil de femme, concentré, triple essence. Entre elle et le père, entre elle et le petit monde de province qui la dénigrait et qui l'épiait, il y avait un défi porté. Elle le tint. Rien à dire sur sa conduite. En apparence, tout au moins. Elle se gardait. Quant à ce qui est du fond, elle en faisait son affaire : elle n'en devait compte à personne. Ce que chacun pouvait voir, c'était qu'elle réussissait régulièrement, aux examens ; c'était, au témoignage de ses maîtres, que sa remarquable intelligence égalait ou distançait celle de ses meilleurs camarades, distraits par d'autres pensées. — Et cependant, il s'en fallait que l'intelligence fût sa raison de vie. Elle demeurait énigmatique à ceux qui l'approchaient. Elle l'était peut-être à soi.

Elle habitait non loin du Val de Grâce, à l'un des points les plus resserrés de la rue St-Jacques, — cette vieille corde de violon tendue par-dessus le chevalet de la Montagne Ste-Geneviève, avec des gorges et des nœuds. L'antique maison s'infléchissait, comme sous l'archet, vibrante des lourds autobus qui passaient. Au rez-de-chaussée, on entendait frémir les ferrailles d'une quincaillerie et tinter les bouteilles d'un débit de vins. La porte étroite sur la rue et l'escalier sans jour, de pierre usée, menaient à un entresol écrasé sous l'avancée du premier. L'unique pièce sans vestibule, qui constituait tout le logement, ouvrait directement sur l'escalier ; elle était reliée primitivement au magasin du rez-de-chaussée par un escalier intérieur dans le plancher. Le peu de jour était encore éteint par les lourds rideaux envoyés de province. Mais la pièce, sinueuse, toute en longueur, calquée sur le ventre de femme enceinte que la rue dessinait en creux

sur la façade, avait trois fenêtres, dont une en œil-de-bœuf, à l'angle, dans l'avancée, surélevée de deux marches, correspondait au nœud de la corde du violon : elle était la seule partie de la chambre qui reçût un jour suffisant. Peut-être formait-elle primitivement une alcôve en tribune, qu'un rideau, fixé à une tringle, pouvait isoler du reste de la pièce. Ruche en avait fait son réduit. Elle y avait mis en bonne place son seul luxe, un vieux tapis persan qui provenait de sa chambre d'Orléans, et que la famille possédait sans doute depuis le sac de quelque église au temps de la Révolution. Elle y passait une partie de ses journées, quand elle ne courait pas les rues de Paris ; elle s'y installait, les jambes croisées, fumant une cigarette après l'autre, rêvassant, le sourcil froncé, éclatant de rire au passage d'une pensée — (ses amis n'en connaissaient rien : elle gardait pour elle seule ce rire aigu et ces pensées) — ou, quand elle était bien fatiguée d'avoir trotté, étendue, non tout de son long (la niche était un peu trop « juste » pour le long corps du lévrier), mais en arc, les genoux repliés sous le menton, et tenant dans ses mains ses pieds talés par les pavés. Elle travaillait aussi, accroupie, sur le plancher, ses bouquins en cercle autour d'elle, le stylo en main, usant la dernière goutte de lumière qui tombait de l'œil-de-bœuf sur ses prunelles inusables de fin acier, tandis que déjà la nuit inondait les profondeurs de la chambre. Des paravents, aux quatre coins, masquaient les diverses « intimités », et de la toilette, et du manger, et du reste. Elle les nommait ses quatre points cardinaux.

Très peu de meubles, dépareillés. Quelques divans bâtis économiquement. Une longue table, chargée de papiers, qui pouvait aussi servir pour s'asseoir dessus. Deux ou trois chaises. Un coffre à bois. (On ne faisait pas le feu souvent. La vieille cheminée était un passage à courants d'air.) Les murs maussades

étaient chaussés d'étoffes aux vives couleurs, curieusement assemblées par les yeux experts de Ruche : la couleur était sa gourmandise ; mais, comme ces femmes du peuple de Hongrie qui enferment dans leurs tiroirs leurs plus éclatantes broderies, il semblait que Ruche en goûtât mieux le soleil enchaîné dans la pénombre de sa chambre. Ça et là, fichées dessus, des photographies de Gauguin, Matisse, Utrillo, évoquaient, pour qui les avaient déjà entendus, les timbres de leur clavier de lumière. Une tête en plâtre de petite nonne des fabliaux, aux yeux bridés, au nez fûté, qui n'était pas sans parenté avec l'hôtesse, et dont le moulage avait été pris avant la guerre sur une façade de la cathédrale de Reims, accueillait à l'entrée les visiteurs. Son sourire mince de Joconde gauloise les avertissait. Pour achever de les mettre à l'aise (ou en défense), la petite bibliothèque portable, posée au-dessous du miroir, contre le mur de l'œil-de-bœuf dans le réduit, bien en vue, disait, non sans une pointe de défi, les goûts français de l'habitante : Villon, les Contes de Voltaire, et La Fontaine. Le choix n'était pas dénué d'une malicieuse forfanterie ; mais il répondait à l'instinct de race, vrai et sans fraude. Le plaisant était que le procureur d'Orléans, qui dans la vie et au prétoire brandissait ses foudres de carton-pâte contre les irrévérences au Code édicté par l'État, n'eût peut-être pas été loin, s'il avait vu sur la table de sa fille ces purs jovaux de l'esprit des Gaules effronté, de les saluer du bonnet. Rome et Judée ont beau remplir la bouche de France et gonfler son sac à mémoire, le sac est de Gaule, et, dans le sac, les bons tours : tout bon Français les reconnaît, et il les goûte. Mais sur les rayons de Ruche voisinaient, comme il convient, Racine avec Voltaire, Descartes avec La Fontaine : la famille française. Et comme le déjeuner d'une jeune scholarde frais-émoulue s'assaisonne d'un grain de pédanterie, elle avait ajouté Lucrèce. Mais quoi-

qu'elle lût le latin un peu mieux que ses compagnons, je crois entre nous qu'elle ne le lisait guère et que plus volontiers elle consultait *la Princesse de Babylone*. Et plus que tout, elle aimait à lire au cœur de ces garçons. Ç'a toujours été le livre favori des filles. Mais il n'est pas donné à toutes de le bien lire. Rucho y était devenue d'une jolie force. Aucun d'eux ne s'en doutait. Elle les voyait nus.

Ils venaient, ils s'installaient. Avec le sans-gêne des garçons. Ils ne s'inquiétaient pas de la boue de la rue qu'ils apportaient, du bruit et de la fumée dont ils remplissaient la chambre : (il fallait ouvrir toutes grandes, après eux, les trois fenêtres, pour qu'elles dégorgent, et que rentre le frisson glacé de la nuit). Ils disposaient du lieu et du temps, comme si elle n'eût eu qu'à les leur servir, sans un merci. Mais la maîtresse du logis se payait seule ; et elle était capable de les tenir en respect : si l'on ne s'en apercevait pas beaucoup, c'était qu'elle en était assez sûre pour ne pas tenir au respect. Elle en était trop sûre, probablement, comme c'est le défaut des jeunes femmes. Mais elle était friande de connaître tout ce qui passait dans la pensée de ces jeunes mâles ; et elle les laissait s'en soulager, sans une parole, un geste, un clignement, qui arrêât leurs épanchements. Tranquille, assise, elle se balançait dans un rocking-chair de jardin, la cigarette entre deux doigts, surveillant les tasses de café, que Bette bavarde leur offrait : (c'était elle qui alimentait leurs soirées, avec le moka du papa). Elle entr'ouvrait à peine le bec ironique, quand ils daignaient l'interroger, ou pour aiguiller, sans qu'ils s'en doutent, sur la voie qu'elle désirait, les débats, ou les attiser, ou bien éteindre, d'un coup de patte négligent, par deux ou trois mots inattendus, appliqués juste ; puis, de nouveau, elle se retranchait dans son apparente indifférence, l'air distraite, comme si ce n'était point elle qui eût parlé. Mais entre ses paupières plissées, comme

celles de la nonne, guettait la lueur attentive : chien en arrêt.... Bette lui était utile pour occuper les yeux, voire les mains des compagnons. Mais son regard, qui laissait faire, ne laissait point passer les limites du jeu, que tacitement elle avait posées. Ils s'arrêtaient, juste au bord. Loi de la Ruche ! Franchi le seuil de la maison, ils étaient libres, eux et elle, comme cet Anglais, passé le canal de Suez, de violer les Dix Commandements.

Leur langue ne s'en privait pas, même à l'intérieur de la Ruche. Au sortir d'un monde mis à sac par la Raison et par le Droit, il fallait bien se venger ! Cracher dessus les trois Vertus : foi, espérance, charité. Ils en étaient quittes, quand chacun se retrouvait seul, pour s'essuyer le visage. Ces pauvres enfants !...

Dans tous les temps, on a douté. Chaque nouvelle génération a rejeté les billevesées de ses aînées. Mais il y avait une différence entre ce jeu de massacre auquel se sont livrés, dans tous les temps, les jeunes gars de l'intelligence, qui seront plus tard les professeurs, les procureurs, les avocats et les gardiens de l'ordre moral et pénal du lendemain, et la révolte convulsive de cette couvée de la grande Imposture, de la guerre du Droit. Le doute d'avant était accommodant ; il se mariait même agréablement avec le : « Fait bon vivre ! » dont se léchait ses grasses lèvres le vieux Renan. Le doute présent était un typhon de sable et de feu qui rasait tout. Et cette « table rase », qui n'avait pour un Descartes bronzé ou un Anatole France désossé aucun inconvénient, était pour ces adolescents une hallucination mortelle. Ils ne pouvaient plus rien lire, voir ou entendre, sans y flairer le poison mêlé à la nourriture de la civilisation : religion, morale, histoire, lettres et arts, philosophie, lieux communs de la parole publique, « idéalisme » quotidien. Ils le recrachaient avec un rictus de mépris

funambulesque et furieux, contre l'imbécile quiétude des générations d'avant. Sous toutes les formes de la révolte, ou littéraires, ou intellectuelles, ou sociales, était la même négation de la valeur de l'esprit humain, de quarante siècles de civilisation, de la vie même, des raisons de vivre... Et cependant, comme cette jeunesse n'était aucunement disposée au suicide, son instinct de vivre ne trouvait plus qu'une échappatoire : la destruction. Ils apportaient à démolir une rage endiablée, et ils saluaient les patatras ! avec des éclats de jeunes sauvages : à chaque ruine, ils avaient plus d'espace pour divaguer. — Quant à s'arracher à leur danse du scalp pour se lancer sur une piste de guerre, ils eussent été bien embarrassés pour choisir la piste. Quand on nie tout, pourquoi agir ? Parce que les pieds, les mains, toute la bête, aussi la tête, ne peuvent point s'en passer. Mais que diable agir ? Dans quelle direction ?

Dans tous les temps, on parle beaucoup d'action, à vingt ans ; mais on agit surtout par procuration. Et il n'était plus facile, en l'an de mort 1918, d'élire des fondés de pouvoir. Dans les âges calmes, il y a toujours un personnel de grands favoris, ou de la tribune, ou de l'écritoire, sur qui la jeunesse peut miser. Comme ces chevaux de course ne courent guère, n'ont pas d'obstacles à sauter, on peut sur eux tenir le pari longtemps. Mais dans la guerre, presque tout le lot de cannassons avaient roulé dans le ruisseau. Et le peu qui restaient étaient en train de chopper contre la paix. Aucun ne répondait à l'attente. En quelques semaines, ce fut affaire faite. L'équipe ancienne fut liquidée. Les deux idoles opposées se vidèrent, l'une du son, l'autre du sang — du sang des autres — qui les remplissaient : Wilson et Clemenceau. Le faux tigre s'était mué en chien de police. Et quant au candide professeur de moralisme américain en quatorze points, il n'en restait plus rien. Selon la juste injus-

tice des peuples déçus, ce fut à lui qu'on en voulait le plus. Les crânes avaient achevé de se débourrer. A présent, ils étaient vides, vides à souhait... L'abîme... N'importe quoi ! Mais le remplir, à nouveau !

Les Cinq qui avaient usé leurs dernières forces d'action pratique à manifester (à part Véron) devant la Sorbonne, pour Wilson, — que le surlendemain ils laissaient, honteux, tomber au panier, cherchaient en vain aujourd'hui des leçons et des exemples vivants d'énergie où s'accrocher. Le seul qui eût conservé leur respect, parce que la loyauté de sa parole avait pour garants la hautaine épreuve qu'il en avait faite dans l'action — dans la guerre — et le stoïcisme de sa vie, — Alain — professait la doctrine Socratique, dangereuse pour les caractères moins bien trempés, de séparer la liberté dans l'esprit du devoir civique d'obéissance. Il enseignait, comme il avait fait, à mourir, s'il faut, en service commandé de l'État, en le jugeant. Mais sa leçon de lucide énergie, dont la voix ne dépassait point un petit cercle d'intellectuels, risquait d'être interprétée par les âmes molles, à l'affût de prétextes moraux pour se dispenser de l'action et de ses risques, comme une protestation platonique de la conscience qui s'accommode des compromis en fait. « *Obéir en refusant* », est-ce « *obéir* », ou « *refuser* » ? L'acte ne comporte point le jeu du oui et non. L'acte est une hache, il fend en deux le *Janus bifrons*. Pour être comprise, la leçon d'Alain supposait, pour le moins, une longue patience dans la tension de la volonté, un champ de temps illimité. Or, c'est ce qui manquait le plus à ces garçons : temps et patience. Le monde, ressurgi, comme Jonas, du ventre de la guerre, allait, allait d'un rythme de bolide. Plus vite ! plus vite ! Alain n'y était plus accordé. Ainsi que les meilleurs survivants de l'avant-guerre, il était habitué à vivre et penser sur le plan des siècles. Des Cinq, Adolphe

Chevalier était le seul dont le tempérament s'adaptât à la mesure de ce souffle large et lent de paysan. Mais il n'était pas, par malheur, d'une pâte morale assez ferme pour recevoir, sans la déformer, l'empreinte du large pouce d'Alain. Il s'y cherchait sophistiquement un essai de justification pour philosopher en paix et confort. — Simon Bouchard, qui, physiquement, par sa rudesse d'énergie, était plus près de l'homme Alain, aimait l'homme plus que l'idée ; et sa brutale loyauté sans nuances l'abandonna vite, pour se jeter sur n'importe quelle doctrine qui lui fournit l'occasion d'agir. Agir, comme il l'entendait, à coups de poing. La Révolution l'attirait. Mais en ces six premiers mois décisifs qui suivirent l'armistice, elle n'arrivait point, en Occident, à prendre forme et conscience ; les partis, inorganisés, piétinaient sur place, comme un aveugle qui bat du bâton contre les murs. On ne savait rien d'exact encore sur la Russie, bloquée par les troupes de Clemenceau : ce ne fut que par elles et leur révolte, l'avril suivant, que la vérité commença de se faire jour sur l'étranglement avorté d'un peuple géant qui brise ses chaînes, par les hommes d'État renégats de la Révolution française.

Parmi toutes les déceptions de la jeunesse en ces premiers mois de la Victoire — de la Défaite, — la plus accablante (ils ne le dirent point, il était trop pénible de l'avouer) fut le retour des combattants, leurs frères aînés. Ils attendaient de leur expérience — la seule qu'ils ne missent point en doute, car elle avait été achetée de leur sang — des leçons de vivre. Devant eux seuls ils se sentaient modestes et se taisaient. Ils attendaient, anxieux, la parole qui sortirait de la bouche des aînés. — Mais les aînés ne dirent rien. Ils se taisaient comme eux. Ils se dérobaient aux questions. Ils parlaient de la vie retrouvée. Ils avaient hâte de rentrer dans le réseau des chaînes de l'habitude quotidienne, d'où ces adolescents brûlaient de se

délivrer. Le pire fut lorsque certains d'entre eux, après quelques jours ou quelques semaines, se furent réaccordés au ton des conventions imposées par l'opinion menteuse et couarde de l'arrière, et, pour mieux s'y sentir réemboîtés, hâblèrent comme elle. A peine si, entre tel et tel camarades du front, un regard échangé décelait une secrète franc-maçonnerie de pensée. Mais à ces jeunes frères qui, restés au foyer, guettaient, imploraient le mot mystérieux, ils le refusaient. (Hélas ! avaient-ils un mot à dire ? Leur langue s'était déshabituée de parler. A quoi bon ?...) Ce fut la grande Trahison. On eût dit qu'ils se vengeaient de celle de leurs pères et frères de l'arrière, qui les avaient envoyés et laissés agoniser pour un mensonge.

Les Cinq — les Sept (en comprenant dans leur orbe, ainsi que notre système solaire, les deux planètes femelles) — en firent plus d'une expérience, dont ils gardèrent la bouche amère. Un soir, ils avaient amené chez Ruhe un de leurs aînés, qui avait été l'ami d'un frère de Bouchard tué aux Épargés : il était une gloire de leur lycée, dont il sortait, couronné de cette attente bourdonnante, (bien décevante), que font naître dans un cercle de maîtres et de camarades les succès universitaires, — quand la guerre l'avait pris et gardé, du premier jour au dernier, à part trois stages de repos forcé et de radoubages après blessures, dans les hôpitaux. Hector Lassus avait gagné tous les chevrons du héros, de qui l'on escompte qu'il soit à ses cadets un viril et sûr conseiller. Bouchard avait communiqué à l'équipe des lettres écrites à son frère ou par son frère, dans les deux premières années de la guerre, où les deux amis proclamaient haut et dur leur volonté, au retour, de balayer la maison. Et puis, l'un s'était tu : le mort ; et le survivant ne parlait plus. Il n'avait pas trop changé physiquement : l'air plus mâle, plus étoffé, la peau rougie comme une poterie, en apparence plus robuste qu'avant : (il

n'étalait point ses misères, les failles de l'organisme ébranlé par d'inquiétants tremblements de terre) ; il était simple et cordial ; il savait rire, et ses manières un peu brusques, aux premiers jours, déshabituées du monde habituel des vivants, s'étaient vite remises au pas, sans pourtant aller jusqu'aux brutales exagérations d'hommes des bois, dont ses jeunes compagnons croyaient devoir prendre parfois le masque cynique : il les regardait jouer leur rôle, avec une affectueuse ironie. Une douceur fatiguée souriait au fond des yeux qui, sans rien perdre du spectacle, sommeillaient, songeaient, rattrapant les heures du dormir volé, les jours, les nuits de vie toute pure, toute brute, sans pensée, sans but, vide de passé, vide d'avenir, pleine jusqu'aux bords de l'instant présent, ce fleuve sans rives, dont la présence constante de la mort et son ignoble embrassement l'avaient sevré depuis des ans, sevré de l'ombre des saules sur les rives, du frais des eaux, du vivre immense qui s'écoule, jamais le même, toujours le même, de la paix des mondes qui passent, qui passent, passent et qui reviennent, éternellement. Aucun de ces garçons, qui devant lui s'agitaient et plastronnaient, ne s'en doutait ; ils n'en n'avaient jamais été privés, ils étaient trop habitués à clapoter dans l'eau pour en sentir le bienfait. A quoi bon tâcher de le leur faire comprendre ? Trop fatigant ! Un autre jour, ils comprendront. Fais ton école ! J'ai fait la mienne... A ces paires d'yeux, qui lui posaient leurs pistolets sur les tempes, lui demandant avec une instance courroucée, ce qu'il ferait, ce qu'il comptait faire, il répondait, narquois et lassé :

— « Me retirer. »

Ils sursautaient.

— « Où ? »

— « N'importe où. Dans mon coin, ma chambre, mon champ. »

— « Et qu'y feras-tu ? »

- « Je vivrai. »
— « Quoi ! Sans agir ? Sans même écrire ? »
— « Je n'ai plus aucune ambition. »
— « Est-ce encore vivre ? »
— « Justement ! C'est là, vivre... »
— « Explique !... »
— « Cela ne s'explique pas. »
— « Et c'est tout ce que tu rapportes de là-bas ? »
— « Assez pour moi ! S'il vous faut davantage, il faudra que vous alliez l'y chercher. Moi, j'ai payé. »
Lorsqu'il partit, les Sept se regardèrent, blêmes, rouges, furieux, atterrés. Bouchard disait, roulant les yeux :

— « Les salauds ! La guerre nous a châtré nos taureaux. »

Quant à ceux très rares qui, pendant la guerre, avaient tenu contre la guerre, à ceux qui avaient porté au-dessus de la mêlée l'étendard de leur opinion, et que les maîtres de la guerre avaient su diaboliquement flétrir de l'épithète de « *Défaitistes* », — même les plus libres de ces jeunes gens qui savaient l'inanité de cette injure gardaient la peur de paraître la mériter, — et, peut-être, un certain mépris caché pour ceux qui n'avaient point craint de s'y exposer. Il eût fallu que ceux-ci eussent l'audace insolente de s'en parer, comme d'une gloire, dans un geste de défi et de bataille, ainsi qu'avaient fait les « *gueux* » de Hollande et que faisaient à cette heure les bolcheviks de Russie. Mais leur faiblesse était d'être trop sages et de se refuser aux violences de la pensée, à ses excès. — Or, l'excès était la température normale de tous ces jeunes hommes d'après-guerre. Et Non-violence équivalait à non-sens, aux yeux de tout l'Occident, intoxiqué de l'esprit de guerre, que n'avait pas encore touché la lueur du Christ des Indes. Etre viril, pour ces jeunes gens, était « violer » — était « violence ».

Eux, les farauds, qui se targuaient de « n'être point

des bœufs » ! — ces taurillons en gêne de leur neuve virilité, ils cherchaient dans le pâturage dévasté du monde, où l'herbe grasse recommençait à pousser, les génisses avec qui s'accoupler. Et parbleu ! celles à deux jambes ne manquaient point. Mais elles ne comptaient pas ; elles étaient trop, sur le marché : trop, c'est trop peu ! Ils eussent voulu empoigner les crins des idées-forces, des idées-génisses et génitrices, qui devaient renouveler la France et l'Europe. Où étaient-elles ? Leur main tâtait en vain dans la nuit, et, dégoûtée, écartait les doigts, laissait retomber. Ils passaient des heures à errer, parmi le chaos des choses politiques et métaphysiques : car ils mêlaient tout ensemble ; faute de précisions sur aucun point, ils rechutaient toujours dans les généralités, — si générales qu'immanquablement ils enfonçaient jusqu'au goulot dans la poisse. Quelque sujet qu'ils essayassent de traiter, ils ne savaient jamais par où le prendre, par où commencer, ils ne pouvaient jamais pousser une question à fond : chacun en savait un peu plus que les autres (un peu moins que rien) sur un coin, où les autres mesuraient le gouffre de leur ignorance. Ils se noyaient. Ils divaguaient. Ils ne se tiraient du marais que par une sanglante ironie, à l'égard de tout et d'eux-mêmes, par la négation et la violence. Marc était de tous celui qui apportait aux discussions le plus de sérieux et le plus franchement avouait qu'il ne savait pas. Il s'en affectait avec amertume. Bette l'en estimait moins, et Ruche plus, mais en secret : elle observait. Bouchard haussait les épaules avec mépris : — « Agir, d'abord ! On saura, après ! » Chevalier pinçait les lèvres, se taisait, trop conscient pour ignorer son ignorance, trop orgueilleux pour la reconnaître. Véron canonait le vide à coups de boulets. Sainte-Luce souriait. Il se moquait de Marc et des autres. Il n'en faisait pas moins son choix entre eux...

Quand ils avaient bien pataugé dans l'inconnu —

le monde, l'action, le lendemain — ces jeunes bourgeois intellectuels retournaient, comme les mouches au sirop, à leur littérature. C'était leur cône de lumière. Ils y barbotaient dans le sucre et les déchets. Chacun avait son coin du compotier, dont il claironnait l'excellence, après s'en être gavé. Véron était surréaliste. Chevalier, Valéryen. Sainte-Luce découvrait Proust, Cocteau et Giraudoux. Bouchard, Zola et Gorki. Marc, Tolstoï et Ibsen... Il était en retard, mais ceux qui l'en raillaient eussent été bien embarrassés pour critiquer son choix : car de ces noms ils ne connaissaient pas beaucoup plus que le son. En ce temps-là, les jeunes navigateurs découvraient à bon compte : tout leur était l'Amérique. Ruche, tranquillement, venait de découvrir Stendhal ; et elle se le réservait. De son miel, la « *guespine* » n'était pas prêteuse. Bette ne découvrait rien, mais elle acceptait tout, de la bouche des autres : tout le sucre et l'épice. Elle en avait parfois un peu mal au cœur ; mais elle était brave, à manger.

Il venait un moment où les Sept avaient la bouche affadie. Ils se taisaient, pâteux, saturés, mâchonnant, l'esprit rotant, se regardant, les yeux lourds et vides de pensée. Ils seraient pourtant restés toute la nuit à traîner ainsi autour de la table, dans la chambre de jeune fille qu'ils avaient pendant des heures empoisonnée de leurs cigares, de leur souffle et de leur néant. Ils seraient restés, par épuisement, par moindre effort, parce qu'ils étaient là, vissés sur cul, et par attente éternelle de ce qui n'était pas venu, par effroi secret de devoir rentrer sans lui. C'était l'instant que Ruche choisissait pour rappeler qu'elle était maîtresse chez soi. Elle levait le menton et disait fermement :

— « Assez ! J'ai droit à la vie. Vous m'avez mangé tout mon air. J'ouvre les fenêtres et la porte... Les animaux, allez coucher ! »

Et d'un geste décidé de sa main longue et maigre de *quattrocentista*, elle les poussait sur l'escalier.

Après, ils se retrouvaient dans le froid de la nuit, dans le brouillard et dans la boue. Et ils retrouvaient ce qui les séparait. Il se faisait entre eux un classement : ceux qui n'avaient qu'à rentrer au logis, pour s'étendre dans leur confort ; et ceux qui devaient songer au pain du lendemain. Véron et Chevalier s'en allaient avec Bette ; ou, si un taxi venait à passer, Véron le hélait, plantait Chevalier sur le trottoir, et enlevait Bette, pour la reconduire (à ce qu'il disait !) ...Les trois autres cheminaient ensemble, quelques moments. Le silence tombait. Sainte-Luce, câlin, prenait le bras de Marc. Marc n'y avait aucun plaisir ; il laissait froidement pendre son bras inerte. Sainte-Luce ne pouvait résister au besoin de flûter encore quelques balivernes, qui avaient plus de suc qu'elles ne semblaient ; il lui fallait vider son carquois de son restant de petites flèches contre les parlotes de la soirée et les parleurs. Mais les deux autres, renfrognés, laissaient tomber ses fusées dans le ruisseau. Il se sentait congédié, et il ne leur en savait point mauvais gré. Il était trop détaché d'eux tous, pour qu'il ne trouvât point un amusement de plus dans leur rageuse volonté de se détacher de lui. Puis, à l'instant le plus imprévu, il les quittait, sur une nasarde appliquée d'une main leste, au museau de chacun des deux ; avant qu'ils eussent eu le temps de se moucher, Puck s'évanouissait dans la nuit. Bouchard, furieux, se retournant tout d'une masse, lâchait au jugé dans le brouillard son coup de fusil, un mot sanglant contre le Casimir. Après qu'il s'était soulagé par ses grognements, ils en venaient enfin, les deux restants, à l'objet caché, au premier objet de leurs cuisantes préoccupations : « Comment être libres, comment se faire libres, quand on ne sait pas comment manger ? » Bouchard en était rarement sûr pour le lendemain,

jamais pour les jours qui suivaient. Marc était nourri par sa mère ; et il savait que ce devenait pour elle un problème de trouver la subsistance de tous les deux : il rougissait à la pensée que, malgré ses résolutions, il continuait de vivre aux dépens de Annette ; ce qu'il gagnait ne suffisait pas à lui payer quotidiennement une demi-portion de repas. Il devait toujours aller demander la becquée à cette femme qui s'épuisait... « Assez ! Je veux, coûte que coûte, plonger dans le lac et nager seul... »

Ah ! comme tous les autres soucis intellectuels, leurs discussions de tout à l'heure sur l'art, les lettres, la politique et l'au-delà, tout ce cliquetis de lames creuses, avec lesquelles ils s'escrimaient, leur paraissaient en ce moment une sottise parade d'opéra ! Avant le beau, avant l'idée, avant la paix, avant la guerre, avant l'avenir de l'humanité, il y a la gueule. Elle bée de faim... Fais-la taire ! Nourris-la !

Annette ne suffisait plus à sa double charge : sa vaillance n'y pouvait mais ! Les moyens d'existence se raréfiaient dans sa sphère. Toute une classe moyenne de travailleurs intellectuels, à l'ancienne mode, la meilleure part, la plus honnête et la plus désintéressée de la bourgeoisie libérale, était en train de mourir à petit feu, ruinée et décimée par la guerre, par la banqueroute masquée, par l'anéantissement de ses laborieuses économies, par ses traitements de famine et l'impossibilité de s'adapter aux nouvelles conditions qui exigeaient une race neuve, une race de proie. Elle s'éteignait, en silence, sans un cri de révolte, stoïquement, comme avaient déjà fait ses sœurs, plus tôt frappées, d'Allemagne et d'Autriche. Ce n'était pas la première fois que l'histoire enregistrerait cet écroulement — fatal après les grandes guerres et les crises sociales — d'une des plus nobles ailes de la vieille bâtisse humaine. Mais l'histoire n'a point coutume de s'y attarder. Elle est faite par les vivants, qui marchent sur les morts, après les avoir détroussés. Tant pis pour ceux qui tombent ! Que l'herbe pousse sur eux, et le silence !

Annette n'était pas près de tomber. Elle avait ses jambes et ses bras vigoureux. Nulle tâche ne lui faisait peur. Elle était solide et souple. Elle savait s'adapter. — Mais elle avait affaire, en plus des conditions oppressantes qui pesaient sur sa classe, à des diffi-

cultés spéciales qui la visaient personnellement. Dans sa classe même, parmi cette bourgeoisie intellectuelle qui travaillait pauvrement, elle se heurtait partout à la mauvaise volonté. Ils étaient informés de son « esprit », pendant la guerre ; et ils ne le lui pardonnaient point. Sans connaître les circonstances de son aventure, ils savaient qu'elle avait trempé dans le Défaitisme international (ces deux mots accouplés sont le péché sans rémission) ; elle était sortie impudemment de la Sainte-Vehme de la patrie et de la guerre. Elle n'y rentrerait donc pas ! Elle s'en était elle-même fermé les portes derrière elle. Sans qu'ils eussent besoin de se donner le mot, elle trouva partout portes closes et visages de bois. Aucune place pour elle dans une école, ou publique ou privée. Plus de leçons à donner dans les maisons bourgeoises, qu'elle fréquentait avant. On ne répondait point à ses lettres. Un de ses anciens professeurs en Sorbonne, qui lui avait toujours témoigné quelque bonté, lui adressa, en réplique, sa carte avec les mots : « *p. p. c.* » Elle était boycottée... Ces durs fronts entêtés des bourgeois universitaires de la vieille souche, qui ont de grandes vertus, un esprit d'abnégation qui les apparente à leurs modèles (trop étudiés) : les stoïciens de Rome et les moralistes de l'antique France ! Mais ils cultivent l'intolérance implacable de l'esprit, assermenté tour à tour au service de leur Dieu, de leur Roi, ou de leur Loi, de leur Patrie ; et leurs narines reniflent encore l'odeur, sinon de chair, d'âme grillée sur le bûcher de l'hérétique et du relaps qui se refuse à leur *Credo*. Au reste, qu'on ne les accuse point de n'y croire que des lèvres et d'en esquiver le fardeau ! Nous ne les confondons point avec ces bateleurs de la plume, qui ont fait les Tyrtées chez soi, les fesses au feu du foyer, abritées des shrapnels devant qui elles auraient détalé, et des semelles fangeuses des poilus qui brûlaient de s'y imprimer. Ces revêches bourgeois y

allaient, de leur sang. Il n'était pas une de ces familles qui n'eût payé. Annette le savait. Elle ne leur reprochait point leur dureté. Cette inhumanité de la douleur est humaine, trop humaine! — surtout quand la douleur n'est point sûre de ne s'être pas trompée, de n'avoir pas été sacrifiée sur un autel douteux par de fourbes pontifes. Et comme le reconnaître serait le suprême désespoir, elle serre les dents et mourra plutôt que de s'avouer son erreur. Malheur à quiconque, par son opposition à l'entraînement commun, par son refus d'obéir, par sa seule existence à l'écart du troupeau, fait brèche dans le *Credo*!

Annette recommença la course aux mille places d'un jour ou d'une semaine, qu'elle avait dû apprendre, quelque vingt ans avant, quand Marc était encore au berceau. Elle aurait dû avoir plus de peine à s'y réhabituer, passé la quarantaine. Ce fut tout le contraire. Elle se sentait plus souple qu'à vingt-cinq ans. Une étrange euphorie, que n'expliquait peut-être pas seulement la détente morale produite par la fin de la guerre, devait avoir ses racines dans un état d'équilibre physiologique, ainsi qu'il s'en produit parfois à cette étape de la vie, pareille à un haut plateau entre deux rudes montées : on jouit de l'escalade, de la muraille surmontée, des précipices au fond desquels on a failli rouler, de la saine fatigue des muscles qui ont bien travaillé, et de l'air vif d'en haut qu'on boit à poitrine élargie. Ce qui viendra après, on aura le temps d'y songer!... « Je ne suis pas pressée. Ce que j'ai, je le tiens. Je tiens cette gorgée d'air. Respirons bien! Le cauchemar qui pesait sur l'Europe et sur moi, la masse de souffrances, sont dissipés pour un temps — un temps qui passera trop vite — mais je passe aussi, tout passe, — et de ce temps il faut savoir jouir. Je l'ai appris... »

Elle est au stade où l'on connaît enfin le prix de l'heure présente. L'heure est bonne à mâcher, quand

on a de bonnes dents. L'herbe a beau être hérissée de piquants ; elle est grasse et juteuse ; même l'amertume qui s'y trouve mêlée en relève le goût. Annette broute son pré. Elle sait que, joies ou peines, il ne lui en reste plus beaucoup à palper du museau et à arracher de la langue. Aussi, elle n'était pas, comme son fils — (c'est le lot des jeunes, elle l'a connu !) — à se tourmenter du lendemain, voire de la fin des temps. Il le lui reprochait, au fond de sa pensée ; ses yeux le lui disaient parfois amèrement. Il trouvait qu'elle faisait comme les autres de ce temps, les égoïstes, les myopes, les insoucians, les : « Après moi le déluge ! » — tous ceux qu'il maudissait. Mais il ne la maudissait pourtant pas, elle, elle lui était devenue, au cours des épreuves communes, comme un morceau de soi ; et sa rancune tombait devant l'énigmatique clarté des yeux bleus qui riaient du fils au visage froncé. Ce qu'il ne comprenait pas en elle, il l'acceptait, — même s'il ne l'acceptait pas chez les autres... Injustice ? Passe-droit ? Pourquoi pas ? Il fait bon être injuste, au profit de qui l'on aime ! Et c'est là, la justice. Ça ne se raisonne pas.

Mais pourquoi donc riaient-ils, ces yeux, — même des tourments dont les ombres passaient sur le visage du fils aimé — même du malheur des temps — même de sa propre peine à vivre ? Le jour présent ne lui en offrait vraiment pas beaucoup de raisons ! S'il lui arrivait d'y songer, elle était tentée, elle-même, de se le reprocher. — Mais elle avait une raison, mystérieuse, terrible, de celles qu'on ne s'avoue pas, car elles semblent un outrage à soi et à son cœur, infligé par une force implacable venue d'on ne sait où, des sombres profondeurs : — Mêlée à tout son amour des êtres les plus chéris, mêlée à tout le flot de ses passions, mêlée à tout le renouveau de sa vie amassée, dans son été de la St-Martin, elle sentait monter l'étrange Indifférence... L'Indifférence de ceux qui ont tant de

fois usé dans la passion, la souffrance et la joie, les liens de l'illusion que ces liens se détendent, et que si l'on garde leur marque profondément encore gravée dans sa chair, c'est qu'on y a jouissance et que, soi-même en secret, on resserre la sangle : elle tient, parce que l'on aime, elle tient parce que l'on veut, parce que l'on veut qu'elle tienne... Mais si l'on ne voulait pas ?... On le sait, on le sait !... Mieux vaut n'y pas penser... On a beau n'y pas penser. On le sait !... Clairs yeux terribles et riants de la Liberté...

Ce ne sont point là des secrets à livrer aux jeunes gens ; et il vaut mieux soi-même, tant que l'on veut agir, ne pas les approfondir. Mais d'en porter le sérum injecté dans le sang, chez une nature robuste et bien équilibrée, ne nuit pas à l'équilibre, mais l'établit sur de plus riches éléments. Et l'action n'y perd rien ; elle en devient plus ferme, plus joyeuse, étant plus dégagée de crainte et d'espérance. On ne saurait l'expliquer — à moins d'un guide très sage : — mais c'est seulement à partir de ce stade qu'on commence à jouir pleinement de la vie et de l'action, — parce qu'à toutes les fièvres qu'elles peuvent apporter est mêlée désormais cette lumière exaltante, cette révélation — (« Tais-toi sur ton secret ! ») — que « *tout cela est un Jeu* ».

C'était une disposition générale de l'époque, un phénomène d'après-guerre. L'action avait été si terrible, si intenses les passions engagées qu'il fallait, pour pouvoir continuer, détendre la haute pression de l'esprit : — on *jouait* avec la vie ; on *jouait* avec le terrible ainsi qu'avec la joie ; on *jouait* avec l'amour, avec l'ambition, avec la haine. On *jouait* instinctivement, sans bien se l'avouer... Redoutable danger d'une époque, qui a perdu, pour un temps, le sens des valeurs de la vie, et pour qui les plus graves sont devenues des jouets ! Il était peu de ces gens, qui les uns plus, les autres moins, ne participassent à cet

esprit de *jeu*. — Annette, apte à sentir tous les souffles qui passent, en subissait aussi la contagion, en apportant au jeu son style propre. Elle y était prédisposée, l'« Âme Enchantée » !...

Mais au jeu de la vie, Annette cessait de s'intéresser à ses seules cartes ; et elle en voyait mieux dans le jeu de ses voisins, — non pas pour gagner contre eux, mais pour jouer leur partie. Et qu'ils gagnassent contre elle, elle trouverait moyen que tout ne fût point perte pour elle : elle glanerait bien toujours sur leur champ, après rafle des gerbes, une poignée d'épis d'amusement. Elle saisissait le comique des situations désagréables qu'elle avait tirées à la loterie, et le ridicule des gagnants qui l'exploitaient. Le côté bourguignon de sa nature avait pris le dessus. Plus de puritanisme, plus de tendance chagrine à un pessimisme que les malheurs du temps et sa propre déveine auraient pu justifier ! Elle va son chemin, elle est franche du collier, et elle n'a pas besoin de faire la leçon à qui ou quoi, sur son chemin, est bossu ou tortu ; elle en rit des yeux, se disant : — « Le monde est comme il est. Et je suis comme je suis. Qu'il tâche de me supporter ! Moi, je le supporte bien ! »

Même ce fils chéri, la plus chère Illusion — (« Trésor ! tu l'es aussi, comme le reste... Lumière de mes yeux... Sans toi, verrais-je encore ?... ») — elle ne lui demandait plus d'être à sa propre image, de penser ce qu'elle pensait, d'aimer ce qu'elle aimait... Elle riait, en regardant au fond de lui, avec ses yeux libres et curieux, ce monde incandescent, avec des tourbillons de fumées. Ah ! tout n'était pas beau, là dedans, il s'en fallait ! On y voyait passer d'assez vilains animaux, de cruels et d'avidés, haine, orgueil et luxure, tous les vices de violence, mais — (« Dieu soit loué !... Louerai-je Dieu ? Loué soit mon ventre qui t'a moulé ! ») — aucun vice de bassesse... Beaucoup de petits loups... Bah ! il n'est pas sans eux de forêt de jeunesse... « Courez !

J'ai mis dans la forêt le maître-louvetier. Qu'il apprenne son métier ! »

Elle riait au cher garçon, qui répliquait au rire par des yeux orageux... — « Quel sans-cœur est ta mère ! pensait-elle, amusée. N'est-ce pas, mon pauvre Marc ? Tu en as, devant toi, des peines et des combats ! Et elle ne te plaint pas ?... Va, elle sait (et tu sais) qu'il faut passer par là, qu'il faut y passer seul, et que tu en sortiras, battu, moulu, blessé peut-être, mais bronzé. Je ne me soucie pas d'une vertu sans risques conservée à l'abri. Risque ! Et plonge sept fois sept dans le feu ! Quand tu en ressortiras, tu me diras merci. »

C'est pourquoi elle comprit qu'il souhaitât de s'évader d'elle et de sa maison. Si libre qu'elle le laissât et quoiqu'elle s'abstînt prudemment de le questionner sur ce dont il ne parlait point le premier, la susceptibilité de Marc s'imaginait qu'il était surveillé. Il se gênait dans ses mouvements, et s'irritait de l'entrave ; mais il reculait devant son désir courroucé de le dire à sa mère. Elle n'eut pas besoin qu'il le lui dît : ses brusqueries rancunières, ses silences orageux parlaient. Elle prit les devants. — Aussi bien, les circonstances matérielles rendaient difficile l'habitation en commun. Les exigences d'un nouveau bail obligeaient à quitter le vieil appartement, et la crise du logement ne laissait entrevoir aucune possibilité de retrouver dans Paris, à des prix abordables, une installation qui leur convînt. Enfin, l'argent manquait ; et sa chasse allait probablement forcer Annette à quitter Paris.

On s'étonnera peut-être qu'elle n'eût pas demandé à sa sœur les moyens d'y rester. Car Sylvie était en mesure de l'aider ; et elle ne s'y fût pas refusée. Mais il faut se rappeler l'esprit des deux sœurs et, malgré leur mutuelle affection, les frottements irritants entre ces deux caractères entiers et rivaux. Elles avaient beau toutes deux se chérir et même s'accorder, à chacune, la supériorité dans son domaine à part : chacune regardait (cela va de soi !) le sien comme le meilleur ; et, sans trop s'en rendre compte, chacune tâchait d'établir sur l'autre sa victoire morale, dans la course de la vie. Ce n'était donc jamais avec plaisir que l'une se résignait à demander à l'autre de lui rendre des points. Elles étaient joueuses toutes deux, — oh ! sans tenir à l'enjeu ! — et elles voulaient gagner, sans redemander de cartes.

Annette avait dû pourtant consentir à Sylvie la satisfaction, d'orgueil et d'affection, de se faire avancer quelques milliers de francs, peu de mois auparavant, pour ses dettes urgentes, les dépenses scolaires de Marc et ses termes de loyer arriérés. Elle avait gardé l'esprit des bourgeois d'autrefois, qui ne dormaient pas bien, tant qu'ils avaient une dette sur l'estomac. Mais, à sa contrariété, elle ne fit que changer de dettes : non seulement elle n'avait pas les moyens de rembourser sa sœur avant longtemps, mais elle voyait revenir la nécessité de lui faire d'autres emprunts.

Sylvie s'en réjouissait. Elle projetait de s'annexer l'activité de Annette, en la faisant participer à ses affaires. Il y avait quelque vingt ans qu'elle en avait tenté l'essai, sans aucun succès. Mais, malgré les échecs, elle ne se lassait pas. Sylvie était, comme Annette, de celles qui, lorsqu'elles ont une idée en tête que contrarie la vie, peuvent s'en taire toute la vie, mais n'en cèdent jamais d'une ligne, comptant que l'obstination de la vie se lassera plus tôt que la leur.

Les circonstances la favorisaient aujourd'hui. L'habile femme avait le vent en poupe ; et elle était prompte à la manœuvre. Elle avait su profiter de l'explosion de plaisir, de désirs, de délire de luxe, de danses et d'amusements. Sa maison de modes, qui avait énormément gagné, dans la dernière année de guerre, était en train de s'agrandir de salons d'exhibitions, thé, dancings, récitals, instituts de beauté, voire fumeries dans les sous-sols mystérieux et luxueux. On y faisait à peu près tout ce qui pouvait être fait — dans les limites du bon goût et du plein gré : car l'abbesse du lieu était trop fille de Paris, libre et fine, pour souffrir à Thélème violence et grossièreté. Pour le reste, la bonne devise : — « *Fais ce que voudras !* »... Elle s'était acquis, en haut lieu, assez d'obligés, pour être sûre qu'ils l'obligeraient, en veillant à ce qu'on n'y regardât pas de trop près.

Depuis une demi-année, elle s'était adjoint un personnage, qui avait cru se rendre indispensable, en la double qualité d'associé et d'amant. Indispensable, nul ne l'était à Sylvie : elle n'était jamais en peine d'un remplaçant. « *Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas* »... Mais agréé, l'amant et associé l'était, pour l'instant. Elle y trouvait à la fois son intérêt et son agrément. « *Utile dulci...* » C'était un maître bateleur de la mode. Un éclair de génie lui avait révélé que, pour mener le monde, il faut le tenir par le nez. Il s'était improvisé l'as de la parfumerie, célèbre sur

une rive et l'autre de l'Atlantique par la forme de ses fioles autant que par ce qu'il y avait dedans. Sa gloire rivalisait avec celle de Foch. Le sire n'était pas loin de croire qu'il illustrait la France, autant. Tout compte fait, son genre d'illustration avait coûté moins de dépens. Il se vantait volontiers d'être le Napoléon des femmes : c'est la moitié du monde ; il laissait l'autre au Premier. Il signait ses produits : « *Coquille* » (Guy) — (de son vrai nom : « *Cocu* » ; mais bien que cela porte veine, dit-on, cela ne s'arbore point : Sylvie se chargerait bien de faire, un jour ou l'autre, honneur à sa traite !...)

Pour l'heure, ils se tenaient, l'un à l'autre, attachés par les sens et le bon sens, — c'est-à-dire l'intérêt. Le *Coquille* portait beau ; et grâce à quelques sacrifices judicieusement consentis à un des premiers chanteurs de la presse en crédit, il n'avait eu point de peine à fleurir sa boutonnière, du ruban, dont l'insigne rehaussait de 50 0/0 le prix de ses flacons.

Sylvie lui était une superbe partenaire. La fraîche maturité de ses quarante ans avait pris l'éclat opulent des nymphes de Jordaens : le sang lui affleurait sous la peau, au front et aux tétons — un peu trop — mais elle ne faisait rien pour en diminuer l'ardeur : c'était un de ses attraits ; il s'en dégageait, ainsi que des yeux charnels, une buée de volupté ; elle y paraissait baignée, splendidement dévêtue. Quand elle se considérait dans son miroir — (et alors, plus aucune brume aux yeux ! le regard aux sourcils rasés se promenait, du haut en bas, net, aigu et précis, comme le Petit-Caporal, au front de sa compagnie) — elle cherchait, ironique, à retrouver les formes de la Sylvie sans gorge, la chatte maigre des vingt ans, dans ces grasses épaules et le verger de cette poitrine — belle récolte, pleins paniers — dont elle étalait les fruits, sans en dissimuler l'orgueilleuse plénitude. Car elle était assez sûre de soi pour, tout en la fabriquant, défier la mode qui passait

en ce temps le rouleau sur le devant et le derrière des femelles. Libre aux autres ! Va pour la Vénus « *apige* » ! — « On te coupera, ma chère, tout ce que tu voudras... » Mais ce n'était point gratis ! Le moindre de ses déshabillés valait l'habillement de toute une famille. Annette l'avait aidée à parer ses créations de noms de prix (le prix s'ajoutait sur la note), empruntés aux belles de Primatice et de « Fontainebelleau ». Même, elle s'était amusée à lui en dessiner quelques libres ressouvenirs. Sylvie avait outré les compliments, elle s'efforçait de persuader à sa sœur que sa juste place était à la tête des ateliers de dessins, ou que son esprit d'ordre la désignait pour tenir sous sa surintendance les nouveaux magasins qu'elle se proposait de fonder : car la maison essaimait dans plusieurs quartiers de Paris.

Mais Annette ne tenait aucunement à se faire le satellite de l'astre de Sylvie. Si suaves que fussent les parfums de la constellation, ce caravansérail des modes et des voluptés sentait fort, pour son gré ! Elle ne chicanait pas à Sylvie ses moyens de fortune. Mais à cette fortune elle prétendait ne pas avoir part ; et il en coûtait déjà à sa fierté d'avoir dû en accepter quelques miettes : elle n'aurait de cesse qu'elle ne les eût rendues.

Ajoutons — (ce dont elle n'avait garde de parler) — que le Napoléon des flacons s'était, un soir qu'il se trouvait seul avec elle dans un couloir du magasin, permis des privautés, qu'il n'avait pu pousser bien loin, car on l'avait, d'un geste, fait battre en retraite ; mais si l'esprit dédaigneux de Annette avait rayé l'incident de sa mémoire, la chair offensée ne pardonnait pas. Chez une femme qui ne se donne jamais à moitié, la chair est fière et, plus encore que la pensée, rancunière.

Son parti était donc pris de ne rien accepter de sa sœur. Mais elle laissait son fils libre de ne pas refuser :

elle ne se croyait point le droit de le priver d'une aide, s'il en jugeait ainsi. A son âge, c'était à lui de prendre ses responsabilités. Elle le lui dit, en évitant de jeter sur sa sœur un discrédit qui influât sur la décision de Marc. Celui-ci était trop pénétrant pour ne pas lire dans une pensée qui lui était devenue familière. Il comprenait, il approuvait secrètement cette tranquille intransigeance. — Mais il n'était pourtant pas disposé à l'imiter. Pas pour l'instant. Il ne voyait pas pourquoi, si on lui offrait la pomme, il se refuserait l'occasion d'y mordre et de connaître un monde aventureux. Il entendait bien qu'un coup de dents ne l'engageât à rien ; et le méfiant garçon — (il connaissait, aussi bien que sa mère, Sylvie l'accapareuse et ses ruses pour mettre sur vous le grappin) — s'était fixé par avance cette règle d'accepter d'elle le moins possible : car il savait que sa tante n'oubliait jamais l'argent qu'elle avait donné, même à ceux qu'elle aimait... Oh ! ce n'était pas à l'argent qu'elle tenait ! Elle tenait à ce qu'elle pouvait tenir, avec. Il lui plaisait de penser que, par cette créance, ceux qu'elle aimait, ceux qu'elle voulait, lui appartenaient. Jamais elle ne le leur rappellerait ; mais elle comptait qu'ils s'en souviendraient. C'était comme un acte secret qu'ils avaient signé avec elle ; et qu'ils le reconnussent tacitement, elle n'en voulait pas plus. — Elle voulait trop. C'était ce qu'un jeune garçon impatient du mors pouvait le moins tolérer. Il n'irait pas au râtelier.

Annette n'avait là-dessus nulle inquiétude. Elle était sûre de l'indépendance de son poulain. Et par avance, sa bouche mobile souriait malicieusement au film invisible qu'elle déroulait : Sylvie troussée, pêcheuse à la ligne, jetant l'hameçon au petit poisson, qui, curieux, mais soupçonneux, le frotte du nez, dédaigneux, et passe. Le bouchon tremble. La ligne se tend. La main qui guette, la fait, d'un coup sec, sauter hors de l'eau. L'hameçon est vide. L'appât a

filé. Le poisson aussi. Annette rit au nez froncé de la Sylvie : elle connaît sa moue de dépit courroucé, contre quiconque s'oppose à sa volonté. — Marc qui, depuis un moment, l'observe, lui demande :

— « Maman, de quoi ris-tu ? »

Elle le regarde, sa mine soucieuse, ombrageuse, perpétuellement sur le qui-vive, comme si le monde entier n'avait pas d'occupation plus pressante que de chercher à le happer, elle lui dit :

— « De toi *aussi*. »

— « *Aussi* ? Et qui est *l'autre* ? »

Elle ne le dit pas.

Non, ce n'est point là ce qui l'inquiète, en le laissant seul dans cette jungle de Paris. — Car décidément, elle va partir. Une occasion, hasardeuse, vient de s'offrir. Elle la saisit. Après avoir tâté d'une demi-douzaine de gagne-pain, fait de la copie, des commissions, des étiquettes pour magasins, des recherches dans les bibliothèques pour le compte d'un homme de lettres qui confectionnait des biographies romancées — (elle lui apportait les documents, qu'il déformait, afin de faire rire aux dépens de son héros, paillard, névrosé, grotesque, paillasse de cirque shakespearien, car c'était ainsi que la nouvelle classe de clients, ignares, désœuvrés et potiniers, concevaient l'histoire : comme un ana de commérages chez la portière) — après vingt et vingt courses inutiles, d'un bout à l'autre de Paris (elle en avait la corne aux pieds), Annette avait enfin, quelques semaines, tenu le poste de secrétaire et de caissière à un hôtel du quartier de l'Etoile. Elle n'y ferait pas long feu : elle avait dû reconnaître, à sa honte, que toute son instruction ne la rendait pas experte à débrouiller l'écheveau de la comptabilité. Mais elle avait, au bureau, fait la connaissance d'une famille roumaine, qui s'était entichée d'elle. Dès les premiers mots échangés, les trois jeunes filles se prirent de passion :

elles lui confièrent sur-le-champ tous les secrets de leurs petits cœurs. La mère ne lui avait point fait mystère des siens, tout en la consultant sur les magasins, les toilettes et les fards, — royaume de Sylvie, auprès de qui Annette l'introduisit : (une telle parenté n'avait pas ajouté peu de lustre à l'ascendant que sa personne exerçait.) Il n'était pas jusqu'au père qui ne lui contât ses bonnes fortunes et qui ne quêtât ses conseils sur l'art de plaire aux femmes de Paris. Un assez bel homme, au crâne rond, le teint brou de noix, ocré de bile, les yeux opaques de glaise noire où l'on enfonce, le front bas, le menton court et la puissante encolure, qui roulait terriblement les *r*, en mignardisant. Gros propriétaire foncier en Valachie, inféodé à un des clans de la bourgeoisie féodale qui exploitait le pays, il avait été délégué par sa bande à la Commission des Réparations. Mais les oscillations brusques de la politique venaient de provoquer un relais d'équipe mâchant le foin au râtelier ; et Ferdinand Botilescu, la paille aux lèvres, bien repu, s'en retournait avec les siens, à Bucarest. Avec les caisses de chiffons qu'ils déménageaient de Paris, ils eurent la soudaine fantaisie d'emporter Annette. Son intelligence et son goût sûr de Parisienne, son expérience variée de la vie, ses manières aisées et avenantes, l'art naturel de sa conversation, leur étaient un objet d'émerveillement secret et d'envie. En moins d'une semaine, ils se persuadèrent qu'elle leur était une acquisition indispensable. Les jeunes filles, un soir, se jetèrent bruyamment à son cou, avec des rires, des larmes et des baisers claquants, ramageant qu'elles ne pouvaient plus se séparer d'elle. Le père lui proposa d'accompagner sa femme et ses filles, en qualité de gouvernante, d'amie, d'institutrice, de dame de compagnie. Les limites des rôles étaient mal établies. Les conditions offertes, avec largesse et vague, étaient aussi insuffisamment définies. Mais le tout était pré-

senté avec tant d'abondance de cœur, que Annette, désireuse de s'éloigner de Paris, accepta l'occasion. Elle n'était pas insensible à l'affection débordante des trois affectueuses filles, qui lui livraient à nu leurs âmes primitives et compliquées ; leur expansivité sans mesure faisait un heureux contraste avec la nature renfermée de Marc et avec la réserve que Annette se forçait à observer dans ses rapports avec son garçon.

Donc, elle se décide à quitter Marc. Elle sait les risques. Ils sont immenses. Mais on n'y peut rien. On n'est point de race, si on n'est de taille à les courir. Qui dit la vie, il dit la mort : c'est un duel de tous les instants.

Elle lui pose les mains sur les épaules ; à l'improviste, elle le regarde dedans, jusqu'au fond. Dans ces yeux clairs, il se voit nu, il a d'instinct un mouvement brusque, comme pour voiler les parties honteuses de sa pensée. Mais elle les a vues... Trop tard ! Il serre les narines et se ramasse sur lui-même, irrité. Elle lui dit :

— « Mon cher garçon, je pèse lourd sur tes épaules... Si ! je le vois, je le comprends, ne te défends pas !... Tu m'aimes bien, mais tu as besoin de ta liberté. C'est légitime. Ce témoin perpétuel te gêne... Je m'en vais t'en débarrasser. Tu pourras faire tout seul tes expériences. Quand on fait son école de la vie, les partenaires sont de trop ; qu'ils vident la place ! On doit pouvoir gaffer sans public... Va donc, et gaffe !... Tu sais, comme moi, que tes expériences seront souvent à tes dépens... Tâche seulement qu'elles soient plus souvent à tes dépens qu'à ceux des autres !... Oui, mon garçon, nous nous parlons en vieux compagnons ; je puis te le dire : j'ai plus confiance en la droiture de ton cœur qu'en celle de ton esprit... Et après tout, j'aime mieux qu'il en soit ainsi... Tu es violent, entier, sans égards, prompt à prendre et

à détruire... Je ne puis pas t'épargner les injustices et les torts... Mais (c'est la seule chose que je te demande), épargne-les aux faibles, aux petits, à ceux ou celles qui peuvent mal se défendre !... Les autres, c'est leur affaire et la tienne. Qu'ils encaissent ! Et toi aussi !... Le blé est fait pour être battu. Va te faire battre !... Comme dit le proverbe,

« *Chacune mort a sa bataille*
Et chacun grain sa paille. »

Je n'ai point fini de perdre la mienne. Tu es mon grain. Passe sur l'aire, à ton tour ! Afin que Dieu fasse son pain... « *Da nobis !...* » Il ne nous le donne pas. Nous le lui donnons. C'est nous, avec nos peines, qui lui blutons sa farine... »

— « Je n'entends pas être mangé, dit Marc, sans manger aussi ma part. »

Il masquait sous la rudesse l'émotion que lui causait la parole de sa mère. Elle avait touché droit au fond. Inutile de s'expliquer. Ils se comprenaient à demi-mot.

Ils restèrent encore un moment, l'un contre l'autre, à se dévisager ; et il y avait, sous leur tendresse, un défi :

(— « Je t'aime. Mais je ne te le dirai point, »

— « Je n'ai pas besoin que tu me le dises. »)

Elle lui prit le menton, et rit :

— « Eh bien, mange ta part, mon petit loup !
Moi, j'ai la mienne. »

Elle l'embrassa.

La mère et le fils n'avaient point coutume de s'embrasser. Ils se méfiaient des effusions. Ce baiser d'adieu n'en compta que mieux. La bouche de l'une disait à l'autre :

— « Brûle, si tu veux ! Mais ne te souille point !
J'y mets mon sceau. »

La nuit d'après, se réveillant, le frémissant adolescent en perçut du moins l'ordre, ainsi. Et il était trop vrai avec lui-même pour ne pas savoir qu'il trahirait. Mais en trahissant, il savait que c'était lui-même qu'il trahirait : l'ordre était sien, non d'une autre. Et envers cette autre, qui avait commandé pour lui, il était pénétré, dans cette dernière nuit qu'ils dormaient ensemble sous le même toit, d'un respect plus passionné que l'amour. Il retint son souffle pour écouter le souffle qui venait de l'autre chambre. Il se sentait chargé de désirs troubles, de pensées lourdes, il eût voulu en partager le tourment avec elle ; mais il la jugeait trop droite, trop saine, pour les comprendre ; et la confiance même qu'elle mettait en lui l'arrêtait dans son désir de se confier : il craignait de lui porter la désillusion.

Annette dormait. Elle le savait bien, que son garçon la trahirait, se trahirait. Qui vit, trahit et se trahit, d'un chant du coq à l'autre chant. Mais il suffit qu'on soit capable d'entendre toujours le chant du coq, et qu'on se dise, à chaque aube : — « Je suis battu. Je recommencerai... » — Elle savait que son garçon ne jetterait jamais les armes. Elle n'en demandait pas plus. Elle dormait.

Marc se trouva plus gêné qu'allégé par sa liberté. Elle a toujours été le plus coûteux des biens. Elle était ruineuse, en ce temps. Il fallait être bien riche pour pouvoir la porter. Marc savait qu'il ne l'aurait pas gratuitement ; mais il se faisait fort de la conquérir par ses propres moyens. Annette eut quelque peine à lui faire accepter, en partant, une petite avance qui lui permettait d'attendre, en cherchant, trois ou quatre semaines. Elle n'était point dupe de cette jeune forfanterie ; mais il ne lui déplaisait pas qu'il en fit lui-même l'épreuve et que la vie lui donnât sur les doigts : la mare était agitée, son canard serait secoué, mais un canard ne se noie pas dans une mare. Elle n'en doutait point, d'ailleurs : elle n'aurait pas le dos tourné, que Sylvie serait là, sur le bord, appelant : — « Petit, petit !... » Le petit était prévenu. Qu'ils se débrouillent ensemble !

Marc avait la prétention de se passer de quiconque. Il refusa négligemment la première offre de Sylvie. Celle-ci n'insista point : elle n'était, pas moins que Annette, fixée sur la leçon qu'une prompte expérience allait infliger au rodomont. Marc se montra piqué de la narquoise indifférence avec laquelle sa tante accepta son refus. A la réflexion, il y flaira de vagues raisons d'inquiétude, une conspiration contre sa liberté. Et il n'en fut que plus excité à la défendre.

Mais il avait beaucoup à faire : car l'ennemi venait d'où il ne l'attendait pas. Nul ne conspirait que lui.

Il ne savait absolument pas que décider de sa vie. Et cependant, il était urgent qu'il décidât. La vie actuelle est une ruée aux emplois. Aux premiers qui se jetteront dessus ! Mais pour se jeter, il faut avoir choisi... Non, prends d'abord ! Sinon, tu arriveras après la table desservie... — « Mais si rien de ce qui est sur la table ne me tente ?... » — « Alors, rien ne te restera que ce qui est dessous. Tu seras chien. » — « J'aimerais mieux être loup, comme « elle » a dit. » Mais c'est un luxe. Les exploiters, les maîtres du jour, se le réservent. Le baigne aux autres, aux petits !

Où trouver l'emploi à la mesure de ses épaules ? Dans la boutique au marchand d'habits, il n'est plus une de ces défroques qui s'adapte à ces jeunes tailles. Pour un garçon intellectuel et pauvre, qui a ses diplômes universitaires, l'Université offre (offrait hier) un naturel débouché. On se fait enseignant à son tour. Mais l'Université est en baisse aujourd'hui. Elle est gueuse. Et elle accepte sa gueuserie, sans récriminer. Autrefois, cette acceptation était nommée noble fierté. Aujourd'hui, les jeunes bouches recrachent ce pain moisi. Ils ne sont pas loin de l'appeler pain des pleutres. C'est cependant à ce prix que nos grands savants désintéressés ont enrichi de leurs labeurs l'humanité. Oui, mais à ce prix au moins, ils défendaient leur indépendance. Aujourd'hui, c'est leur domesticité qu'ils défendent. Ces années de guerre ont montré en l'Université la meilleure servante du pouvoir. Etre à la fois pauvres et valets, désintéressés et serviles, c'est trop pour l'ironie de ces jeunes gens. Ils ont beau jeu dans leur mépris de « l'idéalisme ». Et, par riposte, eux, ils se vantent qu'il leur faut être riches et libres — et qu'ils le seront... Donnons-leur rendez-vous dans dix ans !

Des Sept, deux avaient pris, non par choix, mais

par nécessité, la voie sans joie de l'Université : Bouchard, avec colère, avec rancune, rongé son frein, hennissant comme un percheron en rut ; — Ruche, froide, ironique et décidée, ne livrant rien de ses pensées, de ses steppes d'ennui... « Marche et tais-toi ! Si tu t'arrêtes, tu ne repars plus... Mais quel est le but ? Je n'en sais rien. Y en a-t-il un ? Peut-être qu'en marchant, on le trouvera... Si on ne le trouve, on s'en passera !... »

Marc, hésitant, les accompagnait, un bout de chemin ; mais il était bien résolu à les lâcher, au premier tournant. Sa mère, tout en le laissant libre, l'avait engagé, quoi qu'il décidât par la suite, à profiter de son entraînement pour prendre le grade de licence : c'était une pauvre carte dans son jeu ; mais il est prudent de ne rejeter aucune carte, quand on en a si peu. Elle voyait aussi dans ce but assigné, sans trop y croire, une contrainte salutaire de quelques mois, pendant lesquels l'esprit indiscipliné apprendrait à faire seul ses premiers pas. Marc préparait donc l'examen, mais sans la foi, non seulement qu'il le passerait, mais qu'il persévérerait jusqu'au bout. Son attention était trop distraite par une multitude d'objets. Le moyen de s'enfermer dans un réduit de connaissances poussiéreuses, où ne filtre pas un souffle du présent ! Autour de soi, l'*orbis terrarum* de l'esprit s'est immensément agrandi. Si on veut l'embrasser, même d'un regard hâtif, pas un instant à perdre : car rien n'est sûr, tout chancelle, on vit sans lendemain ; demain, le gouffre de la guerre et des révolutions peut m'engloutir. Et je me condamnerais à l'ascétisme d'un régime scolastique ! Au nom de quelle foi ? Je n'ai qu'une foi : voir et toucher. Après, croire ! Ce ne sera pas pour aujourd'hui ! Pour aujourd'hui, voir et voir ! Et palper tout ce que je peux attraper...

Il n'est pas le seul, dans cette jeunesse, que pos-

sède le prurit d'impudents petits Sts Thomas. C'est autour de lui un vertige de randonnées des aventuriers de l'esprit... pauvres aventuriers, qui promènent par tous les climats de l'espace et du temps leur moi falot d'un jour, avec ses préjugés, et qui ne lorgnent rien du dehors sans loucher en dedans vers la Kasbah, Paris, et son : « Qu'en dira-t-on ?... » Ces « m'as-tu vu ? » qui, des deux Pôles à l'Equateur, se fardent la gueule pour les boulevards !... Les librairies d'après-guerre sont remplies d'un dévergondage d'écrits trépidants, qui sentent le bar et la benzine, les grands express et le radio. Ils pétaradent la pensée, bousculent l'art, la politique, la métaphysique, et troussent les fesses à la religion. Ivres pour un quart, mais point dupes, prêts à gouailler avec ce qu'ils prônent ou conspuent, sincères dans leur besoin de changer, leur voracité insatisfaite qui mord à tout et qui recrache la seconde bouchée, la fièvre aux mains, la fièvre aux pieds, le feu au cul. Le monde défile, toute la terre, en caquets d'art, en câblogrammes de globe-trotters, en un bazar d'Encyclopédie romancée. Tout mis en tas. On puise dans le tas. Sans s'arrêter, on passe la manche d'un habillement, on entre la jambe dans un système — trop court ! trop long ! — on le rejette, on écornifle les idées, sans les regarder, sans se souvenir, une heure après de la couleur des yeux de celle avec qui l'on a couché. Qui prend la peine de connaître l'âme vivante qui palpite au fond de cette chair saccagée ? Le monde défile devant l'esprit, comme un film. A l'accélééré ! Et les formes se superposent, en se fondant l'une dans l'autre. Les doigts n'en retiennent aucune. Ils laissent tomber. Toute la vigne est déchiquetée par les bandes de sansonnets. On ne fera point de vin, cette année.

Mais les sansonnets sont gris. La nuée jacasse. Dans ce tourbillon, il faut des efforts surhumains pour s'attacher à suivre une idée. Bouchard s'y épuise, le front

contracté ; le sang s'amasse dans les bourrelets au-dessus des yeux ; il s'acharne à faire entrer dans ses dures méninges la glaise compacte de ses livres d'examen. Il ne sent point le gel polaire de sa mansarde. Il a le crâne allumé. Mais son robuste estomac hurle. Il faut boucher la gueule au loup, jusqu'à ce que les méninges aient absorbé la ration de glaise assignée pour le jour. Quand il est au bout, la langue lui pend de la bouche. Il descend dans la rue, comme un furieux. Il est en quête de quelqu'un qui lui paie à manger. Il cherche Véron. Il dit crûment :

— « Je viens t'aider à dégorger l'argent volé. Au nom du peuple, je récupère. »

Véron a commencé par en rire. Il prétend se payer par le mépris :

— « Tu veux un os ? »

— « Je veux la viande, réplique l'autre. Pour ta carcasse, je te la laisse ! »

Véron rit jaune. Mais, par orgueil, il tâche de ne pas le montrer. Quand on joue le rôle de Catilina, il faut nourrir la canaille. On ne sait pas encore, à cette heure, si la canaille n'aura point la force de se hisser sur les ruines. La société est désarmée. Il suffirait de quelques énergies décidées pour faire irruption par la brèche, avant que les défenseurs aient repris le souffle. Mais les seuls chefs avertis sont en Russie, bloqués, sans communication avec le gros des gueux du monde, qui les ignorent. Clemenceau est en train d'établir, sur la frontière de Roumanie et d'Ukraine, son barrage de troupes Alliées, aux yeux bandés par les mensonges de sa presse. En Occident, les « Soutiens de la Société » auront le temps de se reformer.

Cependant, en ces premiers mois de 1919, l'air est saturé d'électricité. Véron qui, par son milieu d'affaires, est mieux informé, flairer les chances d'une explosion. Il est assez avisé pour ne livrer à ses intimes, de ce qu'il sait, que ce qui ne risque pas de lui nuire,

ce qui fait plutôt parler qu'agir. Il n'est point fourbe, il n'est point lâche : (aucun de ces jeunes hommes ne l'est ; ils feraient tous bon marché de leur peau, à condition de n'être point dupes, comme leurs aînés, ces malheureux — ils disent : ces imbéciles)! Mais précisément, Véron ne veut être dupe pas plus de la Révolution que de la réaction. Il est tout prêt à chambarder la société, si le chambardement a des chances ; s'il n'en a point, Véron chambardera les chambardeurs. Tant pis pour eux ! Merde aux vaincus ! Le mépris des faibles est la morale des Véron. Que les faibles ne se trouvent point sous leurs larges pieds !

Véron attend de voir si ceux des aurochs moscovites sauront se frayer la trouée. Et en attendant, à Paris, il va tâter, avec Bouchard, le ventre à la Révolution. Il ne lui faudra pas longtemps pour diagnostiquer que le fruit est mort. Les organes essentiels y manquent. Dans la masse confuse de cette jeunesse révolutionnaire, ou qui se dit l'être, il n'est pas un qui soit préparé à agir. Pour les uns, agir est simple, trop simple : c'est cogner. Cogner dans le tas, sans y regarder. Pour les autres, agir c'est discuter sur la doctrine. Ils ne sont pas près d'avoir fini ; et peut-être qu'ils n'y tiennent pas. Les doctrinaires les plus fanatiques se trouvent dispensés d'agir, par le devoir de maintenir pure la doctrine : l'action est toujours, plus ou moins, un compromis. Et chez les uns et chez les autres, les gens de l'action et ceux de la théorie, c'est une ignorance crasse de la vivante réalité, de l'organisme des États géants d'aujourd'hui, de leur appareil respiratoire et digestif, de leurs quotidiennes nécessités économiques, des lois vitales qui commandent aux poumons et aux tripes de ces Gargantuas. Où et comment ces pauvres garçons, étudiants, ouvriers ou anciens combattants, auraient-ils eu les moyens de l'apprendre ? Véron, lui, est familier avec la tripe — avec l'argent, les banques, les affaires, le va-et-vient

perpétuel du chantier d'exploitation, la machinerie monstrueuse qui, sans arrêt, mâche la nature et fait passer de l'élément à l'aliment, à l'excrément, à l'aliment... Il écoute et il regarde ces niais, avec sa gueule de brochet. Rire de côté, pitié féroce. Il ne les lâche point, pourtant. Pas encore ! A l'occasion, sa supériorité incontestable en ces questions lui assurerait le commandement. — Mais l'occasion se présentera-t-elle ? Et il n'est point sûr que ces imbéciles soient disposés à lui reconnaître cette supériorité. On verra bien ! En attendant, il éructe Marx, et il traite Bouchard de petit-bourgeois, parce que Bouchard a la bouche pleine de Proudhon, ce cul-terreux ! Bouchard, qui n'a pas le mot pour rire, en reste suffoqué, un moment, puis il brame ; et c'est entre eux, pour la galerie, un assaut de violences l'un contre l'autre, et tous les deux contre la société. On dirait qu'ils se croient Danton et Robespierre, qui se disputent, à la Convention, les têtes des autres et les leurs. Mais Véron n'est pas si sot que d'y croire. Il faut être Bouchard pour prendre tout au sérieux. Et plus Bouchard parle et s'emporte, plus il s'enfonce dans le gouffre de son sérieux. La parole dite ne le dégage point, comme tant d'autres qui lâchent leur feu en fumée, mais elle l'engage : elle est le cri, qui bande le muscle et lève le poing, ainsi que chez les êtres primitifs. Véron éprouve une satisfaction diabolique à le voir s'enfermer rageusement sur la lance du *picador* : il l'y excite ; si, du même coup, il culbute le *picador*, ce scarabée empêtré dans sa coque, c'est encore mieux. Beau spectacle. Véron ne refuse pas de descendre dans l'arène, pour voir de plus près. On ne pourra pas lui reprocher d'avoir froid aux yeux. Il est de ceux qui poussent avec violence à la manifestation Jaurès du début d'avril ; et il y prend part.

Marc s'est laissé entraîner par Bouchard aux réunions des Étudiants socialistes révolutionnaires. Il y revient irrégulièrement, moins par goût que par cu-

riosité : (la curiosité d'esprit est, chez lui, une passion qu'il baptise du nom de devoir). Il s'applique à lire Marx. Mais il ne lit pas bien. Il feuillette. Son individualisme indiscipliné se cabre devant l'implacable nécessité de ce matérialisme historique. Il a beau vouloir plier, par ascétisme, son moi envahissant. Le moi renâcle. Il ne touche au pré marxiste que du bout des naseaux dédaigneux. Cette prééminence humiliante de l'« économique » sur le « psychique », le révolte. Il est pourtant « payé » pour savoir, lui et sa mère, ce qu'il en coûte de se heurter à l'« économique », et qu'il faut compter avec cela. Mais lui et sa mère, ils sont de ces romantiques — (dirons-nous surannés ? ou éternels ?) — dont la vraie raison de vivre est de revendiquer leur âme indépendante contre toutes les fatalités qui l'oppressent. Il n'est point dit qu'ils y parviennent, en aucun lieu, en aucun temps. Mais ils le veulent. Ils ne seraient pas eux, s'ils n'avaient cette volonté. Et qu'ils l'aient, même vaincue, c'est assez. Même si un Destin l'extermine, le Destin doit compter avec elle : elle est un fait, qui pourrait bien durer aussi longtemps que lui. — Marc n'est pas dans de bonnes conditions pour lire des livres qui ne lui renvoient pas le reflet de ses désirs. Ses yeux sont hostiles. Il est encore loin du haut esprit objectif, auquel atteint la maturité des lutteurs aguerris, en présence de l'ennemi. Il n'écoute pas l'adversaire jusqu'au bout ; il l'interrompt, il lui dit : « Non ! »

Mais il y a plus : ce n'est pas seulement la pensée opposée qu'il se refuse à suivre, pour bien connaître ce qu'il combat. C'est toute pensée qui veut qu'on fasse effort pour l'écouter. Il ne peut rien lire avec suite. Il est dans une courbature de l'attention. Il a la fièvre à la pensée. Il ne peut la fixer sur rien. Il commence vingt lectures à la fois ; il n'en achèvera aucune. Au premier tournant de chapitre, son esprit poursuit une autre piste. Il y en a tant qui s'entre-croisent, que qu'

verrait son esprit nu, verrait un chien fou qui tourne en huit dans une forêt, se déchirant et se heurtant jusqu'à ce qu'il tombe sur le flanc, et dans les yeux, dansant, des étincelles rouges. Il envie la colérique obstination de Bouchard et la discipline de Ruche, indifférente et réglée (dirait-on), comme un papier à musique ; ils font ce qu'ils font : que le reste attende son tour ! Mais il ne tient pas à leur ressembler. Bouchard, qui peine et fume sur son sillon, lui fait pitié. La ponctualité narquoise de Ruche l'irrite. Il ne la voit pas faisant l'amour ; mais quand elle le fera, ce sera à la minute marquée de son emploi du temps, et du même pas indifférent. Il a envie de la jeter au bas de son lit : (car le somnambule, en songeant à elle, vient de l'y mettre. Dieu soit loué ! elle n'y est point...) Mais le lit est vide, et le cerveau est plein. Quand les filles ne sont pas dans l'un, elles sont dans l'autre. Elles s'y bousculent avec les idées. Marc les subit rageusement. Livré pendant la guerre à ses instincts, il a connu la femme trop tôt et trop crûment, il n'a été retenu par rien, aucune réserve, aucun voile ; il a été jeté, frère et brûlant, dans le corps à corps, comme dans une cuve de plomb fondu. Il en est sorti, brûlé, blessé. Il en reste à vif. Il garde, au fond de sa chair, fichée la lance du désir, le vertige et la terreur de la volupté. Son organisme aux nerfs vibrants, comme un violon, frémit à la moindre pression. D'une intelligence précocement aiguisée, il se rend compte du danger, qu'il n'a confié à aucun. Il a été si seul et si longtemps qu'il pense qu'un homme vrai doit garder pour soi ses dangers et se défendre seul. C'est pourquoi, lâché libre dans Paris et moralement n'ayant rien qui l'arrête, il se garde des rencontres sexuelles, comme du feu. Il a peur — non de *l'autre* — mais de lui. Il ne sait pas s'il resterait ensuite maître de soi. Il sait trop qu'il ne le resterait pas. Et lui qui n'a aucun penchant à l'ascétisme, qui moralement le flétrirait de dérision, il s'y oblige, il y est

contraint. Et il le cache. Nul ne s'en doute (que les yeux de Ruche). Et puis, il est fier et tyran, ainsi que tant de ceux qui sont jaloux de leur propre indépendance : ils le sont aussi de la dépendance à leur caprice de ceux qui les entourent. Il veut à soi seul ce qu'il aime. Il n'est pas si naïf que de ne pas savoir qu'il ne l'aura point. (Et qu'en ferait-il, s'il l'avait ?) Alors, il dit : — « Tout ou rien... Rien ! »... Rien jusqu'à la prochaine explosion!

Tolstoï prétend que la chair assaille ceux qui la nourrissent trop bien. Marc aurait quoi lui répondre ! Les jours sont rares, où il mange à sa faim. Aux ventres creux le feu n'en brûle que mieux.

Il a vu baisser rapidement l'étiage de sa petite réserve d'argent ; et, à sa honte, il n'est pas capable d'y suppléer. Il se figurait qu'il saurait bien se débrouiller par ses propres moyens, et qu'un garçon sobre, actif, intelligent, pouvait toujours gagner à Paris le peu qui lui est strictement nécessaire. Mais il faut croire que ce peu est encore trop : il ne gagne pas. Et d'ailleurs, sait-il s'en contenter ? Il se privera héroïquement, cinq jours ; mais le sixième, il ne résiste pas, la bouilloire saute : en un quart d'heure, il jette l'argent de toute une semaine. Un jeune garçon est trop tenté ! Il serait un monstre, s'il n'avait point de tentations, — un monstre et demi s'il ne cédait parfois aux tentations. Marc n'est pas un monstre, assurément, ni un monstre et demi ! Il cède. Et après, inmanquablement, il est navré, moins encore de sa faiblesse que de son absurdité. L'inutilité ou l'ineptie de ce qu'il a désiré l'atterre. Que possède-t-on — être ou objet — l'instant d'après qu'on l'a possédé ? Rien dans les doigts ! Rien dans le cœur ! Tout vous a fui... Alors, il s'inflige — (bien mauvais remède !) — une nouvelle période d'austérités. Naturellement, il explosera une fois de plus, enragé. — Et s'il sait perdre son argent, il n'a aucun talent pour en gagner. La souplesse d'échine lui

manque pour se frayer le chemin vers le profit. Le fils de Annette n'a pas reçu ce don, de nature. Il est raidi dans la conscience anachronique — (les soufflets de la vie n'ont pas eu le temps encore de l'assouplir) — de la valeur sociale de l'intellectuel; et il lui paraîtrait indigne de déroger; il promène infructueusement ses diplômes et sa petite science à dégorger. Qui s'en soucie?

Bouchard lui dit :

— « Fais comme moi! Tape Véron! Le cuir de veau est pour rien. »

Mais Marc est trop fier pour se mettre dans le cas de subir, avec l'aumône, les marques d'outrageante supériorité que s'arrogerait son créancier.

— « Sa supériorité! Je ne lui conseille point de réclamer! Je ne lui dois rien, je lui prends! » gronde Bouchard; et l'on ne sait point s'il plaisante.

Marc lui réplique sèchement que le voleur d'un voleur est un voleur. Bouchard répond, les yeux torves :

— « La vie, c'est le vol. Vole, ou crève!... »

Oui, vivre, c'est survivre à ceux qui, dans l'éternelle mêlée, vous disputent le souffle et la place. Nul être ne vit qu'aux dépens des millions d'autres candidats à l'existence. Marc le sait. Aucun des fils de ces années féroces ne l'ignore. Mais si tous — sauf ceux qui sont marqués pour la mort — ont accepté le combat, ils sont encore un certain nombre (Dieu soit loué!) qui prétendent y maintenir un esprit de chevalerie. Si on leur disait ce mot, ils protesteraient : ils auraient peur du ridicule. Mais les mots seuls sont démodés. L'esprit maintient, sous toutes les modes, l'impérissable armature de ses grandes vertus et de ses grands vices. Un Marc eût été Marc, même dans les temps Mérovingiens; et il restera Marc jusqu'à la fin des temps.

Il n'ira donc pas demander — même impérative-

ment — l'argent à un Véron, qu'en son cœur il méprise. Il a même hésitation à accepter, aux réunions chez Ruche, un de ces billets de théâtres, concerts ou expositions, dont Véron a toujours les poches pleines, et qui ne lui coûtent rien. Pourtant, certains programmes mettent à l'épreuve sa « non-acceptation » ; et il le déguise mal : Ruche le voit ; elle s'amuse de ces secrets combats entre un orgueil jaloux de son indépendance et une convoitise enfantine des distractions offertes : l'un et l'autre sentiments lui sont familiers, et Marc lui en paraît plus proche. Elle s'accorde, une fois, le plaisir maternel — (encore un mot démodé, qu'elle répudierait!) — de prendre à Véron un de ses billets de concert, qui a fait passer dans les yeux de Marc un désir rageusement refoulé ; et quand ils sont, elle et lui seuls ensemble, elle se souvient qu'elle ne peut profiter du billet et elle le lui passe : de sa main, il n'a plus de motifs de refuser. Ce n'est que quand Marc est déjà assis au concert qu'il se demande, pris de méfiance, si c'est pour elle que Ruche avait accepté le billet, elle qui se soucie de la musique, comme de la pluie qui tinte sur ses carreaux ! Il est si ombrageux que cette pensée lui gâte le plaisir de la soirée. Un autre en saurait gré à Ruche. Lui, est vexé de s'être trahi devant elle...

Il commence à penser qu'à tout prendre, s'il y est obligé, il lui serait moins humiliant d'accepter l'argent de Sylvie que les cadeaux des autres. Mais après l'avoir refusé, il est sans gloire de le redemander. Et bien que la caisse soit à sec, depuis hier au soir, il tient bon, le cœur encore plus crispé que l'estomac... Sa chance veut que, cette après-midi, Sylvie qui passe en son auto l'aperçoive, de son œil de pie sur la branche, et le hèle. Il lui faut se tenir à quatre pour ne pas bondir dans l'auto... Tout de même, il a bondi ! Mais il a la satisfaction de sentir que du moins, aussitôt après, il a repris, en écoutant la bavarde, son air condescendant ;

et lorsqu'elle s'avise, après avoir raconté ses affaires, de s'informer de celles du neveu :

— « Et tu sais, l'argent pleut, en veux-tu ? J'en ai de trop! »

il répond, de son air le plus dégagé, un peu fat :

— « Oh! mon Dieu! si tu veux! J'en trouverai l'emploi. »

Elle lui dit :

— « Polisson! Tu ferais mieux de venir t'amuser chez moi. »

Mais elle lui bourre ses poches. Quand il veut l'embrasser, elle lui montre au haut de sa joue l'endroit où ne pas déranger son fard. Elle lui pince le museau : elle le trouve pâli, un peu creusé, joli, le regard plus instruit, — plus intéressant : il n'a point perdu son temps, depuis qu'il est lâché dans le pré...

— « Promets que tu viendras! Allons, promets!... »

Il dit, avec son impertinence de Chérubin :

— « Promis! tu as payé d'avance... »

Elle repousse le museau, où la trace des deux pouces s'est marquée :

— « Gueux! dit-elle en riant. Viens toujours! tu verras! Je ne paie jamais qu'après... »

Il attend que l'auto ait filé, pour aller dévorer, au premier restaurant, une tranche de viande saignante. Son souple estomac rattrape, ce soir-là, les deux repas perdus. Et il pense que Sylvie tout à l'heure était belle comme un diable. Quelle braise dans les yeux! Et quelle odeur! Il la lèche sur ses lèvres...

Pourtant, il n'est pas pressé de tenir sa promesse. Il fait encore la sourde oreille, lorsque, quinze jours après, il reçoit de sa tante un rappel, en coup de vent :

— « Galopin! Et ta dette ? »

Ah! non, on n'aura rien de lui, si on le lui demande ainsi. Mais, chaque jour, et surtout quand il vient de lire dans la presse du Parfumeur-Roi que la jolie parfumeuse a, dans ses salons, offert aux maîtres de la

finance et de la politique, flanqués de leurs femelles, escortés de leurs bouffons de l'art et de la presse, une fête princière, avec les divertissements de danse, musique et comédie du dernier bateau, il brûle d'y aller voir. Que lui en coûte ?

Il lui encoûte beaucoup plus qu'il ne veut se l'avouer. Il ne veut pas se l'avouer, mais il ne peut pas l'ignorer : il se sait en danger. Il est comme le jeune Hercule, à la croisée des routes; et si Hercule même a pris celle de la quenouille et de l'oreiller, il y a peu de chances pour qu'un enfant perdu de Paris, qu'appelle Omphale à chaque tournant de rue, prenne la route du renoncement. Marc mesure des yeux le plaisir et la peine, les escarpements à pic qu'il lui faudra escalader; et dès les premiers pas, il se sent si fatigué! La tête lui tourne, les membres lui font mal, une langueur insidieuse lui coule dans les jambes. Comme tous les jeunes hommes qui l'entourent, l'aspiration vers l'en bas, le gouffre d'oubli — l'oubli, le plus fort appât de la volupté!... Échapper à soi-même... Se dérober à la tâche... « Qui me l'impose ? Le destin de ces temps inhumains ? Ai-je demandé à y vivre ? Je le rejette!.. Je ne puis. Ce destin, c'est moi. C'est moi seul qui me commande de gravir là-haut... Mais quelles chances d'atteindre là-haut ? Et quand, après des peines épuisantes, j'arriverai là-haut, usé, vidé de ma substance, qu'est-ce que je trouverai ? Et trouverai-je quelque chose ? Ou, sur l'autre revers de l'arête coupante, le néant?... »

Néant partout et mort! Cette guerre que l'on dit finie (elle dure encore) a ceinturé l'espace de sa barre de gaz asphyxiants. Elle bloque l'horizon. Elle est *le fait* — l'unique qui s'impose à tous ces jeunes hommes.

Toutes les idéologies qui la nient ou qui, ne le pouvant, prétendent la célébrer, sont des garces, des faces à soufflets. Je leur fesse la gueule! La guerre est là. J'ai sa griffe à mon cou et, dans mon nez, son souffle putréfiant. Si je veux vivre, il faut me dégager et fuir, ou bien passer au travers. Passer au travers, c'est savoir ce qui est au delà... Savoir, pouvoir! Le pourra-t-on?... Et fuir est une autre forme, plus basse, de savoir. Savoir que la bataille est perdue. Sauve qui peut!... Ne peut se sauver un Marc Rivière qu'en traversant les lignes ennemies. Fuir en avant!... Il se le répète, afin d'en être bien sûr... Mais en est-il sûr...? Autour de lui, c'est une débandade d'hommes jeunes et vieux qui prennent leurs jambes à leur cou!

Une ruée vers la porte de sortie : — les dancings, les sports, les voyages, les fumeries, les femelles — le plaisir, le jeu, l'oubli — la fuite, la fuite...

Il y avait vingt façons de fuir. Et pas deux sur vingt qui eussent la loyauté de convenir qu'elles étaient une fuite. Il faut être bien fort, pour se mépriser et, se méprisant, garder l'élan à la vie! Les plus distingués évoquaient, comme Adolphe Chevalier, le refuge de l'art et des champs... La Première Églogue (la Seconde aussi)... Ah! le bon exemple d'un vaincu comme eux, le doux Virgile de l'après-guerre, chantre après dîner des proscripteurs, des nouveaux riches... (O ironie! que ce soit l'ombre dont ait choisi la main molle pour le guider, l'âpre Dante!...) Encore le Mantouan pouvait-il invoquer son : « *Deus nobis haec otia...* » Mais pour les jeunes Tityres et Corydons d'aujourd'hui, aucun *Deus* n'est venu. Et il leur eût fallu une forte dose d'illusion, pour s'imaginer que le prochain bouleversement du vieux monde oubliera dans leur douillette ceux qui tâchent de l'oublier en s'hypnotisant comme la poule devant le trait de craie, aux tables de jeu de l'art, où le croupier est l'esthéticisme émasculé, dont les mains blanches, les sales mains, n'auraient

garde de se commettre avec l'action, — ou ceux qui comptent que le vieux foyer, l'antique toit de la tradition, la séculaire vie domestique et rurale, qui a su abriter leurs pères, pourra continuer à les défendre contre les assauts de la tempête. Comme si les tempêtes à venir laisseront un seul gros mur debout! Malheur aux joueurs de flûte, qui se retirent de l'arène avant que la bataille ait décidé! Quelle que soit l'issue de la bataille, le vainqueur les foulera aux pieds. Et leurs chants iront en poussière... Mais peut-être qu'en secret ils supputent que le Déluge attendra qu'ils aient fini leurs jeux sur le sable, pour venir les balayer?. Il leur suffit de jouir du quart de jour qu'il leur reste. Ils trompent leur vie.

Qu'ils aient au moins le franc cynisme de le dire! — « Demain, je serai mort. Demain, je n'aurai plus de bouche. Je n'ai qu'aujourd'hui. Je mange. » — Mais ils s'évertuent à se trouver ou l'une ou l'autre (n'importe laquelle!) justification idéologique... Pourquoi ce leurre? — Parce que les intellectuels qui abdiquent ont besoin de se cacher l'abdication par des raisons. A moins que par des raisons ils ne se la prônent. Ils ne peuvent rien faire sans raisons. Leur instinct a désappris de marcher seul. Lâches ou braves, il leur faut toujours un « pourquoi. » Et quand on en veut, on en trouve toujours. Les fuyards de 1919 n'ont jamais manqué de motifs sages et profonds pour foutre le camp!...

Marc méprise ceux qui fuient. Il les méprise avec une violence qui est une défense contre sa propre tentation de fuir. Et comme, d'avance, il tremble de n'y pouvoir résister, il se ménage un semblant d'excuse, en réservant son implacabilité contre les fuyards qui méritent, contre ceux qui s'efforcent de dorer leur fuite. La loi de vérité du clan des Sept : « Sois ce que tu veux! Fais ce que tu veux! Si tu veux, fuis! Mais dis : — « Je fuis! »

Ils ne le disaient pas. Même les Sept, ils commençaient à équivoquer. Le premier, Adolphe Chevalier, excipait, *ore rotundo*, du devoir de « l'accommodation au réel », pour se retirer dans ses propriétés... « Arrangez-vous! Moi, je m'arrange. Je suis réaliste... » (Un mot qui fit fortune en ce temps. Il permettait de faire ses affaires, en prétendant infuser au pays le sang nouveau d'un pragmatisme politique, sain et viril, qui s'opposât à l'idéologie creuse des générations précédentes... L'idéologie de ces générations n'a pourtant jamais empêché les habiles gens d'arrondir leur peote!...)

Véron et Bouchard perçaient à jour la vertueuse Géorgique de Chevalier, et ils l'écrasaient de leurs sarcasmes. Mais eux aussi trichaient. Tout leur tapage de Révolution était un jeu qui les dispensait de l'action. Quand ils vociféraient entre copains pendant des heures, pulvérisant la société, quand ils brossaient le plan vigoureux d'une future manifestation, ils jouaient aux soldats de plomb.

Le seul qui reconnût la situation, sans chercher à la déguiser, était celui de qui Marc eût le moins attendu la franchise : Sainte-Luce. Il préparait, aux deux Écoles des Sciences politiques et des Langues orientales, sa carrière dans les consulats. Mais il entendait bien ne pas s'enchaîner. Il ne cachait point que son objet était l'évasion. Au lieu de la chercher au dehors de la machine, dont les courroies et les pilons auront tôt fait de vous happer, il prétendait la trouver au cœur. Creuser sa niche dans le centre même de l'ouragan. Et de là, voir, connaître, agir et jouir, sans attaches avec rien. Libre et lucide, échapper à l'universelle servitude, en exploitant cyniquement les intérêts des maîtres du jour et en les jouant, — mais sans ambition et sans lucre, cherchant seulement à saisir l'instant, sans jamais se laisser saisir par lui, et toujours prêt à l'abandonner, avec sa vie : car les êtres de cette espèce

sont détachés de tout et d'eux-mêmes. Des éphémères qui dansent dans le tourbillon de l'instant...

Il ne daignait point s'expliquer aux camarades, qui l'ironisaient. Véron lui disait, bonhomme et brutal :

— « Tu te vends ? »

Et Bouchard à Véron

— « La fille suit sa nature. »

Et Adolphe le cossu se taisait, dédaigneux, et il ne comprenait pas comment on pouvait aliéner sa liberté à l'État. Et Marc se taisait aussi, mais son silence était sans outrage : car il devinait en partie les raisons du fin et félin garçon, qui ne se donnait point la peine de se défendre. A quoi bon ? Mais conscient de l'attrait (mêlé de répulsion) qu'il exerçait sur Marc, Luce lui disait, désignant les trois augures, avec son joli sourire qui creusait la fossette à la joue :

— « Qui de nous, le premier, trahira ? »

Et sur-le-champ, posant sa main câline sur celle de Marc :

— « Mais le dernier, ce sera toi. »

Marc écartait sa main, grondant. L'éloge était pour lui un affront. Les yeux de Luce le caressaient. Il savait que Marc aussi le méprisait ; mais le mépris de Marc ne l'offensait pas, il était sans injure ; et des camarades, Marc était le seul à qui Luce en reconnût le droit : car Luce l'avait jugé le seul qui jouât et qui jouerait franc jeu jusqu'à la fin... Bouchard aussi, peut-être ? Mais cette franchise de brute n'avait, pour Luce, aucun intérêt. L'aristocratique garçon ne se sentait le « semblable » que d'un homme à l'esprit lucide et fin comme lui, où la vive pensée affleure sous la peau. Marc avait beau lui être de caractère opposé et hostile. Ils étaient de pair. Et Marc aussi le sentait. Avec colère, il devait s'avouer que Sainte-Luce lui était, de tous, le plus proche — le seul proche. Il se laissait prendre le bras par lui, et confier ce que Luce ne livrait à aucun autre : tout ce machiavélisme juvénile et roué, d'une expé-

rience incomplète, mais précocement aiguë et désabusée. Et il n'en était pas révolté. Il n'avait que trop lui-même la connaissance innée de ces instincts tentateurs. Le sang de Annette, chez lui, était mêlé à celui des Brissot. Quand on méprise les hommes, n'est-il pas légitime qu'on se serve d'eux et de leurs idoles stupides? Les Brissot ont toujours été des maîtres à ce jeu; tant ils y sont rompus, on jurerait qu'ils s'y laissent prendre! Mais il n'y a point de risque! La légion des Brissot savent à temps retirer du jeu leur épingle — leurs épingles — toute une pelote... Oh! Marc les connaît bien! Il les a dans le sang. Il lui prendrait souvent un furieux désir de jouer les « *Volpone* »... Mais il jouerait mal. Il est trop excessif, il ne résisterait pas au prurit de trahir son mépris au milieu de son rôle; et pour finir, après avoir piétiné les autres, il trépignerait sur lui... Sainte-Luce a la juste dose du mépris, riant, aimable, humain, — ainsi qu'il plaît aux hommes (car le mépris leur plaît, quand on y met les formes et la dose modérée.)

Le plus étrange, c'est que par une contradiction qu'il ne peut s'expliquer, Marc est, au fond, enragé de l'idée de les sauver. Il n'en veut pas convenir; et quand Luce le lui dit, il s'irrite. Mais quand Luce, ironique et courtois, ajoute :

— « Non ? Tu es le meilleur juge. Si tu dis non, nous le dirons aussi... »

il est trop véridique pour ne pas dire : oui... Faut-il être stupide! Sauver, sauver les autres, quand on a tant à faire de se sauver soi-même, et quand les autres ne se soucient point que vous les sauviez! Marc le sait aussi bien que Luce. Mais il n'y peut rien : il est ainsi. Ce sont des forces opposées de sa nature. Et celle qui lui vient de sa mère est peut-être erronée; mais elle lui tient au nombril. Et — qu'il soit franc! — il y tient. S'il aurait honte de l'exposer à l'ironie des autres, dans le secret du cœur il en est fier — plus fier de cette

erreur que des vérités contraires. Elle lui donne goût à vivre. Elle lui soutient le menton au-dessus de l'écume. Sans elle, il n'aurait plus que lui, lui seul, le seul intérêt de soi — l'ardeur de connaître, sans doute, et de voir, et de prendre, et d'être, — mais pour soi seul... Seul!... C'est terrifiant!... Il faudrait être plus fort qu'un garçon de vingt ans pour le porter sans convulsions. Luce le porte, parce qu'il n'y pense point, il se défend d'y penser, il ne s'arrête pas pour regarder au fond; il fuit, il fuit à la surface...

Marc ne peut fuir, en rien. Ni dans le plaisir, ni dans la peine. Le fond émerge de la mer, comme ces flots volcaniques que projette le feu intérieur, et qui s'effondrent dans un frisson perpétuel du gouffre. Il campe sur un sol miné. C'est pourquoi il cherche des yeux, au dehors, une main — la main des hommes, à saisir... — Pour qu'ils le sauvent? Non, il sait bien qu'il n'a rien à attendre d'eux... Pour les sauver! Même quand on la sait une illusion, la pensée d'avoir charge d'âmes, en peuplant notre solitude, prête aux natures généreuses des énergies décuplées.

— « Joue ton rôle! lui dit Luce, indulgent. Je serai le public. »

— « Un public tel que toi, dit Marc avec amertume suffit à tuer la pièce. »

— « Il t'en faut un, pourtant. »

— « Ce sera donc moi. Je serai le public et l'acteur et la pièce. Je le sais, je le sais que je suis l'étoffe d'un rêve! »

— « De le savoir, c'est quelque chose! » acquiesça Luce, échangeant avec lui un regard d'intelligence. « C'est plus que n'en soupçonneront jamais nos compagnons. »

Ils se laissèrent pourtant enrôler dans la manifestation du premier dimanche d'avril.

Les esprits, en ces jours, étaient sous haute pression. L'acquittement criminel de l'assassin de Jaurès — ce second assassinat — au cours du mois de mars, a souffleté ces jeunes gens. La sève de violence monte au cœur de Paris, avec celle du printemps. Même les plus calmes de ces étudiants, les agnelets chrétiens, bêlent après le Bon Pasteur de la Révolution. Même les pâtres de bucoliques sonnent sur leurs flageolets des ritournelles de marche : « *Formez vos bataillons!...* » Même Adolphe Chevalier, qui ne concevait, pour son compte, l'action — (la passion aussi, prétendaient les mauvaises langues) — que la plume en main, devant son écritoire, se résigna à prendre place dans les rangs de cette foule, dont la promiscuité faisait souffrir sa délicatesse. Il ne fallait pas avoir l'air de se dérober, pour la première fois qu'on agissait — (qu'on feignait d'agir) — et qu'il pouvait y avoir du danger.

Ils se retrouvèrent donc six sur sept — (la seule Ruche, indifférente, sachant d'avance, était restée au logis) — dans l'avenue Henri-Martin, parmi un peuple qui jubilait. Étrange commémoration d'un grand mort, non pas une fois, mais vingt millions de fois vaincu,

vaincu dans les vingt millions d'assassinés par la guerre, comme lui, tué par derrière lâchement par ses ennemis, et lâchement trahi par ses amis!... Et sous le buste de Jaurès, vacillait l'incertitude d'Anatole France. Guidé par un infaillible instinct, Chevalier, la Bette au bras, s'était glissé vers le vieil homme, dont la présence en cette funèbre kermesse rassurait son intelligence. Et le vieil homme était bien aise de rencontrer dans cette houle de passants, dont les visages et les cris lui étaient problématiques et lointains, la rose Bette radieuse, sur la bouche de qui poser les yeux. Il la voyait comme elle était, fraîche et moelleuse, sottée à souhait, bien reposante pour l'esprit. — Mais dans les groupes les plus excités, au premier rang, Véron tenait en laisse Bouchard aboyant, et il guettait le moment de le déchaîner. — A quelques pas, Sainte-Luce et Marc, coude à coude, échangeaient leurs réflexions ironiques, et ils ne perdaient rien du spectacle. Et, sans le savoir, Marc était pour Luce un morceau du spectacle : car on le voyait secoué brusquement par les ressauts de la foule. Il avait beau se moquer d'elle, amèrement. Il était couché dans son lit. Elle faisait passer en lui ses frissons. Sainte-Luce surprenait sur le visage du compagnon, des contractions, de durs éclairs, le pli mauvais aux narines, mâchoires serrées, et, sous le menton, le flot de fureur agglutinée, qu'il ravalait avec sa salive. Fraternellement, il veillait au grain, s'appêtant à lui épargner une imprudence, et il savait détendre cette vapeur comprimée, en lui ouvrant la soupape d'un éclat de rire, par quelque saillie inattendue. Il se faisait la remarque qu'un tel visage était un océanographe des courants sous-marins dans la foule. On y lisait la tempête, quelques secondes avant...

Et soudain, Sainte-Luce y lut la tornade. Avant qu'il eût eu le temps de la constater autour d'eux, claquaient les coups de revolver. La police chargeait les anarchistes, qui, le drapeau noir éployé, foncèrent sur

les agents de Guichard, à coups de triques, et les mitraillaient de grilles de fonte mises en morceaux. Sainte-Luce et Marc furent emportés par le flot; en un instant ils se trouvèrent jetés au cœur de la bagarre; et toujours poussés, ils passèrent, trouant la barre des agents. Ils avaient vu, au pas de course, luire des lames de couteau, et des visages ensanglantés. Et devant eux, Bouchard enfonçait, à coups de crâne, le ventre d'un Goliath de police. En descendant les Champs-Élysées, leur bande réduite se reforma en colonne; mais Chevalier n'y était plus... «Passez, muscade!...» Il avait su, fort à propos, avec sa compagne, se hisser sur le perchoir à Anatole, pour lui servir de garde du corps. Au bas de l'impériale avenue, de nouveaux combats attendaient les manifestants; ils n'étaient plus de force contre le nombre de l'ennemi. Il fallut que la troupe se disloquât et qu'on tâchât, par petits groupes, de rentrer dans Paris par une des voies de traverse, quitte à opérer ensuite le rassemblement sur la place de l'Opéra. Marc vit Véron, passant devant la bouche d'un caniveau, y jeter son revolver; et Véron, qui surprit le regard de Marc, lui dit en riant :

— « Il a droit au repos. Il a travaillé. »

Mais Bouchard refusa de se défaire d'un long couteau qui lui gonflait la poche, et qu'il exhibait seulement par bravade : car ses lourds poings lui suffisaient.

Sainte-Luce n'avait point lâché le bras de Marc, trop occupé pour s'apercevoir de ce grappin, qu'il abhorrait; il était pâle et excité, parlait tout haut, ne voyait pas que le sage pilote, au gouvernail, détournait la barque vers la gauche et lui faisait franchir les plates-bandes de l'avenue, le dirigeant vers une issue. Comme un enfant, il s'amusait à sentir sous ses pieds l'herbe défendue, et il eût voulu s'arrêter pour arracher une branche en fleur de marronnier. Mais la police avait prévu le mouvement de côté, et elle précipita la déban-

dade. Bon gré mal gré, la dignité générale dut céder au souci du salut particulier; il fallut prendre ses jambes à son cou. Aux environs de la Madeleine, au débouché d'une rue étroite, les quatre compagnons suivis des rares survivants — « *rari nantes* » — de la colonne, se heurtèrent à une vague de policiers en civil, qui les attaquèrent avec fureur. La mêlée fut courte, mais sauvage. Marc eut juste le temps de voir Bouchard qui ruait contre une grappe d'agents, roulant par terre sur un agent, sous un agent, et piétiné à coups de talons. Le vaste coffre de Véron résonnait comme une peau de tambour sous les poings qui le bourraient. — Et Marc fut tiré par le bras, si brusquement qu'il chancela, faillit tomber, vit une masse d'acier — la poignée d'un sabre — s'abattre près de sa face qu'elle érafla, se retrouva à quelques pas, toujours agrippé par Sainte-Luce, qui venait de lui éviter un coup mortel. Ils détalèrent, poursuivis, par un lacs de rues formant toile d'araignée autour du boulevard. Les devantures des magasins se fermaient en hâte. Marc ne voyait rien, le sang lui coulait sur les sourcils, et la tête lui bourdonnait. Il entendait derrière lui vociférer les poursuivants. Il se laissait entraîner par Sainte-Luce, qui n'hésitait point, sûr de sa route. Après avoir fait un ou deux crochets, au coin d'une rue, Luce tambourina, comme un lapin, aux volets fermés d'une boutique de modiste; il appelait :

— « Anie!... »

Prestement se releva le panneau de fer, qui fermait le bas de la porte; il fallait se plier en deux pour passer: Luce poussa Marc, et le suivit à quatre pattes. Des mains de femmes avaient saisi par les oreilles les jeunes garçons et les tiraient. Le panneau de fer retomba derrière eux. Ils étaient dans le noir, sur les genoux. Un agent gueulait au dehors, grêlant sur les volets. Marc, essayant de se relever, entendait contre sa joue un souffle rieur qui faisait : — « Chut! »; et ses mains, en voulant s'ap-

puyer, s'emboîtèrent à deux rondes cuisses, au pli du genou. Ils restèrent muets et sans mouvement; et les filles étouffaient leurs rires. Un coup de sifflet rappela impérieusement l'homme aux grêlons, qui s'entêtait; il dut, jurant, rejoindre le gros de l'armée : là-bas, la bataille continuait de gronder, et l'on avait d'autres chats à fouetter. Le silence revint dans la rue. Alors, Marc, dont le crâne fiévreux s'apaisait, s'aperçut qu'il était à genoux, dans la nuit, contre une fille à genoux, et qu'une bouche chaude, qui sentait l'ambre, se posait sans façons sur la sienne, en lui disant : — « Bonjour ! » Il dit : — « Bonne nuit ! » Et l'autre rit, et elle dit : — « Et maintenant, si l'on se voyait ? »

Ils se relevèrent, et l'on alluma, non l'électricité, mais un bougeoir, dont la flamme longue et fumeuse se cachait dans le creux d'une main. On se présenta. Elles étaient deux : Ginette et Mélanie, les deux sœurs, dix-sept et vingt ans. L'aînée, brunnette; la petite, rousse à la peau blanc de lait, toutes deux fardées, bien entendu; de petits plis rieurs aux coins des yeux vifs et gonflés, et des museaux de petites belettes, tendus en avant. Mélanie était la maîtresse de Sainte-Luce. Ginette aussi, probablement. Ce qu'on a de bon, comme le mauvais, on le partage en famille. Il y eut bien des rires et des mots. Elles racontaient toutes les deux la même chose, en même temps, ou le répétaient, l'une après l'autre, dans les mêmes termes, et riant de plus belle toutes les deux, comme si la seconde fois était la meilleure. Elles tapaient des mains, se réjouissant de l'aventure; et cette veine qu'elles avaient eue, d'être debout sur leur escabeau, regardant par une fente de la devanture, quand Luce poursuivi avait frappé!... Et pour corser leur joie d'un frisson, elles se persuadaient que tout à l'heure les « bourriques » reviendraient et feraient une perquisition.

— « En attendant l'échafaud, disait Sainte-Luce, buvons le dernier coup ! »

Et il chantait :

— « Mourir pour Mélanie est le sort le plus doux... »

Mais Ginette, qui était prête aussi à ce qu'on mourût pour elle, observait, intriguée, le visage de Marc qui se détournait avec dépit. On fit la dinette ensemble, dans la demi-nuit; et Marc s'humanisa, au point de se laisser mettre à la fin les bouchées dans le bec; et même il lécha le doigt de Ginette, qui était frotté de chocolat. Mais Ginette cria : le chiennot l'avait mordu! Il s'excusa, honteux, et se leva, disant que maintenant il rentrait au logis. Mais les trois autres protestèrent. La rue était encore agitée, il y avait du danger. Ginette se glissa par l'entre-bâillure de la porte, et alla en reconnaissance. Elle revint, assurant que la police barrait les sorties de la petite cité. Marc ne fut pas convaincu de sa véracité; et il s'entêtait à sortir. On n'y consentit pas. Son éraflure à la joue le désignait au premier regard. Et Ginette s'aperçut que le veston avait été déchiré à l'épaule. Elle le lui fit ôter, afin de le recoudre. En l'enlevant, on découvrit, entre les trous de la chemise lacérée, que l'épaule était rouge, bleue, verte, et meurtrie. Pourquoi ne le disait-il pas? Ce fut occasion à Ginette et à Mélanie de montrer leur science d'infirmières. Elles y prenaient goût.

Il n'était plus question de partir, cette nuit. On s'occupa du campement. Dans l'arrière-boutique, grande comme un double placard et sans fenêtre, il y avait un divan-couchette qu'on dédoubla, les matelas par terre... C'était la guerre!... « Et maintenant, choisis ta tienne! » ... Marc, abominablement gêné, irrité, écoeuré, cherchait tous les moyens de se dérober. Mais il n'y en avait pas. Les deux hôtesses s'offraient, tout simplement, à la bonne franquette. Quoi de plus naturel? Il ne pouvait pourtant pas désobliger ces bonnes filles, et jouer le Joseph : (le rôle n'était pas de son goût!) Aucun moyen de s'expliquer. Luce, qui avait

fait son choix, voyant l'embarras de Marc, lui dit, bon camarade :

— « Veux-tu changer? »

Marc avait envie de le gifler. Honteux et furieux, il aidait Ginette à retourner le matelas. La petite lui murmura à l'oreille :

— « Ça ne fait rien! Si vous ne voulez pas, on fera semblant; on dormira, chacun de son côté. »

Il fut touché. On éteignit. « Dormir, chacun de son côté », c'était facile à dire! Il n'y avait place que dessus ou dessous. Et, en étendant la main, on touchait l'autre couchette, où les deux autres n'attendaient pas pour commencer. Ginette humblement s'excusait :

— « Je suis laide. »

Il dit :

— « Non! »

avec conviction. Non, vraiment, ce n'était pas pour cela. Elle tâchait de comprendre. Elle supposa qu'il en aimait une autre et qu'il voulait lui rester fidèle. Il se garda de la détromper. Elle trouva que c'était beau; elle n'était pas habituée à ces scrupules. Elle bavarrait sur l'oreiller, puérile, touchante, vicieuse, honnête encore. Marc qui, quoi qu'il fit, appuyait la bouche presque au coin de ces lèvres bavardes qui remuaient, goûtait leur suc d'amande, doux-amer. Et le moindre mouvement qu'il faisait démuselait les esprits de la terre. Il n'osait pas remuer. Et naturellement, ce fut à l'instant qu'il affirmait énergiquement : — « Non! » qu'ils dirent : — « Oui! »... Et après, il fut indigné, dégoûté de soi. Elle, ravie, croyant toujours qu'il pensait à sa belle trahie, tâchait de le consoler, disait : — « Elle n'en saura rien. » — Mais il n'y tenait plus! L'air de ce galetas l'étouffait. Elle se leva humblement, pour lui ouvrir en secret la porte du magasin, pendant que les autres dormaient. Au moment de se glisser par la chatière, il lui baisa les genoux.

Il se retrouva dans la froide nuit d'avril, mouillé de

sueur, l'esprit perdu, fiévreux. Il se sentait impuissant à lutter contre les appels de ses sens réveillés. Et le déroulement de sa pensée, la ruée du jour, l'émeute, la fuite et la poursuite, tout le ruban du film déclenché...

Puis, ce fut le lendemain, l'écœurement de l'action ratée... Cette stupide manifestation politique, sans plan, sans direction, sans suite, n'avait été qu'une ruée brutale de la bête dans les brancards, incapable de les briser; ce n'avait servi à rien qu'à s'y meurtrir : la bête avait les reins cassés; il n'y avait plus qu'à appeler l'équarisseur!...

Bouchard avait disparu. Marc fut le seul à s'inquiéter de lui. Les autres ne s'en souciaient guère. Ils étaient tous maussades et furieux : ils ne songeaient qu'à se rejeter, comme une balle, la responsabilité. Après trois ou quatre jours, Bouchard reparut, la face tuméfiée, un œil sérieusement atteint. Il avait été passé à tabac, féroce, jeté au Dépôt pour quelques jours, provisoirement relâché, après interrogatoire; l'affaire était transmise aux tribunaux correctionnels. Il était passible de quelques années de prison, pour port d'armes défendu, coups et sévices aux agents, insultes à l'autorité, menées anarchistes, et provocation au crime. D'ores et déjà, les portes du professorat lui étaient fermées, il était mis à l'index de l'Université; les camarades prudents s'écartaient. Il s'enrageait pourtant à reprendre sa préparation obstinée à l'examen — à l'échec.

Véron, lui, s'en moquait! Il n'avait même pas été rossé. On lui demanda comment. Il se vanta en ricanant d'avoir graissé le sabot aux bourriques : au commissariat, le nom de sa banque l'avait mieux garanti que s'il eût exhibé les insignes de député. — Quant à Bouchard, cet imbécile s'était laissé prendre. Il ne faut point être pris. Tant pis pour lui! On doit savoir ce qu'on risque...

— « Et toi, qu'est-ce que tu risques? » lui demande rudement Marc.

Véron lui rit au nez et, fanfaron de cynisme :

— « Ta peau. Quand tu voudras! »

Mais il sent qu'il a été trop loin, et il ajoute, bonhomme :

— « Après tout, c'est un service que les Sorbonagres lui ont rendu, en le recrachant. Qui veut faire sa fortune et n'a pas froid aux yeux, il n'a qu'à se baisser pour ramasser. »

— « Il faut avoir le dos fait pour cela », réplique Marc, sèchement.

— « S'il n'est pas fait, la trique de la vie le fera », dit Véron.

Ils se le tournent... Adieu!

On n'a pas revu Adolphe Chevalier. Mais pour celui-là, il n'y a point lieu de se faire du tracas. Il est allé visiter ses propriétés. Il lit Montaigne. Que peut-on lui demander de plus? Yeux ouverts. Bouche close. L'esprit libre et sans risques. Et le derrière bien au tiède... On n'accusera pas ce clerc d'avoir trahi! A d'autres, de compromettre avec l'action l'esprit!

La ménagerie de Ruche s'est dépeuplée. Quand y retourne Marc, il se trouve seul en tête à tête avec elle; et il ne sait que lui dire. Les coudes sur la table, le menton sur les paumes, elle le vrille du regard, avec un étrange sourire; on dirait qu'elle attend... Quoi? Il est irrité. Mais plus il se fait brusque, plus le sourire s'aiguise; il n'arrive pas à détendre les dures petites prunelles qui fouillent dans son champ. Elle le déconcerte. Il y a quelque chose en elle de changé, ou qui change. Mais elle ne l'intéresse pas assez pour qu'il s'attarde à la comprendre. Et il lui est déplaisant qu'elle se permette de le comprendre... Car il a beau se dire : — « Elle ne peut rien savoir de moi. Ma porte lui est fermée », — il n'est pas du tout sûr qu'elle ne regarde point par le trou de la serrure. Alors, il s'in-

terrompt au milieu de sa phrase, se lève en lui lançant un regard de colère, et part impoliment. — Elle n'a pas bougé. Quand il est dans la rue, il se dit que s'il remontait et s'il rouvrait la porte, n'importe à quel moment, cette nuit, dans huit jours — ses yeux rencontreraient, de l'autre côté de la table, la vrille de ces prunelles entre les cils mi-clos, et son bec ironique d'où fume un filet bleu de la cigarette qui brûle entre ses doigts longs. Il tape du pied, dans la rue. Il se jure qu'il fera chaud, avant qu'il y retourne! Mais ainsi qu'à un enfant dépité, lui passent dans le cerveau des rages de l'ouvrir, l'insolente, et son œil effronté, comme on ouvre un coquillage au couteau, pour voir ce qu'il y a dedans...

Sa solitude accrue, et sous la peau l'incendie allumé par la peau douce-amère de la petite nocturne, il passa quelques jours dans un ébranlement moral et physique, où il ne parvenait plus à retrouver sa route. Il se forçait au travail, comme on se jette à l'eau; mais l'eau rejetait l'épave. Plus de force! Goût à rien. Agir, penser? Quoi? A quoi bon? Et toujours, d'heure en heure, ce trou de la volonté s'élargit et l'aspire, comme un suçon... C'était comme s'il avait senti, collées à son flanc, de grosses lèvres avides. Sa substance s'écoulait, son énergie fuyait... La pente irrésistible... La fuite, la fuite... Non!... Il s'accroche des ongles au bord... Si je tombe, je ne remonterai plus!... Le torrent est en bas. Il a beau fermer les yeux, il l'entend, et sous ses ongles, le grésillement du sablon qui s'éboule, la pierre qui se déchausse... Il ne lâche point, il est lâché...

Et, un soir, Sylvie entre, et, d'un coup de talon, envoie rouler la pierre et l'araignée qui pend au bout...

— « Allons, ouste! Je t'emmène!... Assez perdu ton temps!... Et ne me dis point que tu le gagnes, à bayer!... Tu bayais, oui-dà, je t'y ai pris... Eh bien, tu bâilleras pour quelque chose, chez moi. Tous les Ennuis les plus

chers, les plus neufs, des Quat'z-Arts — (ils sont au moins un quarteron) — j'en tiens boutique. Et des « artisses »!... Si tu veux voir la Comédie — (« *Tutt'è burla!*... ») — je te donne la clef des coulisses. Ce n'est pas sur la scène que sont les meilleurs cabots, ni les pires. Pour pouvoir jouer, un jour, dans la farce ta partie, vois, vois, vois, vois! Est roi, qui voit ».

Elle l'emmena dans son hôtel de l'avenue d'Antin — son petit Louvre, où trônait le roi Coquille. Les reines en France, en dépit de la loi Salique, ont tenu le sceptre plus d'une fois. Elle le tenait, et laissait la quenouille à son Coquille, qui s'endormait sur son renom musqué, parmi sa cour. Il se croyait l'inspirateur de son époque. Il était entouré de femmes, d'intrigants et d'artistes, qui le flagornaient, se moquaient de lui, touchaient son argent, et qu'il prétendait avoir approvisionnés d'idées, de flair, et de beauté. Car il se mêlait, comiquement, de tous les arts. Il conseillait les peintres, qui lui refilaient leurs toiles zébrées et leurs problèmes géométriques. On le voyait tomber en contemplation devant des idoles nègres, dans son jardin. Il découvrait les beautés vertes et entamées, les talents blets et les fruits-secs, les danseurs hindous, les inspirés de Ménilmontant ou les *swamis* de Montauban. Il était onctueux comme ses crèmes et familier avec servilité, envers une clientèle de grandes dames, qui ne payaient pas, et deux ou trois têtes couronnées — découronnées — qui, entre le chef et le couvre-chef ayant le choix, avaient préféré perdre le chapeau. Il avait aussi son mot à dire en politique, et il méditait, encouragé par les flatteurs qui lui trayaient le pis, l'acquisition d'un grand journal, où il pût faire entendre au monde le mot (quel mot ?). Il eût été bien embarrassé pour l'écrire, et même pour savoir quel il était. Mais

ses entretenus de l'écritoire se chargeraient de le lui fabriquer.

La reine, elle, régnait sur la couture et sur les fêtes, dont la folle extravagance défrayait la chronique de Paris. Elle n'était pas fâchée de s'y adjoindre son neveu dans le rôle d'un sien ministre des délassements et plaisirs, ou, plus simplement, d'un informateur des beaux-arts — les arts mineurs, dans leurs rapports avec l'Art majeur du Divertissement. Car aux beaux-arts, elle ne connaissait pas grand'chose, elle n'avait que son goût naturel et son instinct. Ce n'était pas peu : c'était assez pour commettre, çà et là, des gaffes cocasses, qu'au reste l'engouement du jour prenait pour de spirituelles espiègeries. Mais l'engouement du jour est le débinage du lendemain. Sylvie ne s'y trompait pas, elle sentait le terrain chancelant sous ses pieds. Elle était bien aise de s'appuyer sur Marc. Il vint, méfiant, alléché. Et, comme c'était à prévoir, dans ce furieux carnaval de plaisir et d'esprit dévergondé, où se mêlaient l'art, l'amour, l'intrigue et la folie, il perdit pied dès les premiers pas. Il avait prétendu s'assigner l'impossible règle, à son âge, de spectateur impassible, qui veut tout voir sans être pris, afin de se rendre maître de la vie : un Julien Sorel, émacié par le long jeûne, à qui deux doigts de vin font tourner la tête. Aux premières gouttes, le cerveau se mit à danser.

Sylvie s'y attendait. Elle ne fit rien pour le trahir, mais rien non plus pour le défendre. Elle suivait du coin de l'œil ses combats; elle s'en amusait, ils lui plaisaient, elle reconnaissait en lui sa fière Annette; et secrètement, elle prenait sa revanche de la mère sur le fils... « *La tour, prends garde!*... » Brave petite tour! Elle se hérissa dans son armure. Sylvie l'applaudit, goguenarde. Elle est sceptique. Elle attend la fin. Elle sait trop bien que cette armure craque, que tous ces murs, un jour, d'un coup, seront emportés. Et elle pense : — « Qu'y peut-on? Qu'on le veuille ou non,

mal ou bon, il faut toujours passer par là. Que j'en sache! et à ses risques! Tant pis pour ce qu'elle y laissera de ses houseaux! L'animal est bon. Il en sortira... Et l'essentiel, c'est qu'il y passe. N'est pas l'homme, qui n'y ait passé... » — Elle ne s'en tourmente pas. C'est l'affaire de Marc. Un mauvais service à lui rendre, que de vouloir la faire pour lui... Elle a la sienne, les siennes, et ses affaires et ses plaisirs. Pas de temps à perdre! Elle brûle son été de la St Martin.

Marc reste donc seul pour tenir tête à tout ce qui l'assaille : les jolies filles, les hurluberlus, les aigrefins, toute la salade qui se tasse dans le compotier. Et lui-même est un fruit vert, qui tente plus d'une bouche au vermillon. Et il est le neveu, le grand favori de la sultane, on se sert de lui pour se servir d'elle. Il n'est pas assez sot, pour l'ignorer. Il est soupçonneux, le petit gars! Il serait plutôt porté à croire qu'on veut le manœuvrer, que même les femmes qui le poursuivent effrontément lui jouent un jeu intéressé : — ce qui n'est point ; le jeune sauvage les aguiche. Ses gaucheries même, ses brusqueries et ses rudesses, qu'éclaire soudain un sourire confus et charmant, — et, sous le sourcil contracté un regard tenté, timide, interrogateur, qui tout à coup se livre, comme une petite vierge, — une vierge folle qu'on a grisée, et qui commence à divaguer... Ce petit Lucien de Rubempré... Mais il y a toujours au fond le Marc, le Marcassin, qui se reprend dès qu'on le prend, d'un coup de boutoir, d'un dur éclair... Il n'en est que plus attirant. On s'y meurtrit. Double plaisir! La chasse est ouverte. Et le gibier n'a pas seulement à veiller aux toiles, mais aux coups de vent qui passent en lui, à l'improviste, et qui le font s'y jeter, tête en avant. Il a grand'peine à y résister. A chaque fois, il en sort plus ébranlé. Et il prévoit ce qui va venir. Il devrait fuir... Dix fois, il s'est dit : — « Va-t'en ! » ... Il ne fuit pas... C'est tout de même trop intéressant! Il y a trop à voir et à happen, pour son œil de tiercelet,

sur ce terrain de chasse réservé, où il est chasseur à son tour, et, de son affût, voit passer tous les gibiers, gros et menus, poil et plumes — il pige même du bec quelques becs de grives, au passage; mais c'est dangereux : à ces moments, son œil chavire, il risque d'être pigé, à son tour... Il le sera... Il ne le sera pas!... Il s'y entête. Fuir, ce serait avouer sa défaite... Il reste et, chaque jour, sa carnassière d'expériences se remplit. Mais il n'en est pas rendu plus sage. Il a les yeux plus ivres. Et sous le crâne, un tourbillon... Tout ce qu'on a cru, ou bien non cru, mais accepté pour pouvoir vivre, tous les supports de la vie sociale, tout s'effondre. Ah! toute la morale d'avant-hier — (hier, n'en parlons pas! c'était la guerre!) — qu'est-ce qui en reste? Les vieux péchés, les préjugés, les contraintes mêmes de la loi, toujours en retard sur la marche de la société... ce serait trop peu de dire qu'on les foule aux pieds! On n'a même plus d'effort à faire. On marche dessus, sans y penser... Est-ce l'écroulement de la maison des hommes? Le contrat social que l'on déchire? Et le retour à la forêt?... Non, c'est l'échéance du contrat. Avant de renouveler le bail, on y rature, on y ajoute des articles. Le vieux logis, étroit, malsain, tombe en ruines. Il faut le refaire et l'agrandir. L'humanité, malade, dans ces crises d'âge, a besoin de rajeunir son sang vicié et appauvri, en se retrem pant dans ses réserves de redoutables énergies animales. Les pères douillets et les poltrons pleurnichent : — « Tout est perdu!... » Tout est sauvé, ou le sera. Mais rien pour rien! Il faut y mettre le prix...

Marc est tout prêt à mettre le prix. Mais n'est-ce pas plus qu'il n'a? Son intelligence est brave, trop brave, elle l'entraîne au delà de ce que le reste peut tenir. Il a beau voir, juger et comprendre, sans faiblesse : le cerveau n'est pas un empyrée, il tient au ventre par tous ses sucs; il est trahi, il est livré, et il se livre à l'ennemi..

En attendant, il se défend. Cerveau et cœur sont

révoltés, ont des sursauts de mépris furieux contre certains spectacles. Marc se permet des insolences de langage, qui suffoquent le parfumeur-roi dans sa coquille, et qui font rire sous cape, en lui tirant le bout de l'oreille, le petit-Caporal, Sylvie, son bonnet de police sur le côté :

— « Malotru! veux-tu bien apprendre à te tenir dans le monde! »

Et il regimbe. Il lui retorque de dures vérités. Ce qui l'indigne particulièrement, c'est le gaspillage effréné pour ses fêtes. Il le lui dit, que c'est honteux, quand des milliers n'ont pas à manger. Sylvie ne s'en émeut guère. Elle n'a pas eu à manger, avant-hier, Elle ratrape aujourd'hui les bouchées. Elle répond, cynique :

— « Le trop compense le trop peu. Le trop des uns, le trop peu des autres. Ça fait balance... Et puis, mon petit, qu'est-ce que tu veux ? Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. Il faut gâcher... »

Marc lui en dit de toutes les couleurs, et aussi bien sur sa façon de gagner que sur sa façon de dépenser, sur ces commerces de luxe, de dessous et d'onguents, ce vestibule à accouplements, et sur cette exploitation de la clientèle, à des prix de vente (à des prix de vol) aussi déréglés que les caprices de ces insectes en folie — les imbéciles d'acheteurs! Sylvie réplique que si l'on devait vivre de la sagesse des hommes, et non de leur idiotie, on pourrait se serrer le ventre, et qu'au bout du compte, elle et son Coquille font vivre, non pas seulement eux et son neveu — (« Mouché, morveux! ») — mais des armées d'employés. Marc, vexé, dit stupidement :

— « Et à quoi ça sert ? »

— « Quoi ? »

— « Tout ce que tu fiches ? Tout ce qu'ils font ? »

— « A rien. A vivre. Est-ce que la vie sert à quelque chose? On sort du ventre, on naît, on ne sait pourquoi. On remplit son ventre, on mange, on aime, et on

s'agite, on ne sait pourquoi. On meurt, on rentre dans le je ne sais quoi, on ne sait pourquoi... Il n'y a qu'une chose qu'on sait pourquoi : on s'ennuie ! Et tout ce que l'on fiche ici-bas, est à la seule fin de ne pas penser que l'on s'ennuie... »

Marc est frappé de l'amertume subitement révélée. Il voit la brusque fatigue qui vient de s'imprimer aux bouffissures des yeux et aux plis de la bouche excédée. La femme s'est livrée, dans un moment d'éreintement. Mais elle a vite fait de se redresser, d'un coup d'échine. Elle a refoulé tout le lourd bagage qu'elle traîne dans ses fourgons. Et elle repart en campagne, avec sa mine de défi et d'ironie, où passe un éclair d'irritation. Ce sot neveu, avec ses sornettes, qui lui a fait remâcher l'herbe amère ! Il commence à lui échauffer les oreilles. — « Plastronne, mon petit ! Fais ton Caton ! Caton, catin. La première venue t'aura, quand elle voudra, fera de toi ce qu'elle voudra. Tu as besoin qu'on te rabatte la crête... » — Elle reprend son jeu et son activité enragée.

Marc n'est pas injuste, à son égard. Il sait très bien que Sylvie ne cède jamais à l'oisiveté. Il la voit qui mène de front le labeur et le plaisir ; elle continue durement de travailler et de faire travailler ses employées, elle ne débride jamais. Elle n'estime, au vrai, que le travail, — quel que soit le travail, — et elle méprise les bêtes de luxe, de « ne rien faire », qu'elle exploite : elle n'aurait aucun scrupule à les détrousser. Il y a en elle, comme en beaucoup des filles du peuple de Paris, un fond de pétroleuse de la Commune, qui, à un moment donné, aurait tôt fait de faire flamber — et vivement ! — la société. Mais elles n'ont aucune idée raisonnée de Révolution sociale organisée. Et une Sylvie n'en veut pas entendre parler. La petite bourgeoise et la pétroleuse font, en elle, ménage ensemble. C'est le même pétrole à enduire la Cour des Comptes, qui sert à chauffer le fourneau. Quant à la logique des

idées, une Sylvie ne s'en pique pas. Elle est une anarchiste de tempérament, qui entend faire sa justice et son injustice, toute seule, sans que l'État et les autres s'en mêlent. La morale est ce qu'il lui plaît. Ce qu'il lui plaît est, dans son impudence, plus droit souvent que le Droit. Elle déteste toutes les farces hypocrites de la bienfaisance officielle et mondaine; mais sans le dire, elle a sa bienfaisance à elle, active, précise; et, pour la faire, elle ne s'en remet à aucun autre. Elle mène à la baguette ses équipes de travailleuses, car elle n'admet pas à la tâche les flâneuses; mais elle les veille, elle s'occupe de leur santé; elle a fondé pour elles, près de Paris, une maison de repos et de vacances; elle les marie, elle fait à celles qui sont ses préférées de gros cadeaux qui sont de petites dots; mieux, elle s'est attiré leurs confidences, elle les conseille, elle les dirige, — à sa façon immorale ou morale, mais toujours humaine, qui sait ce qu'exigent les faiblesses, mais qui ne leur laisse pas prendre plus que leur part. — Elle ferait bien de se conseiller aussi et de se limiter la part du feu.

Mais pour elle-même, elle s'arroe le privilège d'un traitement à part. Elle se fie, un peu trop, à son instinct et à ses forces, dont elle abuse impunément depuis vingt ans... L'impunité ne peut être éternelle. Sylvie devrait sentir les signes précurseurs, les ébranlements de sa santé. Elle les sent. Mais elle est habituée à risquer... Et puis, il y a, dans cette fureur d'activité et de plaisir, — comme Marc l'a, une seconde, entrevu, — un fond d'amère indifférence à sa vie sans enfants, une rancune contre la vie, dont elle n'a pas besoin que ce petit imbécile de Marc lui apprenne l'inutilité... Alors, crève, carcasse! Mais jusqu'au dernier souffle, œuvre, et jouis!

Dans une de ses fêtes en son hôtel — dancing, fumeries, petites Lupercales — où Sylvie, grasse et fleurie, décolletée, comme elle dit, jusqu'au cul, diaboliquement fardée et, finalement, la raison chavirée par les cocktails, une vraie faunesse, met le feu autour d'elle, — le cerveau de Marc fait le plongeon. Avec sa fièvre permanente dans les moelles, il faut si peu pour l'enivrer ! Et quelquefois, la conscience de son infériorité, au lieu de le rendre plus prudent, l'excite, par bravade... Il est « bu »... Ses yeux vacillent. Il ne voit plus rien, il ne sait plus rien, il est entraîné au fond du tourbillon, que mène la chèvre-pattes; dans ses oreilles, son sang fait un bruit de tonnerre, le désir gronde, et la raison hébétée trébuche et tombe. Il ne distingue même plus dans la farandole la bouche saignante qui rit contre sa bouche... Mais il la mord. Et une étrange, une sauvage jalousie l'incendie... Il perd conscience, il se retrouve, terrassé, dans un sous-sol, d'où l'on entend au loin le brouhaha et la musique, seul, égaré, ne pouvant plus faire le compte de ses pensées... Que s'est-il passé ?... Il ne se souvient plus, il ne sait plus s'il se souvient, ou s'il invente... Et dans ce qu'il invente, la crainte n'est pas moins active que le désir... Plus de borne-frontière entre ce qui fut et ce qui aurait pu être... De l'un ou de l'autre il se sent autant brûlé, flétri, marqué au cœur... Et s'en allant, fuyant peureusement la kermesse qui là-haut, infa-

tigable, déroule et enroule sans fin ses anneaux, il aperçoit la bouche saignante, et il entend le rire de gorge de la diablesse de Jordaens. Il s'évade dans la nuit, frissonnant, glace et feu, et son esprit qui se flagelle se fait saigner, sans arriver ni à savoir, ni à regretter. Haine et mépris, oui, quoi qu'il en soit ! A feu, à sang. Mais non regrets. Mais oubli, non. Il est hanté... Pour se châtier, il se replonge dans son taudis d'étudiant, dans son désert. Il ne revient plus.

Sylvie est incapable de comprendre la tourmente qui se déchaîne dans le corps de l'adolescent. Du tourbillon de la nuit, il ne lui reste, le lendemain, la moindre gêne. Elle revoit nettement, dans les yeux du jeune garçon, cette fureur subite qui a flambé, cette bourrasque de jalousie qui lui a fait craquer les os et imprimé cette morsure aux lèvres... Un point. c'est tout... Et c'est à la fois flatteur et bouffon.. Sylvie est indemne de tous les troubles que son silage laisse à sa suite, grâce à l'aplomb de sa nature amoralisée sans vice profond, indifférente aux conventions, justes ou injustes, esprit des Gaules, l'œil d'ironie toujours éveillé sur le burlesque des situations. Elle avait vu jadis la vieille Sarah dans *Phèdre*, et elle se rappelait Hippolyte... Ah ! le serin !... Son Hippolyte, honteux, a détalé... Elle en pouffe... Quelle importance ? Dieu, qu'on est bête à vingt ans !... Et ce sont toujours les esprits chevaucheurs des étoiles qui se font un monde de ces riens ! Quand on couche avec l'éternel, devrait-on se soucier d'une feuille de rose dans ses draps !... Elle se cligne de l'œil dans le miroir. La rose est mûre... Elle rit d'elle et de lui, impartialement. La petite carogne rit aussi de sa chère sœur Annette : qu'est-ce qu'elle dirait si elle savait !.. Il n'y a aucun risque qu'elle le sache. Hippolyte courrait plutôt, « sorti des portes de Trézène », s'engloutir dans les flancs du monstre... « Va, mon Jonas !... » Elle le laisse courir. Il reviendra...

Il ne revient pas. Le dur garçon amasse en lui sa rancune. Il ne pardonne point sa défaite. Pas seulement celle de cette nuit, dont il n'arrivera jamais à savoir ce qu'elle fut. (Et c'est le plus cuisant! Car, *l'autre* sait... Qu'est-ce qu'elle sait ?..) Mais la défaite de tous ces jours qu'il a vendus à ce monde ennemi : (ne s'est-il pas fait entretenir?) Et il y a pire encore : la défaite de la jouissance que dans cette défaite il a goûtée. Cette vermine de profiteurs et de prostitués, qui vit sur la misère du monde, — et lui aussi, s'y est mêlé! Et lui aussi, il se flétrit de l'injure de « prostitué »... Point d'excuse! Sa faiblesse n'en est point une. Il la connaissait mieux que quiconque. Il se mentait, quand il se disait qu'il serait le plus fort. Il se le disait, à l'heure même où il trahissait. Il trahissait, par complicité avec l'obscur désir qui le brûlait de jouir de cette fleur de luxe dépravé, de tous ces fruits d'un monde pourrissant. Il le justifiait menteusement par l'excuse des droits de l'esprit qui doit voir et connaître, pour mieux combattre. Eh bien, il avait vu maintenant, — et il s'était vu! Et certes, rien de tout cela ne serait perdu. Il revenait, chargé de dépouilles. Mais dans ces dépouilles, il y avait aussi la sienne : « Marc le prostitué »... Il le foulait aux pieds, avec ce monde auquel il s'était accouplé. — Il se châtia. Par une réaction d'ascétisme furieux, il fit le serment de châtrer en lui tous ces instincts traîtreux qui l'avaient livré à l'ennemi. Il s'imposa une discipline de dur travail, de gêne austère et d'abstinence totale de la femme. Vaincre sa nature, la reforger, en la broyant sous le marteau. Bon moyen, pour accumuler au fond de lui les révoltes de l'ennemi violenté! Mais l'inhumain est, à cet âge, souvent l'unique moyen de salut. Car, à cet âge, chez des garçons de cette trempe, il n'est de choix qu'entre les extrêmes. Marc choisit celui des « Côtes de fer ». Il emboîta son jeune corps maigre, brûlant de fièvre et de faiblesse, dans une armure d'implacable

renoncement. Il la garda, jour et nuit, sur sa peau. Il la gardait, même pour dormir — pour ne pas dormir (« *Per non dormire* »... la grande devise!) — pour s'obliger aux yeux toujours ouverts.

Sylvie, qui avait ses informateurs au Quartier, sut qu'il se trouvait dans l'embarras matériel. Elle lui tendit la perche. Il la repoussa. Deux ou trois mois, périodiquement, elle persista. Il persista. Il ne répondit à aucun billet. Elle lui adressa, sans un mot, un chèque. La dernière insulte!... De l'argent d'elle, maintenant!... Il barra le chèque d'un colérique : « Refusé! » et le lui retourna, d'un revers de courrier. — Elle avait bien envie d'aller lui frotter les oreilles. Ce petit idiot!... Elle se voyait, ouvrant la porte de son réduit, allant à lui, et lui qui se retourne, les yeux rageurs, pâle de saisissement, le bec cloué... Elle fit aussi bien de ne pas essayer! On ne sait pas lequel des deux becs eût été cloué. Et il se fût peut-être échangé des mots cruels, difficiles à effacer jamais...

Mais par bonheur, Sylvie fut reprise dans le tournoiement de ses journées. La machine grondait. On n'était plus maître de l'arrêter. C'eût été prudent : deux ou trois fois, par grosses ondées, le sang lui avait passé devant les yeux. Mais Sylvie n'avait pas l'habitude de s'attarder à ses bobos... En avant, danse!... Elle repartit, de son pied léger, dans la farandole. La farandole s'éloigna. Pendant six mois, Marc n'entendit plus parler de dame Coquille, que par les journaux. — Elle l'avait totalement oublié.

Marc se retrouve donc aussi seul qu'il peut le désirer. S'il tient à n'avoir plus à compter que sur lui pour se débrouiller, il sera servi! Il n'a plus de quiconque à attendre un radis. Sa mère est au loin et n'a pas d'argent à lui envoyer. Elle a bien du mal elle-même à se faire payer. Ils s'écrivent peu. Elle est dans une campagne perdue : les communications sont difficiles, et les lettres ont des retards extravagants. Annette est aux semaines les plus critiques de son exil, au fond de la nasse. Elle en parlera — si elle en parle — quand elle aura réussi à en sortir. Jusque-là, bouche cousue, comme son fils, quand il est pris dans quelque piège. La mère et le fils ont le front dur : — « Cela ne regarde que moi! personne n'a le droit de mettre le nez dans mes ennuis. » — Ils s'envoient seulement, tous les quinze jours, quelques lignes sans précision, mais vigoureuses, pour rappeler : « Je suis là! ». Ce sont moins celles d'une mère et d'un fils que de deux compagnons. La ferme main de la femme aux yeux clairs serre les doigts brusques, toujours fiévreux, de son garçon... Va bien! On tient!...

Il n'a plus remis les pieds chez Ruche. Le groupe d'amis est dissous. Éparpillé aux quatre vents. Chacun pour soi!

Il a fini par comprendre que ce n'est pas de son intel

lectualité qu'il a à attendre son pain. S'il veut vivre, il doit « déroger ». N'importe quel métier, dont le salaire lui permette de durer!... C'est déjà beaucoup, d'en être venu à en accepter l'idée! Ce n'est rien. Il est bien question d'*accepter* ce que personne ne vous offre! Le monde vous rit au nez : — « Tu peux garder ta magnanimité. Qu'ai-je besoin de toi? »... Ils sont des centaines à guetter l'os qu'on jette. Marc arrive toujours en retard. Et, dans ces premiers chocs avec les autres, il est encore retenu par quelque pudeur : il laisse passer ceux qui sont devant, ou qui s'y glissent, ou qui paraissent faibles et dignes de pitié, ou au contraire trop effrontés : parce qu'en ce cas, il faudrait se colleter, et il a le dégoût de se salir les mains à ces collets gras ; quelquefois la fureur rouge lui monte au crâne : ce n'est pas des autres qu'il a peur, c'est de soi... (Le matamore? « Retenez-moi! »... Non! l'ironie n'est point de mise avec ce garçon, qui se sent brusquement balayé par les ondes intérieures, et qui a l'angoisse de savoir qu'à ces moments sa volonté ne peut rien contre elles, qu'il est entraîné à la dérive. Il faut du temps et plus d'un ratage périlleux, avant d'apprendre, non à les refouler — c'est s'exposer à être détruit — mais à les diriger, en les utilisant comme houille blanche, forces motrices... Laissez-lui le temps! S'il vit, il peut y réussir un jour. Mais vivre, c'est là justement le problème! Le pourra-t-il? Et combien de temps? Et comment?...)

Il a fait le tour des maisons d'éditions et librairies. Après vingt démarches inutiles, il a été pris à l'essai dans une imprimerie de journal, équipe de nuit. Novice, maladroit, mal vu par ses compagnons de chaîne qui flairent en lui l'aristo et, au lieu de l'aider, l'embourbent, il est après trois nuits évincé. Il a, deux ou trois fois, à grand'peine trouvé des traductions à faire de prospectus, lettres commerciales. Sans lendemain. Sa connaissance des littératures échoue devant les

termes usuels de la vie d'affaires. Un jour, Sainte-Luce, qui le voit rôdant affamé, le fait engager dans un cinéma, à titre de remplaçant, comme préposé aux billets dans la salle. Il a le malheur d'attraper une grippe, qui, après qu'il l'a traînée dans le froid et le chaud, l'oblige à s'aliter quelques jours. Et après, naturellement, sa place est prise; et il n'en trouve plus d'autre. Sainte-Luce, qui s'est intéressé, toute une soirée, à ses ennuis, n'a pas l'habitude de s'attarder dans une pensée; après le coup de main qu'il lui a donné, il l'oublie; et on ne sait plus où le retrouver. Dieu sait comment il vit, lui aussi! Dans cette nuit qu'ils étaient ensemble — (après le cinéma, Sainte-Luce l'a entraîné, d'un *dancing* où il fonctionne, au fond d'un bar clandestin, où ils ont causé, exténués et fiévreux, jusqu'au matin) — Marc a appris, stupéfait, que l'élégant Luce n'est pas beaucoup moins gueux que lui. Avec sa mère, la jolie *star*, qu'il nomme José, et dont il parle avec une incroyable familiarité, les relations étaient étranges et espacées : elle était toujours en voyage; quand ils se revoyaient de loin en loin, ils se cajolaient, couraient ensemble les boîtes de nuit; elle le bourrait de bonbons, de cadeaux inutiles, et de dollars s'il lui en restait dans les doigts; il les dépensait en contre-cadeaux, bijoux et fleurs, dont elle ne savait que faire, mais dont elle n'était jamais lasse, voire en chiens de luxe, singes ou perruches, n'importe quelle fanfreluche qui les mettait tous deux en joie. Et puis, elle disparaissait pour des mois, en le laissant à Paris sans un sou, ne s'inquiétant plus l'un de l'autre. Ou soudain, elle se ressouvenait : il recevait, un gros chèque — ou un rien : (c'était en général, aux jours où il ne savait plus où dîner). Il en riait : au fond, cet imprévu l'amusait. Bien loin de lui tenir rancune, il lui savait gré d'être ce qu'elle était. Il avait plus de plaisir à se savoir sorti de cette jolie fille que si on lui eût offert, à la place, une mère sérieuse et de tout repos. Il se

débrouillerait bien tout seul ! Il était né acrobate, il avait mille trucs pour, en cas de chute, retomber toujours sur les pattes. Et un estomac si complaisant ! Les jours de jeûne ne l'effrayaient guère ! Il lui suffisait, à cet oiseau, de quelques miettes dans le creux d'une main — pourvu que la main fût jolie. De jolies mains, il n'était jamais en peine. Elles venaient d'elles-mêmes le trouver. Et l'on pouvait se demander si, à l'occasion, il n'acceptait pas d'elles, entre le gîte et l'agape, l'obole. Il n'en faisait pas mystère à Marc, cette nuit où celui-ci s'étonnait de l'élégance qu'arborait Luce, aux mauvais jours. Le charmant effronté lui dit :

— « Elles me déshabillent et m'habillent. Il ne tient qu'à toi qu'il en soit autant... »

Marc, suffoqué, ne trouva rien à répondre. Se fâcher ? C'eût été disproportionné ; on sentait si bien que toutes les pluies eussent glissé sur les plumes de ce canard ! On ne pouvait pas le juger à la mesure du fils de Annette. Au temps où il y avait encore un après-vie, où l'on parquait après Jugement les âmes humaines dans trois compartiments séparés, Luce n'eût trouvé place dans aucun des trois ; il eût été où vont les âmes des animaux : dans les volières de l'éternité... Marc n'était pas très sûr de sa supériorité d'âme d'homme. Mais il était mieux de se l'affirmer, si l'on voulait — et il voulait ! — ne point lâcher pied.

En tout cas, il ne pouvait oublier que Luce lui avait, un soir, sans hésiter, offert le fond de sa bourse : et il avait été le seul des amis à le faire. Le nabab Véron s'était contenté de lui ouvrir son étui à cigares, un jour qu'il avait rencontré Marc exténué de la chasse au salaire. Véron n'avait pas eu un mot pour s'informer de sa situation : il s'en foutait ; et Marc, tout en le haïssant, lui savait gré de ne point faire effort pour dissimuler son égoïsme. Aussi bien, ne s'était-il pas donné plus de peine pour lui voiler ses propres sentiments.

Véron était, ce jour-là, d'une humeur massacrate il portait un bras en écharpe. Marc lui demanda ironiquement si c'était pour une blessure de guerre. Véron sacra, parla d'un furoncle, injuria on ne savait qui, une guenon, rompit la conversation. En se séparant, Marc lui donna rendez-vous à la prochaine soirée du Val-de-Ruche — (du Val-de-Grâce) — il eût aussi bien dit : à la Semaine des Quatre Jeudis, car il n'avait aucun désir de retourner à ces réunions. Véron éclata d'un rire insultant, cracha de colère sur le boulevard, le traita de Veau-de-Ruche, et couvrit la donzelle d'ignobles épithètes. Puis, comme Marc, surpris de ce déchaînement, lui demandait quelle mouche le piquait, il s'interrompit brusquement, lui jeta un regard furieux, et lui tourna le dos.

Marc continua ses courses aux emplois. Dans cette lutte pour la vie, il était encore très maladroit : la fierté enseigne mal à se couler, comme une couleuvre, par toutes les fentes de la clôture qui protège le garde-manger. Mais en revanche, elle prête des forces enragées pour résister, aux pires heures où le corps est affaibli et l'esprit miné par le doute. Marc avait beau se dire : — « Je suis, je serai vaincu » — il ne le dirait jamais au monde; et c'est le dire que renoncer à la lutte. Pas un instant, l'idée du suicide ne l'effleura. Est-ce qu'on se suicide sur le champ de bataille ? Ce n'est pas la mort qui manque ! On n'a même pas l'embarras du choix. Elle s'en charge. Non, ce qui manque, c'est la vie !... « Car tout cela qui m'entoure, ces femmes, ces hommes, ce tourbillon, ces corps-à-corps, ces accouplements, ce n'est point la vie, c'en est une moisissure. Mais la vraie vie, comment l'atteindre, où la trouver ? Existe-t-elle, seulement ?.. Je n'en sais rien. Et cependant, une poussée irrésistible m'érige au nord, comme l'aiguille aimantée... Qu'est-ce que le nord ? Une banquise ? Un trou d'abîme dans les glaces éternelles ?.. Je n'en sais rien. Mais le nord est là. Et il faut que

j'aille au nord. La force aveugle voit pour moi. Elle veut pour moi. Ma liberté est de vouloir ce qu'elle veut. Droit ou non-droit, c'est ma loi. »

Au bout du compte, toute sa sagesse de ce moment se résumait en celle du vieux bon sens gaulois :

— « *Ne point mourir, tant qu'on est en vie!* »

Il faisait, de jour, le métier de vendeur qui veille à la porte d'une épicerie, sur le trottoir, rue Caumartin. Le col relevé, il gelottait, en ces grises semaines de janvier. — La nuit, il s'imposait quelques heures pour lire, écrire, méditer, tâcher d'étreindre le plus qu'on peut de l'énigme du monde. Mais elle lui échappait des doigts gourds; et sa tête vacillait de sommeil. Il se faisait, quand il pouvait, un café très noir, pour ne pas dormir. Et après, il le sut trop bien. Il perdit la clef des plongées dans le lac bienfaisant d'oubli. Il traîna, pendant des suites de jours et de nuits hallucinés qui s'allongeaient, en se repliant, comme les anneaux d'un serpent sans commencement ni fin, sa courbature et ses crampes d'estomac, ses idées fixes, ses yeux brûlés. Il n'avait point payé son terme. Il était menacé d'être expulsé. Il avait vendu ce qu'il pouvait vendre. Les rares objets auxquels il tenait, il les emportait avec lui, dans sa serviette d'étudiant — puis, (il fallut aussi s'en défaire), dans ses poches : il avait peur qu'en son absence on les saisis.

Un jour que, dans le demi-vertige de l'insomnie, il était planté comme un héron, le cou rentré dans les épaules, au coin de la devanture du magasin, sur le boulevard embué de brouillard glacé, regardant sans voir — voyant après qu'ils avaient passé — le défilé précipité des fantômes dans la rue (il s'y sentait, fantôme lui-même, flotter et fondre), — il eut, après coup,

l'impression d'avoir rencontré, dans une face blême; un regard préoccupé qui le guettait, une main furtive fermée sur un objet qui s'engouffrait sous une cape... Il s'arracha à l'engourdissement et il fixa, à quelques pas, l'image de femme dont la trace s'était imprimée dans ses yeux las : les bras cachés sous le manteau, il la vit figée devant l'étalage; il était sûr qu'elle voyait son regard posé sur elle, elle était comme la perdrix que le chien arrête : à l'instant même, là, sous sa robe, venait de disparaître le larcin — quelques tomates. Elle attendait ce qui allait arriver... Il ne le savait pas plus qu'elle. Il vint vers elle. Il était tout près, les bras, aussi, collés au corps. Ils se touchaient presque, et tous deux étaient à peu près de même taille, la bouche de Marc était à hauteur de la joue maigre, où se contractaient les maxillaires; mais elle ne bougea point. Il fallait pourtant se décider. Il fit effort, il dit d'une voix étranglée :

— « Allons, rendez! »

Mais à ce moment, il vit, à la porte du magasin, un inspecteur qui les observait. Il se hâta de souffler à la perdrix :

— « Non, ne bougez pas!... On nous guette... »

L'imprudent!... Il se mordit la lèvre... Tant pis! « *Alea jacta...* » Il fit quelques pas pour se donner une contenance. Elle paraissait examiner d'autres objets. L'inspecteur rentra dans la boutique. Marc se rapprocha. D'un regard, il parcourut l'échine maigre, le crâne rond, le museau froncé, chatte affamée. Il lui fourra, d'un geste brusque, sous son châle élimé, trois ou quatre bananes, et il lui dit, sans desserrer les dents :

— « Plus nourrissant!... Prenez, filez! »

Elle releva la tête et lui lança un regard aigu; la gratitude était moins forte que la surprise : « — Ah! tu es donc de la confrérie?... » On n'avait pas le temps de s'expliquer. Elle disparut dans le flot de la rue... Marc se disait : — « Je suis le chien qui retourne au

loup. J'ouvre ma ferme aux ventres creux... » Drôle de jeu! Il eût refait sans hésiter ce qu'il avait fait. Le coup était bon. Mais, à ce jeu, il ne se sentait pas à l'aise.

Il s'en retournait à la maison. En chemin, il rencontra Bette. Il trouva plaisant de lui raconter l'aventure. Il était sûr de ce qui suivrait. Bette en oublia, du coup, ses romantiques idées de révolte antibourgeoise. Son sang de grande épicière lui remonta au front; et elle cria, indignée :

— « Ah! non! Ah! non!... Ça, c'est trop fort!.. Ça ne se fait pas!... »

Marc lui rit au nez. Elle le quitta, d'un air de majesté offensée.

Il ne reprit point sa faction au magasin. Il n'eut même pas la peine de la refuser. On se débarrassa de lui. Sans qu'on pût articuler aucun grief précis, il s'était rendu suspect. Les chiens avaient flairé dans son poil un relent de la forêt.

Il rentra plus avant encore qu'hier dans la confrérie de la faim. Nulle place, nulle part. Et dans ses poches, plus rien à bazarder. Pour l'achever, un soir, ce qu'il redoutait : il trouva la porte de son logis fermée; il était expulsé.

Une nuit de fin février, avec des coups de bise qui balayaient le boulevard et des giboulées de neige qui fondait en s'écrasant sur le pavé, il courbait le dos, dans son manteau, tâchant d'offrir le moins de prise à l'assaut; la tête baissée, il se raidissait. Il était harassé et trempé. Il se disait : — « Je vais tomber... » Il se heurta à une passante. Il ne regarda pas. Une main lui prit le bras. Il se secoua...

— « Rivière!... »

La main ne lâchait point. Il leva des yeux égarés... Ruche... Il n'entendit pas ce qu'elle disait, dans le bruit du boulevard et du vent enragé. Elle le tira dans un angle de maison abrité. Il ne sut pas ce qu'elle de-

manda, ce qu'il répondit. Mais il n'y eut pas besoin de beaucoup de mots pour qu'elle comprît. Et sans plus lui demander son avis, elle l'emmena. Il ne discutait pas. Il se laissa traîner, sans échanger une parole, jusqu'à la porte... Ah! sa maison...

— « Montez !... »

Il monta.

— « Entrez ! »

Il entra... La tiédeur de la chambre, la fatigue, le jeûne... Il fut étourdi... Ruche le poussa dans l'unique fauteuil. Il sentit qu'elle lui déboutonnait son manteau gorgé d'eau et qu'elle lui tirait les bras des manches. Il entendait qu'elle parlait, mais sans comprendre, comme un murmure qui se confondait avec celui de la bouillotte sur le réchaud. Elle allait et venait, il n'essayait pas de suivre ses mouvements... Ses yeux se fermaient... Il les rouvrit, pour un moment : il avait contre ses lèvres une main qui lui entonnait dans le goulot une gorgée chaude, réconfortante; et une voix bonne lui disait : — « Bois, mon petit!... » Il n'avait pas la force de regarder plus haut que cette main, mais l'image lui en demeura, fixée. Longtemps après, quand il repensait à la Bonne Samaritaine, ce n'était point son visage, mais sa main qu'il voyait. Dans cet état de demi-conscience, il lui semblait que c'était cette main qui parlait... Après que le flot de lait eut coulé, sa tête glissa contre le dossier, elle pendait, le cou meurtri, mais il n'eût pas fait un mouvement, il avait mal à tout le dehors, mais au dedans cette tiédeur... Les bonnes mains lui relevaient la tête, qui retombait... Encore une lueur de conscience, puis il plongeait...

Quand il remonta à la surface, quelques heures après, il était étendu dans la nuit. Au plafond de la chambre filtrait dans l'ombre une pâle lueur de la rue. Il cherchait à comprendre, immobile, sans bruit, méfiant comme un animal qui vient de s'éveiller dans la forêt. Il tâtait lentement des jambes autour de lui.

Il était sur un matelas, dévêtu, enveloppé de couvertures. Sous le matelas, un dallage de chambre. Au-dessus, le souffle d'une poitrine, puis un froissement de draps, et la voix de Ruche :

— « Tu es réveillé ? »

Alors, tout lui revint, et il voulut se soulever, mais il retrouva ses membres endoloris; et Ruche disait :

— « Non, ne bouge pas!... »

Il demandait :

— « Mais où est-ce que je suis ? Où est-ce que tu es ? » sans prendre garde qu'il la tutoyait.

— « Ne t'agite pas ! Tu es à l'abri... »

Il continuait de se retourner :

— « Non, je veux voir... »

— « Tu veux que j'allume ? Rien qu'un instant... »

Elle tourna le bouton d'électricité. Il vit au-dessus de sa tête la tête de Ruche, clignant des yeux. Elle lui avait fait, au pied de son lit, un lit de camp. Il se dressa sur son séant, et son front arrivait au niveau de l'autre couchette; ses yeux coururent sur tout l'entour, Ruche étendue, le mur, la table, et les objets... Déjà Ruche avait éteint...

— « Non, pas encore!... »

— « Assez ! »

Il se rétendit. Mais dans ses yeux toutes les images s'étaient marquées; et maintenant, l'une après l'autre, il retrouvait leur sens. Ils se taisaient. Marc, se tâtant, dit :

— « Ho ! »

— « Quoi ? »

— « Mes habits !.. »

— « Je te les ai enlevés. »

— « O Ruche !.. »

— « Ils étaient à tordre... A la guerre comme à la guerre!.. »

— « Oh ! C'est honteux ! Je suis venu me faire

hospitaliser, je t'encombre, je ne suis pas capable de m'aider tout seul, je suis une fille... »

— « Dis donc ! fit d'en haut la voix rieuse, tu pourrais au moins n'en pas dire de mal. Les filles ont quelquefois du bon. »

— « Oui, toi. Mais des comme toi, il faut aller loin pour en trouver. »

— « Il n'y avait que la rue du Val-de-Grâce à tourner. »

Il sentit sur son visage la longue main qui, d'en haut, pendait, qui le cherchait, qui lui caressa le front, les sourcils, les yeux, puis, gamine, lui pinça le nez. Il essaya de l'attraper, comme un poisson, avec la bouche, sans sortir les bras de son lit. Elle lui dit :

— « Je suis sûre que tu ne connais pas le dicton de mon patelin. »

— « Quel ? »

— « *Qui n'a couché à Orléans ne sait que c'est de femme* ». »

Il se remua :

— « Je ne demande qu'à le savoir. »

La main lui donna une claque et se retira :

— « Non, mon ami, non, mon ami. Ce n'est pas l'heure de l'école. L'heure pour dormir. Éteignez tout ! »

— « Tout ? »

— « Tout ce qui brûle, en haut, en bas. Couvre-feu. Dors ! »

Il garda le silence, quelques minutes, puis :

— « Ruche... »

— « Je dors... »

— « Un mot... Qu'est-ce que c'était, cet objet que j'ai vu briller, là, sur ta table ?... »

— « Rien. »

— « Un revolver ? »

— « Oui, »

Elle rit :

— « Pas contre toi, grosse bête! »

— « Je pense bien! Tu es sûre de moi, autant que de toi. »

Elle se répondait :

— « Ce ne serait pas encore beaucoup dire! »

Mais il entendit seulement son rire étouffé. Il s'agita de nouveau :

— « Est-ce que tu n'as pas confiance en moi, Rucho ? »

— « Paix là! Couchez!.. Si, mon ami, autant qu'on peut avoir confiance en un homme... »

— « Ou en une femme. »

— « Ou en une femme... Et tu sais, ne te plains pas! Ce que je t'accorde là, c'est beaucoup... Mais en général, avec les animaux de ton espèce, il fait meilleur avoir confiance, quand on a l'arme dans la main. »

— « ... « *Para bellum!*.. » Quelle pacifiste!.. Je parie bien que tu n'as jamais joué de ce joujou! Sais-tu seulement comment on joue ? »

— « Eh bien, mon petit, si tu as parié, tu as perdu. Qu'as-tu parié ? »

— « A discrétion. Ce que tu voudras. »

— « Convenu! J'enregistre. »

— « Quand as-tu joué ? Et contre qui ? »

— « Cherche! »

— « Je le connais ? »

— « Tu ne connais que lui! »

— « Qui ? »

— « Je vous ai vus, l'autre jour ensemble, au coin du café Soufflot... »

Une lumière se fit : le bras en écharpe....

— « Véron! »

Elle s'étranglait dans son oreiller.

— « Véron! Véron ? Ce gros verrat!... »

— « Oui, ses principes lui disaient qu'avec la femelle la force est l'argument préféré. Tambour battant,

mèche allumée, il s'est mis en mesure de me le démontrer. Pour lui prouver que nous étions d'accord, je lui ai mis un lardon dans l'épaule. « Qui est le plus fort, mon bonhomme ? » Si tu avais vu son air stupéfait ! Il en bâillait... Oui, mais après, quelle débonnée!... »

— « Il jure encore », dit Marc, en s'esclaffant.

Ils rirent tous deux, comme des enfants.

— « Maintenant, dors ! » dit Ruche, s'essuyant les yeux aux draps.

Il se soumit docilement... Ils étaient déjà assoupis... Marc s'arracha à sa torpeur, se souleva, souffla d'une voix ardente et étouffée :

— « Ruche... Ruche... »

— « Ah ! tu m'ennuies, fit la voix endormie, je n'en peux plus, je meurs... Fiche-moi la paix ! »

Mais il frottait sa tête contre les jambes de Ruche emmaillottées :

— « Ruche... Ruche... Je t'admire... Je te vénère... »

— « Tu es idiot ! Tais-toi et dors », fit Ruche, touchée...

Ils dormirent jusqu'au matin.

Quand un rayon de soleil qui s'égarait dans la vieille rue lui décocha sa flèche sur les yeux clos qui battirent des paupières, il l'entendit qui clapotait dans son tub derrière le paravent. Elle avait dû, pour sortir du lit, l'enjamber. Elle en riait encore, en écrasant la grosse éponge ruisselante sur ses longues cuisses.

— « Ruche ! »

— « Pas le temps ! Suis en affaire... »

Un bras nu le saluait par dessus l'écran.

— « De quoi ris-tu ? »

— « De toi. »

— « Ris ! Tu as le droit. »

D'un mouvement irréféchi, derrière l'écran, elle

pressa contre sa bouche l'éponge mouillée pour lui envoyer un baiser...

— « Ah! Je suis idiote, autant que toi... »

— « Pourquoi? »

— « ... te regarde pas!... »

Il n'avait pas envie de protester, ni de bouger. Cette bonne nuit, ce bon réveil, ce bien-être... Il était encore tout engourdi... Pourtant, non! C'était honteux... Il se redressa comme un jonc...

— « Je me lève... »

— « Non, non, attends encore! Fiche le nez dans ton matelas! Je sors. Défense de regarder... »

Bien entendu, il regarda, il vit la nymphe, du haut en bas. Elle lui jeta, du fond de la pièce, tout ce qui lui tomba sous la main : coussins, serviettes, et la culotte, qui avait séché pendant la nuit, il était enfoui sous la pile.

— « Plonge et étouffe!... »

Avant qu'il se fût dégagé, en un tour de main, elle s'était nippée. Elle lui rendit l'air et le jour.

— « Et maintenant, fais ta toilette! Moi, je m'en vas aux provisions. »

Il resta seul et se vêtit. Elle revint avec le lait, le pain et quelques tranches de jambon. Pendant qu'ils déjeunaient, tête à tête, ils causèrent. Ruche regardait de ses yeux de Chinoise, où la distance s'était creusée, la jeune tête qui, dans la nuit, contre ses jambes s'était frottée... le petit idiot!.. Ils échangèrent un sourire d'intelligence. Sans se l'avouer, ils en étaient venus, chacun de son côté, à la même conclusion : — « On ne pouvait pas renouveler une pareille nuit... »

— « Voilà, dit Ruche. Tu n'as point peur de faire n'importe quel métier?... »

— « Ils sont tous sots, dit Marc, mais nous le sommes aussi, nous n'avons pas le droit d'être difficiles. »

— « Ça me plaît en toi : tu es trop fier, pour ne point croire que tu fais honneur à la nécessité, quelle qu'elle soit, en l'acceptant. Tu ne lui fais pas la petite bouche. »

— « Je ne la fais plus. »

— « Oui, tu as changé depuis six mois. La bouche grande te va mieux. »

— « La tienne non plus n'est pas petite. »

— « *Telle bouche, telle souche...* On est tous les deux du bon bois, dont on fait flèche... »

— « Mais qu'est-ce qu'elle vise, la flèche ? »

— « Oui, j'ai bien craint, l'an dernier, que la tienne ne dépassât point la cible du dessous de la ceinture. »

— « Tu me fais rougir... Tu as donc les yeux partout ?... Comment tu as su ?... »

— « Tu avais l'air pris à la glu. »

— « Je me suis détaché. »

— « Que tu l'aies pu, ce n'est pas peu. Je t'ai estimé, depuis ce jour. »

— « Est-ce que tu ne pouvais pas me le dire ? »

— « A quoi ça sert ? »

— « Ça peut aider, aux jours où soi, on ne s'estime pas. »

— « Il y a six mois, ça n'eût pas compté pour toi. »

— « Eh bien, ça compte aujourd'hui. »

— « Pauvre gosse ! Faut-il qu'il soit démuni ! »

— « Ne me dis pas cela, juste au moment où je commence à faire ma pelote ! »

— « Et je suis, sans doute, la première épingle ?.. A ton prochain million !... En attendant, accepterais-tu, pour juste le temps de te débrouiller, de servir dans un restaurant d'étudiants ? »

Marc avala sa salive et dit bravement :

— « Oui, si tu y viens quelquefois prendre ton dîner. »

— « Pourquoi ? »

— « Si je te sers, cela m'aidera. »

— « On t'aidera. »

Elle le présenta à la gérante, qu'elle connaissait ; et Marc se mit, le jour même, à l'ouvrage, aidé du regard et des conseils de Ruche. Elle fit mieux : après que le flot des clients fut parti, elle poussa Marc vers un coin de table, et elle le servit à son tour. Après, tout devenait aisé. Quant au logement, elle lui avança le loyer d'une chambre dans un petit hôtel du quartier.

Il eût semblé qu'ensuite ils dussent se revoir souvent. Il n'en fut rien. Les premiers temps, Marc alla le soir, deux ou trois fois, frapper à la porte de Ruche : les deux ou trois fois, elle était sortie. Ou bien, était-elle là, accroupie dans un coin, la cigarette au bec, ses deux pieds dans ses mains ? L'étrange fille avait sa vie à soi, qu'elle ne livrait à aucun ; et l'élan de sympathie qui l'avait, une nuit, rapprochée de Marc, n'ouvrait à celui-ci aucun accès privilégié. C'eût été plutôt le contraire ; l'instinct de Ruche eût dit :

— « Aha ! il a tiré le loquet ? Mettons alors le verrou ! »...

Aucun plaisir pour elle ne valait l'indépendance.. Belle indépendance!... Pour ce qu'elle en faisait!... Elle se bafouait, en se pinçant les orteils... « Niquedouille!... Mais soit! Niquedouille suis et veux être. Mes orteils sont à moi. A moi ma peau. Et tout mon moi. Je m'ai, du haut en bas. Et personne ne m'a... Attends un peu, ma fille! Rira bien... Eh ! On rira... Pariens!... Je parie... »

C'était un de ses jeux : parier contre elle-même. On est bien sûr de gagner! Surtout, lorsqu'on triche... Il n'y a pas à se gêner!

Marc eût été capable de comprendre son instinct de défense... « Je me garde. Garde-toi!... » Mais il avait trop à faire de débrouiller ses propres secrets, pour être curieux de ceux de Ruche. Ses préjugés

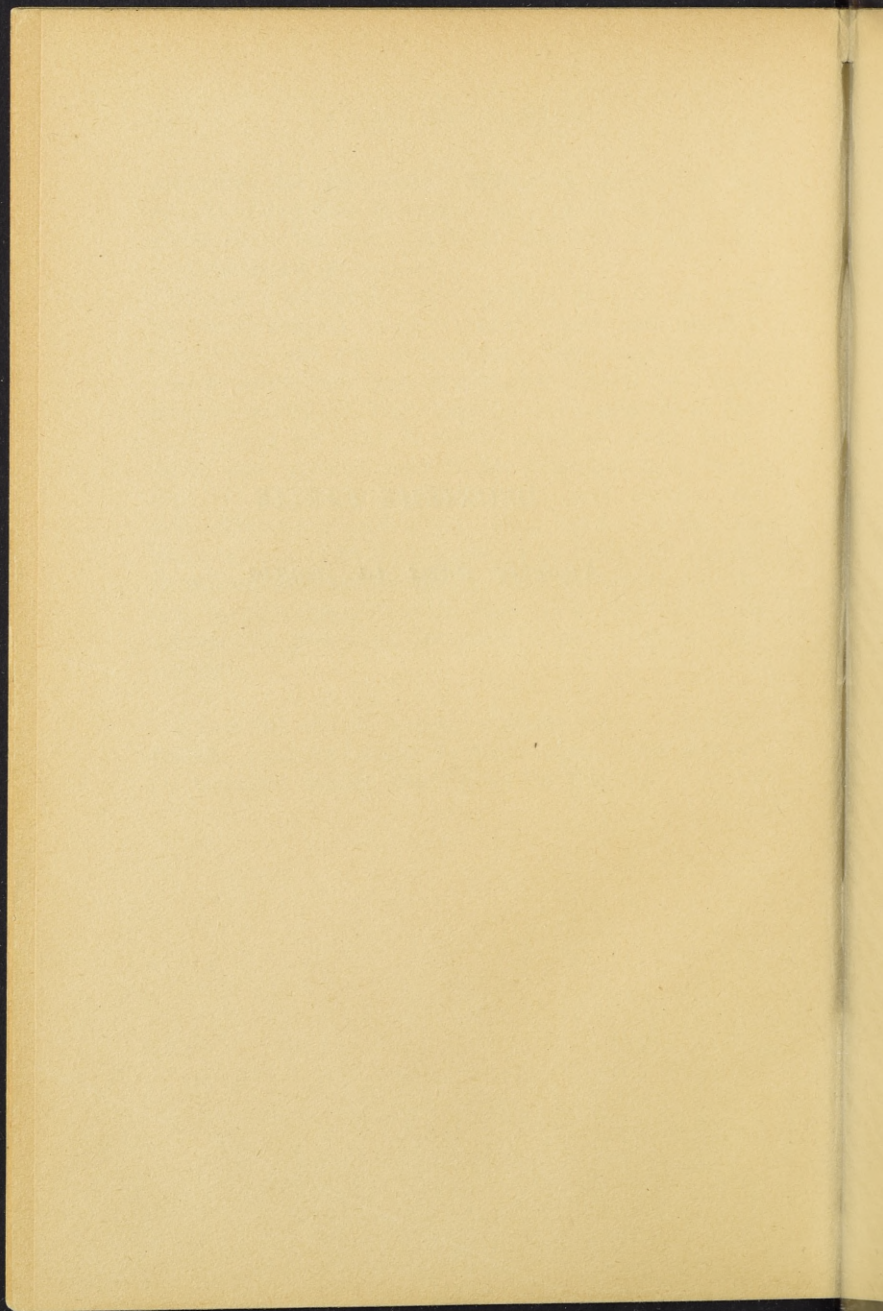
masculins lui donnaient d'ailleurs à penser que les secrets d'une fille étaient « du pipi de chat »!... Il aimait bien les chats. Mais un chat est un chat. Et un homme est un homme...

Ruche s'informait, sans qu'il le sût, de ce qu'il devenait, jusqu'à ce qu'il parût à peu près remis à flot. Alors, elle s'en désintéressa. Une seule fois, elle vint le surprendre dans sa chambre d'hôtel : il n'était pas loin de minuit. Marc exprima sa surprise de la voir ainsi courir les toits. Il flottait dans ses yeux, justement, une certaine lueur féline. Elle était gaie, familière, et cependant étrangère, fuyante comme des yeux d'oiseau nocturne qui volent dans un bois, loin ou près, sans bruit d'ailes : on ne pourrait pas dire où ils seront, l'instant d'après... Vers une heure du matin, la chouette s'envola, sans qu'il cherchât à la retenir. Et passèrent des mois, avant qu'on se rencontrât.

Et ce fut en ce temps — prime avril — que lui revint, avec les bandes de migrants, l'autre oiseau : — Annette, évadée des marais du Danube.

DEUXIÈME PARTIE

Annette dans la jungle



E

Elle avait bien failli s'y embourber !

E

Elle s'était laissée emporter de Paris, emballée comme un colis capitonné. C'était un soulagement de n'avoir plus, pour un temps, à s'occuper de rien... Pour un temps... Cela ne dura guère. Annette n'était pas habituée à ne rien faire, avec ses mains. L'impression la plus nette qu'elle garda du voyage de luxe, en flânant, par l'Italie du Nord et le Veneto — (sleepings, palaces, autos, etc.) — fut qu'elle traversa ces beaux pays, qu'elle connaissait et aimait depuis l'enfance, — avec froideur et ennui. Elle s'en étonna, d'abord ; puis, elle comprit : ce luxe l'isolait ; elle avait perdu contact avec la terre ; elle ne le retrouvait qu'aux rares instants où elle pouvait s'évader seule et courir sur ses pieds, dans les ruelles ou les champs. Ses orteils, quelquefois, en frémissaient, quand elle foulait ces épais tapis d'hôtel, dont la banale toison s'acharne à enjuponner le bois et la pierre. Ses pieds brûlaient de baiser, nus, la peau de la terre. Mais son escorte lui laissait peu de répit. Le babillage écervelant des trois petites perruches lui remplissait la tête, jour et nuit.

A

A Bucarest, ce fut d'abord un tohu-bohu et un vacarme assourdissant de grosse volière — de Jardin des Plantes — une innombrable famille, parents, amis : toute la « gens », qui se retrouvait. Ils en avaient

pour des jours, des jours, des nuits, des nuits, à s'exclamer, à s'embrasser, à exploser. Portes ouvertes. Tout s'étalait. Tous les secrets. Des panerées d'intrigues, de flirts, et davantage, se déversaient, à l'œil nu, dans chaque pièce, dans les couloirs. Entre hommes et femmes, peu d'entretiens qui ne tournassent autour du feu dans la lanterne, rouge allumée, et ne s'y heurtassent. Annette, qui se croyait tenue de surveiller ses pupilles, avait beaucoup à faire, dans cette atmosphère surchauffée. Elle n'était pas elle-même à l'abri des poursuites : elle s'en aperçut, avec agacement, mais peut-être pas sans un ironique contentement — (hé hé ! à quarante-trois ans !...) Sa qualité de Parisienne la désignait, malgré son âge, aux attentions et aux assauts. Et Ferdinand Botilescu, qui l'avait, au cours du voyage, assommée de ses pesantes galanteries, commença à l'inquiéter un peu.

Toutefois, aussi longtemps qu'on demeura dans la ville, le risque n'était pas grand : le terrain de chasse était assez giboyeux, pour occuper les Nemrods ; et Ferdinand avait d'autres chattes à peloter — sans parler de la politique, et des affaires, et de la chasse aux honneurs et à l'argent.

Mais après deux mois, on se rendit dans un domaine des Botilescu : des terres plates isolées, au milieu des étangs et des forêts, dans la plaine valaque, que, tour à tour, brûlent le soleil et le gel. C'était l'automne. D'épais brouillards traînaient sur les marais, où jacassaient les poules d'eau. La lourde auto s'embourbait dans les ornières des chemins creux, en éclaboussant et secouant rudement les cinq femmes et leur seigneur maître. Mais Annette était la seule, dont les reins courbaturés geignaient ; et elle admirait l'endurance des croupes roumaines : elles ne semblaient point s'en soucier, elles étaient d'airain, comme les gosiers des demoiselles, qui ne cessaient pas un instant de parler.

La vaste demeure, délabrée, moitié château et moitié ferme, était bâtie sur un renflement de terrain, qui surplombait à peine, en taupinière, la monotone étendue. On l'avait construite par morceaux, et aucun étage n'était de plain-pied ; les couloirs, qui serpentaient, montaient et descendaient à tous les détours par des marches de pierre usée, qui branlaient. Elle était restée inhabitée pendant les années de guerre, et la nature en avait pris possession ; la vigne vierge, rouge comme sang au soleil d'automne, et le lierre pelé qui s'incrustait sur la façade, avaient rampé, par les trous des murs et le bois vermoulu des fenêtres, dans la maison, y amenant leurs invasions de perce-oreilles et de fourmis. La rude toilette qu'on avait faite, hâtivement, au dernier moment, pour la venue des maîtres, n'avait que peu troublé l'installation des noires araignées dans la pénombre et les rideaux ; les lézards couraient, dormaient sur les murailles des corridors ; et quelquefois, au rez-de-chaussée, on entendait flûter une couleuvre. Les jeunes filles et leur mère n'y prenaient pas garde ; ces habituées au luxe d'Occident se retrouvaient à l'aise, du premier coup, dans l'incurie et la poussière qui recouvrait les sofas et les divans. Annette avait honte de s'avouer ses répugnances, et elle tâchait de prendre l'aventure, du côté plaisant. Elle se hâta, le premier soir, d'éteindre sa bougie, dont la mèche charbonnait avec une odeur graillonneuse, sans trop regarder dans les coins ; et elle s'étendit, les reins moulus, dans le vieux lit de bois dur, craquant, peinturluré de scènes romantiques, amours, batailles, où deux paires de coucheurs auraient pu tenir à l'aise. A leur défaut, d'autres hôtes, non moins gênants, l'habitaient. Réveillée dans son premier sommeil par les brûlures qui lui couraient sous la peau, elle dut fuir son monument historique avec le peuple affamé qui y logeait, et passer le reste de la nuit sur une chaise. C'était passer de Charybde

à Scylla. Par les fenêtres qu'elle ouvrit, pénétrèrent les escadrons ailés des moustiques. On entendait les grenouilles de l'étang, et, dans le lointain, à la prime aube, les cloches fêlées de monastères.

Les nuits suivantes, en attendant qu'on fit venir de Bucarest une literie neuve, nul ne trouva surprenant que Annette couchât sur un matelas posé sur le carreau. Il est vrai que les jeunes filles lui avaient offert place dans leur lit. Elles dormaient, à poings fermés, dans la grande pièce à côté, la bouche ouverte, avec un petit ronflement doux et régulier, les genoux relevés sous les draps défaits, les cuisses nues, vénérables aux piqûres. Elles plaisaient, le lendemain, les joues, le front, le nez gonflés de Annette, et ses chevilles tuméfiées. Elle riait aussi, en se grattant comme une damnée : il fallait payer l'impôt d'étranger ; quand la vermine l'a prélevé, on devient mithridatisé. À quelque chose malheur est bon : il était peut-être prudent de paraître laide aux regards désœuvrés du patron. Mais elle se faisait illusion si elle croyait qu'il s'arrêtait à ces bagatelles. Il tournait trop autour d'elle. Toujours empressé à la servir, lui témoignant d'excessives attentions, qui la rasaient, il la traitait, avec affectation, comme une invitée dans sa maison ; mais quand ses lourdes paupières se relevaient un peu sur ses yeux, elle y voyait luire des éclairs (vite amortis), peu rassurants. Il n'eût pas fait bon, à certains moments, se trouver seule avec lui. Les égards n'eussent point pesé lourd. Il l'eût traitée en jument. C'était ainsi qu'il en usait avec les filles de son domaine qu'il surprenait, trayant les vaches dans l'étable, ou pataugeant, liant les roseaux coupés dans l'étang. Elles se rajustaient après, en gloussant, l'air furieuses et satisfaites, comme les poules. Et ni la femme ni les filles du seigneur ne paraissaient l'ignorer ; elles n'y attachaient pas d'importance ; peut-être, au fond, étaient-elles fières de

leur sultan. Plus d'un, parmi les petits paysans, étaient marqués à son effigie. L'animal avait toujours faim. Les lourds repas, une nourriture presque uniquement carnée (Annette en était écoeurée), les vins riches et la *tuica* (eau-de-vie de prune) ne comblaient pas le trou dans l'estomac, que le grand air creusait et l'oisiveté. Madame Botilescu fainéantissait, tout le jour, sommeillait, se déchargeait sur Annette des tracas domestiques. Ferdinand se dépensait en de longues marches, des courses, des chasses ; il y entraînait quelquefois son monde, à cheval, ou en auto. Mais Annette se méfiait, depuis qu'un jour, se promenant avec les jeunes filles, cueillant des fleurs dans la jungle des marais, elle s'était trouvée seule, laissée par elles, et à ses appels avait entendu répondre la voix du jars. Rentrée au château par la direction opposée, elle s'était ensuite reproché son soupçon malsain, devant les mines ingénues des jeunes filles qui lui avaient sauté au cou, en lui criant qu'elles l'avaient cherchée partout. Mais le soupçon chassé s'obstinait à l'entrée, comme le chien, couché en rond sur le paillason. Certains regards de côté, qu'elle avait saisis entre les petites cajoleuses, lui tenaient un œil ouvert en dormant. Sa curiosité de Française trouvait son compte à guetter les mobiles qui pouvaient agir sur ces petites âmes naïves et compliquées. Elle dé-mêlait, mieux qu'elles peut-être, la secrète rancune qu'elle avait pu exciter, en les contrariant, à Bucarest, dans leurs flirts : l'aînée, surtout, celle qui lui prodiguait les plus tendres embrassements, lui réservait une de ses belles dents, une de ses incisives aiguës de renardeau, sous le sourire enjôleur de la grasse lèvre ombrée. Est-ce qu'elles mentaient ? Non, si mentir c'est dire le contraire de ce qu'on pense. Elles pensaient ce qu'elles disaient — et le contraire. Elles étaient sincères et rusées. Elles aimaient Annette, et elles s'amusaient à la faire choir dans les toiles

du papa. La plus jeune n'y voyait pas malice : c'était pour elle un bon tour. Même la seconde, plus avertie, ne songeait qu'à l'air vexé de la gouvernante, bien attrapée. Mais l'aînée, Stefanica, savait ce qu'elle faisait ; et elle trouvait double sujet de délectation à se venger de Annette, qu'elle aimait, en la livrant aux bras d'un père, dont les exploits lui inspiraient peut-être des sentiments défendus. Elle gardait pour soi ses sentiments et elle ne s'avouait pas clairement son jeu, tout en s'en pourléchant par avance. Annette, qui en avait eu deux ou trois fois des lueurs, se refusait à y croire. Mais elle veillait.

Un soir, au moment de se coucher, elle s'aperçut que la clef de sa chambre n'était plus à la serrure. Un quart d'heure avant, elle l'y avait vue ; et les fillettes étaient avec elle dans sa chambre. Elles l'étouffaient de leurs embrassements, en lui souhaitant le bonsoir. Elle n'eut point de doute. Le poil de la louve se hérissa. Elle se dit bien : — « Je suis stupide. Annette, ma fille, tu romantises. Tu es trop nerveuse. La clef est tombée. Ou quand bien même elles l'auraient prise, ces enfants ont voulu me jouer une niche. Il n'y a qu'à ne point s'en occuper. » — Elle se coucha. Mais trois minutes après, elle sauta du lit. Elle entendait les rires étouffés des deux aînées qui couchaient dans la chambre à côté. Elle alla chez elles, pieds nus, en chemise de nuit. Quand elle entra, la bougie précipitamment s'éteignit. Elle ralluma. Elles faisaient semblant de dormir. Et quand Annette les secoua, d'une voix fâchée, elles jouèrent la comédie du réveil, les yeux innocents, jurant leurs grands dieux qu'elles ne comprenaient pas ce qu'on leur voulait : elles ne savaient rien. Annette ne perdit point son temps à discuter. Elle dit froidement à Stefanica :

— « Sors de ton lit ! Je reste ici. Va prendre ma place dans le mien ».

La jeune fille sursauta ; elle fit :

— « Non non non non ! »
épouvantée.

Annette la regarda dans les yeux, n'insista pas ; elle s'installa, côte à côte, dans ses draps. La nuit se refit. Elles se taisaient. Une heure après, le carrelage branlant du couloir cria sous des pas ; la porte d'à côté s'ouvrit ; on entra dans la chambre que Annette avait laissée. Annette, soulevée sur son coude, écoutait. Stefanica, qui feignait de dormir, écoutait aussi ; et un souffle angoissé la trahit. Derrière le mur, l'homme excité — (il se trouvait, presque toutes les nuits, dans un état de demi-ébrété) — était furieux de la déconvenue ; il remuait les draps et barrissait. Annette, que la colère envahit aussi, empoigna rudement Stefanica aux épaules ; elle la somma à voix basse d'avouer, et lui soufflait à la face des mots ignominieux en roumain : (en toutes langues, ce sont les premiers qu'on apprend, avec ceux qu'il faut pour manger). L'autre, éperdue, continuait de nier obstinément — jusqu'au moment où, dans la dispute, tomba sur le carreau la clef cachée sous l'oreiller. Le galant joué avait vidé la chambre, faisant claquer la porte avec dépit, et s'éloignait, en piétinant comme un buffle. Les deux jeunes filles, bouleversées de honte et d'émotion (elles venaient seulement de comprendre avec horreur leur trahison), se jetèrent à genoux, en larmoyant, baisaient, mouillaient les mains de Annette, demandaient pardon. Elles étaient sincères. Stefanica se désolait bruyamment, frappait de ses poings sa poitrine robuste qui résonnait, et elle voulut passer le reste de la nuit, couchée aux pieds de Annette. Elles se rendormirent, en reniflant leurs gros sanglots d'enfants fouettées. On ne pouvait pas leur en vouloir. Mais se fier à elles, pas davantage.

Annette voulait partir, dès le lendemain. Mais les petites la supplèrent, avec des cris et des transports

d'amour impétueux. Et Ferdinand, penaud, sans allusions à l'incursion manquée de la nuit, se tenait à distance respectueuse, avec tous les dehors du repentir. Annette consentit à remettre sa décision. De sérieuses raisons matérielles s'opposaient d'ailleurs à ce qu'elle l'exécutât : elle n'avait point d'argent ; et quand elle réclamait son dû, on trouvait tous les prétextes dilatoires pour ne la point payer ; l'hiver venait et bloquait la maison isolée ; les voyages étaient difficiles en cette saison : on ne s'en allait pas, comme on veut.

Annette résolut d'attendre au printemps. L'alerte passée semblait avoir assagi les esprits. Il y eut un temps de sommeillante tranquillité. La neige, étendue sur les champs, mettait aux cœurs son coi duvet. Au clair de lune, l'étang glacé jetait des feux de diamant. On s'en allait dans les traîneaux à clochettes, les tempes rougies par la bise, les oreilles chaudes sous le bonnet, le corps heureux dans les fourrures, par l'afflux du sang rajeuni, et le bout des seins brûlait. La saleté des chaumières aux toits de joncs et la fétidité des marais se recouvraient de la tunique sans souillures, en drap blanc. Annette tâchait, non sans succès, d'intéresser ses oiselles à la misère des paysans, au poil de loup sous leurs haillons, dont les beaux chants, les traits de médailles, aux jours de fêtes les parures barbares et éclatantes, les vieilles coutumes et le bon sens, la charmaient. Elle s'essayait à converser avec eux ; et leur méfiance se détendait ; elle avait plaisir à voir luire sous le masque dur des Daces enchaînés autour de la colonne Trajane l'éclair rieur de l'ironie, qui juge et raille, des Colas Breugnons de sa Bourgogne. Quelquefois aussi, on entendait gronder le tonnerre. C'était au loin. Un mot, un geste, un éclat de voix. Les siècles de révolte amassés contre le maître... Le maître le savait ; mais depuis des siècles que cela durait (avec de brusques explosions), cela

lui semblait une loi naturelle, dont le plus fort (c'est à savoir lui) usait, devait user à son profit. « Tu tiens le cheval entre tes cuisses. Quand il regimbe, déchire-lui la bouche avec le mors !... » Annette avait saisi le duel silencieux ; et — (pour qui la connaît il est inutile de le dire) — c'était sur le cheval qu'elle misait. Quand se désembroiera-t-il le dos de la pince ?... Elle ne regrettait pas d'être restée. Il faisait bon reprendre contact avec les forces élémentaires : cette vieille terre, balayée par le vent d'hiver, où les rafales soulevaient en tourbillons de neige les batailles de Marc-Aurèle et celles à venir, qui sommeillaient au cœur des Gètes.

Mais ce climat rude et ces courses au grand air lui rendaient une vigueur et un éclat, dont elle eût été sage d'amortir l'insolente allégresse : car c'était, sans qu'elle s'en avisât, un appât jeté sous le nez du brochet. Elle était toute à la flambée de son arrière-automne ; en pleine santé et joie organique, l'esprit tranquille, pour le moment, au sujet de Marc qu'elle savait alors sous l'aile duveteuse de Sylvie. Elle prit part avec entrain à des réjouissances populaires, où les jeunes filles Botilescu l'habillèrent et s'habillèrent de lourds et somptueux costumes paysans : (car la brutalité des rapports entre maîtres et serviteurs n'excluait pas la familiarité) ; mais la comparaison des costumes ne fut pas à l'avantage des petites patronnes ; et les jeunes gars n'hésitèrent point : Annette dansa avec les farauds, avec les coqs de villages. Elle ne vit pas la colère jalouse, aux museaux froncés des chattes ; pas davantage aux yeux allumés du patron elle ne prit garde, jusqu'au moment où, l'arrachant à un danseur du village, il l'empoigna à son tour. Alors, elle se dit lasse et, la danse finie, elle se retira. Les jours suivants, elle revint à la prudence. L'alerte parut sans lendemain. Et de nouveau, l'on s'assoupit.

C'était un jour de la fin mars. Le pouls de la terre, encore gourd, se réveillait. Une fièvre cachée courait sous la neige épaisse, qui se ridait ; et les coins de l'étang glacé s'écornaient. Les nuits, on entendait passer dans le silence des cieux les cris des bandes de migrateurs. Carême avait été mis en terre ; et l'on s'invitait, de fête en fête, dans les châteaux. Les trois jeunes filles étaient parties avec leur mère pour souper et baller dans un domaine des alentours. Leur père, absent depuis quelques jours, était, dit-on, à Bucarest. Annette n'avait pas accompagné ses pupilles : quelques frissons dans les épaules, la tête lourde, un début de grippe, l'avaient retenue à la maison. Le soir tombait, et la nuit vint. Annette était étendue dans sa chambre, et elle ne faisait point l'effort d'allumer. Elle entendait, au-dessous d'elle, dans une salle du rez-de-chaussée, le tic tac d'une vieille horloge rouillée, qui boîtait — et dans la plaine ensevelie sous l'ombre le grincement des essieux mal graissés d'un chariot. Elle s'assoupissait. Un bruit de serrure la réveilla. Elle ne chercha pas à le définir. Mais un malaise fut en elle, comme le bourdonnement sourd d'une gencive gonflée. Elle l'attribua d'abord à sa grippe. Puis, une pointe commença à lanciner la gencive, et l'endroit sensible se précisa. Ce n'était pas au dedans ; c'était au dehors qu'était le danger. Elle se souvenait d'avoir surpris Stefanica téléphonant à mots précipités, dont le sens obscur maintenant lui remontait à l'esprit, et elle revit ses airs troublés et cachottiers. Elle pensa qu'elle se trouvait seule, au château, avec une valetaille soumise, servile, bonne à tout faire, sourde et muette. Et elle sursauta, se rappelant le bruit de serrure qui l'avait réveillée. Elle se leva, alla à sa porte, et la trouva, cette fois, fermée à clef, du dehors. Juste à cet instant, elle entendit le ronflement d'une auto qui rentrait. Tout devint clair. Le maître se glissait dans la maison, comme un voleur. Elle poussa

le loquet intérieur, qu'elle avait fait mettre, soupçonneuse. L'homme allait venir, elle le savait.

Et l'homme vint. Il poussa la porte, qui résista. Annette, debout derrière, silencieuse, rageant comme une rate prise au piège, évaluait la résistance de la barrière et jugeait qu'elle ne serait pas longue. Elle gagnait du temps. D'une voix froide elle répondait, par mots brefs, à la voix de l'homme qui parlait, tout en faisant le tour de la chambre et, comme la rate, cherchant une fente. Il n'en était que par la fenêtre. Elle l'ouvrit. La chambre occupait, au premier, un angle de la maison, qui avançait à l'extrémité de la taupinière ; et la fenêtre à balcon rond surplombait au-dessus de la pente. Annette se pencha sur la rampe en fer forgé, et elle sonda la distance. Elle réfléchit. Elle tâta le cep nouveau de la vieille glycine dépouillée qui s'accrochait, en les tordant, aux barreaux de la rampe, comme les anneaux d'un boa. Elle rentra, elle s'habilla, passa ses bottes en feutre, de paysanne, mit ses gros gants, puis les enleva, pour être plus sûre de sa prise ; d'un tour de main, elle raffa sur les meubles ses objets les plus essentiels, elle trouva même le temps d'obéir, en un pareil moment, à l'instinct féminin de se regarder dans le miroir, tandis qu'elle enfonce ses oreilles sous le chaud bonnet d'astrakan ; et elle voyait ses lèvres irritées qui répliquaient par «oui», par «non» méprisants, à l'animal qui s'impatientait, en ébranlant sur ses gonds la porte. Enfin, elle se décida, après un dernier coup d'œil circulaire ; au seuil de la fenêtre, elle se ravisa pour retourner prendre à la muraille une photo de Marc qu'elle avait épinglée au-dessus de son lit, près de l'oreiller ; et elle l'enfouit dans son giron. Alors, elle enjamba la rampe du balcon, et s'agrippant au corps annelé de la glycine, elle descendit, glissant rudement, ou accrochée, risquant de s'éventrer, ou de laisser un de ses yeux aux lances pointues des rameaux qui lui fouettaient

durement la face. Elle ressentit, à un moment, une douleur si vive à l'avant-bras qu'elle lâcha prise. Par bonheur, elle avait fait plus des deux tiers de la descente ; et la neige amortit la chute. Elle roula le long de la pente, et se retrouva au pied de la butte, sous la grande ombre du château derrière lequel se couchait la lune, la robe en loques, les mains et les cuisses éraflées, mais en possession de tous ses morceaux. Après avoir repris son souffle, elle s'en alla à travers champs, se dépêchant de profiter, pour s'orienter, des dernières clartés de la lune. Mais celle-ci ne tarda pas à disparaître ; et ce fut l'ombre complète, qui, d'une part, assurait la fuite de Annette contre les poursuites, mais qui, d'autre part, l'entravait en lui faisant perdre le sens de la direction. Elle voulait marcher vers Bucarest, où le consul français la rapatrierait ; mais elle connaissait mal la carte de la région ; et la nuit opaque lui enlevait ses points de repère. Elle marchait, marchait, cherchant sa piste comme un chien, le nez à terre, d'où se dégageait une phosphorescence qui la guidait, qui la trompait ; elle chutait dans des trous de neige, elle pataugeait dans les marécages, elle s'embourbait, elle se repêchait, glacée, fiévreuse ; elle marcha toute la nuit, hallucinée par le chœur intarissable des grenouilles, sans s'apercevoir qu'elle tournait en rond autour du vaste étang. Elle se retrouva, aux premières lueurs de l'aube, sur une chaussée au milieu des marais ; et, par dessus les joncs, se profilait à brève distance le damné château qu'elle fuyait. Elle reprit sa course, harassée. Un petit paysan qu'elle croisa, coupant des joncs, le museau noir de vase durcie, la dévisagea, et, au lieu de répondre à ses questions, laissant son fagot coupé de roseaux, il s'esquiva à toutes jambes. Elle pensa que l'on était à sa poursuite et qu'il allait la signaler. Elle chercha un chemin de côté, où s'échapper ; mais il n'en était point : l'interminable chaussée se pron-

geait droite, sans un repli qui pût masquer, comme une digue, entre deux rangées de marais. Elle avait beau hâter le pas. Un roulement d'auto, qu'elle vit venir, lui annonça l'approche du poursuiveur. Il l'avait vue, lui aussi ; en trois minutes, il l'aurait rejointe. Elle n'hésita pas, elle se jeta en plein marais. La croûte de glace céda, elle enfonça dans la vase froide et gluante, elle se rattrapa à des souches de saules. Elle entendait de la chaussée la voix enrouée de Ferdinand : il était inquiet et irrité ; il la conjurait de revenir. Du tronc boueux d'où elle émergeait, elle lui cria : « Non ! » et entêtée, elle se rejeta dans la brousse, où elle disparut à ses yeux : on ne voyait plus de la route que les joncs et les massettes qui s'agitaient sur son passage de louve traquée. De cette folle opiniâtreté, la rage monta à la face congestionnée du chasseur. Il vociféra que si elle ne revenait pas immédiatement, il tirerait dessus, au jugé, comme sur une bête. Elle cria : — « Tue ! » — Elle était ivre aussi de fureur. Elle s'enragea. Elle enfonçait jusqu'au poitrail dans la boue, et les lianes plates et puantes se glissaient comme des sangsues, noires et visqueuses, autour de sa peau. Un épervier dans le ciel vaseux miaulait. Elle pensa :

— « Il ne m'aura pas ! Plutôt nourrir les rats et les cafards des marais ! »

Mais lui, là-bas, s'épouvantait. Il changeait de ton. Il suppliait. Il lui jurait sur son honneur (elle s'en fichait !) qu'il la respecterait, qu'il se mettait à son service, qu'il acceptait d'avance ses conditions. Elle n'y croyait plus, chatte échaudée !... Elle fermait sa bouche obstinée, autant pour ne pas lui répondre que pour ne pas manger la bouillie fétide où elle barbotait. Jamais elle ne se fût rendue, si la glaise ne lui eût collé au corps, paralysant ses mouvements ; en voulant se dégager des lianes enroulées, elle s'étranglait. Il pénétra dans la jungle, risquant lui-même de

s'enliser pour la sauver ; il réussit à l'empoigner aux aisselles, en fourrageant dans la vase, et il l'extirpa de sa gaine. Il la ramena au rivage. Elle était boueuse et noire, du talon au front ; mais elle conservait son intrépidité. Elle le défiait. Il n'eut pas envie de relever le défi. Il l'admirait. Il lui parla avec respect, avec regrets, de l'avoir forcée à cette fuite. Il implora son pardon, la suppliant de revenir au château. Il s'exprimait avec une humilité et une emphase oratoires, mais sincères, qui ramenèrent un sourire sur le visage de Annette durci par la rancune et par le masque de boue craquelée. Elle dit :

— « Bon ! passons l'éponge ! Nous en avons besoin tous les deux... Mais quant à revenir, non ! Il n'est plus question... Je pars. »

Il prit une mine consternée, mais il ne protesta que pour la forme ; il n'était pas trop étonné. Il s'attendait si bien à la décision qu'il avait pris dans son auto la valise de Annette, et il y avait ramassé les effets qu'elle avait laissés. Il lui offrit de la conduire à la prochaine gare du grand express international ; il lui demandait seulement, de l'air piteux d'un vieux collégien pris en faute, de vouloir bien lui sauver la mise, en écrivant une lettre au château, qui expliquerait son départ précipité par des nouvelles urgentes de son fils la rappelant à Paris. Elle y consentit, et elle monta dans l'auto.

Ils firent halte au premier hameau, dans la chaumière la moins sordide, afin que Annette pût changer de linge et se laver. On fit bouillir l'eau dans un chaudron, et Annette procéda à une lessive complète, tandis qu'après expulsion de la marmaille avec les maîtres de céans, Ferdinand, pudique et farouche, le dos tourné, montait la garde à la porte. Annette, nue, claquant des dents, la peau rougie par les frictions, eut un accès de fou rire, en se rappelant le duc dont parle Saint-Simon, se promenant l'épée à la

main devant la porte de l'église, où se soulageait la dame de ses pensées. Et comme la grippe et le froid mortel des marais lui tordaient aussi les entrailles, elle ne craignit pas, en Bourguignonne qu'elle était, dans la courette, sous l'égide du valeureux chevalier, de faire de même. Honni soit qui mal y sente ! Même Cléopâtre a la colique...

Ils remontèrent dans l'auto. Le prochaine gare était lointaine ; et quand ils y parvinrent, par des routes que le dégel défonçait, ce fut pour apprendre qu'un grave accident de chemin de fer interrompait l'Express-Orient, pour quelques jours : la voie ferrée était coupée, à la sortie des Karpathes, par des inondations. Botilescu offrit à Annette de la déposer dans un hôtel de Bucarest, en attendant que les communications fussent rétablies. Mais elle s'y refusa énergiquement ; elle avait hâte d'être partie. Bien qu'il eût été prudent de soigner en chambre son refroidissement, la fièvre qui cheminait dans ses membres et l'excitation de la poursuite la brûlaient d'une impatience irritée d'avoir quitté le pays. Elle avait la hantise morbide d'y laisser ses os. Quand elle se débattait dans les marais, elle ne songeait pas à avoir peur. Mais maintenant, la peur avait surgi ; la vase lui montait au menton : (l'odeur putride la poursuivait pendant des nuits ; elle la flairait, sous ses ongles) ; elle frémissait que cette glaise ne lui emplît la bouche, elle en avait l'étouffement. Elle voulut que Ferdinand la conduisît à Constantza, et elle monta sur le premier bateau en partance. C'était un bâtiment italien, qui, par un assez long parcours, retournait à Brindisi. Mais Annette n'écoula rien des objurgations que lui faisait Botilescu. Elle s'enferma dans sa cabine ; une fatigue écrasante la terrassait ; et elle resta seule en tête à tête avec sa fièvre, elle ne vit rien de la traversée. Elle n'avait plus qu'une pensée : — vivante ou morte, être rentrée.

Elle était rentrée à Paris. Elle arriva avant le télégramme qui l'annonçait et qui s'égara dans une loge de concierge : Marc avait changé plusieurs fois sa tente de place ; et Annette n'avait point reçu, avant le départ, la dernière adresse. Elle eut quelque peine à la trouver. Sylvie, à qui elle la demanda, ne la connaissait point. Annette ne cacha pas son mécontentement de l'indifférence de sa sœur. Sylvie, qui savait mieux ce qu'il en était, dit qu'elle n'était pas une bonne d'enfants. Elle avait d'autres martels en tête ! Annette, après l'avoir quittée brusquement, songea qu'elle avait bien changé : le visage gonflé, avec des poches sous les yeux, l'air alourdie, congestionnée. Et elle se reprocha de ne lui avoir même pas, dans son impatience, demandé des nouvelles de sa santé. Sylvie ne se sentait pas non plus sans reproches.

Ce fut Sainte-Luce qui mit Annette sur la piste. Mais, bon camarade, il ne lui dit pas que Marc était, pour l'instant, chasseur dans une boîte de nuit. Il connaissait l'amour-propre de son camarade ; il le prévint. Annette attendit son fils, toute la nuit, sans se coucher, dans sa chambre d'hôtel. Marc vint, à l'aube, frapper à la porte. Il avait autant de hâte qu'elle de la revoir. Mais quand ils se virent, il n'y eut aucun épanchement. Au premier contact, ils sentirent entre eux un froid. Ils ne se retrouvaient plus tels qu'ils s'étaient quittés. Tous les deux avaient subi

des chocs, et ils avaient réagi différemment. Ils étaient, d'ailleurs, tous les deux, éternés par la longue veille. Annette dissimulait mal l'impatience un peu râchée de l'attente et des soupçons que lui causait cette vie nocturne de Marc ; et Marc fut irrité de le sentir, et qu'elle tombât à l'improviste sur sa dérouté, dont il n'était pas sûr que Sainte-Luce n'eût pas trahi l'humiliation. Il demanda, d'un ton plus sec qu'affectueux, pourquoi elle ne s'était pas couchée. Elle riposta, avec plus de douceur qu'il n'y en avait peut-être dans l'intention :

— « Et toi, mon petit ? »

Il ne tenait qu'à lui de répondre qu'il ne venait pas de s'amuser ; mais il était trop fier pour s'expliquer ; et elle avait l'air de lui demander des comptes : il n'admettait pas qu'il en dût à qui que ce fût. Il ne daigna pas relever la question. Annette l'examinait, son teint fané, ses traits meurtris, des rides précoces, qui lui étaient nouvelles, aux coins du nez, où l'usure et le dégoût étaient inscrits. Son cœur se serrait, en soupçonnant une vie de désordres et leur flétrissure dans l'esprit. — Il la laissait imaginer ce qu'il lui plaisait. L'examen qu'il faisait d'elle ne le contentait pas davantage. Elle avait l'air trop bien portante, trop bien nourrie, le teint fleuri, et, dans ses yeux, dans ses mouvements, une joie de vivre, qui éclatait, à son insu. On n'eût pas dit qu'elle sortait des marécages de Roumanie et d'une mauvaise grippe. Le sang aux joues était trompeur. Elle traînait encore un reliquat de congestion. Mais ce qui ne trompait pas, en définitive, c'était que malgré toutes les mésaventures, elle ne se trouvait pas du tout mal de vivre. Non, en vérité ! elle y prenait goût, en vieillissant. L'incohérence, l'imprévu, les catastrophes mêmes et l'incertitude du lendemain, ajoutaient à la saveur du repas. C'était diablement plus appétissant que les menus insipides de sa jeunesse, la vie bourgeoise de France,

entre 1890 et 1900 ! Elle avait bon estomac. — Meilleure que Marc, elle le voyait bien. Qu'y faire ? Elle ne pouvait pas jouer, pour lui plaire, la dyspeptique, la chlorotique... Lui, il était maigre et rongé d'amertume, exaspéré contre la société, dont il devait voir de près et servir la noce imbécile et les vices sans vigueur ; quand il sortait de ces cloaques à vadrouille, il ne pouvait même pas manger sans nausées le pain qu'il avait gagné : le pain sentait la sueur des filles. Il eût souhaité de mettre une cartouche de dynamite, au cul du monde. Et ce prurit d'irritation s'exacerbait, au contact avec des compagnons de servitude, des ouvriers dont il s'était récemment rapproché.

Un d'eux avait pris un certain ascendant sur lui — autant qu'on pouvait parler d'ascendant sur un garçon aussi ombrageux que Marc. Eugène Masson ne l'était pas moins. Ils avaient fait connaissance, la nuit, en métro, puis en rentrant ensemble du travail, vers deux ou trois heures du matin, à pied, à travers tout Paris. Masson était typo dans l'équipe d'un journal ; et il y fit engager Marc, après que celui-ci se fut fait flanquer à la porte de son cabaret de nuit, où son mépris sanglant avait fini par trop percer : (il s'était colleté avec un client). Le journal était d'ailleurs ultra-chauvin, impérialiste d'affaires, il attaquait toutes les idées de Marc et de Masson. Mais en dehors de l'imprimerie, la direction ne s'inquiétait pas que ses typos eussent ou non des idées. Qu'ils fussent des hommes et qu'ils pensassent, c'était pour lui sans importance. Fais ton travail ! Il payait le travail, exactement. C'était tout ce que Marc et Masson pouvaient lui demander. La Révolte n'était point mûre. Et moins encore, la pratique de la Non-Coopération, à la façon de Gandhi. Qui en eût parlé, à Paris ? Et qui eût fait appel à l'héroïsme de l'abnégation, qui refuse le pain acheté par une tâche que contredit la conscience ? Et cependant, il y a plus d'héroïsme

en disponibilité dans le peuple de Paris que ne sait le voir la veulerie des chefs, et que lui-même ne s'en doute ! Faute d'emploi, il reflue en amertume.

Celle de Masson avait sur celle de Marc la supériorité d'être plus cruellement justifiée. Le jeune ouvrier était un « gazé » de la guerre ; il avait la mort dans le sang. Et il brûlait d'indignation contre l'abominable égoïsme, contre l'apathie de tous ces Français qui avaient traversé de telles épreuves, et qui ne faisaient rien pour en empêcher le retour. Il était particulièrement agressif contre la caste de Marc, les jeunes intellectuels bourgeois — (les vieux aussi. Mais ça ne valait pas la peine d'en parler ! Les vieilles carcasses, la mort se charge de les balayer)... Il traitait avec un sarcasme passionné leur hédonisme de pensée (car il lisait), leur indifférence aux souffrances du monde, cette fausse élite, qui a trahi, ces parasites bons à rien, cette vermine qui ronge les restes des rapines !... Marc avait des raisons de bien connaître la vérité de l'accusation ; il avait lui-même (pas longtemps !) ramassé les miettes sous la table ; dans son humiliation, son ressentiment contre Sylvie se rallumait. Il essayait pourtant, par une instinctive solidarité, que déjà sa conscience révoltée désavouait, de défendre la raison d'être et les mérites de la classe intellectuelle. Mais quand, sous l'âpre aiguillon des insultes de Masson, il tâchait de faire sortir les meilleurs intellectuels qu'il connaissait, de leur commode neutralité derrière le rempart de leurs livres, quand il voulait les faire agir, il constatait, à sa honte, que les jugements les plus durs contre la gent intellectuelle ne l'étaient pas encore assez. Ils avaient presque tous, les moyens — et beaucoup avaient les loisirs — de voir plus clair et plus loin que les autres. Il y avait un peuple prêt à suivre avec reconnaissance le premier guide désintéressé. Mais ils ne craignaient rien tant que d'être suivis par une armée trop décidée, qui

les poussât et les compromît. Ils feignaient de regarder d'un autre côté... « Je n'ai rien vu... » Leur carence par peur des responsabilités était dégradante. Il faut la marquer au front, d'un fer rouge. — Même parmi les jeunes écrivains qui, pour se donner le luxe d'être « humains », consentaient à ne pas ignorer l'action politique, aucun de ceux que Marc connaissait ne s'engageait à fond dans un parti ; ils se ménageaient deux ou trois selles différentes : radicalisme, socialisme, internationalisme, nationalisme, voire une petite fugue de temps en temps, sous le couvert de la vieille France classique, chez le royalisme de littérature, qui disposait de suffrages à l'Académie et dans la presse. Après un stage d'œillades équivoques avec les passants de l'un ou de l'autre trottoir, l'affaire se traitait selon les rites des professionnelles du métier : immanquablement, ils trouvaient chaussure à leur pied. Paris offrait tous les degrés de la prostitution intellectuelle, — depuis la maison close des bateleurs de journaux, grassement payés pour empoisonner de leurs sales mensonges le gros public pas dégoûté, — jusqu'aux grandes grues des Académies et des salons littéraires, qui distillaient avec art leur virus de « servitude volontaire », mais non gratuite, et de paralysie générale. Leur fonction tacite était, en somme, de détourner d'agir. Et pour ce but, tout était bon. Même la pensée. Même l'action !... Car le paradoxal était que la passion du sport, en fin de compte, aboutissait à l'inaction. L'alcoolisme de l'action physique et du mouvement pour le mouvement faisait dériver de leur lit naturel les énergies torrentielles et les épuisait dans le rond d'un stade, ou, au bout de leur course enragée, les déversait dans la poubelle aux déchets. Le moins atteint ici n'était pas le peuple. Marc avait beau jeu pour opposer aux sarcasmes de Masson contre l'abjection des bourgeois intellectuels, sa dérision des ouvriers abrutis par les sports. Les sports achevaient

l'œuvre destructrice des journaux. Ils créaient des classes d'intoxiqués et d'inutiles. Les grands clubs achetaient, comme des chevaux, des écuries de professionnels, qu'ils dénommaient amateurs, et constituaient des équipes de foot-ball. Des milliers de travailleurs en pleine vigueur vendaient leurs muscles sans vergogne, jouissaient d'une vie de luxe, palaces et wagons-lits, comme internationaux de foot-ball, jusqu'au moment où, précocement, les muscles raides, leur valeur marchande tombée à zéro, ils étaient jetés au rebut, comme les charognes des gladiateurs, aux jeux de Rome. Mais du moins, les gladiateurs étaient morts. Les vies perdues, aux nouveaux stades, se survivaient. La plèbe spectatrice ne s'en souciait pas plus que celle de Rome. Il lui fallait d'autres athlètes, d'autres encore ! Et elle dépensait à ces spectacles toute la passion, toute la furie qui auraient pu, bien dirigées, d'un coup d'épaule, culbuter toute l'oppression sociale. Elle apportait un chauvinisme meurtrier aux matches internationaux. Les jeux dégénéraient en combats. Il y avait des tués. Et les « avants » au rugby devenaient des nettoyeurs de tranchées. C'était pour cela que les peuples rescapés du front avaient passé sous l'Arc de Triomphe ! C'était à cela qu'aboutissait leur serment de reprendre en main le contrôle de l'Etat et la refonte de la société ! Même pas le « *panem et circenses...* » Le pain, il fallait le gagner. Et les « *circenses* », les payer. L'exploitation de la badauderie et de la bêtise humaine avait fait des progrès, depuis la plèbe de Menenius Agrippa. Non, Masson n'était pas plus fier de son peuple, que Marc de ses bourgeois ! Quand il voulait faire la leçon à ses camarades ouvriers de l'imprimerie, ils le traitaient d'em... et ne se donnaient pas la peine de discuter. Le seul qui consentit à lui répondre, un ancien compagnon de la tranchée, haussait l'épaule :

— « Qu'est-ce que tu voudrais ? Qu'on se fit trouver

la peau, une seconde fois, pour le Droit des autres ? Qu'on « remette » ça ? Assez pour moi ! Je ne suis plus assez c... pour m'occuper des autres. Je m'occupe de moi. Chacun pour soi ! »

Et Marc et Masson, qui flétrissaient amèrement l'égoïsme de leurs classes, n'avaient pas l'esprit de décision de renoncer eux-mêmes à leur libertarisme congénital, qui était une autre forme de l'égoïsme et qui réduisait à néant leur révolte. C'est pour un Français un dur effort, quand il s'est libéré des préjugés de masse, de rentrer dans des cadres définis et d'accepter la discipline d'un parti. La faiblesse du socialisme français d'avant-guerre a été l'effet de ses liens trop lâches qui rapprochaient conditionnellement ses membres, sans les tenir aux moments décisifs. Et si Masson avait rapporté de la guerre une leçon, c'était la volonté de ne plus se donner, en aucun temps, en aucun lieu, à aucun maître, à l'impératif d'aucun parti, et de s'appartenir, soi à soi seul... Dès lors, comment compter sur les autres ? Penser que les autres, même de sa classe, même opprimés comme lui, pourraient agir d'accord, en restant soi à soi seuls, sans se renoncer au service consenti d'un commandement, d'une dictature de parti, était le plus chimérique des espoirs. Les plus violentes poussées collectives sont passagères ; leur violence même les épuise ; si un poing ferme ne les retient, elles se relâchent, bien avant d'avoir atteint le but, et elles replongent au plus profond : la pierre lancée retombe au-dessous même du niveau d'où elle est partie. Mais il y avait trop longtemps que la France révolutionnaire avait perdu la pratique de l'action. Et la guerre avait achevé de la dégoûter des règles du combat. Tout ce qui rappelait aux esprits libres le régiment était par eux haï et rejeté. Les conservateurs et les chauvins étaient les seuls à en accepter la leçon et à la mettre à profit. La partie était belle pour la Réac-

tion. La Liberté forgeait son mors, tout en se refusant à accepter contre ses flancs les genoux du chef choisi qui la chevauche et qui la mène à la victoire. Masson n'avait pu rester dans aucune organisation syndicaliste ouvrière : celles qui subsistaient de l'avant-guerre avaient beaucoup de peine à se reformer ; et les nouvelles passaient leur temps à se fusiller dans les jambes. — Quant à Marc, il était *l'autoipsisme* incarné. Toutes ses faiblesses venaient de là. Mais aussi, toutes ses forces. Il ne semblait pas qu'il pût jamais renoncer à celles-là, sans renoncer à celles-ci et perdre sa raison d'exister. On ne voyait donc aucune issue au cul-de-sac, où leur critique acerbe de la société faisait buter contre le mur les deux compagnons. Compagnons, ils ne l'étaient même que dans l'impuissante négation. L'action, qui soulage, leur manquait. Et qui sait si, pouvant agir, ils auraient su se consentir les concessions nécessaires pour coordonner leur action ? C'était tout un apprentissage à faire. Où l'eussent-ils fait ? Aucune école d'action n'existait en France. Il n'y avait de maîtres que de parler. Et là-dessus, chaque Français en sait assez, pour en remonter aux autres. Marc et Masson avaient le dégoût de la parole. Mais ils parlaient. Faute d'agir ! Ils parlaient, parlaient l'action qu'ils ne faisaient pas, qu'ils ne pouvaient pas. Ils sortaient de là, vidés et écœurés, de soi et de l'autre. Action ! Action ! O flancs de l'action, à féconder !

La société ne sait pas assez que cette puberté insouvie de la volonté est aussi dangereuse que celle du sexe. Un peuple sain a toujours besoin d'un but offert à ses efforts. Si ce n'est un noble qu'on lui offre, il le prendra ignoble. Mieux vaut le crime que le vide écœurant d'une vie qui sèche, inféconde ! Plus d'un de ces jeunes hommes de l'an 14 que nous avons connus se sont rués dans la guerre, pour échapper au dégradant ennui. Si ceux-là ont, depuis, dégorgé

leur sanglante orgie, d'autres sont venus après la guerre qui, à leur tour, sont en proie au rut affolant de l'action. Si la femelle leur manque, ils se brisent le front contre les barreaux de leur cage, comme les fauves des ménageries qu'un long supplice n'a pas encore avilis. Marc et Masson tournaient, en grondant, dans leur fosse. Et des centaines d'autres étaient comme eux, chacun isolé dans la sienne, chacun hurlant dans le fond de son cœur son agonie et sa fureur.

Mais c'est ici que le fils de Annette fut soutenu par son bon sang. Ce sang : peut-être pas celui de sa race. Il n'eût pas fallu remonter bien loin dans la Rivière ! Le mal et le bien y étaient mêlés. Mais chacun refait son sang, au cours d'une vie. Dans ses globules, le fier effort de Annette était inscrit. Marc avait beau être un assez sale petit garçon, comme le sont presque tous les petits mâles de vingt ans, quand on les prend à l'état de nature, bourbeuse et non filtrée. Avec une pensée (corps et esprit) profondément troublée, et dans un temps et dans des conditions de vie moralement épouvantables — (pas une foi ni dans les hommes, ni hors des hommes, pas un appui !) — il ne cédait jamais rien de son instinctive, de son absurde, de son héroïque volonté de se surmonter... « Surmonter quoi ? Soi ? Qui ça, soi ? Moi ? Ce moins que rien ? Ce moi qui m'échappe, que je ne connais pas, suis-je même sûr qu'il existe ?... Sûr ou non, je veux, je veux, je veux ! Je le surmonte. Je ne me laisserai sombrer avec lui... » — A ces moments, il parlait de soi, comme d'un autre. Mais de cet autre, il avait la garde. Même quand cet autre lui glissait entre les doigts, flanchait, tombait, se prostituait, il maintenait intact, contre lui, pour lui, pour le juger, pour le condamner, pour le relever, de fiers sentiments que son ironie corrosive bafouait pourtant, comme fossiles : honneur, orgueil moral,

décision ferme de ne point déroger... « Déroger de quoi ?... Idiot ! Idiot !... Du lâche bourgeois qui m'a planté et s'est sauvé ? Ou bien du ventre qui s'est livré et m'a livré à cette vie abominable, où je ne demandais pas à entrer ?... Idiot !... Soit !... Veuille, ou non veuille, j'y suis entré ! *Elle* m'a jeté dans le combat. Je ne me rends pas ! »

Et il pensait :

— « *Elle* (ce ventre) ne s'est pas rendue. Et moi, je le ferais ? Je serais moins qu'une femme ? »

Il s'estimait, ce jeune mâle, infiniment au-dessus... Mais dans son for intérieur, bien caché, il y avait, non formulé, un « *Ave Mater... Fructus ventris...* »
Le fruit ne trahira point l'arbre...

Mais, en ce moment, c'était l'arbre qui trahissait...

Marc observait d'un regard sévère cette femme, cette mère, qui lui était revenue de l'Orient, et qui évoluait étrangement dans le milieu en fermentation de Paris. Elle lui était suspecte. Elle ne réagissait pas, avec l'âpreté qu'il eût voulu, contre ce monde, qui lui était devenu un ennemi personnel. Acceptait-elle ? Il ne pouvait lire, au fond du cœur. Mais sur la bouche, dans les yeux, dans sa personne, une sorte de flânerie active, heureuse, sans révolte, sans remords. Et de quoi donc ? Eût-il voulu qu'elle en eût de ce monde, des misères et des hontes de ces hommes, et d'y participer ? Bon pour lui, qui était encore un débutant, au jeu amer où l'on suce tout le fiel de la vie, comme si c'était pour soi seul qu'il était distillé ! Elle avait eu le temps de se familiariser avec ce goût, ou ce dégoût. « Le fiel est mêlé à tous les aliments. Cela n'empêche pas de manger ! Il faut manger. Je prends la vie. Je n'ai pas le choix... »

Il la prenait aussi, cette vie. Mais avec dépit, avec rancune, avec une rage rentrée. Et il ne pouvait

souffrir que cette autre, que sa mère s'en accommodât si naturellement, et même qu'elle parût y prendre un plaisir indécemment. Mais quel droit avait-il de prétendre le lui interdire ? — Le droit que, tacitement, il s'était arrogé : le droit du plus-que-fils, le droit de l'homme. Cette femme était sa propriété. — Mais s'il le lui avait dit, elle lui aurait ri au nez. Il le savait. Il savait qu'elle aurait raison. Et il n'en rageait que plus.

Annette se retrouvait donc sur le pavé, après des expériences bigarrées. Elle avait bien failli, dans la dernière, laisser de son poil ; et toute autre qu'elle y eût semé une bonne part de sa confiance en soi et en la vie. Mais le poil de Annette était dru. Et quant à la confiance, il n'y avait point de risque qu'elle la perdît : car elle ne s'inquiétait même pas d'en avoir. — « Se confier, en qui ? en quoi ? en moi ? en la vie ?... Quelle baliverne ! Qu'est-ce que j'en sais ? Et qu'est-ce que j'ai besoin d'en savoir ?... Vouloir bâtir sur l'avenir, c'est commencer la construction par le sommet... Bon pour les hommes !... La terre n'est pas près de me manquer. Je saurai toujours où poser mes pieds. Mes bons grands pieds ! Ils ont toujours le même plaisir à marcher... »

Sa robuste constitution ne paraissait plus garder trace d'une pneumonie, suite de la grippe, heureusement jugulée sur le chemin de retour, en Italie. Et malgré ses quarante-cinq ans, pas une annonce du changement de saison. Sylvie, qui, plus jeune, en éprouvait, sans résignation, les inconvénients — (et ceux qui l'entouraient, davantage : car son caractère n'y gagnait point, il était inquiet et harcelant) — établissait d'aigres comparaisons ; et elle semblait en faire à sa sœur des reproches. Annette riait et lui disait :

— « Voilà ce que c'est, d'avoir commencé trop tôt ! La vertu est toujours récompensée. »

Sylvie grognait :

— « Jolie vertu ! Et pour ce que tu en fais, à présent ! »

— « Et qu'en sais-tu ?... »

Non, elle ne faisait rien de sa vertu. Du vice, non plus. Elle se trouvait, en vérité, dans ces années, étrangement insouciant et de l'un et de l'autre. Quand il lui arrivait d'y songer, elle était près d'en avoir honte : elle essayait ; mais même à cela — à avoir honte — là, sincèrement, elle n'arrivait pas :

— « Mais qu'est-ce que j'ai ?... Quoi ? Même pas la force d'être immorale ?... Le pire de tout : amonale... Quelle déchéance !... Rougis ! Rougis !... Ah ! non, assez ! Je suis bien assez rouge, comme cela... Tout de même pas autant que cette pauvre Sylvie, avec ses coups de *scirocco* qui lui font le front, les joues, le cou, comme un champ de coquelicots... Quelle insolente bonne santé !... »

Certes, elle n'inspirait point la pitié. Ses conditions n'étaient pourtant pas brillantes. Elle vivait, au mois le mois, ayant tout juste en réserve pour quelques semaines d'entretien, avec de sévères restrictions ; elle ne faisait qu'un repas par jour, dans des restaurants à bon marché, où la nourriture n'était ni abondante ni choisie. Mais Dieu sait comment ! tout lui profitait.

Elle voyait bien que sa bonne mine faisait l'objet d'un examen sévère, lorsque son fils la rencontrait. Il eût voulu lui demander compte de sa scandaleuse indifférence. Indifférence il la nommait, parce qu'elle ne se passionnait point, comme lui, *contre* quelqu'un ou quelque chose : ses yeux un peu myopes et bombés étaient occupés à tout regarder, à tout refléter, sans prendre parti. Mais rien de ce qu'elle voyait n'était perdu, elle en gardait l'image au fond. Un de ces

jours, elle ferait le compte... Pas aujourd'hui ! Elle allait son chemin, happant tous les reflets au passage. Et elle continuait de jouir de l'étrange euphorie qui persistait... pour combien de temps ?... sans qu'elle fît rien pour la garder, pas plus qu'elle n'avait rien fait pour la chercher. Le plus étonnant n'était pas qu'elle l'eût goûtée, quelques mois, ou quelques ans, dans la détente qui avait suivi l'effort crispé des années de guerre : toute l'époque y avait plus ou moins participé, ç'avait été une revanche naturelle de la vie contre la mort. Mais cette revanche, pour l'époque, s'était après deux ou trois ans épuisée : elle avait brûlé comme un feu de paille ; et la grange avait brûlé, avec ; il en restait à peine les quatre murs, branlants, ouverts aux vents et à la pluie. La grange de Annette, elle, n'avait point gardé la trace du feu ; elle était en bon grès, bien bâtie, et ses récoltes y étaient rangées ; il y avait de la place et pour celles de l'an passé, et pour celles de l'an prochain. C'était cela, le surprenant : que son euphorie se prolongeât, quand celle des autres avait plongé dans l'épuisement ou l'écoeurement, comme après une fumerie d'opium. Elle n'était donc pas de même qualité ?

Il s'en fallait ! Elle était à base d'énergie et entretenue par l'activité. Pas de stupéfiant ! Agir... (Mais n'est-ce pas une autre sorte de stupéfiant ?) Que cette activité fût avec ou sans succès, c'était d'importance secondaire. Avec ou sans, c'était tout gain. Car à chaque pas, — fût-il faux-pas — elle prenait, avec ses antennes, d'autres parcelles, d'autres et d'autres, de cet univers en spasme de mort et de renouvellement — cette grasse prairie nourrie par la décomposition d'un monde.

Mais pourquoi des millions d'antennes, plus jeunes et plus vives que les siennes, n'en retiraient-elles pas la même jouissance ? Pourquoi en prenaient-ils au contraire, ces jeunes gens, une sorte de vertige et

d'horreur ou de fureur ou de peur hallucinées ? Ils ne voyaient que le cadavre sous la prairie. Ne le voyait-elle pas aussi ? — Elle le voyait. Elle voyait et le dessus et le dessous. Quoi ? c'est dans l'ordre ! Beaucoup de mort, beaucoup de vie. Et l'une est fille de l'autre... Alors, la guerre, ne la condamnait-elle plus ? — Elle était toute prête à recommencer sa lutte contre elle et contre les misérables qui en avaient fait leur jeu affreux de fanatisme, de vanité et de profits... Comment donc arrangeait-elle tout cela ensemble ?... Ne lui demandez pas d'expliquer ! Sa nature le sait, cette nature de la femme, profonde, aveugle et sûre, qui participe aux grandes lois de toute la nature. Mais son intelligence ne le sait pas, — si ce n'est qu'elle vient d'être traversée par quelques lueurs : mais ces lueurs ont été trop brèves pour qu'elle puisse encore en distinguer le sens clair... (1) Oui, elle lutte, comme la nature, passionnément, contre tout ce qui tue. Mais elle brûle passionnément, comme la nature, pour tout ce qui vit, de tout ce qui vit, de toutes ces flammes de vie nouvelle qui sortent du champ des morts. Et l'harmonie de la mort et de la vie, dont sa raison n'est pas capable de formuler les lois, ses yeux, ses mains, ses mouvements, le cours naturel de sa vie, en réalisent tout simplement l'accord.

Elle aime à voir et à vivre. Et dans la vie de cette prairie nouvelle qui pousse sur le sang des morts — (« Et moi aussi, suis-je pas morte ? Et je ressuscite... ») — tout l'intéresse, même le pire. La Bourguignonne n'a point la bouche petite. Elle ne fait pas la dégoûtée. Droite et solide, elle est d'aplomb ; cela va de soi ! Quand on est saine et de bon plant, ce n'est pas la peine d'en parler. Mais cela ne donne

(1) Le lecteur retrouvera, dans le volume suivant, le ressouvenir, dans l'esprit de Annette, de son passage en Italie et des rencontres qu'elle y a faites, à son retour de Roumanie. Il n'est pas temps de les conter : leur trace en elle semble effacée. Les images dorment. Elles se réveilleront.

aucun droit pour dire aux autres : — « Sois comme je veux ! » — « Eh ! mon ami, sois comme tu peux ! Je saurai bien m'en accommoder... Je ne dis point que je ne te dauberai... C'est un des plaisirs de l'existence... Mais que cela ne te gêne pas plus que tu ne me gênes ! Va, montre-toi au naturel, nu, ou vêtu ! Sois beau, sois laid, tu m'intéresses. Tout aliment n'est point de même qualité. Mais tout ce qui me nourrit, je m'en contente. J'ai faim... »

C'était bien là ce qui mettait hors de lui Marc... Cet insolent appétit, indifférent (eût-on dit) à la qualité... Et de cette joie animale, tranquille, robuste, à tout manger, l'être et les êtres, il ne pouvait pourtant pas se défendre. Pas plus que la plupart de ceux qui avaient contact avec Annette. Même s'ils étaient assez intelligents pour saisir dans ses yeux clairs qui les palpaient, l'éclair de la lucide ironie, ils ne pouvaient pas en être blessés. Car il y avait toujours au fond — (ces vieux enfants n'eussent pu le dire, mais ils le sentaient) — pour eux tous, même pour les pires, une inconsciente maternité.

Elle choisissait bien ses enfants !

Elle ne les choisissait pas. Elle prenait ceux que le sort lui mettait sur les bras... C'est une façon de parler ! Elle avait beau avoir de bons bras, pleins et musclés : je ne la vois pas portant dessus, cet espèce d'ogre auvergnat ou de taureau d'Assur, Timon, l'écumeur de presse ! C'était bien lui qui la tenait. Elle était allée se jeter dans sa chiourme.

Un jour qu'elle était sans place, elle avait rencontré une ancienne amie de pension, qu'elle n'avait plus revue depuis vingt-cinq ans. Cette femme, d'un milieu bourgeois aisé, rangé, avant la guerre, avait été, comme tant d'autres de sa classe, réduite à la portion congrue, qui de mois en mois se rétrécissait, à mesure que fuyaient par les trous du coffre les derniers filets du mince capital subsistant. Avant la guerre, elle avait battu froid à Annette, depuis le double scandale qu'avaient causé, dans le cercle bourgeois des honnêtes gens, sa vie irrégulière et sa ruine. Mais après la guerre, qui l'avait faite veuve et ruinée, avec une mère et trois enfants, il lui avait fallu descendre de sa confortable honnêteté et chercher, n'importe où, n'importe comment, pitance. Ses beaux principes, ses diplômes, et l'honorabilité de sa famille, lui étaient d'un maigre secours. Elle ne posait plus ses conditions à la vie. Il lui fallait accepter celles

que la vie lui posait. Et bien heureuse elle devait être, lorsque la vie lui en posait. Car la vie ne se soucie guère de ses épaves ! Mais la pauvre femme, en se pliant, ne parvenait pas à en prendre son parti. Elle gardait son « collet monté » — sali, cassé, élimé ; — c'est devenu comme incorporé à l'espèce : on naît avec, on meurt avec. Et c'est un lourd embarras pour les malheureux survivants de l'espèce, qui doivent aller à la chasse du pain quotidien, dans la jungle de l'après-guerre.

Le jour qu'elle rencontra Annette, elle était désemparée. Son premier mouvement fut d'une bête poursuivie qui se jette vers le premier abri. Elle ne pensait plus, certes, à cette heure, qu'elle avait jadis condamné Annette ! Jadis, elle était assise sur la rive, et Annette était à l'eau. A l'eau, elle y était, à son tour ; et elle allait à la dérive. Elle rencontrait cette nageuse, qui avait réussi à se maintenir, depuis vingt ans. Elle s'y raccrochait éperdument. Ce fut, du moins, le premier geste... Mais qu'est-ce que Annette pouvait faire pour elle ? Elle le sentit immédiatement. Annette était, comme elle, en quête.

Annette vit son désarroi, et elle la fit parler. Les deux femmes ne dirent rien du passé. Trois phrases suffirent à le liquider. Le présent absorbait tout. L'épave humaine frémissait d'un choc récent, et elle était pleine de l'écume. Elle ne pouvait penser à rien autre... Elle conta, d'une voix entrecoupée, qui suffoquait de révolte et de pleurs, la dernière épreuve d'où elle sortait. Elle avait trouvé une place de dactylo dans les bureaux d'un grand journal à gros tirage, à forte gueule, dont les éclats assourdissaient Paris. N'importe qui eût pu penser qu'à l'intérieur de la mâchoire, ce ne pouvait être de tout repos. Mais l'innocente n'avait rien imaginé. Elle était encore de l'époque, où la bourgeoisie avait le respect de la feuille imprimée, où persistait encore le mythe fabu-

leux (pourtant, déjà bien éculé) d'une presse libérale, dont l'exercice était un sacerdoce. Elle tombait de haut, dans la caverne des Quarante Voleurs, avec les *Afrits*, joûtant de lances et de langues. Et toute la bande était menée par un roi des *Afrits*, plus horripifique que tous les autres ensemble, un minotaure dont les mugissements faisaient frémir un million de lecteurs, — Timon (il eût mieux fait de s'appeler : « Ubu ») — toujours enclin à asperger ses hôtes de l'eau de son pot. La rédaction, qui se trouvait entre le maître et le dehors, recevait sa part de l'arrosage : elle était habituée au baptême ; et du haut en bas de l'échelle, chacun se secouait sur celui qui était dessous. La malheureuse femme qui siégeait sur l'escabeau, au dernier rang, recueillait tout. Pas une goutte n'était perdue. A la première pluie, elle essaya, horrifiée, de se révolter. Mais la révolte n'alla pas loin. Du premier coup d'œil, ils avaient soupesé la victime. Elle avait l'air d'une volaille effarée, qui gonfle ses plumes et court se jeter, pour l'éviter, sous les roues de l'auto. Ce fut un jeu. Les autos se mirent à ronfler. Il en sortait de tous les côtés. Ils se relançaient, de l'un à l'autre, la balle de plumes. On peut juger si l'ahurie était capable, en cet état, d'avoir la tête et les doigts à l'ouvrage. Elle n'arrivait pas à suivre, dans le brouhaha, les phrases hachées qu'on lui dictait ; elle restait, perdue, en arrière ; elle n'entendait plus le sens des mots, elle en oubliait l'orthographe — le suprême honneur, le *pudendum* de l'esprit bourgeois ! Le résultat, on l'imagine. Ils n'avaient aucun égard à l'âge et à l'émoi. Des apostrophes qu'elle encaissait, elle rentrait malade au logis, elle en pleurait dans son lit. Et l'énormité des propos qui se croisaient au-dessus de sa tête, dans la journée, continuait de l'assourdir, la nuit. Elle en pantelait, affolée, comme éventrée sous les outrages. — L'ultime coup avait été, cette après-midi, une pitrerie

infâme, dont l'Ubu-Roi avait régalaré sa rédaction, aux dépens d'un malencontreux visiteur, un vieux curé mal inspiré, qui était venu chez lui quêter... La scène était trop dans le goût de Karagheuz pour que nous puissions l'exhiber ici... Le curé avait vu le Diable, il s'enfuit. La volaille aussi, dès qu'elle put. Elle était résolue à ne plus rentrer.

Annette écoutait, la main passée sous l'aile ébouriffée, et, sans parler, la tapotant, tâchait de la calmer. Quand l'autre eut fini, elle dit :

— « Alors, la place est libre maintenant ? »

L'autre en ravala ses hoquets :

— « Vous ne voudriez pas la prendre ? »

— « Pourquoi pas ? Si je ne vous prends pas le pain de la bouche. »

— « Je ne mange plus de ce pain-là. »

— « J'en ai mangé d'autres ! On sait bien qu'il vaut mieux ne pas regarder de trop près les mains du boulanger. »

— « Je les ai vues. Je ne peux plus manger. »

— « Je les verrai. Et je mangerai. »

La femme affolée ne put s'empêcher, malgré la hantise qui lui barrait le front, de rire en regardant Annette, et sa belle humeur, qui la défiait du menton

— « Vous avez de l'appétit ! »

— « Je n'y puis rien, dit Annette. Je ne suis pas un pur esprit. Manger, d'abord. Après, l'esprit n'y perdra rien. Je vous en réponds ! Je ne le vends pas. »

Elle se munit des renseignements nécessaires : le salaire était bon, la tâche ne dépassait point ses facultés ; elle avait, par grand hasard, la chance de connaître, d'autrefois, un des rameurs de la galère, un vieux rédacteur (elle avait dansé avec lui, du temps où elle flirtait dans les salons avec Roger, son mari manqué). Elle n'attendit pas la fin de l'après-midi, pour enlever la place toute chaude. Elle se disait :

— « Il ferait beau voir que j'hésite ! Le monde est

une cage aux singes. On y est né, on ne peut pas s'en évader. Ceux-ci, ceux-là, toutes leurs grimaces, n'ont rien de nouveau pour m'effarer. Et quant au grand orang-outang... Nous verrons bien ! Je suis curieuse de l'affronter... »

Oui, la curiosité... Si Annette eût été Eve, elle n'eût pas hésité à cueillir la pomme. Elle n'eût pas eu la sornioiserie de la faire cueillir à Adam... — « Je sais, je risque. Et je risque, pour mieux savoir. L'ancienne morale recommandait de fuir les risques. Mais la nouvelle nous a appris que qui ne risque rien, n'a rien — *n'est* rien. Si je ne suis, je serai. »

Était-ce un vice, d'être curieuse ? — Peut-être, mais chez Annette c'était un vice courageux. Car la curiosité s'accompagnait chez elle d'un défi jeté à l'inconnu qu'elle allait chercher. Elle avait un peu l'âme du Chevalier errant. Faute de géants, elle affrontait les singes. Et puis, son excuse avec elle-même (le maigre Don Quichotte ne l'avait pas), c'était celle que ses belles dents lui donnaient : — manger. « Singes, nourrissez-moi ! »

Elle assura son port de tête et sa démarche, quand elle fit sa première entrée. Elle savait bien que sa situation aux bureaux du journal serait, non pas celle qu'on lui ferait, mais qu'elle se ferait, et dès la première minute. Elle était froide, souriante, et claire, en répondant aux questions. Pas un mot de trop ; mais en vingt mots, l'énoncé net de ses références et de ses connaissances, — (de celles utiles à sa tâche : les autres, on fait mieux de les garder pour soi ; l'ignorant ne vous en sait pas gré.) — Puis, sans se soucier des regards et des propos qui l'évaluaient, ni du ton de gouaille par lequel on cherchait à l'interloquer, elle se mit à l'ouvrage et l'exécuta dextrement.

Ils n'étaient pas des imbéciles ! L'homme de Paris a le regard bon. Il a tôt fait de tâter les seins et,

dessous, le cœur de la femme. Les uns et l'autre, Annette les avait fermes. — « Présentez armes !... » D'un muet accord, on l'accepta. On s'octroya bien le luxe supplémentaire de débiter à pleine voix une panerée d'énormités, afin d'éprouver ses oreilles; mais les bonnes oreilles de Bourgogne, qui n'en perdirent rien, n'en furent ni plus ni moins rouges aux deux bouts : — « Allez ! mes singes !... Vous n'êtes pas très inventifs !... Vous n'avez rien de plus à montrer ?... Alors, la paix ! »

Annette riait, au fond, sans sourciller, faisant danser ses doigts sur sa machine, mais sans un zèle exagéré. Elle ne se croyait pas tenue de prendre un air crispé, pour attester son application au travail. Le vieux sous-chef, qui la guettait de côté, comme un brochet, et relut, après, sa copie, ne jugea pas non plus nécessaire de prolonger les commentaires ; il dit ; — « Ça va. » — Tous le pensèrent. Ce fut réglé.

Restait le maître. Il était parti pour quelques jours, dans une de ses expéditions mystérieuses, où il brassait des peuples, en affaires, — (aussi des femmes, quelquefois : car quand l'une d'elles le tenait, il n'avait de cesse qu'il ne la tint : il partait en chasse ; plus rien à faire jusqu'à ce qu'il fût repu !) Il fut absent, cette fois, une quinzaine. Annette eut le temps de s'assurer en selle. Elle eut même le temps d'oublier l'existence du patron. Quand il revint, elle ne s'en aperçut qu'après qu'il était déjà ressorti. Il avait traversé toute la salle, mais sans parler, d'un pas lourd, le front chargé, l'œil mauvais. Sur son passage, les employés se levaient. Annette, lisant et pianotant, allait son chemin, sans regarder à droite, à gauche de son papier. Tout en suivant exactement chacun des mots, elle suivait, au dedans, des souvenirs du passé, qui l'égayaient. Et elle souriait. Elle n'échappa point à l'œil du maître. Son regard épais pesa sur elle, de la nuque à la croupe. Elle ne

plia point, mais sans mérite, puisqu'elle ne le voyait point. Ce ne fut qu'au moment précis où il sortait qu'elle eut la perception, retardée, du silence ; et elle leva les yeux, demandant :

— « Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Les voisins rirent :

— « Il a passé. »

— « Qui, lui ? »

Elle était à mille lieues... Elle sursauta, quand elle sut. Ils lui chuchotaient qu'il avait pris ses mesures, du haut en bas. Le vieux sous-chef les fit taire. Le patron laissait ouverte la porte de son cabinet. Et il ne paraissait pas d'humeur commode, aujourd'hui. Il devait avoir laissé de ses plumes dans une histoire. Gare au grain !... Le silence retomba sur la place. On n'entendait, bien sagement, que le claquètement des touches sous les doigts des dactylos. Et dehors, le grondement de la rue. Puis, éclatèrent des sonneries furieuses, et des coups de poing sur la table du patron. Annette entendit, pour la première fois, le hurlement de l'orang. Le vieux sous-chef se précipitait. Il y eut fracas, quand il entra. La tempête tonnait sur son dos. Et dans la salle, baissant le nez, les autres n'en menaient pas large. Du premier coup d'œil, naturellement, le maître avait griffé toutes les bévues amassées en son absence. On vit ressortir du cabinet, plus vite qu'il n'y était entré, le vieux sous-chef, comme un noyau pressé entre les doigts. Et par derrière, dans l'embrasure de la porte qu'il remplissait, la stature énorme de Timon, au haut des trois marches d'escalier. Il tenait, plein les mains, des feuilles. Et il gueulait :

— « Tas d'idiots ! Tenez, tenez, vos torche-cul ! »

Il les lançait, à toute volée.

Ils rentraient la tête dans leurs épaules. Annette seule regardait. L'œil de Timon la foudroya. Elle continuait de le regarder, tout en tapant sa copie :

un bref coup d'œil pour vérifier, puis de nouveau face à l'orage. Il fut sur le point d'éclater :

— « Baisse ta persienne ! »

Elle ne baissa pas. Il entendait, très régulier, le pianotement. Il descendit deux des trois marches, avec fureur. Puis, il se ravisa, tourna le dos, et dans sa tanière il rentra.

Après un temps, sonnerie de nouveau. Un employé épéuré alla chercher les ordres, les rapporta avec une liasse griffonnée : à mettre au net, un article du maître. Annette eut à taper la prose fangeuse de Timon. Elle n'avait pas jeté dessus un regard qu'elle eut un haut-le-corps, et, se penchant vers le sous-chef :

— « Dites donc, chef, on est chargé de nettoyer, n'est-ce pas ? »

L'autre sursauta :

— « Quoi ! nettoyer ? »

— « Eh bien, l'ordure. Il y en a là dedans ! »

Il leva les bras ; et, d'une voix étranglée :

— « Malheureuse ! Garde-t'en bien ! »

Et il ajouta, avec une amère goguenardise :

— « C'est justement ce qui en fait le prix ! »

Puis, très sérieux :

— « Ah ! n'est-ce pas ? Pas de bêtises ! Tu nous mettrais dans de beaux draps ! Tape le tout, exactement ! »

— « Avec les fautes d'orthographe ? »

— « Qu'est-ce que ça te fiche ?... Bon, les plus grosses, mais vas-y prudemment ! Qu'il ne soit pas forcé de le remarquer ! Le bougre ne te le pardonnerait pas... »

— « Mais tout de même, voilà qu'il barbote dans un tas de mots qu'il ne sait pas ! Il nous fait du Pirée un homme... »

— « Eh ! je m'en fous ! C'est son affaire. La mienne est d'avoir la paix ici. Toi, la première, fiche-la moi !... Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas !... Allons,

la belle, sans rancune !... Mais c'est entendu ! Tape, littéralement ! »

Annette avait la tête dure. Elle entendait ce qui lui plaisait. Elle tapait, du bout des doigts, dégoûtée. Ça lui collait à la pulpe, c'était gras. Elle avait envie de les essuyer. Et ça sentait. Elle fronçait le nez... Tout de même, ça sentait le mâle ! C'était puissant. Et par moments, il y avait de ces coups de griffes qui broyaient les os... Une rude bête... Dommage qu'on n'osât pas — non l'émonder ! c'était à prendre ou à laisser — mais lui épargner les trappes, où il allait se jeter gratuitement — des fautes énormes, de langue, d'histoire, de science, etc. Que diable allait-il s'em-pêtrer là ?... « Et pourquoi donc est-ce que je n'oserais pas ?... Je le trahirais, en n'osant pas... Je ne vais pas passer mon temps ici à grelotter dans ma peau, comme ces froussards... J'oserai. Et j'ose... »

Elle osa. Elle corrigea hardiment — non les ordures de langage (elles sont les couleurs de son écusson, il faut les lui laisser), mais ses bévues. Permis au singe d'être singe ! Mais non pas âne. « Je coupe les oreilles. Garde le reste ! »

Le sous-chef n'y vit que du feu. Il n'eut pas la patience de vérifier. Mais rien n'échappa à Timon. Ce ne fut pas long. A peine la copie lui fut portée, que le furieux appel, de nouveau, retentit.. Le sous-chef retrottina chez le cyclope, faisant le gros dos. Il en ressortit presque aussitôt, blême de peur et de rage, et, de ses petites jambes torses de basset, il courut à Annette, lui criant :

— « Sale bête !... Je t'avais pourtant avertie !... Eh bien, ma petite, va, va !... Il veut te voir... Ah ! cochon de femme !... tu vas trinquer ! ... »

Il s'étranglait de colère... Annette se leva, tira sa robe, alla vers l'ancre, s'efforçant de garder l'air très calme : — (tout de même, son cœur sautait rudement dans la cage) ! Nul n'en vit rien. C'était l'essentiel.

Elle ne monta pas une marche plus vite que l'autre. Elle hésita une seconde au sommet, et elle entra.

Timon, assis derrière sa table, le corps penché en avant, les deux gros poings posés sur les papiers, la regardait avancer, faisant les yeux du *Condottiere* d'Antonello, ou du *Duce*. Elle avança. Debout et droite, elle s'arrêta, à trois pas de la table. Il ricana :

— « Alors, c'est toi ? Qui t'a chargée de blanchir mes draps ? »

— « Ils ne sont pas blancs, je vous promets ! J'ai seulement repris les déchirures. »

Les terribles poings cognèrent la table si violemment qu'un jet d'encre de l'encrier vint asperger la robe de Annette. Et sur les poings appuyés, Timon se souleva, comme s'il allait se lancer sur elle :

— « Et tu te fous de moi !... »

Annette dit froidement :

— « Pardon ! Voulez-vous me passer le rouleau de papier buvard ? »

Il le lui passa machinalement ; leurs deux visages étaient si rapprochés qu'elle sentit contre sa joue le souffle furieux. Elle évita de le regarder. Elle était occupée à étancher avec le rouleau la tache d'encre. Elle dit, glaciale :

— « Allons... Soyez donc plus maître de vous ! »

Il suffoqua. Il se balançait encore quelques secondes sur ses deux poings, et puis il se rassit pesamment. Annette achevait son nettoyage. Il la regardait faire. Elle reposa le rouleau sur la table.

— « Il y avait des trous dans vos draps, dit-elle. J'ai cru bien faire, en les rapiécant. J'ai peut-être eu tort. C'est une manie de femme : elle ne peut pas voir du linge déchiré, sans vouloir le raccommode. Si j'ai mal fait, je le regrette, et je vous rends mon tablier. Mais est-il utile que vous étaliez à toute votre domesticité — (elle désignait, par-dessus son épaule, les bureaux) — votre linge sale et troué ? »

Elle le regarda, en terminant, droit en face. Il ouvrit la bouche, près d'éclater ; puis, le front plissé se détendit, la bouche violente eut un rictus ; et presque égayé, il dit :

— « Allons, assieds-toi là, la blanchisseuse ! »

— « Je n'ai rien blanchi, je vous l'ai dit. Je vous rends le paquet tout aussi... propre que je l'ai reçu. »

Elle s'assit.

— « Oui, tu veux dire que tu y as sali tes mains. »

— « Oh ! vous pensez que mes mains ont eu bien d'autre linge sale à remuer ! Non, je ne suis pas une dégoûtée. »

— « Alors, fais-moi l'honneur de m'expliquer pourquoi tu t'es permis de changer et ci et ça ! »

— « Est-ce que j'ai le droit de vous dire la vérité ? »

— « Il me semble que tu le prends, sans demander ! »

— « Eh bien, quand je vous vois, dans un article qui a de l'allure, risquer de compromettre l'effet par des bévues de collégien, est-ce que ce n'est pas vous rendre service que discrètement les corriger ? »

Timon rougit au cou. Il dit, vexé :

— « Sous-maîtresse, eh ? Où as-tu été pionne ? »

— « La dernière fois, dans les marais de Roumanie. »

— « Qu'est-ce que tu me chantes ? Je les connais. J'y ai traîné mes bottes. »

— « Moi, j'y ai laissé une des miennes ; et depuis, j'ai beau froter, il doit m'en rester encore de la boue sous l'ongle. »

— « Tu as roulé, à ce qu'il paraît ? »

— « Comme vous, comme tous, depuis dix ans. Mais je n'y ai pas, comme vous, amassé mousse. »

— « Tu n'as pas du moins perdu la tienne. Tu as du crin. »

— « Il le faut bien, puisque je vis ! Ceux qui sont glabres, d'âme ou de cuir, en notre temps, la vie a tôt fait de les liquider. »

— « Il en reste trop encore sur la route ! »

— « Cela ne doit pas vous gêner beaucoup. »

— « Tu veux dire que je marche dessus ? Ah ! ils sont pires que la vase du Danube. On y enfonce jusqu'au ventre. N'as-tu pas vu dans ce que j'écris ? »

— « Oui, j'ai bien vu la marque de vos doigts... »

— « Quand on remue l'homme à la pelle, on n'a pas le temps de se parfumer. »

— « Pour ce qui est de le remuer, vous êtes un rude terrassier. »

— « C'est le premier compliment que tu me fais. »

— « Je ne suis pas payée pour vous en faire, mais pour vous servir. »

— « Et c'est pour me servir que tu me rapièces ? »

— « Naturellement. Il serait certes plus commode de vous laisser vous montrer dans Paris, avec des trous dans vos habits. Mais du moment que je vous sers, je vous sers selon mes moyens, bien ou mal, mais en conscience. Et je ne veux pas... »

— « Que je montre mon cul à Paris ?... Mais, mon petit, je ne fais que cela ! C'est ma gloire. Si l'éloquence n'était, avec un type de ton calibre, salive perdue, je te jouerais Danton qui gueule : « Je leur montre la tête de Méduse !... » — Mais avec toi, pas de frais inutiles ! Installe-toi là, à cette table, et explique-moi, la sous-maîtresse, mes bévues de collégien ! »

Elle les lui expliqua, en camarade, sans embarras ; et il écouta bien sagement. Après, il dit :

— « Merci. Je te garde. Tu resteras ici pour revoir mon linge. Et en attendant, voici pour réparer le dommage que j'ai fait au tien ! Remplace cette robe que mes grosses pattes ont éclaboussée ! »

Mais Annette dit :

— « Rien, de la main à la main. Et quant à la robe, elle est assez bonne pour le travail. C'est plus prudent. Vous n'auriez qu'à recommencer ! »

Elle resta, comme secrétaire et dactylo particulière de Timon, dans son bureau. Elle avait sa table installée, dans un coin. La porte était presque toujours ouverte. On entraît et sortait constamment. Timon ne perdait jamais contact avec la machine. Il en surveillait tous les rouages ; et tous les fréuissements en arrivaient à cette oreille de Denys. Cela ne l'empêchait point, dans le brouhaha, de recevoir cinquante visites, de suivre vingt affaires à la fois, de téléphoner et de dicter ordres et articles, et de causer, à bâtons rompus, avec la secrétaire.

C'étaient d'étranges entretiens, d'un caractère brusque et impromptu. Il ne fallait pas être une engourdie, pour attraper au vol la balle et la renvoyer, du tac au tac. On pouvait se fier à l'œil et au poignet de Annette : elle avait été en son temps championne de tennis ; et ses articulations, qui avaient tendance à se raidir, reprirent vite leur souplesse. Timon lui en faisait compliment, rudement, « pour son âge » : (il savait le nombre de ses années ; elle n'était pas femme à le lui cacher). Il avait besoin de cette escrime, de ces ripostes. Et elle n'avait aucun doute que, le jour où elle flancherait, il la rejetterait, comme un vieux cheval. Ce n'était pas une vie de tout repos. Il la tenait en haleine, du matin au soir. Guetter, saisir au bond ses pensées, les débrouiller, débarbouiller son expression, en la tapant sur le papier, l'oreille dressée, prête

à l'attaque et à la réponse... le bras se détend comme un ressort, et un bon poing bien serré lui applique un crochet droit sous le menton... Timon riait : — « J'encaisse... » Elle encaissait, à son tour. Le soir, elle rentrait moulue... Et il faudra, demain, recommencer ?... Elle recommençait, le lendemain. Au fond, ça lui faisait du bien. Cette activité incessante de l'esprit en éveil lui était une gymnastique, qui dérouillait les rouages et combattait l'encrassement du cerveau par l'âge. Et le péril du poste aiguïssait son goût de la vie et ses sens : ils étaient plus vifs et plus sûrs. Elle ne se plaignait pas de ses peines.

L'homme dangereux qu'elle servait la payait. Pas en argent seulement : (il payait bien !) Mais en confiance. Très vite, il se laissa aller à d'extraordinaires confidences. Il lui en avait, au reste, soutiré aussi certaines, dont elle était à l'ordinaire avare ; et le plus fort, elle s'était laissé faire, sans s'offusquer des demandes indiscretes. Avec un animal de cette espèce, rien à cacher — (que, naturellement, ce qui n'est pas de l'animal : pour une Annette, l'essentiel.) — Pour tout le reste, qu'importait ? Pudeur était un mot, pour lui, dénué de sens. Franc parler, entre les deux.

Pour quiconque les entendait, — pour toutes ces oreilles du journal qui attrapaient des bribes de leurs propos, — Annette était la maîtresse du patron. Et ils rageaient, en admirant la mâtime.

Or, ce qui était, justement, certain pour Annette comme pour Timon, c'est que la coucherie n'entraînait pas en ligne de compte. Pas question de cela ! — « Et Dieu merci ! » pensait Annette. — « Et que le diable !... » eût pensé Timon. Ni l'un ni l'autre n'était tenté. Timon courait plus jeune gibier. Et Annette en avait assez d'être courue... Non, non, ce qui justement les associait, c'était cette tacite sécurité qu'en ce qui concerne l'animal, il n'y avait point à se méfier. La force de Annette venait de là que Timon n'y voyait

pas une de ces dactylos perpétuellement à l'affût du maître, une de ces guetteuses de l'aventure. Il était sûr qu'elle était prête, d'une heure à l'autre, s'il disait un mot, à se lever de sa table, à glisser du doigt ses cheveux sous son bonnet, et à faire son salut du menton : — « Adieu, patron. » Et pour jamais. Rien ne la retenait. C'est bien pour cela qu'il y tenait. Une aide dont on a pesé, du premier regard, la valeur pratique, et qui, tout en sachant exactement toucher son dû — (si elle ne l'eût pas su, il l'eût méprisée) — joignait à la ponctualité du service l'indifférence la plus complète — (qui est le sommet du désintéressement) — était trop rare, pour qu'il eût la sottise de s'en priver. Mais elle, qu'est-ce qui la tenait ? Était-ce la place seulement et le salaire ? — Il y avait lui. Au bout du compte, il l'intéressait. Sans nul attrait, rien qui les lie, ils sentaient tous les deux qu'ils n'étaient pas des animaux ordinaires. Ils ne pensaient de même sur aucun point, mais encore moins pensaient-ils comme tout le monde. Chacun des deux s'était fait son moi, il ne l'avait pas ramassé aux laissés-pour-compte ; ç'avait été coupé dans sa propre étoffe, et par des ciseaux qui coupaient rude, mais juste, — par l'expérience personnelle. Si différentes que fussent la coupe et l'étoffe, ils se reconnaissaient tous les deux compagnons au métier. Entre eux, on pouvait parler à mi-mot. On parlait aussi à mots entiers.

Timon en avait plus qu'assez de la pleurerie de tous ces dos qui se courbaient sous la peur de ses coups de gueule, de tous ces culs qui s'offraient à son pied. Enfin un homme — (c'était une femme : en allemand, il y a un seul mot pour dire celui ou celle qui est de la grande espèce) — enfin un visage humain, qui vous regarde en face et qui dit : — « Non ! » — et qui vous inflige tranquillement sa critique ou son blâme motivé — et qui a raison... (On n'en convient pas, mais on en profite !...) Ça fait du bien. C'est la terre ferme.

On n'enfonce pas. On peut poser les pieds dessus. La tête aussi. La grosse tête, qui aurait quelquefois tant besoin de s'appuyer !... Mais cela, on ne le montre pas. Il suffit qu'on regarde cette poitrine et qu'on se dise : — « Elle a allaité un homme. Ces seins ont du lait pour la faim. Et pour la peine, c'est un coussin ». — Sans avoir l'air de s'en soucier, il racontait à l'oreiller, avec sa gouaille souvent cynique, les aventures de sa vie. Il lui étalait, sans se gêner, Timon nu et sa « belle âme », qui n'était pas trop ragoûtante ; mais elle avait été, comme toutes, celle d'un naissant ; et, comme toutes, elle serait, un jour, celle d'un mourant. Une femme vraie peut toujours comprendre. Et compatir. Mais elle se garde bien de le dire à l'orgueilleux... C'est entendu, le mâle n'a rien à faire de la compassion ! Elle est une offense. Mais il est telles offenses (on dit même : outrages, quelquefois), dont secrètement, on n'est pas fâché. Il ne s'agit que d'être habile à offenser, et que l'offense vienne à propos, quand — la volonté a beau protester — la chair attend. Timon s'accommodait très bien de certains froissements imperceptibles au coin de la bouche de Annette écoutant, où il y avait de la pitié en dilution pour un dixième, avec un dixième de mépris, et huit dixièmes de curiosité intelligente, qui est libre de préjugés. Car, au total, le composé formait une sympathie. Indépendante. C'était son prix. — Le mot de Timon était : — « Frappe et encaisse ! mais ne cède point ! Ami ou ennemi, ne te rends jamais !... » Annette ne se rendrait jamais. Il avait essayé, il était sûr... (Cela ne l'empêcherait pas d'essayer à nouveau...)

Un pacte, à moitié secret à moitié dit, fut établi. Il avait pris Annette pour son service personnel. Il lui dictait, à gros traits, lettres et articles. Elle rédigeait. Elle pouvait nettoyer les ongles de son style, — pas les rogner. Elle pouvait émonder certaines erreurs, — mais non pas toutes : ne pas toucher à

celles qu'il avait voulues. Car dans la lutte, on (Timon) ne se soucie pas de vérité ! On se soucie de « tomber » l'adversaire. Et il ne se donnait pas la peine de tout expliquer à la secrétaire ; à elle, de deviner — et sur-le-champ — ses intentions ! Timon ne laissait pas l'encre refroidir. Si tôt sorti du four, si tôt servi. Brûle-toi les doigts ! Et gare à toi, si tu laisses tomber !... La main de Annette ne bronchait pas... Le patron lui exposait carrément ses ruses d'action, les gros dessous de ses articles, sa conception du journal et de la vie. Il savait qu'elle ne l'approuvait point. Mais elle l'acceptait comme un spectacle. Et c'était lui qui avait payé la place. Elle n'avait pas le droit de siffler. Il le lui disait :

— « Ce n'est pas l'envie qui t'en manque ! Je vois tes lèvres qui avancent... Allons, vas-y ! Pour une fois. Je te permets. »

Elle y alla. Elle siffla. — Il lui coupa, du geste, le sifflet :

— « Ferme !... Et maintenant, tape exactement ce que j'ai dit ! »

Elle tapait. — C'était le poing de Timon qui tapait sur la tête du monde. Il avait sa revanche à prendre.

Une dure revanche. La rancœur d'une enfance de misère et de honte. Fils d'une fille d'auberge péri-gourdine et d'un client de passage, dont elle n'avait même pas vu le visage dans la nuit. Elle avait réussi, intrépidement, à cacher son fruit, jusqu'à l'heure où, trimant comme une bête harassée, elle l'avait sorti sur le carreau d'une chambre qu'elle était, à quatre pattes, occupée à laver. On l'avait trouvée dans son sang avec l'enfant. Il était trop tard pour renvoyer l'indésirable là d'où il était venu. Il manifestait par ses braillements une prise puissante de la vie. Mais on les renvoya tous les deux, la mère et l'enfant, dès qu'elle put de nouveau tenir sur ses quilles.

L'existence qu'elle mena par la suite, elle ne l'a racontée à personne, et personne ne s'en est soucié. Il ne fut rien qu'elle n'acceptât ; rien ne lui coûtait, si dur, si bas, qui lui apportât le manger : elle avait cette ténacité inexplicable à la vie, de ces bêtes qui n'ont de la vie que la peine ; mais ne se présente pas à leur esprit l'idée de la quitter. Et elle avait cette autre ténacité de la femelle à son fruit, tant qu'il n'est pas assez mûr pour se détacher. Après, qu'il roule ! A la nature, de s'en charger ! Le petit Gueuldry, quand il partit se louer, la première fois, en avait assez vu pour être déjà endurci à toute honte. Elle n'avait pas essayé de lui cacher les siennes. L'aurait-elle pu, dans la promiscuité où ils vivaient ? Elle avait misé

toute sa vertu sur la seule carte de ce fauve attachement à la chair de sa chair — qui ne l'empêchait point de le brutaliser. Brutaliser, c'est aimer fort. Cette force n'est pas du goût des délicats. Mais Timon ne l'était — ne le fut — jamais. Il comprenait. Il comprenait qu'étant, enfant, le tout dernier degré de l'échelle, il était le seul sur lequel la mère, qui servait de marchepied aux autres, pouvait à son tour essuyer ses pieds. C'était dans l'ordre... Mais bon Dieu ! Quand il aurait grandi, il saurait bien essuyer les siens sur le dos de toute cette pile qui pesait sur eux deux.

Cela n'alla point sans sueur ! Il ne fallait point avoir le dégoût au nez. Car il connut d'abord l'humanité par les pieds. Petit valet d'hôtel borgne, mêlé, sans en avoir l'air, aux secrets des filles et des clients, il eut, un jour, une heure, la chance, qu'il saisit, de tenir en main les papiers compromettants oubliés par un voyageur qui venait de quitter l'hôtel. Moins d'une minute lui suffit pour évaluer obscurément leur importance, peser les chances pour ou contre, prendre parti. Il rattrapa l'individu à la gare ; et entre quatre yeux, sans un mot de trop — (pas question de chantage ! mais aucun doute à ce sujet : l'autre chanta...) l'homme recouvra ses papiers contre engagement pris, et tenu, sur l'heure, de s'attacher à son service le petit complice. Le garçon méfiant ne prit même point le temps de rentrer à l'hôtel pour ramasser ses frusques. Il monta avec l'autre dans le train qui partait.

C'était un courtier d'affaires internationales assez étranges, qui se dissimulaient sous le couvert d'un Gaudissart tout rond, tout franc. Il s'était fait le rabatteur d'une firme métallurgique pour des commandes d'artillerie, — jouant la navette entre les forges à canons et les cibles — c'est-à-dire les peuples, ou plutôt ceux qui s'en servent. Ses voyages le menaient assez fréquemment dans les Balkans et le Proche-Orient, partout

où la langue de l'homme lui démange de laper le sang de son voisin. Les bienfaiteurs de l'humanité qui s'ingénient à la fournir de joujoux de mort ont toujours eu un flair canin pour dénicher la clientèle qui brûle d'envie de les utiliser. Au besoin, ils s'arrangent pour lui fournir, avec les engins, les prétextes. Naturellement, l'humble et grossier, bien que râblé, rabatteur ne voyait pas si loin ! Il se contentait de transmettre sous main l'offre et la demande, en prélevant sa part des deux côtés. La politique ne l'intéressait pas. Mais le jeune goret du Périgord avait le groin du chasseur de truffes. Il eut tôt fait de comprendre que la politique était l'arbre au pied duquel les truffes poussaient. Il cultiva l'arbre ; il arriva, par ses voyages, ses coups de sonde, ses réflexions, et la connaissance d'aventuriers bien informés (donnant donnant), à repérer *grosso modo*, puis de plus près, la structure de l'arbre, ses branches maîtresses et ses racines, les dents pourries que la sagesse est d'entretenir, en se gardant bien de les arracher, toutes ces tumeurs qui sont truffes pour ceux qui savent en faire leur cuisine. Il n'eut pas besoin non plus de beaucoup de temps pour juger qu'il fallait un bien petit génie pour servir, comme son patron, les intérêts d'une seule firme. Pourquoi pas deux ? Pourquoi pas trois ? Pourquoi pas toutes ? Il va de soi, en les trahissant toutes, également. Au plus offrant ! Mais le moins offrant, s'il t'est offert, aussi, empoche ! Plat de ruolz ou plat d'argent, sur tous les plats la truffe est bonne. On pense bien que le petit truffier n'arriva pas, du premier coup, à l'art dangereux d'enfourcher plusieurs selles à la fois. Mais l'essentiel est qu'il y arriva. Il avait large fessier, et là où il l'asseyait, il le vissait. Le patron n'eut pas le temps de s'en apercevoir. Le moment mûr, l'autre, en un tournemain, le liquida. L'histoire ne dit pas très bien comment. Mais le fait est que, quelque jour

et quelque part, en Balkanie, le vieux disparut du champ de ses exploits ; et nul ne s'est jamais avisé de rechercher sa trace : (quel intérêt ?)

Il ne se passa pas beaucoup de temps, avant que le Périgourdin fût éventé par un autre animal de son espèce, et qui avait sur lui l'avantage du nombre : car l'homme au poil châtain et aux yeux clairs appartenait à cette puissante harde de « l'Intelligence », dont la franc-maçonnerie mystérieuse assure, par toute la terre, la domination de l'Empire britannique — (ou, peut-être bien, de la harde : car ceux qui ont le jeu en mains, finissent par croire qu'il leur appartient). — Les deux animaux se flairèrent longuement ; et en silence, le poil hérissé, ils examinèrent s'il était plus avantageux que l'un des deux étrangler l'autre. Mais tout pesé, le plus gros qui était aussi le mieux instruit, vit qu'il y avait plus de profit à s'attacher un Truffaldin de cette encolure. Et ils posèrent crûment les conditions du marché. Truffaldin ne les fit point légères, et l'autre ne perdit point son temps à marchander : la harde paie à son prix ce qui le vaut. Mais elle entend tenir ce qu'elle a payé. Et pour tenir le Périgourdin, il faut serrer. L'acheteur ne se faisait là-dessus point d'illusion. Et il n'en laissa point à l'acheté. Gueuldry sut qu'il vendait sa peau : il n'était pas homme à s'en tourmenter, pourvu qu'il en eût touché un haut prix ; le reste, on aviserait après ; il servirait l'employeur aussi longtemps qu'il y trouverait son intérêt ; le jour où l'intérêt se refroidirait, il s'arrangerait pour lui glisser entre les pinces ; le danger n'était pas pour l'arrêter :... (nous ne parlons point — nous sommes sérieux ! — de la signature sur le chiffon de papier).

Chacun sachant à quoi s'attendre, ils s'entendirent, somme toute, convenablement : car le marché s'avéra fructueux pour tous les deux. A part quelques petites

trahisons, de seconde grandeur ou de troisième, dont çà et là s'offrait le luxe le Périgourdin, pour se prouver son indépendance, ou bien pour s'entretenir la main. L'autre ne disait rien, mais il montrait qu'il avait vu : double sagesse ! il ne faisait pas sentir la longe, mais il la tenait : à bon écouteur, salut ! Gueuldry savait qu'on le ménageait ; et l'on faisait bien : mieux que quiconque, il connaissait son prix. Bien encadré et instruit, il révéla une maîtrise, faite d'audace et de roublardise, dans les intrigues dont ses maîtres tenaces et ingénieux dévidaient l'écheveau embrouillé et embobinaient les longs fils autour des membres des nations. Ils ne tardèrent pas à reconnaître ses aptitudes particulières pour le bagout : (le fils des Gaules a dans la bouche son meilleur membre) ; et ils lui fournirent les moyens de l'exercer, en achetant pour lui un grand journal français, à Paris. On le nomma : « *France, d'abord !* » On ne mentait pas, c'était sa peau qu'on voulait avoir ! Timon, cynique, (ce fut alors qu'il sortit de l'œuf), proposait :

— « *On les aura !* »

Il les eut. Cela ne traîna point. Du premier coup, le membre de sa bouche s'érigea, comme celui de Gargantua, par-dessus les tours de Notre-Dame. Il inonda de son verbe les avale-bourdes, la badauderie béante de Paris. Sorti de leur jus, il savait le jus qui convenait à leur ragoût. Chacun de ses plats emportait la gueule. On y courut. Il se gardait bien de cajoler. Il accueillait les clients à coups d'injures. Les affaiblis sont flattés qu'on les malmène : cette rudesse leur paraît un hommage que l'on rend à leur virilité ; et elle en rallume les bouts de chandelle. Le tout est de connaître le point-limite où la trique, au lieu de gratter l'âne, l'irrite. Timon le connaissait exactement. Jamais dans ses plus âpres emportements, il ne perdait de vue le manomètre, ou, si l'on veut, l'aiguille du cadran qui bondit sous le

coup de poing asséné sur la tête du nègre. Il était froid dans ses fureurs, dans ses menaces, dans ses campagnes effrénées. Dès le point de départ, il savait le : — « Jusque-là ! Halte ! Demi-tour droite !... » Le sanglier avait d'autres champs à dévaster... Entendons-nous ! Si le « jusque-là ! » n'avait point arraché la dépouille convoitée — (c'était bien rare ! presque toujours, le gibier épeuré laissait un morceau de son râble dans la gueule du poursuivant ; il eût filé de sa peau, s'il l'avait pu, pour échapper), — on le retrouverait, une autre fois. Timon n'oubliait jamais.

Surtout, il n'avait garde d'oublier la partie vraie qui se jouait derrière le paravent et le tonnerre des gargouillades — les grosses batailles internationales entre les firmes, et où il avait à servir la sienne. L'ultra-nationalisme de langage était le masque obligé de l'internationalisme d'intérêts. Il était fichtre bien indifférent à Timon et à ses pairs (qui n'étaient point des pairs d'Angleterre... Patience ! un jour ou l'autre, ils le seront...), il lui était refichtre indifférent que ce fût sous ce pavillon-ci ou ce pavillon-là qu'il raffût le marché des aciers, et que ce fût pour la paix ou pour la guerre. La couleur ne faisait rien à l'affaire ; et l'affaire s'accommodait de toutes les couleurs. — Oui, aux débuts, avant la grande guerre, qui a été un jeu de massacre des idées presque autant que des hommes, Timon cultivait encore, comme ses patrons, dans un coin de leur exploitation, la fleur nationale, rose à épines, rouge du sang qu'elle avait coûté ; et c'est même en quoi leurs jeux n'étaient pas toujours d'accord... Guerre des deux roses... Ils se trichaient. Mais la grande guerre leur apprit qu'ils seraient bien sots de limiter leur champ aux profits et pertes d'une seule nation, quand ils avaient la chance de totaliser, à leur profit personnel, la ruine de toutes les nations. S'il leur restait quelques scrupules, les aventuriers nouveau-nés se chargèrent

de les leur enlever : ceux-là sortaient du fond des mers, que la violence du tourbillon avait soulevées ; ils étaient tels les bâtards sans lois de Shakespeare, qui foulent le monde sous leurs pieds. Bâtards de races, Levantins, Malais, faits de mixtures et de rinçures des quatre ou cinq continents : on avait peine à discerner de quelle patrie et de quels ventres, au juste, ils provignaient ; ils ne s'en étaient jamais souciés, ils n'en nageaient que mieux entre toutes les eaux ; et tant pis pour les aristocrates de la mâchoire, qui prétendaient choisir leur proie, dans le lit tout fait de leur vivier ! Les nouveaux brochets raffaient tout. Ou faire comme eux, ou être raffé. Timon n'eut pas de peine à se mettre au pas. Ce n'était point le souci de ses origines qui l'embarrassait ; le mot de *patrie* lui évoquait plutôt celui du *père*, dont il avait à se venger. Mais comme on ne peut pas, malgré l'esprit, faire qu'on ne soit pas de la chair d'une race, et que la sienne était, par la femme qui l'avait mis bas, comme la terre d'où elle et lui étaient sortis, truffée de la rude et fauve raillerie gauloise, dont l'odeur indélébile reste aux doigts, il se revanchait par la vigoureuse ironie, avec laquelle il se jugeait, lui et les autres de sa bande, jamais dupe, comme certains d'entre eux, des patenôtres et des pieux prétextes, ou religieux, ou moraux, ou sociaux, dont ces Tartuffes enveloppaient leurs rapines, impitoyable pour l'hypocrisie et — par moments — oui, plein de pitié (mais le mépris l'emportait) pour ces peuples exploités, et prêt à foncer, pour eux, contre les exploiters. Mais cela n'allait pas plus loin que des explosions et des éclats de langage furibonds, surtout aux heures où la boisson déchainait les Titans refoulés sous la montagne et faisait fumer le cratère. Il savait bien que les Titans étaient vaincus, et il n'était pas de ces benêts qui disent : « *Gloria victis!* » Il se contentait du : « *Vae victoribus!* » car il les

connaissait ; et ce qui pouvait lui rester de vertu, il le mettait dans la haine qu'il avait, secrète, féroce, sans fond, sans mesure, pour eux, ses complices ou ses rivaux. Mais les vaincus ne valaient pas mieux ; il les avait connus, eux aussi, ces exploités, ces peuples, parmi lesquels son enfance avait rampé ; leurs pieds n'étaient pas moins lourds à ceux qui étaient dessous. Qu'ils restent donc dessous ! — Non, il n'était pas à craindre que Timon prêtât sa large épaule à ceux qui voulaient renverser l'ordre social, quoique aucun d'eux ne jugeât cet ordre — ce désordre — d'un œil plus poignardant. Mais cet œil — précisément — il n'avait pu le dissimuler à ceux qui, comme lui, savaient voir, entre les sourcils, le dedans du front. Et ses patrons, en l'employant, le surveillaient. Il inquiétait.

Et par là même, il rassurait un peu Annette. (Entendons-nous ! elle n'en veillait que mieux...) Mais elle y trouvait, si faible qu'il fût, un motif d'indulgence et d'espoir. Aussi longtemps qu'un homme reste libre et vrai dans le fond de son esprit, — quand il serait perdu de crimes, — tout n'est pas perdu encore. Car, si livré qu'il soit dans ses actes au plus honteux intérêt, dans sa caverne il garde encore le désintéressement. Et ce désintéressement secret, lointain, essentiel, qui finit parfois par se fondre avec le total désintérêt de tout, était l'invisible pierre de touche, à laquelle l'un et l'autre s'étaient, sans autres explications, du premier coup, éprouvés et acceptés. Ils pouvaient tout voir et tout entendre, de soi, comme du reste, sans broncher. Ils ne s'arrogeaient point, dans leur for, un traitement privilégié. Ils n'avaient pas hypocritement, comme la vermine, deux mesures, l'une pour soi, l'autre pour les autres. Ils évaluaient, exactement, à l'échelle, tout le paysage, eux y compris. L'œil était premier de tout. Car c'est par l'œil, dit-on, que pourrit d'abord le poisson. Sain était l'œil de Timon. Sain, l'œil de Annette.

Le patron ne s'y trompa point. Il n'eut rien de caché pour ces oreilles, dont la conque recueillait, impassible, tous les frémissements de la mer. Il y jetait tout ce qui le chargeait, de ce qu'il voyait et

connaissait de la comédie humaine, où lui-même était acteur, et des pitres-rois qui la menaient. Ces oreilles étaient son coffre-fort. Il le lui disait :

— « Gare à la caisse ! »

— « C'est vous, le caissier, répondait Annette. Vous avez la clef. Vous n'avez qu'à vérifier. Vous trouverez votre magot au complet. »

— « Et rien de perdu ? Rien d'oublié ? »

— « Pas un centime. Le compte y est. »

Oui, elle n'oubliait rien de ce qu'il y avait mis. C'était dangereux. Pour qui, le plus ? La situation d'un dépositaire gênant, ou qui peut être suspecté de l'être, dans ces mondes-là, n'est pas de tout repos. Il suffisait de voir là, sur la table, ces poings d'étrangleur, pour s'en douter. Mais Annette les regardait, indifférente, et n'avait pas même l'air d'y penser. Et Timon était honteux de l'ombre du soupçon qui, un moment, avait passé. Non, rien ne sortirait de la caisse. Il avait la clef en poche.

Mais le coffre fut bien rempli. Annette fit son instruction politique. Elle pénétra derrière les coulisses. Elle apprit à compléter le mot du chancelier de Suède, que les perroquets de l'histoire nous répètent : il disait par combien peu de sagesse le monde était conduit ; mais il ne parlait que des mannequins qui sont en scène. Annette voyait ceux qui tirent les ficelles. Assurément, les souverains, les Parlements et leurs ministres, tout ce qu'on nomme les pouvoirs dirigeants, font figure de marionnettes avec des disques enregistrés pour occuper la galerie ; toute leur sagesse mise ensemble ne fournirait pas dix chevaux-vapeur pour faire marcher la machine énorme des Etats. Mais d'autres s'en chargent, derrière le rideau, qui la mettent en branle, et eux avec, ces battants de cloches. Les maîtres-sonneurs sont les Affaires et l'Argent. Le temps est passé de la politique. L'Économique règne. Et l'on ne peut pas dire sans doute

que ce soit la sagesse qui l'étouffe ! Car elle n'a pas toujours visage humain. Ce sont souvent des *Oktopus*, des monstres informes anonymes, dont les mille bras fouillent, et qui lapent de leurs trompes aveugles, dans la nuit. Et les quelques individus, dont la personnalité, généralement peu désireuse de se mettre en lumière, surnage encore dans le *vortex* aux milliards, sont presque tous, aujourd'hui, des produits artificiels, sans racines et sans semence, sans ascendants, sans descendants, sans fils, sans associés, sans avenir. Comme eux et leurs œuvres sont destinés à disparaître, ils n'aspirent qu'à leur heure de surpissances, — mais démesurée. Une frénésie les entraîne. Le sage « demain » n'intervient point dans leur destin, pour en assurer l'équilibre et la durée. Ils ont l'air de dire : — « Après moi, le Déluge ! » — Au moins, le roi cynique et lucide qui le disait, voyait venir le déluge, en calculant, avec une secrète volupté : — « Quand il viendra, je serai parti. » — Mais eux, les rois sans couronnes, ils ne voient rien que leur « aujourd'hui » ; et rien, après. Ils ouvriraient les digues au déluge, s'ils pensaient que sa venue leur apporterait des épaves à rafler, avant de les rouler, épaves, à leur tour. Le roi des huiles n'a-t-il pas, depuis dix ans, mené de front le double jeu d'ameuter le monde de la réaction contre la Révolution russe, et de tâcher de traiter, contre ce monde, avec elle ?

Timon révélait à Annette les nouvelles puissances qui gouvernent les peuples. Il parlait avec un mépris sans bornes des vieux politiciens de métier et du cercle étroit de passions, de préjugés et d'idées mortes où ils tournent aveuglément. En cela, Annette était d'accord avec lui. Les nouveaux maîtres réalisaient un progrès sur les anciens : ils répudiaient le nationalisme suranné, ils jetaient par-dessus bord son bagage écrasant et imbécile de vanités, de rancunes,

de haines et d'orgueils héréditaires, transmis de père en fils depuis des siècles. Ils faisaient sauter les barrières, ils travaillaient à fonder un internationalisme, d'affaires et de profits.

Mais il ne faut pas longtemps pour découvrir qu'ils substituent au vieux collier usé, rongé, de nouvelles chaînes bien autrement asservissantes. Ils ont élargi la prison ; mais c'est pour y faire entrer des millions d'hommes — non plus seulement ces poignées de professionnels de la politique, qui se disputaient tous les rôles de la comédie — mais tous les comparses, les figurants et le public même, toute la salle. On n'échappe plus. De même que dans les guerres de l'avenir, tous écoperont, et les civils, et les femmes, et les vieillards, les impotents et les enfants — de même dans la prison modèle du capitalisme international, chacun aura son numéro, on ne tolérera plus un seul indépendant... Oh ! sans violence ! Le mécanisme sera si parfait qu'il n'y aura de choix que de s'y soumettre ou de mourir de faim. Libertés de presse et d'opinion seront des chimères de l'ancien temps. Et plus un pays où échapper à l'oppression des autres. Les mailles du filet se resserrent peu à peu autour de la terre.

— « Vous ne m'aurez pas, dit Annette. J'irai plutôt avec les rats. Je rongerai les mailles. »

— « Et où iras-tu ? demanda Timon. Il n'y a plus de dehors où aller. Tout est dedans. »

— « Il y a la mort », dit Annette.

— « Cela te satisfait ? »

— « Non ! » dit Annette.

Elle rageait.

Timon, s'en amusant, insistait sur la solidité du filet. Pas un défaut : et il comptait sous cette rubrique les scrupules moraux dont s'embarrassait encore le vieux nationalisme politique. L'Internationale nouvelle de l'argent laissait aux peuples qu'elle exploitait

et aux arriérés de la politique leurs vieilles grues idéalistes. Elle faisait des affaires, indistinctement, avec l'ami, avec l'ennemi. Elle spéculait sur la guerre et sur la mort de l'une ou de l'autre nation — de la tienne — de la mienne... Telle, cette société des torpilles, où s'associaient les noms des princes de la guerre, des grands seigneurs de la diplomatie, hongrois, allemands, Bismarck, Hoyos, des grands barons des forges anglo-saxonnes, Armstrong, Whitehead, sous la présidence d'un amiral français et sous la coupe d'un Levantin. Quelques *condottieri* d'industries, quelques *gangsters* de la finance, avec, au cou, non pas la corde de la potence qui eût convenu, mais les cravates de tous les ordres de l'honneur du vieil Occident, jouaient leur jeu, non sans éclat, mais sans boussole, parmi les trusts et les holdings de l'Angleterre et de l'Amérique, dont la lourde main s'appesantissait sur l'un et l'autre continents. La puissance des proconsuls ou la roublardise des aventuriers n'excluait pas leur médiocrité. Ils dirigeaient beaucoup moins les forces énormes, entre-choquées ou associées, qu'ils n'étaient dirigés par elles et par leur mécanique mise en branle. Ce jeu aveugle de forces économiques n'en était que plus étouffant. Selon un rythme implacable de flux et de reflux, elles imposaient, alternativement, paix et guerre, fortune et ruine.

Timon étonnait Annette, par la clarté impitoyable avec laquelle il sondait les reins de ces maîtres du monde et la stérilité de leurs accouplements avec l'Argent. C'était surtout en lui le joueur qui n'avait pas assez de dédain pour l'incohérence d'un tel jeu. Quand on prétend à usurper le commandement, il faut savoir ce qu'on veut faire. Ils n'avaient rien en tête — hors commander — c'est-à-dire, dans le langage de ces sacs, amasser. Vienne donc qui leur crève la panse ! Bien que ses intérêts fussent de leur côté, et que tout, dans son destin, fût de lui un ennemi de

la Révolution Prolétarienne, au secret du cœur, il n'était pas sans voir, avec une satisfaction cruelle, ces masses serrées, profondes, organisées, de l'URSS qui se rassemblaient, avant de monter à l'assaut ; et il leur criait, enrôlé, du fond des bois : — « Vas-y ! Au ventre ! » — Mais ce n'était que le sursaut furieux d'un instant. Il ne pouvait pas ! Il était contre eux. Il ne *voulait* pas les comprendre — quoiqu'il en fût capable. Il était des rares de son espèce qui auraient pu leur rendre justice. S'il était né de leur côté, il eût pu faire un de leurs chefs. Peut-être la pensée l'en avait effleuré. Mais les chances de la vie en avaient disposé autrement, et le coup avait été raté, en naissant. N'en parlons plus ! Il jouait un autre jeu. Quel que soit le jeu, il faut le jouer à fond.

Le faisait-il ? — C'était toute la question. Avec sa plasticité de sympathie, Annette avait accepté, comme un postulat, le point de vue de Timon pour le juger. Elle ne songeait pas à lui opposer, pour le moment, d'autres conceptions sociales : à supposer que Timon le lui permît, elle n'en avait pas alors d'assez fermes, d'assez sûres, en ces sujets d'Économie universelle, où son individualisme à larges ailes, mais à ciel restreint, n'avait guère eu occasion de s'aventurer. Elle connaissait bien le centre du cercle — le moi profond — mais assez mal la circonférence. Timon lui élargissait les horizons ; et si peu rassurant qu'en fût le spectacle, sa curiosité d'esprit, avide, ardente, s'y lançait comme une hirondelle. Elle n'avait pas de vieux monde à défendre. Pas de vieux clocher avec son nid. Seulement ses ailes et l'air libre. (Et il y avait bien aussi l'hirondeau : Marc. Mais il était de ses plumes, il ferait comme elle)... Donc, pour l'instant, elle n'était occupée qu'à regarder. Et elle en avait, plein le regard. Quels duels de forces ! Quel bestiaire ! Et l'on se plaignait de l'ennui des temps ! Tas de benêts ! La riche époque !... Oui, elle

ts' n'est pas très confortable. Elle râpe la peau et elle
écorce. Le sang y coule, comme de l'eau. Mais
c'est tellement intéressant ! On n'a pas le temps de
songer à ses maux. Et tout au plus, à ceux des autres.
Fameux spectacle !... Oh ! ce n'est pas une parade
de théâtre. Le décor marche, comme la « marche au
Saint-Graal ». Mais le décor n'est pas seul à marcher.
Avec mes yeux, ce sont mes jambes, c'est tout mon
moi, et le monde entier, qui sont entraînés. Je sens bat-
tre contre mes joues le vent de la terre qui tourne. Où
va son tour ? Où courons-nous ? Je ne sais pas...
Mais quelle course ! Il fait bon vivre, à la proue...

Beaucoup mieux que tous ces hommes, cette femme
percevait, du premier coup, l'écliptique où la masse
humaine roulait, irrésistiblement emportée par des
forces élémentaires. Et sans chercher à leur résister,
mais en cherchant, d'instinct, à s'identifier avec elles,
elle s'efforçait d'épouser cette énergie qui était là,
contre ses flancs ; et, tout jugement de qualité, mo-
rale ou immorale, mis de côté, elle eût voulu l'aider
à se réaliser. Il est Timon. Qu'il soit donc Timon,
tout entier !

Il ne l'était point. — Annette ne mit pas long temps
à s'en apercevoir ; et elle fut la première à s'en sou-
cier. Car Timon n'avait, sous lui, qu'une domesticité
l'attache, sans attachement ; et en face de lui que
ses rivaux, dont le premier souci était qu'il ne pût
conner toute sa mesure. Et lui-même n'en avait cure —
par accès sans durée. Ce colosse était intoxiqué
par les poisons de la puissance. On n'est pas vain-
queur impunément d'un monde infecté jusqu'aux
moelles. A l'étreindre, quarante ans, cuir à cuir, on
prend son suint, ses poux et son typhus. Timon
était un jouisseur, vorace, violent et sans freins. Il
fallait assouvir, et sur l'heure, ses ruts, ses fan-
tasies et ses haines personnelles. Il ne savait pas, il
voulait pas se régler, comme faisaient tels de ces

grands aventuriers, ses rivaux et modèles, le Basile-Lias ou le roi des huiles, ou celui des allumettes, dont le déséquilibre de puissance semblait prudemment basé sur un lancé par une vie domestique mesurée, à l'écart, et qui cherchait à se faire ignorer. Il les traitait de rats, de ladres, et de ronds-de-cuir. Ils étaient, par le fait, des excroissances de la bourgeoisie, des cancs creux sur sa peau, bien plus que des hommes nouveaux. Mais Timon, qui eût pu l'être, se laissait arrêter en chemin par les lianes au ventre et la vase mouvante sous les pieds. Et Annette enrageait : car elle s'était prise, curieusement, de passion pour cette destinée qui pourtant ne lui inspirait certes aucune sympathie, mais elle ne pouvait supporter de voir gâcher une puissance de nature, qui avait su empoigner la victoire et qui la laissait retomber. Et Timon, qui l'ignorait, remarquait, s'amusait de l'intérêt qu'y prenait, plus que lui, sa secrétaire. Il lui en savait gré. De se découvrir un public, qui appréciait sa force, lui était un stimulant qui lui avait trop manqué. Mais c'était bien tard, pour qu'il en profitât !

Oui, il le savait comme elle, il était plus intelligent que ces rivaux, contre lesquels il luttait ; il voyait plus loin qu'eux, et plus vrai, plus à fond. Il voyait leurs faiblesses, et le néant de leurs constructions. Il le faisait voir à Annette, par jets de lumière saisissants.

- « Eh bien alors, patron ?... »
 examinait sa bouche qui frémissait :
 — « Parle, madame Sans-Gêne ! »
 — « Pourquoi n'y mettez-vous pas l'épaule ? »
 — « Afin de les étayer ? »
 — « Afin de les culbuter, et de bâtir à leur place. »
 — « Montre-moi le terrain ! »
 — « Toute la terre. »
 — « Ce n'est qu'une fondrière. »
 — « Est-ce que vous n'êtes pas capable, avec vos... »

de marais, de la combler, d'assécher, s'il le faut, les marais ?
Et quand tout serait dans l'eau, est-ce qu'il n'y en a
pas eu d'autres, dans les temps, qui ont bâti leurs
maisons et leur vie nouvelle sur pilotis ? »

— « Et pour quoi faire ? Pour y pondre, comme
ils ont fait, dans leurs marais, leurs têtards ? Non,
non, c'est bien assez de ceux qui restent ! Je ne
vais pas à y ajouter, ni à perpétuer ma race. Assez
d'une vie ! Je ne recommence pas. Mais celle que j'ai
entends au moins en presser le jus. »

— « Et après ? »

— « Après, la m... ! »

Annette détournait la tête, irritée, le mufle froncé.

— « Mal aux oreilles ? » lui demandait, narquois,
Timon.

— « Non !... Mal au cœur. La nausée. »

Elle lui braquait son regard au front.

— « C'est bien la peine de juger et de mépriser
les autres, qui usurpent la domination sans être ca-
pables de s'en servir, pour faire comme eux ! »

— « Mais moi, je vois ce qu'ils ne sont même pas
capables de voir. »

— « Quoi ? »

— « Leur néant. Le mien. Le tien. Le néant de
tout. »

— « Parlez du vôtre, si cela vous plaît ! dit An-
nette, sèchement. Mais non du mien. »

— « Tiens, tiens, tiens, tiens ! fit Timon, intéressé.

Tu prétends à un traitement spécial ? »

— « C'est mon affaire. »

— « Et tu m'abandonnes à la mienne ? »

— « C'est vous qui vous y abandonnez ! N'est-ce
pas honteux ? Vous avez été de taille à vous colleter
avec tous les risques de la vie. Et vous allez vous
retourner, lâchement, contre le Néant !... Pff !... (Elle
soufflait des lèvres)... Le Néant n'est qu'un ennemi
de plus, comme les autres. Tordez-lui le cou !... Vous

ricanez ?... Lui rendre les armes !... Vous me dé-
goutez. »

Timon, content, lorgnait la chatte irritée qui sem-
blait prête à lui cracher au nez. Son regard en fit
le tour :

— « Dommage, dit-il, que tu ne sois plus d'âge à
prendre ma graine ! A défaut de moi, elle eût peut-
être livré le combat qui te tente. »

— « Pas besoin de vous ! J'ai ma graine. Et ce
combat, j'espère bien qu'elle le livrera jusqu'au bout. »

— « Tu as ton gosse. C'est vrai. Amène-le moi ! »

— « Non ! »

Elle secoua la tête, résolument.

— « Pas digne de lui ? » nargua Timon.

Elle dit :

— « Non ! »

Timon s'esclaffa.

— « Tu me plais, dit-il. Tu n'as pas peur. Il m'eût
fallu une femme, comme toi. Trop tard, maintenant !!
Tu as manqué le train. »

— « Mon train est le bon », dit Annette.

— « Alors, roulons !... Et tu vas voir que je suis
encore d'attaque — faute du Néant qui se dérobe,
lâche anonyme ! — contre ses sacrés fondés de pou-
voir ! »

Suivaient des heures de rude travail, — travail de sape, travail de mines, travail de circonvallation, — en attendant le coup de clairon, ou le klaxon de la charge, et l'assaut... Car Timon, piqué tout de même par les propos de Annette, rentrait en lice et gaillardement joutait avec ses grands rivaux... — Qu'est-ce qu'une Annette faisait là dedans ?... — Elle se le demandait, aux rares moments où le maître la laissait souffler. Mais il y avait alors une telle fatigue, des heures de sommeil à rattraper ! Zut aux pensées ! Laissez-moi dormir ! On se retrouvera demain...

Mais un autre — Marc — ce Marc dont elle se parait orgueilleusement devant Timon — n'attendit pas jusqu'à demain. Il ne lui permit pas de sommeiller. Que sa mère fût devenue la secrétaire de confiance de Timon, le requin Timon, l'écumeur de terres, l'avait jeté dans une consternation, soulevée d'accès de fureur. Il ne l'avait appris que depuis peu, s'étant séparé d'elle, et la boudant ; ce n'était pas dans les milieux de misère où il chassait son pain, qu'il eût entendu parler des relations de Annette avec Timon. Et la première nouvelle qu'il en eut lui vint, à des heures particulièrement tragiques.

Masson, le typo, son compagnon, venait de se tuer. Le malheureux était rongé par les doubles poisons de la syphilis et des gaz, qu'il avait également rapportés de la guerre. Le corps, brûlé, était incapable de soutenir l'assaut furieux de l'esprit. Ses déceptions et ses rancœurs étaient de l'huile sur la torche. Il crachait le sang, en aboiements inutiles pour réveiller, aux meetings, l'indifférence des anciens combattants. Ils se détournaient de lui, irrités; ils lui en voulaient de leur rappeler ce qu'ils préféraient oublier; et plus d'un cachait sa gêne sous l'insulte. Il rentrait de là, épuisé, étouffé par sa douleur et sa rage impuissante, le cerveau en fièvre, que l'insomnie achevait d'affoler. Une netteté hallucinée lui faisait voir le retour de la guerre, que rendaient fatale l'hypocrisie de la paix de rapines et la complicité, par veulerie, du peuple de France. Ce recommencement de l'enfer, d'où il avait cru sortir trois ans avant, lui était impossible à supporter. Et la trahison morale de son peuple lui arrachait toute raison d'exister. Il ne pouvait rien. Et s'il eût pu, pour qui eût-il trouvé encore l'énergie de lutter? Pour ces traîtres, — traîtres à leur cause, traîtres à leur classe? Pour ces lâches? — Une nuit que le désespoir et la toux l'étranglaient, il se coupa la gorge, avec son couteau des tranchées.

Marc le trouva sur sa paillasse repue de sang, comme une éponge, le corps vidé, la gueule crispée, aboyant encore à la trahison des vivants...

Et ce fut ce jour-là qu'il rencontra, dans la rue, près de sa porte, sa mère qui venait lui faire visite. Il ne vit pas la fatigue des traits, les yeux cernés; il vit son rire. Elle lui apportait deux billets de concert; elle les lui tendait; elle se réjouissait d'entendre de belle musique avec son fils. Elle le lui dit, heureuse et essoufflée d'avoir marché trop vite. Il sursauta, il ricana, les mains enfoncées dans les poches, et il dit: — « Non! » Elle ne comprit pas, elle pensa qu'il était pris par

quelque liaison et qu'il ne voulait pas le lui expliquer ; et s'effaçant, elle lui dit :

— « Si tu as quelque ami que tu aurais plaisir à emmener au concert avec toi, prends, mon petit ! Moi, j'irai une autre fois. »

Il lui arracha des mains les billets, il les froissa, et il les jeta dans le ruisseau. D'une voix sifflante, qui s'efforçait de ne pas crier, il lui souffla au visage :

— « Je ne veux rien de toi ! »

Annette en resta, le sourire figé, le cœur glacé. Il ne lui laissa pas le temps de parler :

— « Rien de ce qui vient de ce gremlin, dont tu manges le pain, cet assassin... »

Elle fit un geste pour se défendre :

— « Mon petit, ne juge pas avant d'entendre !... Le pain que je mange est bien gagné... »

Elle lui prenait le bras, affectueusement. Il se dégagea avec violence :

— « Ne me touche pas ! »

Elle le regarda. Il avait un tremblement convulsif.

— « Tu es fou, mon petit... »

Il cria — (il grondait, comme un chien furieux, le museau avancé vers la bouche de la femme, pour que les passants n'entendissent pas) :

— « Il y a du sang sur tes mains. »

Il tourna le dos, et il s'éloigna, à grands pas.

Annette restait plantée à la place où il l'avait laissée, les bras pendants, et elle le voyait s'éloigner. Dans sa stupeur, son regard clair scrutait cette explosion de haine, et il y démêlait des éléments de « *fas atque nefas...* » Une jalousie inavouée... Elle comprenait mal son apostrophe de mélo. Elle regarda ses mains de dactylo. C'était de l'encre, et non du sang qu'il y avait au bout des doigts. Elle n'avait pas vu le sang du mort, qui était encore sous les ongles de Marc... Elle sourit tristement, haussa l'épaule, et s'en retourna...

S'il avait su ce qu'il en était de ses rapports avec Timon ! Mais comment les lui expliquer ? Se les expliquait-elle à elle-même ? Qu'est-ce qu'elle faisait dans cette galère, dans cette guerre de corsaires qui n'était point la sienne et dont l'enjeu, disputé entre des bandes de rapaces, était la terre et l'eau et l'air, dont vivaient elle, son fils, et les millions d'humbles travailleurs ? Elle avait voulu voir. Elle était prise par les yeux, malgré le dégoût et l'aversion, elle était prise au jeu. Elle se faisait l'effet, quand elle y songeait — (jamais le jour, elle n'avait pas le temps ; rarement la nuit, elle dormait, soulevée de fatigue ; de loin en loin, seulement quelques minutes d'insomnie... Stupeur, effroi... « Qu'est-ce que je fais ?... Où est-ce que je vais ?... ») — elle se faisait l'effet d'un explorateur qui est entré dans une jungle ; il a conclu un pacte avec l'un des gros animaux et il s'abrite derrière son dos ; il voit autour de lui ces mêlées de monstres ; son sort est lié à celui de l'énorme bête qui, devant lui, défonce le mur de la forêt et piétine les tigres et les pythons. Elle lui crie : — « Gare à ta droite, gare à ta gauche ! Lève ta trompe ! Écrase et fonce ! » — Mais il s'en faut toujours d'une ligne que le lourd pied ne l'écrase aussi. Le danger constant libère Annette des scrupules de sa conscience ordinaire. Elle songe seulement : — « Être sortie de la forêt !... » Et cette Forêt, elle le découvre à présent, ce n'est pas seulement elle qui y est engagée, c'est l'Europe, c'est le monde. Alors, elle apprécie la masse puissante et les défenses de l'éléphant, qui lui fraie le chemin. Elle n'a pas le temps de le juger, comme elle ferait, sortie de la jungle. Elle n'a pas le temps d'être morale. Il lui faut suivre les gros pieds. Un seul instant de négligence, ou de faiblesse, elle sera dévorée par les rôdeurs ! Elle va, elle va ; mais elle voit et elle inscrit. Elle réglera ses comptes, après, avec elle-même et l'univers...

Elle se doutait bien, dès le début, que tôt ou tard,

son fils lui demanderait ses comptes. Et elle s'apprêtait à les lui fournir. Elle ne lui eût pas dit — (ça ne se dit pas) — que quand, parmi la tourbe des impuissants, des à-moitié, des au-millième, qui ne sont rien, qui ne font rien, qui ne savent rien vouloir ni agir, on a la chance de rencontrer une force entière, issue de l'arbre du mal et du bien, la femme se souvient toujours de l'Appel, d'où est sorti l'immense effort, le déroulement de l'histoire humaine. Même la plus chaste, celle qui livre, non pas son corps, mais son esprit, s'offre à l'homme qui féconde, à celui qui veut et qui agit. Et elle se flatte, en la canalisant, de diriger son action. — Et puis, plus humblement, il y a ce souci de la bonne ouvrière, qui, quelle que soit la tâche où elle se trouve associée, ne peut souffrir que cette tâche soit mal faite, et s'y passionne. Avoir un Timon sous les doigts, son énergie et ses moyens, et, pour je ne sais quels scrupules impuissants, refuser un pareil instrument, — non ! on ne serait pas une Annette... Bonne ouvrière ne boude jamais l'ouvrage... — Elle ne lui eût pas dit tout cela. Elle savait trop que de telles explications n'expliqueraient rien à l'esprit du fils, ce dur esprit de jeune garçon intolérant. Mais elle lui eût dit le bien social qui pouvait sortir de la volonté de combat d'un Timon et de cette puissance bien orientée, — et que sa présence auprès de lui n'était peut-être pas inutile, même à la cause des masses travailleuses et des esprits indépendants. — Mais si elle s'attendait à une discussion assez vive avec Marc, elle ne prévoyait pas cette éruption. Marc ne la prévoyait guère mieux. Il avait été assailli par les forces sauvages, qui rôdaient autour, au fond de son âme. Et à présent, elles ne lui permettaient plus de se déjuger.

Annette lui écrivit un mot affectueux, qui ne faisait même pas allusion à sa brutalité, qui ne reprochait rien, qui s'inquiétait de son état et lui offrait de venir causer. Elle eût voulu s'expliquer loyalement. Elle lui

eût sacrifié, si ses explications ne l'eussent pas tranquillisé, sa situation chez Timon. Mais elle n'allait point plaider coupable, comme ce violent l'eût exigé : elle n'en avait aucune raison. Et lui, ne se souciait point de la raison, ni de la justice, ni d'aucune considération... Point d'égards ! Son emportement voulait qu'elle brisât, sans discussion, avec cet homme qu'il haïssait — et sur-le-champ — en ayant l'air de demander pardon ! Il lui envoya un ultimatum, en trois lignes impérieuses, sans un seul terme d'affection. Elle lut, elle soupira, et son sourire, à elle aussi, se fit dur. Elle avait, comme lui, son orgueil. Elle n'obéissait pas aux sommations. On obtenait tout d'elle, par le cœur ou la raison. Rien, par injonction. Elle referma la lettre et la laissa sans réponse. Et elle reprit sa marche dans la jungle, derrière le bouclier vivant du mammoth... « Quand tu seras d'humeur à causer poliment, mon petit Marc, je t'attendrai. Ne m'attends pas !... » Il faisait de même. Il attendait... — Vous pouvez attendre, tous les deux ! Les deux caboches sont aussi dures l'une que l'autre. Aucune des deux ne dirait : — « Je me suis trompée. »

Qui n'attendait pas, c'était Timon. Il fallait le suivre. Pas de temps à perdre à de stériles débats de conscience ! On n'avait pas trop de tous ses sens, pour ne pas se laisser distancer. Marchons !... « Où me mènes-tu ? » — « Marche toujours ! Tu le verras »... Le sait-il lui-même ? Mais sans le savoir, il a un flair infailible. Ce n'était pas le seul instinct. Timon avait emmagasiné une masse de leçons, et de l'expérience et des livres. Car il avait lu beaucoup plus qu'on ne croyait, et goulûment. Mais beaucoup plus encore que les livres, il avait absorbé les vivants. Il les possédait à fond. Du premier coup d'œil, il savait ce que chacun avait dans le ventre, le point faible, les limites — et le prix d'achat. Il n'avait aucun respect pour les animaux sans carapace,

les chairs molles, les désarmés : pour lui, ils étaient des vils ; il en abusait, sans remords. Quant aux costauds qui lui tenaient tête, c'était le duel au couteau. Entre eux et lui, toutes les armes étaient bonnes. Si la vieille Europe eût été mûre — (ils étaient en train de la pourrir, comme une nêfle sur la paille) — ils eussent rendu des points aux *gangsters* de Chicago.

Mais Annette lui en imposait — et d'autant plus qu'elle ne lui faisait pas de morale inutile. Il la sentait imbrisable, intangible, et pourtant, exempte de préjugés. Elle ne bronchait pas devant les pires spectacles. Elle les jugeait, d'un regard net et péremptoire. Sans faire intervenir aucun principe. Elle n'avait pas besoin de béquilles morales ou religieuses. Elle avait ses yeux de femme, fiers et tranquilles. Ils ne clignaient pas. Ils ne mentaient pas, ni à elle-même, ni à celui qu'ils pénétraient. Et leur absence d'illusions n'altérait point sa solidité allègre. Elle aimait à vivre, mais elle n'eût pas (il en était sûr) prolongé sa vie, d'une heure, si on lui en avait fait une condition lésant ses droits — (« Ses droits ! » Timon narguait... « Je les écraserais, entre deux doigts !... » Mais il savait que, même écrasée, il lui en resterait, comme du dard de l'abeille, le fier regard qui le défie)... Rude typesse, armée, comme lui, magnifiquement, pour la lutte !... Mais elle ne tenait pas, pour elle-même, pour elle seule, à la lutte. Elle était femme. Il lui fallait, afin de s'y intéresser, avoir un homme pour qui lutter : fils ou amant — ou, à défaut, maître. Un homme avec qui elle fît corps. — Ainsi, Timon la voyait, brutalement. Elle se fût cabrée contre l'affront. Mais ce n'en était pas un, au jugement de Timon. Il jugeait d'elle, par ses yeux de mâle pour qui la femme vaut ce qu'elle vaut par rapport à l'homme. Elle ne peut avoir d'existence par elle seule. Et que cette Annette, faite pour la lutte, eût besoin d'un homme pour s'y incorporer, comme la lame cherche le manche et la main qui tient

le manche du couteau, — il l'en estimait davantage. Il appréciait la lame, en connaisseur.

De ce seul fait, il la ménageait. Il ne l'employait pas à se curer les ongles. Il était amené, quand il l'avait en main, à surveiller sa propre action. Sa seule présence lui était un frein, elle l'arrêtait au seuil de certains abus.

Mais la nature ne s'arrête que pour mieux sauter.
Et quand c'est celle d'un Timon, gare aux bonds !

Parmi ses vices, dont la collection n'était pas mince, Timon avait celui de la boisson. Il n'était pas sensible au raffinement des poisons ; il pratiquait la lourde intempérance du porte-faix, qui porte aussi bien le vin que la barrique. Il n'était jamais à jeun ; et son génie, si l'on peut dire, ne prospérait qu'en étant plein. Il était assez maître de sa cuve, pour en connaître le degré et mesurer jusqu'à quelle ligne il pouvait *coram populo* laisser monter la fermentation, non seulement sans dangers pour ses opérations démagogiques, mais même avec profit : car il tirait parti de ses fumées, comme cet autre qui fit de la vapeur la domestique de nos manies. Mais il lui fallait aussi, de loin en loin, ses heures de décharge, où la chaudière expulsait l'excès de pression : sans quoi, gare à l'explosion ! Généralement, il organisait ces détentes à huis-clos, autant que possible hors de Paris, en lieux gardés et inconnus : s'il se produisait quelques dégâts, on s'arrangeait pour les faire disparaître.

Annette en savait assez, par ses expériences encore fraîches aux Balkans, pour imaginer ce qui se passait, et dont l'écho arrivait, grossi, écarquillé, peureux,

envié, dans les salles de rédaction, pendant les fugues du patron. Quand il revenait, alourdi et assombri comme une nuée qui vient de crever et qui remonte en brume épaisse de la terre, Annette fronçait le sourcil, hostile, glacée, en feignant l'impersonnalité d'une machine qui exécute ce que le maître lui imprime. Il savait très bien ce qu'elle pensait. Ce lui était un divertissement. Il eût cherché à la faire parler. Mais elle se garant. Il n'était pas prudent d'ouvrir la porte. Une fois entrée, elle ne répondait plus de la façon dont elle en sortirait. C'était justement ce qui le tentait.

Pendant plusieurs mois, tacitement, il avait, comme elle, reconnu cette convention d'une porte de sûreté, bien fermée, entre lui et elle. Sur ces régions de sa vie, ces terrains de chasse, il ne tenait pas à introduire cette femme au flair trop aiguisé ; elle l'eût gêné : il la ménageait. — Et puis, peu à peu, plus sûr d'elle, il ménagea moins ; il eut envie de cela même qu'il écartait : lui mettre le nez dans ces marais et voir un peu la grimace qu'elle ferait. Au fond, toujours le mortel prurit de dégrader ce que secrètement on estime pour s'y être refusé...

Il commença par provoquer Annette dans son silence ; il essayait de piquer sa curiosité ou son amour-propre. Il lui disait :

— « Hein ! tu as peur ?... Tu aimes mieux ne pas savoir ?... Hé ! la Vertu, c'est plus commode... On ne risque pas d'être tenté... »

— « Et par quoi donc ? Et par qui donc ? » répliquait-elle, dédaigneuse.

— « Tu es trop sûre. C'est à bon compte !... J'aimerais à te voir, une fois, perdre la tête. »

— « Moi, je l'ai trop vu. Et grâce à Dieu, j'ai passé l'âge. Je n'ai pas envie de retourner. »

— « Puisque tu as passé la barrière, qu'est-ce que ça te coûte de regarder de l'autre côté ? Qu'est-ce que tu crains ? »

Elle lui jetait un regard noir.

— « Vous le savez. »

— « Peut-être. Mais j'aimerais à te l'entendre dire. »

— « De vous mépriser. »

Il rit durement :

— « J'imaginai que c'était chose faite, depuis longtemps. »

— « Mais au delà de ce que je puis supporter. »

Elle avait les deux poings sous son menton. Elle l'amusait... Tout de même, il eut envie de la gifler. Il se leva, et il marcha, pour faire passer la fantaisie. Il s'arrêta, face à Annette :

— « Je veux donc voir jusqu'où tu peux... La prochaine fois que je ferai la fête, je t'emmènerai. »

— « Non, non, patron, ne faites pas cela !... Je vous en prie... Ce n'est pas un jeu que l'on peut jouer... Je vous ai parlé sans réflexion, je vous ai blessé, je vous demande pardon... »

Il ricana ; et ils reprirent le travail. Elle pensa qu'il avait oublié. Mais une dizaine de jours après, Timon lui dit :

— « Cette nuit, tu ne rentreras pas chez toi. Je t'emmène à La Garenne, dans mon auto. »

Elle protesta. Il ne voulut rien entendre.

— « Tu n'as personne qui t'attende. Tu es à mes ordres. J'ai besoin de toi. »

Elle lui dit :

— « Patron, c'est grave. Réfléchissez !... Il en peut coûter cher à vous et à moi. »

Il goguenarda :

— « À moi ? »

— « Oui, à vous aussi. Car je suppose que vous n'êtes pas assez bête, pour perdre gratuitement une aide comme moi, dont vous êtes sûr. »

— « Si j'en suis sûr, pourquoi la perdrais-je ?... Et puis, ma fille, si tu te crois irremplaçable, tu t'abuses. »

— « Bien ! A votre aise ! »

Elle se remit à sa machine, la bouche serrée. Elle était décidée, à la fin de la journée, à rendre au maître son tablier. Et en même temps, son amour-propre lui soufflait : — « Tu n'es guère brave ! Tu détales. N'es-tu pas de force ?... » Elle eût mieux fait de ne pas l'écouter. C'est le diable, en chaque femme. Timon le connaissait. Il ne disait rien ; mais son regard narguait : — « Tu as peur... Ma pauvre vieille, et de quoi donc ?... »

Elle n'eût pourtant pas cédé si, le soir venu, quand ils achevaient le travail, une jeune femme n'était entrée. Très jeune, très frêle et très jolie. Elle avait encore l'air d'une enfant. Annette vit que Timon l'attendait. Elle était très intimidée. Parée comme une petite châsse, elle semblait neuve et gênée dans ses jolis et frais atours. Timon dit à Annette :

— « Fini, le turbin !... Prépare-toi ! »

Et il sortit, pour un moment. Annette, se levant, s'enfonçait sa cloche sur la tête, grondant tout haut entre ses dents :

— « Tu peux m'attendre, je n'irai pas. »

Elle sortait, en coup de vent, lorsque la petite visiteuse, à qui elle n'avait plus prêté attention, la retint timidement par le bras, chuchotant :

— « Oh ! Madame, est-ce que vous ne venez pas ? »

Annette la regarda :

— « Qu'est-ce que ça vous fait ? »

La petite, sans s'expliquer, disait, lui serrant le bras :

— « Venez ! »

Annette, encore froncée, fixait l'enfant, se détendit, sourit de ce brusque accès de confiance. Elle regarda mieux. Il y avait dans ces yeux un muet appel. Par un de ses absurdes élans, elle se sentit immédiatement la poule couveuse qui ouvre l'aile. Rien qu'un éclair. Mais ce fut le moment où Timon, rentrant dans la

chambre, saisit d'un regard la situation, et, raillant à froid, dit à Annette :

— « Tu seras le chaperon. »

Annette n'était pas encore décidée, quand elle se trouva hors de la maison, devant la portière ouverte de l'auto. Cette petite, qui, sans la connaître, se fiait à elle, implorait l'aide... Elle monta.

Elle ne retint pas grand'chose de ce qui se dit en route. Le patron se carrait devant, bloquant de sa masse l'ouverture. Les deux femmes étaient assises au fond. Elles ne se parlaient pas. La petite crispait ses doigts sans réflexion dans les plis de la robe de Annette. Celle-ci profita d'une minute où Timon, se souvenant d'un télégramme à expédier, faisait arrêter l'auto devant un bureau de poste de province, pour arracher à sa compagne quelques lambeaux d'explications. La petite était d'une famille d'ouvriers italiens des Marches, émigrés en Languedoc. Un rabatteur l'avait dénichée dans une boutique de confiseur. Il avait fait miroiter à ses yeux un prix dans un de ces concours de beauté, qu'organisent des maîtres-maquereaux, entrepreneurs de royautés. Faute du prix, la compensation était venue sous la forme d'un engagement dans un music-hall, d'où elle aurait voulu fuir à toutes jambes, le premier soir qu'elle s'était vue étalée nue aux regards voraces de la salle. Au lieu de fuir, elle était tombée dans un tel état d'inhibition qu'elle semblait paralysée : rien n'y avait fait, ni les rires, ni les bourrades de son *manager*. Mais si le spectacle de cette brunette, ployant le cou, tournant la tête sur l'épaule, les bras gauchement collés au corps, avait déchaîné l'hilarité des spectateurs, il n'avait pas été perdu pour le regard de Timon : il avait fait choix de la victime. On l'avait, quelques semaines, embauchée, dressée, parée, dans une soi-disant officine de modes; et, à la date convenue, on en faisait livraison. La petite ne savait rien de Timon que ce qu'elle en avait entendu

dire en termes mystérieux : c'était assez pour trembler ; et l'aspect de l'ogre l'avait achevée. Certes, elle n'était pas sans se douter de ce qu'elle allait chercher ! Et il ne fallait pas s'exagérer l'innocence de la victime. Si elle ne savait, en s'offrant au sacrifice, ce qu'il serait exactement, elle était prête au sacrifice. Tout pour sortir de la pauvreté ! L'Iphigénie n'ignorait point qu'elle n'en sortirait pas sans payer. Mais son imagination de petite paysanne n'avait point prévu l'encaisseur. Dans le premier émoi (on ne calcule pas !), elle s'était jetée vers la première protection qui se présentait. C'était absurde, puisqu'elle ne connaissait pas Annette. Mais les bêtes traquées flairent autour d'elles la moindre parcelle de pitié. — Tout cela fut deviné, beaucoup plus qu'exprimé, en un désordre de mots précipités, où l'italien se mêlait au français. Ce qui avait achevé de conquérir la confiance de l'enfant fut que Annette lui répondit aussitôt dans sa langue. Ce fut comme si lui venait le souffle de son Adriatique. Elle lui baisa le creux des mains :

— « *Bella buona signorina, mi rimetto nelle sue mani, come nelle santissime della Madonna!...* »

Timon rentrait.

Ils arrivèrent, après trois heures, par nuit noire, à un château dans une forêt, qu'entouraient plusieurs kilomètres d'enceinte. Impossible de savoir le nom du lieu. Timon avait plus d'un de ces rendez-vous de chasse et de plaisirs, disséminés en France et au dehors. Ils furent aussitôt reçus et encadrés par une domesticité silencieuse. Après que les femmes eurent été conduites dans leurs appartements séparés, afin de refaire leur toilette, on vint respectueusement les chercher et les conduire aux salons du rez-de-chaussée où le souper était préparé. Il y avait là une table ronde de deux douzaines de convives, hommes et femmes de divers pays. On ne prenait pas souci de présenter. Ces hommes se connaissaient. Et pour les femmes, il n'importait

pas qu'elles connussent, ni peut-être qu'elles fussent connues, — sinon en particulier. Annette remit leurs noms sur trois ou quatre durs visages, qu'elle avait vus défiler chez le patron; et bien entendu, ils la reconnurent. Ils ne furent pas sans surprise de sa présence. Ils ne savaient pas quels étaient exactement ses rapports avec Timon; et dans le doute, ils lui témoignaient des égards, un peu boiteux. Annette les recevait comme son dû, et ceux qui clochaient, les remettait au pas, d'un port de tête indifférent, un peu hautain, qui avait l'air de ne point entendre. Son regard ne perdait pas son temps. Il explorait les vies tapies sous les visages. Elle les cataloguait, aidée des souvenirs de ses entretiens avec Timon, et des portraits qu'il lui avait faits. Elle reconnaissait ce vieux monsieur, au crâne ridé, qui semblait rire et guetter de tous les plis de son occiput, comme de ses petits yeux aux bords rouges, maigre, voûté, frileux, l'air d'un petit bourgeois retraité, — un roi des métaux américain. — Et cet autre, bourgeois, grand bourgeois, bien français, guindé, collet monté, avec des allures de notaire et de commandant en civil : un maître de forges et député. — Plus loin, ce beau garçon, au teint hâlé, aux larges épaules à l'étroit dans le frac, avec un sourire enjôleur et des yeux d'acier, qui échangèrent du premier contact avec Annette, un gai salut de camarade : de quelle nation était-il? Il parlait toutes les langues, avec un accent irlandais, l'air très franc, mâle et câlin... Un mot de Timon à Annette lui désigna ce fameux agent de l'*Intelligence Service*, qui, sous tous les déguisements, fait et défait les royaumes, en Orient. — D'autres agents ne manquaient point, dans la respectable compagnie. Il en était qui portaient un grand nom : — un gentilhomme aux belles manières, le crâne étroit et allongé, altier, courtois, distrait, — d'autres, moins relevés, qui pouaient le dollar : l'un venait d'arroser, à une conférence Genevoise du Désarmement, la presse d'alarme

que l'Amirauté américaine chargeait d'assurer le succès d'un programme de nouvelles constructions navales. — Un petit gros, plein de faconde du Midi, qui fleurait l'ail et l'œillet, mariait don Quichotte avec Sancho, se répandait en effusions, en protestations de dévouement, serrait les mains dans ses mains moites, à grosse bouche baisait avec bruit les paumes de Annette, en lui faisant le dos rond, lui vantait Timon, avec emphase, avec extase, et presque des larmes dans les yeux ; il mêlait à table dans ses propos à l'érotique le mystique : — un maître-chanteur, forban de journaux... On ne savait pas à quel degré la canaille-rie cédait le pas à la sincérité : il n'en était pas lui-même toujours sûr. Car la belle âme et le salopard étaient, par on ne sait quel décret divin, accouplés en lui, pour la vie. Ils se démêleraient seulement, au Jugement Dernier. En attendant, il y avait profit, pour les maître et rivaux de céans, à employer ses talents ; il y avait surtout danger à se refuser à les employer. — Toute l'assemblée n'était pas trop rassurante. Mais les parties, comme celle de ce soir, étaient pour tous une trêve de Dieu. Il faut bien jouir, quand on est homme, par détentes, de la compagnie des hommes, fussent-ils ennemis, mettre en commun leurs bonnes fortunes et leurs exploits. Leurs rivalités mêmes n'étaient-elles point, après tout, leur meilleure raison de vivre ?

Et ils avaient plaisir, pour quelques heures, à se retrouver, armes au repos, autour d'une table, en s'observant par-dessus les plats et les épaules nues des femmes, sans négliger le contenu des robes et des plats — (à part le dyspeptique roi des métaux américain, pour qui les vins et les femmes ne paraissaient pas exister, et qui s'en tenait à son régime, méticuleusement suçotait son œuf à la coque, et s'humectait d'eaux minérales).

Nous ne décrivons pas les femmes : elles faisaient

partie du repas, et le menu ne nous intéresse pas. Elles étaient belles ou laides, mais toutes de choix, pas toutes jeunes, mais toutes propres à exciter l'appétit; point toutes vénales : plusieurs avaient un métier, de théâtre ou de plume ; mais toutes avaient la vocation. La petite novice d'Ancône était la primeur de la table. Annette étonnait, en ce milieu. Et Timon lui-même parut en éprouver quelque gêne ; il eut maintenant le regret de l'avoir amenée.

Mais ce fut elle qui trancha la situation. Aimable et fière, elle fit les honneurs de la table. On eût dit que la maison fût la sienne. Et Timon la laissa faire. Assise en face de lui, elle se trouvait entre le vieux monsieur ridé, très occupé de sa santé, qui lui parlait de ses petits-enfants, d'œuvres charitables, de pouponnières : on eût dit un Vincent de Paule ; — de l'autre côté, le beau garçon, qui, dans le creux de l'oreille de sa voisine, ne se gênait pas pour traiter le bon vieillard de vieux caïman, et qui contait allègrement quelque aventure de déguisement chez les Arabes ou bien dans l'Inde : il se montrait très connaisseur en robes, fards et onguents... Mais ses voisins n'empêchaient pas Annette de surveiller le reste de la table ; elle dirigeait, sans en avoir l'air, et le service et la marche des entretiens. Les domestiques n'avaient eu besoin que de quelques minutes pour chercher l'ordre dans son regard ; et, le plus fort était que les convives avaient pris le ton, sans qu'elle parût le leur donner. Il s'en fallait que la musique visât à la correction académique. Annette était trop bonne Gauloise pour ne pas connaître les justes droits d'une libre assemblée, et même, puisqu'elle y participait, pour ne pas les regarder comme siens. Elle savait tranquillement détailler, sans appuyer, de sa voix chaude et bien timbrée, quelque malicieuse histoire. Et plus d'un, parmi ces hommes qui l'écoutaient, avaient assez d'exercice de l'esprit, pour goûter la mesure des mots dans la licence du récit. Timon était

secrètement flatté du succès, qu'il n'avait pas prévu, de sa pouliche ; il la voyait sous un nouveau jour ; il appréciait en connaisseur « l'honneste dame » qui, sans passer la ligne du trop ou du trop peu, jouït si dextrement de la langue — et du palais : car elle ne boudait point devant son assiette. Elle était propre à tous les combats, et dans tous elle gardait l'équilibre. Le beau du compte était que, sans efforts, elle le faisait garder aux autres.

Mais, tout de même, ils n'étaient pas venus pour cela ! Et à la fin, se levant de table, Timon, prenant à part Annette, avec des égards qu'il ne lui avait jamais montrés et quelques rudes compliments qui ne furent pas sans la flatter — (quelle femme y est insensible ?) — l'invita à se dispenser de la suite peut-être bruyante de la soirée et à aller se reposer dans l'appartement qui lui avait été préparé. Elle comprit bien qu'il l'engageait à leur laisser le champ libre ; et il appuyait un peu trop sur les droits que son âge lui donnait au repos, après une fatigante journée. Mais sous le lourd manque de galanterie, il y avait une attention affectueuse et même une nuance de respect, auquel il ne l'avait pas habituée. Elle lisait dans son regard qu'il cherchait à lui éviter le risque probable d'incidents, où sa présence serait déplacée. Elle lui en savait gré. Et d'autant plus que la première intention de Timon, en l'amenant, avait été de lui en imposer l'affront. — Il y avait bien cette petite, sur qui elle s'était promis de veiller. Mais (n'exagérons pas la naïveté !) elle se rendait compte que c'était un rôle ridicule : on ne venait pas ici pour garder les demoiselles ! Et ce n'était pas au moment où Timon, lui rendant les armes, semblait lui dire : — « Pardon ! ta place n'est pas ici. C'est toi qui avais raison », — qu'elle allait lui répondre : — « Je reste, pour sauver la vertu... » De qui ? De ces brebis ? Elle n'aurait plus ensuite qu'à postuler des galons dans l'Armée du Salut... Elle rit et dit gaîment :

— « Merci, patron, de me relever de ma faction !
Je vous passe le mot. »

— « Et quel est-il ? »

— « La tête claire. »

— « Claire de tête. Oui, c'est bien le mot qui t'habille. Va te coucher, claire de lune ! »

Ils se quittèrent affectueusement. Avant de quitter le salon, pour mettre en repos sa conscience, elle chercha des yeux sa protégée. Elle l'aperçut, dans un groupe, riant, fumant, un tantinet allumée (deux doigts de boisson lui tournaient la tête); elle ne prêta aucune attention à la sortie de Annette.

Annette se croisa, sur le seuil, avec le vieux monsieur américain, qui n'était pas plus curieux qu'elle de la suite de la soirée, et qui, comme elle, s'en allait se mettre vertueusement au repos. Il la gratifia d'un petit salut d'entente et d'un clignement d'yeux qui l'approuvait. Elle se retira dans sa chambre, au premier, au bout d'une aile tranquille de la maison, dont les fenêtres donnaient sur le grand parc. Elle était lasse, et eut plaisir à étendre son « clair de lune » (elle en riait) dans les draps frais. Elle n'était point mécontente de sa soirée. Elle ne s'était pas trop mal tirée, pour son âge, d'un jeu qui n'était pas sans dangers... « Pour son âge !... » C'était son âge qui l'avait aidée à s'en tirer. Mais, pour les autres, comment le jeu finirait-il ? A qui perd gagne, selon les règles ordinaires !... « Bah ! je suis bien bête d'y penser... » Elle prit, sans choisir, dans une petite bibliothèque vitrée près du lit, un volume finement relié, pour se distraire; elle lut un peu, sourit, songea, et, les doigts encore dans les pages, elle s'endormit...

Une heure passa, deux heures peut-être, sans qu'elle eût fait un mouvement. Quand elle émergea (c'était encore la pleine nuit, la nuit d'été, claire, sans lune), elle était comme précédée d'un appel lointain et d'un remords. Le lit moelleux l'engloutissait, lui disait :

— « Ne bouge pas ! Reste ! » — Mais une vague inquiétude montait. Elle s'appuya sur son coude... L'agitation ne venait pas seulement du dedans. Il y avait des bruits et des lueurs indistincts, dans la nuit. Elle tendit l'ouïe. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre... « La tête claire, ils ne l'ont plus !... » Elle haussa l'épaule et se renfonça... Tout de même, ils allaient fort !... On entendait des hurlements. Et un concert de chiens aboyants... Elle se leva, ouvrit la fenêtre... La chambre était à l'encoignure de l'aile gauche, dans un rentrant ; et sur sa droite, la masse toute proche du bâtiment principal lui masquait la perspective des jardins. Elle apercevait seulement, au faite du rideau d'arbres, les reflets de lueurs, qui couraient. Et le fracas d'une trompe de chasse, avec les abois qui redoublaient... Des cris aigus... Elle se vêtit hâtivement, et sortant de sa chambre, elle chercha dans le corridor une fenêtre d'où l'on vît... Elle trouva, près du grand escalier, une porte à balcon sur le devant. Elle regarda et crut rêver...

Des valets de chasse, torches en main. Des chiens brillant, qu'on tenait en laisse, dansant une danse de St-Guy. Et sur les pelouses, des femmes nues, qui détaient... La chasse de Diane... Mais ici, c'était Diane qu'on chassait... Et d'un bosquet, débouchèrent, au milieu des rires et des fanfares, quatre chasseurs en habit rouge qui portaient, sur les épaules, comme une biche, attachée des quatre membres à une perche, une nymphe nue, tête pendante, qui, pour dire vrai, ne criait point en style des dieux : une forte fille de Jordaens, qui bavait de rage et s'étranglait. Le cénacle des spectateurs en gaité se tenait les côtes et ripostait par des paroles qui n'étaient pas non plus ailées...

Le premier sentiment de Annette, en voyant du balcon la chasse nocturne, fut :

— « Les idiots !... Et voilà ce qu'ils ont inventé !... Ces croquants (jamais le nom ne fut si bien appliqué !)

qui s'imaginent jouer les Borgia!... Ces grosses cervelles allumées d'images de romans-feuillets!... Leur poésie : Dumas papa et Octave Feuillet... Sont-ils cocos!.. Les derniers romantiques de la *Tour de Nesle*...»

Mais son mépris n'eut pas le temps de s'attendrir sur leur bêtise... Voici qu'on amenait, au bord de la pelouse, une autre victime, qui, elle, prenait la Tour de Nesle au sérieux!... La petite naïade Adriatique, mourant de peur, se cachant le visage dans ses mains, et étalant sa fine et frêle nudité... Annette se rendait bien compte que le jeu cruel resterait un jeu, que la meute hurlante ne serait point lâchée, et que la chasse de Diane ne coûterait aux nymphes que la peur; (honte et pudeur n'entraient pas en ligne de compte : c'était payé...) Mais c'était trop déjà pour la pauvrete, courbée d'effroi, prête à tomber sur les genoux, qu'entoureraient les gambades des chiens et le chœur brutal d'hommes avinés. Annette sursauta de colère, quand elle vit Timon appliquer le large revers de sa main sur le derrière grassouillet de la figurine de Saxe, en lui cornant aux oreilles :

— « File! Ou tes fesses feront le souper de mes chiens ! »

Annette ne s'accorda pas une seconde pour réfléchir. Elle descendait déjà, courant, l'escalier, sans s'apercevoir que ses pieds étaient nus. Elle déboucha sur l'esplanade où étaient groupés les invités, à l'instant même où la petite, terrorisée, s'envolait à bonds éperdus sur la pelouse, au milieu des acclamations des spectateurs enchantés. Et Timon, tenant au collier son grand chien, attendait le moment pour le lâcher. Annette connaissait le chien, elle savait qu'il n'offrirait aucun danger, c'était un grand gamin fou, bousculant tout, point méchant. Mais la biche en fuite ne le savait pas. Annette se fraya violemment passage, parmi les gens étonnés, et faisant irruption devant Timon, elle l'empoigna par les revers de son habit :

— « Assez ! Timon, tu es ivre ! »

Timon roula des yeux terribles et, lâchant le chien qui s'élança à la poursuite, il assena son poing sur la bouche de Annette. Elle recula sous le coup, mais lui tenant tête, dans le brusque silence qui s'était fait, elle articula :

— « Tu as le vin lâche. »

Sa bouche saignait. Timon relevait son terrible poing. Mais il vit cette bouche. Son poing retomba. Et par derrière, en quatre enjambées, venu vers lui, le beau garçon de *l'Intelligence* lui emboîtait le poignet dans sa pince. Timon restait muet et pétrifié... Sur la pelouse, la petite hurlait à l'aide. Le grand chien l'avait rattrapée, de ses deux pattes sur les épaules jetée à terre, roulée, boulée; et tout joyeux, il gambadait, tirant la langue et aboyant... Annette, lançant à Timon un dernier défi, lui tourna le dos et courut vers l'enfant renversée. Elle n'eut pas de peine à la délivrer : le chien la laissait faire, dansait autour, heureux, attendant qu'on le félicitât. Mais il ne fut pas facile de rassurer l'épouvantée. Elle se croyait morte déjà. Annette la releva, de force, essuya avec ses mains et son linge ce jeune corps mouillé de pleurs, de rosée nocturne et de la salive du vainqueur. Et l'enveloppant, comme elle pouvait, dans sa houppelande, serrée à elle, nues ou demi-nues toutes les deux, elle la ramena, tremblante encore, vers la maison. L'esplanade s'était à peu près vidée. Timon avait donné des ordres, et disparu. Restaient seulement quelques valets, porteurs de torches, qui s'empressèrent à leur frayer passage, et dans le hall, à distance, quelques curieux, lorgnant la rentrée singulière de la Junon, bouche sanglante, tête altière, qui ne daignait s'apercevoir de leur présence. Elle soutenait la poulette blottie sous son aile. Un vieux domestique très correct, que rien ne semblait pouvoir étonner, les escorta respectueusement dans l'ascenseur, jusqu'à la chambre de Annette.

Annette, que la petite suppliait de ne la point quitter, fit coucher sa protégée dans son lit. Et ce fut alors qu'elle s'aperçut, par le rond rouge laissé sur le jeune front par son baiser, qu'elle avait la bouche blessée. Elle la lava, l'examina : une de ses bonnes dents, une canine, était brisée. Blessure de guerre. Elle avait de la chance que le reste de la mâchoire eût résisté ! Mais l'ennemi avait fui. Elle couchait sur le champ de bataille. Elle s'étendit près de la petite, qui, après avoir beaucoup pleuré, s'endormit d'un sommeil agité. Elle, ne dormit pas un instant. Elle avait des douleurs lancinantes à la face et des points de feu dans les yeux. Elle eut le temps de ruminer le plan du lendemain.

Le lendemain était commencé. L'aube s'annonçait. Annette se leva avant six heures, fit sa toilette, elle sonna, donna des ordres, se prépara, puis elle réveilla sa compagne, qui retombait sur l'oreiller :

— « Hop ! tu dormiras dans l'auto... »

Il fallut presque l'habiller. La main de Annette l'entraîna. Elles trouvèrent en bas, devant la porte, la puissante voiture de Timon. Annette parlait, agissait en maître. Et soit que son ton en imposât, soit que plutôt Timon eût donné des instructions, on s'inclinait comme si elle l'eût été. La petite se rendormit presque aussitôt, lourde des peines et des vins de la nuit ; Annette lui cala la tête contre les coussins ; et les yeux las, elle regarda, rêvant, glisser comme une bande de cinéma, la route blanche entre les haies, les champs, les villes, les fumées — et ses combats avec la vie. Elle déposa à son adresse de Paris sa pupille, enfin réveillée ; et elle rentra chez elle prendre un repos bien gagné.

Le sommeil lourd était entrecoupé d'éclaircies où ressurgissait, dans le bourdonnement de sa meurtrissure, la conscience nette d'une seule pensée bien arrêtée : — « Fini, Timon !... » — Et cependant, elle ne fut

aucunement étonnée, lorsque, vers la tombée du soir, s'étant enfin paisiblement assoupie, elle fut tirée de sa torpeur par le timbre de la sonnette. Elle n'hésita point entre les noms des visiteurs. Et s'étant levée pour ouvrir, il lui parut tout naturel de voir encadrée dans le chambranle de la porte la puissante carrure de Timon. Ils n'échangèrent aucun salut. Elle fit le geste : — « Entrez !... » et passa devant. Il la suivit, se mettant de profil pour passer par le couloir étroit. D'un tour de main, elle referma le lit ouvert. Mais aucun regard à son miroir. Elle resserra seulement sa robe de chambre, indiqua un siège bas à Timon, s'assit dans le fauteuil près de la fenêtre et, sans un mot, elle attendit. Rien dans le visage de Timon ne trahissait ses intentions. Il était sombre et sourcilieux. Il savait ce qu'il avait à dire. Il entendait ne pas apporter d'excuses. Mais quand il vit, dans cette face aux yeux sévères, la bouche tuméfiée, il oublia ce qu'il venait dire, il ne vit plus que cette bouche et, gauchement, pour parler, il demanda des nouvelles de sa santé. Elle dit froidement : — « Bien » — sans se donner la peine de rien ajouter. Et comme après quelques instants à s'observer, elle voyait ses yeux toujours collés à la blessure, elle lui dit, la désignant :

— « Du beau travail !... Vous êtes content ?... »

Et elle montra la dent cassée.

Timon serra les poings, avec colère, et gronda contre lui :

— « Salaud !... »

Annette continuait de le toiser. Il dit :

— « Injurie-moi ! »

Annette dit, dédaigneuse :

— « C'est inutile. Vous vous en chargez, pour moi. »

— « Qu'est-ce que je puis faire ?... Te payer ta dent ?

Ça ne suffit pas... Si une de mes dents de chien pouvait la remplacer !... »

— « Non, fit Annette, ne parlons pas de chiens !

Timon s'agita, décontenancé.

— « Qu'est-ce que tu veux ? Une indemnité ? »

— « Vous feriez bien, pour commencer, de me demander pardon. »

Demander pardon n'était pas dans les habitudes de Timon. On écrase, ou on est écrasé. Le pardon qu'on demande ou qu'on donne n'a point cours : c'est temps perdu. Il eût trouvé plus naturel que Annette lui cassât une dent. Elle vit son hésitation et dit :

— « Mais n'en faites rien, si la pensée n'en vient pas de vous ! Je m'en soucie ! Et j'aime mieux vous prévenir que cela ne changerait rien à ma décision. »

— « Et quelle est-elle ? »

— « Ne plus avoir affaire à vous. »

Timon remua ses terribles sourcils ; on voyait qu'un combat se livrait sous son front et dans ses mains qui se crispaient. Puis, il dit :

— « Je ne puis pas t'y forcer... Ah ! je ne dis pas que si je pouvais... » (Et ses mains recommencèrent à s'agiter. Annette le vit en Assurbanipal, et elle, l'échine sous son pied...) « Mais si pourtant je te le demandais?... »

Il fut sur le point de lui dire : « Combien veux-tu ? » Mais son instinct l'avertit que parler d'argent en ce moment serait le plus sûr moyen de rompre. Il dit, il fut étonné de s'entendre dire :

— « Si je t'en priais !... Si je... »

Depuis un moment, il fixait le pied nu de Annette à demi sorti de la babouche, qu'elle balançait, les jambes croisées, distraite, hautaine. Et avant qu'il eût le temps de réfléchir, il s'était penché, il l'avait saisi et il appuyait dessus sa bouche lippue.

Annette ne se donna pas davantage le temps de penser. Elle ne modéra point sa répulsion. Elle dégagea violemment, avec courroux, son pied du mufle qui se permettait, même par hommage, d'en prendre pos-

session ; et en l'arrachant, elle lui érafla rudement les lèvres. Elle était furieuse. Lui, aussi. Il gronda :

— « Je te dégoûte donc bien ? »

Elle souffla :

— « Oui ! »

Ah ! comme il eût joui de la broyer !... Mais il se dompta, et la grosse tête, vaincue, s'inclina :

— « Pardon ! »

Annette se vit, à son tour, en Assurbanipal. Et c'était elle qui écrasait sous son talon le crâne rasé du roi nègre. Seulement, la vision d'un instant... Ce fut comme si elle l'avait fait. Ses orteils dressés en frémissent de satisfaction. Elle dit après, apaisée :

— « Les honneurs du pied... Fin de la chasse... Allons, Timon, terminons-en avec cette histoire ! »

Timon, relevant la tête... (Cette sacrée femme l'interloquait)... vit la bouche de Annette, — la blessure, qui s'éclairait d'un sourire dur... Tout de même, le pont rompu était rétabli. Il y passa.

— « Terminons-en ! Je te prends au mot. »

— « Je ne l'ai point dit. Je n'ai point fait mes conditions. »

— « Tu ne pars plus, » dit-il, assuré.

— « Je n'ai rien dit. »

— « Tu viens de parler de conditions. Je les accepte. Tu ne pars donc plus. »

— « Je resterai donc, dit Annette, haussant l'épaule, jusqu'à ce que les affaires en train soient réglées. »

— « Bon ! fit Timon. Ce ne sera pas demain. »

Annette regrettait la parole imprudente. Timon le vit, et fut bon prince :

— « Je ne veux point te garder malgré toi. S'il t'est trop dur de me supporter, après la scène d'hier soir, je le comprends : quitte-moi ! J'ai besoin de toi, tu m'es beaucoup plus qu'un secrétaire, tu m'es un frein. Mais ce n'est pas drôle, d'être un frein à un animal de ma sorte. Je le reconnais. Tu as tous les droits de dire :

« Assez ! »... Tu es libre. Je ne suis pas digne de toi. »

Annette fut touchée. Elle dit :

— « Je reste. Timon, tant pis pour toi ! Et tant pis pour tous les deux ! Il faudra donc que le frein ou les dents soient brisés. »

— « Pour la prochaine fois, tâche que ce soient les miennes ! »

Rien ne fut changé, en apparence, dans la situation de Annette, au journal. Elle reprit sa place à sa table, près du bureau de Timon. Mais on ne fut pas long à remarquer le changement de ton et les attentions du patron. Il va sans dire que la bouche blessée avait fait jaser, et sur la nuit au château circulaient des récits fantastiques. Ils n'étaient pas trop d'accord ; mais le fait établi sans conteste, c'est que, dans l'affaire, la femme avait eu le dernier mot... Une rude maligne !... Et comme elle savait cacher son jeu !... Elle gardait son rang, elle affectait le même zèle attentif à exécuter les ordres du patron, ne lui exprimait jamais son opinion en public, avant qu'il la lui eût demandée, et devant un tiers, elle continuait de lui dire : « Vous ». Mais on savait que, la porte fermée, elle le tutoyait et qu'elle avait avec lui des discussions, où Timon avait appris — le plus difficile pour un despote de sa sorte ! — à écouter sans interrompre. On se vengeait de ce pouvoir occulte (dont ils auraient dû pourtant se féliciter, car il avait un effet calmant sur Timon), par des bons mots atroces. Sans les connaître, Annette connaissait assez la malveillance humaine pour s'en douter ; et elle était arrivée à un état de dédain amène, qui l'y rendait indifférente. Ce n'était pas la vertu que Timon prisait

le moins en elle : car son dédain à lui était fracassant. Le mystère était que, sans chercher à profiter pour elle de la situation, elle prît à cœur les intérêts de Timon.

Les intérêts, ou l'intérêt ? (Au siècle classique, on eût dit pompeusement : « la gloire ! »...) Oui, elle eût voulu que cette force amoncelée sur un néant se bâtît au moins sa pyramide au-dessus des sables. Elle eût voulu y employer l'ascendant, dont momentanément (pour combien de temps ?) elle jouissait. Et secrètement, elle s'était fait un plan de route, où elle cherchait à l'aiguiller. A vivre au creux de toutes ces intrigues qu'élaboraient les grands barons détrousseurs de l'industrie et des affaires, son instruction politique s'était ébauchée ; et son instinct la portait, sans bien savoir encore, vers les partis qui cherchaient à assurer la défense et la revanche des exploités. L'U. R. S. S., tant calomniée, déformée non moins dans les récits puérils des touristes ignares, qui la parcouraient et décrivaient en quinze jours, qu'en les inventions empoisonnées des menteurs professionnels de la presse ennemie, restait une énigme pour Annette, mais une énigme qui l'attirait. Elle sentait bien que là seulement était le contrepoids nécessaire à l'écrasante masse de la Réaction qui pliait les reins de l'Occident ; et sans un dessein mûrement encore délibéré, elle cherchait à entraîner de ce côté de la balance le poids décisif de Timon. Le voyait-il ? C'est probable. Il lisait peut-être mieux qu'elle-même dans les tâtonnements de cette pensée, dont il savait où la mènerait sa pente. Mais comme il n'était pas pressé de l'y pousser, il affectait de s'y méprendre. Il lui disait en la raillant :

— « Tu fais le cornac, juché sur le cou de l'éléphant. Tu veux le dresser. Mais le dresser, à quoi ? Le sais-tu seulement ? A défilé dans les rues, pour me faire acclamer de la foule d'idiots ? C'est fait, je suis repu. A me faire le rempart de la cité ? Quelle cité ? Un homme

comme moi n'en a aucune. A construire, quoi ? Un arc de triomphe, pour passer dessous, comme ce nabot de Napoléon ? Tout ce qu'on bâtit, c'est des tombeaux. Je n'ai pas besoin de tombeaux pour m'y claquemurer. J'ai besoin d'espace, pour me mouvoir tant que je suis en vie. Je vais à droite, je vais à gauche, dans la forêt, et je détruis ce qui me gêne. Baisse le cou ! Gare à ta tête ! »

— « Même si tu n'es fait que pour détruire, au moins Timon, sache détruire ! Pas au hasard ! Fais la trouée ! Va jusqu'au bout ! Tu restes là, à piétiner. Décide-toi ! Passe devant ! »

— « Où est le devant ? »

— « Tu le sais mieux que moi. Ne fais pas celui qui ne comprend pas ! Tu vois très bien qu'un grand duel est engagé. Pour qui es-tu ? »

— « Pour moi. »

— « Ce n'est pas grand chose ! Au moins, ce moi, Timon, sois-le tout entier ! Qu'il soit non, ou qu'il soit oui, rien à moitié ! »

— « Le jeu est le jeu. Selon la chance, la couleur change. »

— « Je joue la mienne. Je la jouerais, si j'étais, comme toi, à la table de jeu. »

— « Oui, je te vois devant le tapis de Monaco, narines serrées. Tu y jouerais jusqu'à ta chemise. »

— « Je ne joue jamais. Car je me connais. Ce n'est pas ma chemise que je jouerais. Ce serait ma vie. »

— « Ce l'est, ma petite. Tu ne t'en doutes pas. Auprès de moi, tu joues ta vie, ou tu la joueras. On te surveille. »

— « J'ai joué ma vie plus d'une fois. Bah ! Je suis sûre toujours de gagner... »

— « Comme tous les joueurs ! »

— « N'es-tu pas joueur ? Tu viens de le dire. »

— « Tu ne joues que ta peau. Tu peux la jouer. Elle est à toi. »

— « Et toi, qui t'a ? »

— « Je ne joue pas seul. Dans toute partie, il faut compter non pas seulement avec l'adversaire — (ça, c'est le plaisir!...) — mais avec les partenaires. Partie liée. »

— « Et c'est ce que tu appelles être libre d'aller et venir dans la forêt ? »

— « C'est ce que j'appelle la forêt. »

— « Brise-la ! »

— « Tu parles en femme. Je ne peux que m'y faucher un rond. Mais la forêt couvre le monde. Elle nous tient... Et que m'importe ? »

— « Moi, il m'importe. Si elle me tenait, j'y mettrais le feu. »

— « Et tu brûlerais avec... »

— « Pourvu qu'elle brûle !... »

— « Et vive la Révolution !... Veux-tu un billet pour Moscou?... Elle brûle bien, la forêt rouge!... Et je ne dis pas qu'ils aient tort ! La terre, dit-on, en produit mieux, après qu'on l'a brûlée... — Mais ce ne sera plus la terre où je serai. Je suis sur celle-ci. J'y reste. »

Non, il n'était pas facile de le faire sortir du fourré social du vieux monde. Il avait assez à faire de s'y tailler sa part. Et sa part était de taille. Mais il ne l'avait qu'en concédant la leur (donnant donnant) aux autres grands flibustiers. Ils étaient liés par leur duel même. Fer à fer. Annette apprit qu'on peut être un maître du monde, et être moins libre qu'un qui n'a rien. A condition que qui n'a rien ait une âme — ou (ce qui est le même) croie qu'il l'a. Mais ils sont rares. Le plus grand nombre n'en a point — ou (ce qui est le même) ne s'en doute pas. Annette était en puissance d'âme (comme on eût dit : en puissance de mari). Non qu'elle y attachât une question de survivance,

une assurance pour après-mort. Quand on est vraiment une âme, on n'a pas la mentalité sordide d'un propriétaire qui s'y agrippe et qui tremble toujours qu'on ne la lui vole. — « Je n'ai pas mon âme. Mon âme m'a. » — Timon aurait pu lui répliquer : — « Tu n'es donc pas libre, toi non plus ! » — C'est vrai. Qui l'est ? Nous sommes tous des pièces sur l'échiquier. Et qui nous joue ?

Mais toutes les pièces ne sont pas d'égale valeur. Annette était la dame sur l'échiquier, où Timon était la tour. Elle influait sur la partie. Ce n'était pas rien, qu'à son contact le minotaure s'humanisât, qu'il se montrât capable çà et là de mouvements généreux. — Certes, il n'en avait jamais été dénué, il s'en offrait le luxe, de loin en loin ; mais il les traitait en maladie, à coups de quinine, à coups de cynisme : il y avait en lui la double étoffe d'une fripouille et d'un héros ; et l'on ne savait pas lequel des deux était la doublure : car il pouvait, d'un instant à l'autre, retourner son manteau ; en général, jusqu'à la régence de Annette, c'était la fripouille qu'il exhibait le plus volontiers. Annette sut l'obliger à employer l'autre côté du manteau. Elle obtint de lui, sans grand effort, un large appui à nombre d'œuvres d'intérêt public, moins charitables (il s'en méfiait) que professionnelles, éducatives, favorisant le développement de l'activité des groupes et des individus. Pour les cas d'aide particulière, il laissait carte blanche à Annette, qui cependant lui en tenait registre régulier ; mais il y jetait à peine un coup d'œil, et elle savait qu'il ne fallait pas l'ennuyer. Une des premières à en bénéficier avait été la petite biche Adriatique, qu'on avait rapatriée et établie dans sa ville du Midi français ; elle y était maintenant mariée, et allaitait un petit faon, qui s'endormait contre son sein, et qui peut-être tressaillait, en entendant au fond des bois aboyer le chien...

Mais le plus grand service qu'à Timon rendait An-

nette, c'était d'ordonner son action, de n'y rien laisser au caprice, de viser son but, et, le but atteint, de viser plus loin, sans laisser d'autres ramasser le lièvre, ni sans perdre son temps en foucades. Et naturellement, elle l'orientait dans sa direction propre, qui, d'instinctive devenait de mois en mois plus raisonnée : dans le sens d'une transformation sociale internationale organisée autour de ce noyau du cyclone : l'U. R. S. S. En quelques mois, le résultat fut si apparent que les partenaires s'en inquiétèrent ; et ils n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour remonter à la source. Annette reçut d'étranges avances, de la part d'hommes intéressés à contrôler les plans secrets de Timon et à entretenir ses désordres : car ils ne se faisaient aucune illusion sur le plaisir que leur allié et associé aurait, s'il pouvait, à leur tordre le cou ; et ils craignaient son intelligence. Il leur était utile qu'il dépensât une moitié de son énergie en route. Annette eut à comprendre à mots voilés qu'on lui saurait gré d'y veiller. Mais la glaçante ironie avec laquelle cette femme répondit, leur enleva toute envie d'insister. Timon rit bien, quand il le sut ; et un éclair vindicatif s'alluma dans l'œil de l'éléphant. Annette mit à profit sa rancune, pour donner avec lui double coup de collier ; et dans l'élan, il souffla au nez de ses rivaux une magnifique affaire dont ils se croyaient assurés.

— « Tu deviens dangereuse, disait Timon à Annette. Ils t'enlèveront, pour avoir raison de ta vertu. Il faudra que je t'épouse, pour te garder. »

— « Ce serait le plus sûr moyen de me perdre, répliquait-elle. Pas de cela, Timon ! »

— « Oh ! je n'y tiens pas ! la narguait-il. Mais tu peux t'attendre à ce qu'ils ne reculent devant aucun moyen pour te supprimer. Si nous étions à Chicago (avant dix ans, nous y serons), ce serait déjà fait. »

Elle ne lui disait pas que si ce n'était fait, peu s'en fallait. On lui avait récemment envoyé une boîte de

dattes de San-Francisco. Expéditeur inconnu, Elles étaient si belles qu'elle en eût fait son déjeuner. Mais une méfiance... Elle porta les fruits au laboratoire d'analyses d'une bactériologue, une Polonaise, qui donnait des articles au journal de Timon. L'analyse avait décelé une instillation de daturine. Annette avait jeté la boîte, sans en parler à Timon. Il lui était venu aussi une boîte de caviar de Turquie, qu'elle ne s'était pas donné la peine de vérifier. Puis, les envois avaient cessé. La piste était éventée. Annette guettait de quel autre coin pourrait surgir le danger. Timon aussi guettait, sans le lui dire. Aucun des deux ne jugeait utile d'inquiéter l'autre. Mais leurs sens étaient éveillés, et le danger mutuel, la charge secrète qu'ils s'attribuaient de préserver le compagnon, les rapprochaient.

Dans une course qu'ils firent ensemble, en auto, un soir, au sortir de l'hôtellerie des Vosges où ils avaient soupé, le chauffeur de Timon, un homme de confiance, qui lui était attaché depuis des années, fut pris d'un malaise brusque et violent. Inutile d'en approfondir les causes ; il n'y avait qu'à le laisser aux mains du médecin. Et comme Timon devait à tout prix rentrer à Paris, il se trouva, à point nommé, un autre chauffeur pour le remplacer. Mais Timon, méfiant, après l'avoir toisé, le refusa ; et il se livra à un examen minutieux de sa machine : il constata qu'une vis essentielle avait sauté. Il se procura, à des prix qui défiaient toute velléité de refus, la seule auto du village ; et il repartit avec Annette par une autre route que celle prévue. Ils échangèrent, en chemin, leurs expériences des derniers mois. Depuis ce temps, Timon ne s'en reposait que sur Annette pour le contrôle, dans ses expéditions secrètes. Il lui avait appris le maniement de l'auto et même un peu de l'avion, pour le suppléer, en cas de besoin.

Aux menaces qu'il voyait s'amasser sur lui, sa fu-

reur plébéienne se ralluma. Il répondit en attaquant. Il contre-mina ses adversaires. Il éventa avec une joie sauvage les menées politiques et financières du Royal Huilier, comme il nommait (du plus doux nom, car il usait d'autres apostrophes), le sir Henry de Batavia. Il se trouva ainsi, de jour en jour, engagé davantage dans le combat contre tout le clan de la coalition anti-soviétique. Ce n'était pas qu'il ne détestât le communisme ; mais il haïssait et méprisait ses adversaires. Il n'avait maintenant plus le choix. Une lutte à mort s'engageait. Il se sentait environné de leurs espions, de leurs policiers, et il avait contre eux les siens, qui quelquefois étaient les mêmes. La politique et l'affairisme se sont, en ces quinze dernières années, si bien entremêlés à la police des États ou des particuliers, que tous ces animaux finissent par faire corps ensemble. On ne sait plus, dans l'amalgame, celui qui prend, celui qui est pris. Un interchantage les neutralise, le plus souvent ; et c'est une chance ! Voyons-nous pas, en nos pays, des préfets de police factieux, qui se maintiennent contre tous les vents, par les dossiers secrets dont ils jouent contre tous les hommes politiques, de tous les partis, indistinctement, et les pendus, qui, à leur tour, tiennent le maître-chanteur par le lacet de la corde à pendre ?... Il se fabrique ainsi, entre ennemis, les plus étranges pactes secrets. — Mais maintenant, ces pactes n'existaient plus pour Timon. Il avait déchiré les « chiffons de papier ». Il s'était mis hors la loi même de la jungle. Le trust britannique qui l'entretenait, laissa tomber son journal. Timon le fit passer immédiatement dans le camp rival, le grand trust américain, qui le releva ; et il sapa ses alliés de la veille. Mais la partie était meurtrière. Ses alliés nouveaux ne l'utilisaient que pour leurs visées. Il risquait d'être écrasé entre les deux. Le pavé de Paris n'était plus sûr pour lui. Il mit sur pied une nouvelle entreprise, un vaste Cartel d'industries,

qui devait être tourné contre l'hégémonie d'affaires anglo-saxonnes, et qui nécessitait son déplacement à l'étranger.

Ce furent des mois d'intense labeur, auquel Annette se trouva étroitement associée. Elle n'avait pas le temps de se soucier des perfidies qui, dans la presse, commençaient sournoisement à la viser. Timon, plus sourcilieux qu'elle pour son compte, tempêtait ; et il avait ses moyens de tenir en respect les coupe-jarrets. Mais Annette n'avait aucune raison de préférer ceux de Timon à ceux de l'ennemi... « *Capuletti! Montecchi!*... » Mêmes bandits. — « Fais-moi le plaisir, Timon, de m'épargner la protection de tes *bravi!* »

— « Préfères-tu qu'on te diffame ? »

— « Eh ! qu'ils parlent ! »

Elle haussait l'épàule. Que lui faisait l'opinion ?... Si ! sur un point elle était sensible. Elle avait son talon d'Achille. C'était sur ce que pourrait penser d'elle son garçon. Et par lui, l'opinion dédaignée reprenait son avantage. Car il en pouvait arriver des relents à Marc. Elle devait être très attentive à ne fournir aucune prise au soupçon qu'elle retirât de son emploi chez Timon des avantages équivoques. Et comme il lui était insupportable de tricher Marc, elle se refusait, même si Marc n'en dût rien savoir — (il ne venait plus jamais la voir) — tous les cadeaux que Timon lui offrait, et qu'à part soi elle eût trouvé juste et naturel d'accepter... Et pourquoi donc pas ? Est-ce que son travail et tous ses risques ne les payaient point largement ? Faut-il l'avouer, elle avait surtout regret des toilettes qu'une ou deux fois elle avait refusées. A qui son refus pouvait-il faire plaisir ? Si elle eût été seule en cause, elle eût laissé jaser le monde. Mais pour une fois, une seule fois, qu'elle avait accepté une robe, simple, jolie, bien coupée, qui la tentait, elle avait eu la malchance de rencontrer Marc. Et de quel regard il l'avait toisée, de la tête aux pieds ! Elle en

avait rougi de tout son corps. Elle avait eu hâte de rentrer pour dépouiller la funeste robe, et elle l'avait rangée dans son armoire, pour ne l'en plus sortir. (Elle entr'ouvrait parfois l'armoire, avec tendresse et dépit, pour la regarder.)... Mais le mal était fait. Le fils jaloux n'oubliait pas. Elle avait formellement interdit à Timon de lui renouveler ses présents. Elle se condamnait à conserver son modeste train de vie et son appartement étriqué. Elle imaginait trop bien, s'il venait, les yeux inquisiteurs de Marc, inspectant tout. Timon, à qui elle n'avait point caché les raisons d'une « abstinence », qui ne répondait pas à ses goûts — (elle eût joui d'un peu de confort : une échine de cinquante ans l'apprécie mieux que de jeunes reins) — Timon raillait et s'exclamait :

— « Mais, nom d'un chien ! Tu aurais moins d'égards à faire cocu un mari ! »

Elle répondait, sur le même ton :

— « Assurément. Cela va de soi ! Le mari prend ce qu'on lui donne. Ce que Dieu donne, il peut le reprendre. Mais ce que Dieu lui-même ne peut pas, c'est se déprendre de son fils. Son fils est sorti de sa maison ; et sa maison est à son fils. Il lui en doit compte. Et je dois compte de la mienne. Un mari n'est qu'un locataire. Le propriétaire de ma maison, c'est mon fils. »

— « Pour ce qu'il en fait !... Je suis l'intendant, je la fais valoir. »

Annette toisa Timon :

— « Je ne suis pas une maison de rapport... Ne t'occupe pas de ma maison ! J'en ai la clef, et je la garde... Mon vieux Timon, je te remercie ; mais occupons-nous de la tienne ! Tu me paies pour la gérer. Ne perdons pas notre temps en sornettes ! »

Timon lui disait, après des jours, parfois des nuits de travail acharné, quand il l'obligeait à prendre un bref conge :

— « Tu finirais par me faire estimer l'humanité. »
Annette répondait :

— « Ce n'est pas d'estime qu'elle a besoin. C'est d'air et de pain. Tâche de ne pas trop l'écraser ! Vous êtes si lourds, si lourds, Timon ! On ne peut plus respirer. Qu'avez-vous besoin de tant de terre ? Un trou suffit, au cimetière. »

La décision était prise par Timon d'établir son quartier-général à Bruxelles, d'où il avait à faire de fréquentes expéditions en Allemagne, à Londres, et ailleurs. Annette avait consenti, non sans hésitations, à l'accompagner. Il avait abdiqué tout orgueil pour la prier de le suivre. Elle l'avait vu déjà dans de mauvaises heures — (c'étaient peut-être les bonnes) — avec un sombre désir de tout briser, de faire crouler sur lui la maison, pour écraser avec lui ces hommes ! Lassitude, écoëurement, certains désastres personnels, dont il ne parlait pas, — une femme qui s'était tuée, une belle actrice de Paris, en pleine fleur, dont il s'était grisé, qu'il avait voulue, achetée, emportée dans une croisière sur son yacht, et qui, un jour où le joug du maître était trop lourd, s'était noyée, pour échapper... L'homme implacable en avait été ébranlé jusqu'à la base. Lui qui avait passé par tant de ruines qu'il avait faites, sans l'ombre d'un remords, il portait celui-ci, inexplicable, au cœur. Peut-être parce que ce choc venait à une heure d'affaiblissement. Peut-être parce qu'il avait été atteint profondément par cette passion, qu'il avait traitée comme une aventure, sans ménagements, et dont il n'avait reconnu le prix unique qu'après qu'il l'avait saccagée. Il s'en était confié à la seule Annette, et d'autres confidences avaient suivi qui avaient montré à l'écouteuse le plus pitoyable, le meilleur, l'humain, caché dans le cyclope. En le con-

fessant, elle avait pris des obligations envers lui. Des droits aussi. Il les lui reconnaissait implicitement. C'était prudent de n'en pas abuser. Elle s'en gardait, mais elle utilisait cette influence pour orienter, avec précautions, l'activité de Timon dans le sens social qu'elle jugeait juste. Si fine que fût la pression de sa main, rien n'en échappait à Timon ; mais il lui plaisait de laisser faire : ce n'était point contraire au plus secret de ses instincts ; il ne lui manquait que d'y croire assez pour le vouloir ; que Annette y crût, ne lui déplaisait pas : il en était un peu rafraîchi, dans l'aridité brûlante de sa volonté lancée sans but ; il pouvait bien lui accorder cette satisfaction de faire comme s'il y croyait.

Et peu à peu, il se prenait à son jeu. Il devenait, dans la forteresse capitaliste, l'armée qui passe à l'ennemi, — le barbare incorporé dans les légions de Rome, qui s'apprête à ouvrir les portes à l'invasion. Il contrecarrait aujourd'hui, sans prendre la peine de dissimuler, la coalition impérialiste qui, à défaut de l'intervention, ruinée maintenant, cherchait à étouffer l'U R S S. par le blocus économique. Il les obligeait à le rompre, en concluant des traités d'affaires avec la Russie, qui n'étaient point d'ailleurs pour les beaux yeux de celle-ci : il y trouvait largement son avantage. Et ses rivaux, exaspérés, ne voulant pas lui en laisser le privilège, étaient forcés de solliciter à leur tour des arrangements avec ce monde prolétarien, qu'ils auraient voulu écraser. Leurs défections faisaient brèche dans la coalition. Les haines s'accumulaient contre Timon. On voulait lui casser les reins. Il le savait. Ce n'était pas en ce moment, lorsqu'il allait se jeter dans la fournaise, organiser sa machine de guerre, son Cartel de l'Acier, fait pour briser la domination de l'omnipotente machine anglo-saxonne, que Annette pouvait l'abandonner. Elle était la seule intime à qui il pût se fier.

Elle eut de la peine à se décider. Elle ne voulait plus s'éloigner de son fils. Bien que l'éloignement moral, en apparence, persistât entre eux, ils avaient eu le temps de faire leurs réflexions et même leur *mea culpa*. Annette était prête à éviter à Marc le premier pas. Mais depuis l'affaire de la robe, le sot ombrageux boudait sous sa tente. Allaient-ils donc se quitter sur ce stupide malentendu? Le temps passait. La vie passait. Et l'on s'en va pour jamais... Elle lui écrivit, un matin :

— « Mon cher garçon, je vais partir de Paris, pour quelques mois. Je ne serai pas loin, cette fois. Guère plus loin que nous ne le sommes, depuis un an. Mais je ne puis plus partir ni rester sans t'embrasser. Ne veux-tu pas m'apporter ton museau? Si tu crois avoir quelque chose à me pardonner — (je crois que tu te trompes, mais je ne tiens pas à avoir raison) — ne peux-tu pas me le pardonner? Pardonne ou non, viens m'embrasser! »

Il n'avait pas encore reçu ce mot, quand le hasard les mit en présence. En passant devant l'église St-Eustache, Marc vit qu'on y donnait *les Béatitudes* de César Franck. Il brûlait d'entendre de la musique. C'était une soif d'âme desséchée. A l'entrée des places les moins chères dans l'abside, une cohue s'écrasait. Marc s'y glissa, et profitant de la confusion, il pénétra sans payer; derrière lui, il entendait qu'on l'interpellait, il s'enfonça plus avant dans la foule; d'autres comme lui forçaient la digue, on l'oublia. Il plongeait, comme des centaines, dans le lac de musique, mélancolique, pure, enfantine et très sage, comme des yeux de vieillard. Et une lumière sans soleil, de jour qui s'achève, flottait, pareille aux pieds du Christ qui marche sur les eaux. Il connaissait mal cette musique; elle était loin déjà de la jeunesse d'aujourd'hui; mais le cœur de Marc était assez véridique et son sens de l'art assez sûr, pour qu'il perçût plus vivement la

beauté d'une âme différente de la sienne et le manque poignant en lui des espérances, même des souffrances, qui soutenaient cet âge passé, aurolé comme son Dieu de la couronne d'épines. Et il pensait, non sans envie : — « Heureuse douleur, qui porte en elle sa joie promise! »... Le chœur chantait :

— « *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés...* »

Et brusquement, il eut beau faire, il se mit à pleurer. Il se tourna le visage contre le pilier, auquel il était appuyé, les yeux cachés sous sa main. Si quelqu'un le vit, nul ne songea à en sourire ; mais l'orgueilleux en éprouvait un dépit ; il renifla en grimaçant, et il essuya avec ses doigts les larmes honteuses.... — Et à ce moment, se redressant, les yeux éclaircis par la pluie, il aperçut, de l'autre côté du pilier, à quelques pas, la même rosée, les mêmes larmes qui coulaient sur le visage douloureux de sa mère... Elle était là. Elle ne l'avait point vu... Il se dissimula, et, de son pilier qui l'abritait, il l'épia, il la scruta ; chaque émotion qui surgissait, il la prenait dans son filet...

Cette musique réveillait dans le cœur de Annette de bien autres échos que chez Marc. C'était elle-même, c'était sa vie d'autrefois qui ressuscitait. Toute œuvre qui dure est faite de la substance même de son temps ; l'artiste n'a point été seul, pour la construire ; il y a inscrit ce qu'ont souffert, aimé, rêvé, ses compagnons, toute l'équipe. Annette aussi, dans cette musique, avait mis son sang. Elle s'y revoyait, comme un portrait que l'on compare au vieux visage, déçu par les années venues depuis. Elle écoutait dans cette musique les cris de douleur de l'homme qui désespère de la justice, et la voix du Juge qui console. Elle se souvenait de les avoir entendus jadis dans la Strasbourg allemande, neuf ans avant la guerre. Et ce poème de la justice opprimée, les Allemands d'alors, dans tout l'orgueil épanoui du triomphe, n'en entendaient pas

le sens. Annette, perdue parmi cette foule aux grands corps blonds, gorgés de joie et de victoire, pensait :

— « Nous, vos vaincus, nous entendons, nous comprenons ces saintes paroles; et par ce fait, nous, vos vaincus, sommes vos vainqueurs, nous avons la meilleure part.... »

Et maintenant, la situation était intervertie. Le peuple qui souffrait de l'injustice — le peuple de Annette — était devenu celui qui fait souffrir l'injustice. Et le chant de désespoir et de réconfort des *Béatitudes* n'était plus écrit pour lui. Le Christ de la défaite était passé sur l'autre rive. Hélas ! les hommes n'ont le sens de la justice que dans la mesure où elle s'accorde avec leurs intérêts. Annette avait grandi dans une génération qui s'était nourrie du généreux : « *Gloria Victis!* » Et elle voyait avec déchirement que, victorieuse, sa nation avait repris, sans le formuler, au fond de son dur égoïsme, le mot du Brenn gaulois. Et l'invisible roue du Destin tournait, tournait, et ramènerait les jours sombres... Annette était transpercée par les sept glaives du souvenir, et du reniement, et de la honte, et du remords, et de la cruelle ironie, et de la terreur de l'expiation qu'elle voyait venir, et du renoncement résigné à la vie. Et son fils, caché derrière le pilier, cueillait au vol chacune de ses pensées, il les buvait, il l'épousait, il éprouvait exactement comme étant sien ce qui était d'elle, il en était sûr, au même moment il ressentait la même amertume, et il savait pourquoi cette larme coule : car, dans ses yeux, la même larme était refoulée. — Et soudain, un chaud élan l'emporta vers elle. Il fendit la foule, et, par derrière, il prit la main de sa mère. Elle eut un sursaut; tournant le cou, elle vit par-dessus l'épaule, y appuyant presque son menton, elle vit la tête de son garçon; elle l'embrassa des yeux reconnaissants; ils échangèrent leur regard fraternel; et la main dans la main, sans bouger, ils écoutèrent jusqu'à la fin l'oratorio.

Quand ils sortirent de l'église, alors seulement leurs mains se déprirent. Mais leurs cœurs ne se déprirent point. Il n'y eut pas un mot d'explications sur le passé, ni de reproches, ni de pardon : on avait tous deux passé l'éponge. On parlait de ce qu'on venait de sentir ensemble, de l'amertume de la victoire... Ah ! si les vaincus allemands s'en doutaient, et qu'une France sous le bâillon est soufflée par l'injustice, l'hypocrisie, la rapacité des politiciens qui édictent en son nom ! Mais chez tous les peuples, il en est de même. Et presque aucun peuple d'après-guerre n'a plus la force de réagir. Ils sont un sable où s'engloutissent les bonnes volontés. Marc disait :

— « Chaque pas qu'on fait vous y enfonce. Nous sommes pris dedans, par l'en-bas. »

Annette, la main posée sur l'épaule, lui répondit :

— « Évadons-nous, par l'en-haut ! Si nous avons les jambes prises, dégageons-nous, de la tête et de la poitrine ! Se dégager, c'est l'œuvre de la vie. Elle ne sera complète qu'avec la mort. Mais au lieu que la plupart sont des morts vivants, qui se laissent, vivants, sucer dans la fosse, arrachons-nous aux sangsues du marais ! » (Et elle songeait à ceux de Roumanie). « Fais comme moi ! Ne te lasse jamais ! Et aide à sortir ceux qui s'en foncent ! »

Marc sentait la vase du marais qui lui collait aux aisselles. S'il n'eût été dans la rue, il eût mis les bras, comme un enfant, au cou de Annette. Il était réconforté par sa présence. Et il la regardait avec amour, il était fier de ses paroles. Comment avait-il pu soupçonner ? Il lui prit le bras, il s'appuya ; il n'avait pas honte — c'était bon ! — de peser de tout son poids sur elle.

Et ce fut à ce moment que Annette lui apprit qu'elle devait de nouveau s'éloigner, pour quelque temps de Paris. Il en ressentit un regret cuisant, une peur d'enfant. Elle en perçut un frémissement. Elle dit :

— « Tu as besoin de moi ? Veux-tu que je reste ? »
Mais son orgueil s'était immédiatement ressaisi. Il dit :

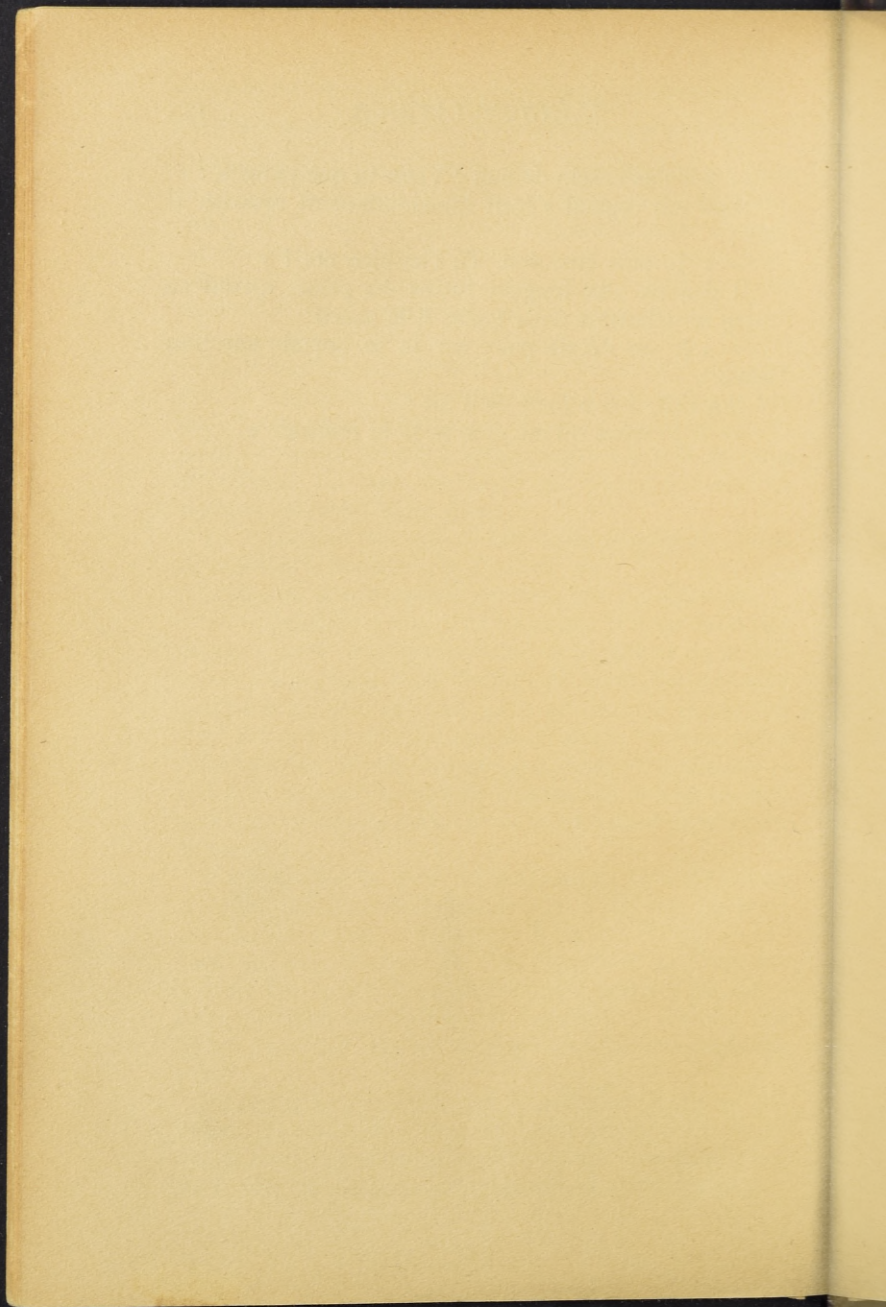
— « Je puis être seul. Tu l'as bien été ! »

Il pensait aux longues luttes du passé, quand sa mère se débattait dans Paris. Elle sourit :

— « Je ne l'étais pas : car je te portais sur mes bras. »

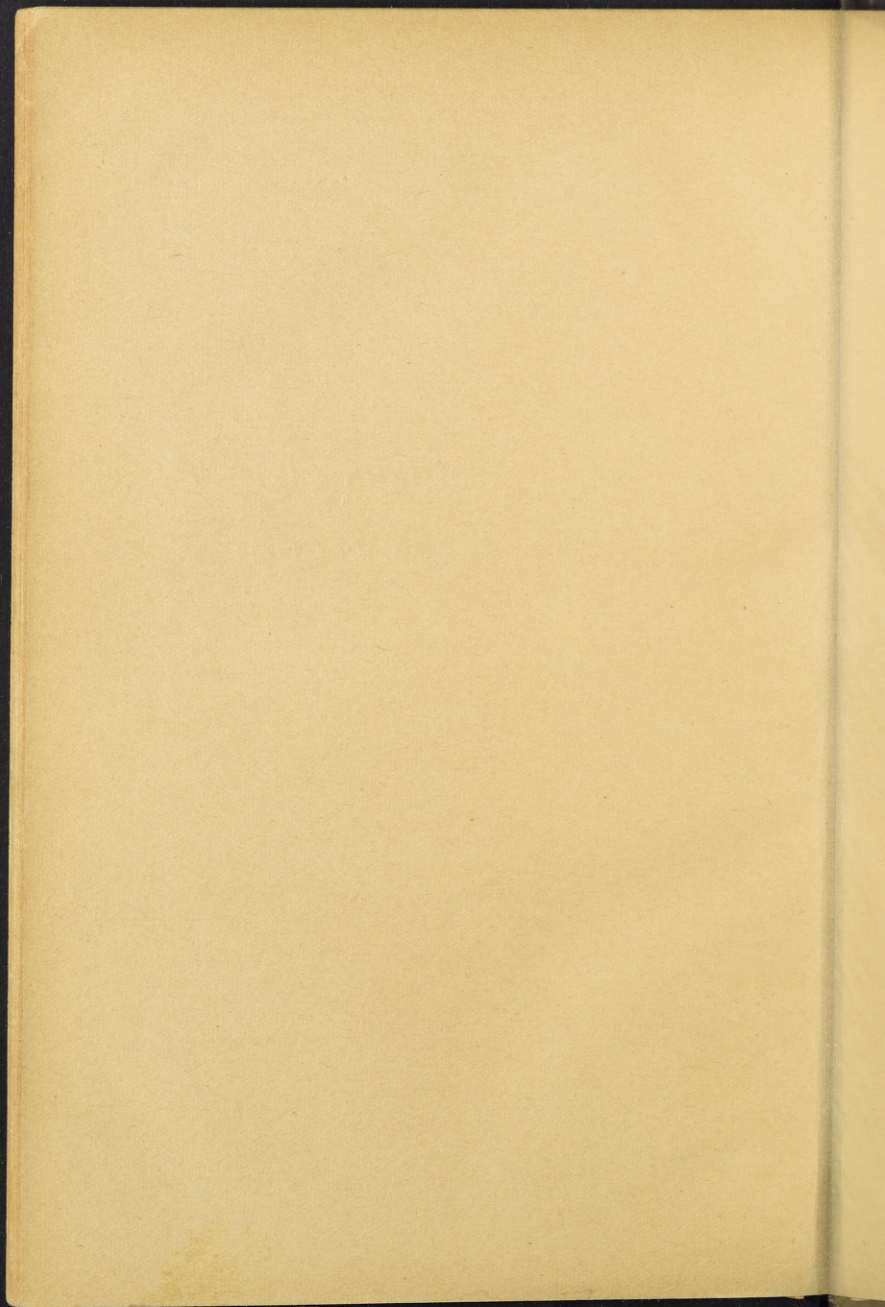
Il sourit, à son tour, et il dit :

— « J'espère qu'un jour je te le rendrai. »



TROISIÈME PARTIE

Le Vent du Crime.



En ce temps-là, Sylvie se ressouvint de son neveu. Sa furie d'affaires et de plaisirs était tombée. D'un coup de vent, comme le vent s'était levé. De sérieux craquements à sa fortune et à sa santé lui avaient rudement rappelé qu'il était l'heure de se ranger... « *Rien ne sert de courir. Il faut savoir...* » s'arrêter à temps!... Trop de bonne chère, trop de bons vins. Le sang aux yeux. De brusques poussées de colère folle, ou de fous rires... Après l'une d'elles, à un souper, elle fut tout près de la congestion. Elle se rendait compte, elle se voyait clair et sans flatterie ; même au milieu de ses accès, quand elle avait perdu la direction, elle se disait :

— « Tu dérailles ! Serre le frein !... »

Mais le frein refusait d'agir. Les artères du cou et de la tempe battaient, et elle commençait à divaguer... Halte!... Elle se décida, dans une nuit, ferma boutique, vendit l'hôtel, réalisa. Son imbécile de Guy Coquille avait sauté, comme un œuf pourri, dans une faillite de banque et d'États: car c'était le temps où les parfumeurs, par vanité de jouer un rôle dans la politique, entretenaient, comme des filles, les gouvernements, qui d'ailleurs faisaient défaut à leur signature et les escroquaient, sans vergogne, après avoir empoché. Bien fait pour lui ! Ce n'était point cela qui troublait le sommeil de Sylvie... Mais son sommeil était troublé, toute la machine était à mettre au repos, à démonter

et à huiler... Elle se purgea, se sinapisa, se fit sucer le trop de sang par des sangsues. Et elle se mit à vivre, bourgeoisement, la vie de famille.

Elle en avait une, qu'elle avait prise, toute pondue, et dont elle acheva de régler légalement l'adoption. Trois enfants, entre quatorze et dix-sept ans. La mère, Perpétue Passereau — (elle avait affublé son pif Bellevillois du nom de grenade sur l'oreille: Carmen, qui lui allait comme un chapeau de paille à un bourricot) — avait été une de ses vieilles compagnes de travail et d'aventures. Elle lui rappelait ses premières armes, ses durs débuts à Paris. Une fidélité de vingt-cinq années. Sylvie n'oubliait pas ses vieux chiens, même si c'était un chien coiffé, un peu toqué, pataud, gaffeur, qu'elle bourrait de coups de poing, comme l'encombrante Perpétue, qui, sans rancune, lui léchait la joue. Elle avait fait un sot mariage, dont le bon Dieu l'avait délivrée, sans la délivrer de son extravagance. Le mari, coureur, buveur, avait disparu à la guerre. Carmen s'était hâtée de le remplacer. Sans posséder le périlleux équilibre de Sylvie, elle en copiait les fantaisies et l'exemple ruineux. Elle avait été la proie des amants, se faisait gruger et dépouiller par un joueur, qui, finalement, l'amena (sans l'obliger, ce qui est le comble de l'art) à se vendre à d'autres pour l'entretenir. Bonne femme au reste, travailleuse, sans dessoûler de son ivresse de plaisir. Elle n'avait jamais perdu, même aux pires heures, son fatalisme de bonne humeur ; et, pour conclure, quand il lui fallut s'en aller, elle fit une fin édifiante dans les bras d'un brave prêtre, très humain, — mais sans pouvoir sincèrement regretter ses péchés : elle le dit, en toute franchise, au curé qui fit semblant de ne pas trop entendre ; et, de son côté, docilement, sous sa dictée, elle ânonna son *mea culpa*, « afin, dit-elle, de lui faire plaisir. » Elle se vit mourir, sans émoi, versant une larme cependant à la pensée de ses enfants ; mais elle fut tout à fait tranquilisée de les laisser à

Sylvie ; et elle s'entretint avec celle-ci, presque jusqu'au dernier moment, de la bonne vie (en dépit des saloperies), du bon travail, et des amants.

Les trois enfants, dotés par elle des noms suaves de Bernadette, de Colombe et d'Ange, avaient, chacun selon son rythme, réagi contre l'exemple de cette vie au petit bonheur, au petit malheur, offerte sans voiles à leur précoce expérience. Les deux cadets étaient jumeaux, Ange et Colombe ; ils avaient, à la mort de la mère, entre treize et quatorze ans. Bernadette en avait seize. Le garçon, sage, appliqué, qui possédait l'esprit de famille, montrait des aspirations pieuses et mystiques, que les curés ne manquèrent pas de capter : il se destinait, de bonne heure, à devenir prêtre. Il exerçait une influence sur sa jumelle, une brunette aux beaux yeux d'anon, tendrement sottée et sensuelle. Ils faisaient tous deux ménage à part. Ils s'aimaient en Dieu. C'était bien Dieu que le pieux Ange aimait en Colombe. Mais la Colombe avait déjà l'instinct naïf, qui la posséda toute sa vie, pour aimer Dieu, d'aimer le garçon : c'en est l'image. A cette oaristys, chaste et gourmande, bien innocente, l'aînée assistait, avec une ironique indifférence. Elle n'avait point une âme de couple. Elle avait sa vie à soi et pour soi. Elle n'en faisait point part aux autres. A peine à soi. Elle ne tenait pas à trop se connaître. Et personne au monde ne la connaîtrait. Elle était une « refoulée », par son contact d'adolescente avec les milieux de Paris qu'affolait la détente orgiaque des années 1919-1920 ; elle avait vu ces oiseaux fous se brûler au feu ; et contre le feu, son instinct l'avait garée. Elle ne les condamnait pas moralement. La morale tenait une place minime dans ses pensées. La question, pour elle, était d'ordre, de raison, de propriété — surtout du dehors : corps et maison, la tenue de la vie... Elle avait trop souffert du « *Va comme je te pousse, !* » de la vie de sa mère. Et c'est pourquoi

sans véritable religion de cœur, elle acceptait de la religion l'armature extérieure. Elle y voyait une force de limitation nécessaire à éviter les expériences désastreuses, comme avaient été celles de sa mère. Ne pas penser au delà de ce qu'il est prudent de laisser entrer dans sa vie : c'était, chez elle, une règle instinctive de salut particulier. Cela ne nuisait en rien — (bien au contraire!) — à son sens, froid et aigu, du réel, qui était étroit, cru, et rangé, comme l'est celui d'une petite bourgeoise du quartier du Maine. Pas davantage, cela n'avait de prise sur sa vie passionnelle, dont elle gardait les clefs pour elle. Elle tenait noués, d'une main sèche, tous les cordons de son escarcelle. Point incapable d'affections, voire même ardentes, elle n'appliquait son énergie, son intérêt, même chez ceux qui la touchaient du plus près, que dans la zone de leur vie qui lui paraissait mitoyenne de la sienne. Peu lui chantait l'au-delà, — les jeux mystiques des deux cadets, les caprices tourneboulants de Sylvie, la vie d'esprit de Marc, que Sylvie (nous y reviendrons) lui faisait danser au bout d'une ligne. Elle n'avait aucune envie de discuter ce qu'ils pensaient. Elle ne fourrait pas là dedans son nez, petit, acéré, recourbé, comme d'un autour, qui cependant, s'il eût voulu, du premier coup, eût croché au fond du pot. Mais à chacun son pot ! Elle était toute à écumer le sien. Elle était d'ailleurs bien trop avisée pour ne pas savoir qu'il est décent de ne pas trop laisser voir aux autres cet intérêt trop exclusif qu'on porte à soi. Il faut avoir l'air de s'intéresser à ce qui les intéresse. Même Sylvie s'y trompait, — au moins en ce qui la concernait ; pour ce qui est des autres, elle n'était pas fâchée que sa pupille en maniât si dextrement les ficelles : — (elle n'aimait pas ceux qui sont dupes ; — et elle l'était). — Bernadette, qui avait saisi son faible, lui faisait part de ses observations malicieuses, dont elle mesurait la pointe selon les dispositions secrètes

de Sylvie envers ou contre les gens ; et à Sylvie elle réservait ses câlineries de chatte maigre qui vient se frotter aux mollets du maître qui tient l'assiette. Tout n'était pas faux dans son ronron et son dos rond : la chatte maigre aimait la main qui tenait l'assiette. A seize ans, Bernadette était portée à se faire un idéal de la sultane des Mille et Une Nuits, que représentait Sylvie aux yeux du jeune peuple de l'aiguille, à Paris. Si elle n'avait pas l'étoffe pour l'imiter dans ses plaisirs et fantaisies, elle se sentait de taille à ramasser sa pelote, et elle lui savait gré de l'avoir faite pour son profit. Sylvie ne lui cachait pas qu'elle avait l'intention de l'instituer son héritière privilégiée, à défaut de Annette et de Marc, qui s'obstinaient à ne rien vouloir recevoir d'elle. Et comme elle se piquait au jeu, elle avait entrepris, pour forcer Marc à accepter sa pelote, de l'y emmailloter dans le lit de Bernadette. Elle prétendait les marier. Elle eut la sottise — (les plus fines sont sottes là-dessus) — de le leur faire entendre à tous les deux. Le résultat, pour l'un et l'autre, fut différent. La froide Bernadette s'enflamma, comme un échalas. Marc, dédaigneux, se détourna de la vigne. Il en eût peut-être — (qui sait ?) — apprécié le raisin musqué, si on l'avait laissé lui-même le chercher. Mais il s'indigna qu'on disposât de lui, sans le consulter. Cela suffit pour que le renard pissât contre le cep. Du coup, il ne vit plus rien de Bernadette, corps et esprit, que ce qui l'irritait.

Elle n'était pourtant pas dénuée d'attraits. Sa maigreur était souple et bien faite, un peu trop brune, mais savoureuse. (La maigreur est, ou peut être, mère de volupté.) Surtout, elle avait l'art parisien de tirer parti de ses défauts. Un rien de fard, une toilette simple et de goût sûr, une ligne parfaite... Ce n'était pas un de ses moindres titres à l'estime de Sylvie. Elle eût pu faire une Tanagra, — à part la tête de pie-grièche. Mais la tête même, la petite tête,

ronde et rêche, ne déparait point la ligne ; elle était de style et dans le style de tout l'objet. Elle s'illuminait, au reste, — quand elle voulait (c'était seulement quand Marc la regardait) — de deux yeux pers qui se faisaient tendres et pleins d'esprit, et dont l'appel eût pu réveiller un mort. Mais le résultat était, sur Marc, qu'il regimbait, — et d'autant plus que, malgré lui, il en vibrait ; il arrachait, avec colère, l'aiguillon.

Sylvie ne comprenait pas pourquoi son neveu ne voulait pas du bonheur qu'elle lui offrait : un fin et solide article de Paris : (elle s'y connaissait !) Pas de camelote ; en bonne étoffe, faite pour durer : la tunique userait le corps, plutôt que de s'user, — une fille probe, active, avisée, dotée (en plus de l'héritage) d'une intelligence vive, claire et pratique, — qui, par-dessus le marché, apportait à ce méchant singe une virginité non entamée et un cœur tout neuf à l'amour, un cœur qui ne brûlait que pour lui... Ce sapajou !... Car Bernadette lui avait versé ses effusions. Et Sylvie, grondeuse, ravie au fond, lui avait fait honte de s'enflammer pour ce mauvais garçon, laid, sot et orgueilleux, pauvre comme Job, et comme Job hargneux — (elle le pensait et ne l'en aimait que mieux :) — si elle l'épousait, c'était un honneur qu'elle lui faisait... Mais il n'eût pas fait bon que Bernadette la prît au mot et le répêât, comme de son cru : elle lui eût lavé les oreilles, en lui disant qu'elle n'était pas bonne à dénouer les cordons de souliers de son neveu : elle en était sacrément fière ! elle ne s'accordait qu'à elle, qui lui avait, gosse, mis et enlevé sa première culotte, le droit de le dénigrer : elle se l'arrogait, de la tête aux pieds. Mais pourquoi diable cet animal, quand elle lui faisait son lit, se refusait-il à y entrer ? Après avoir fait honte à Bernadette de trop aimer Marc, elle lui faisait honte de ne pas savoir s'en faire aimer. Et c'était là, pour la fierté de Bernadette, un

point beaucoup plus sensible. Elles débattaient ensemble comment prendre cet ingénu. Puisque c'était pour le bon motif, tous les moyens étaient licites : même de farder sa pensée, comme le museau était fardé. Sylvie enseignait à Bernadette comment ferrer à l'hameçon le brocheton, en s'intéressant à ses préoccupations, ou intellectuelles ou sociales... (Pauvre toqué ! tout homme l'est plus ou moins !...) Bernadette s'appliqua consciencieusement à tirer parti de ces leçons. Mais le résultat de ses beaux efforts fut que la situation, qui n'était pas bonne, devint pire. On ne se fabrique pas un esprit, comme un corps. La petite bourgeoise n'était point bête, mais dans ses limites naturelles ; quand elle en sortait, elle se guindait, elle récitait, sans mettre les points et les virgules : la pie-grièche devenait une perruche. Marc n'avait pas la politesse de cacher ses impressions. Bernadette, mortifiée, ne s'attarda point sur ce terrain avancé ; elle envoya promener, sans le lui dire, Sylvie et ses sermons ; elle se replia sur ses positions, et elle eut raison. Mais quand on se bat, c'est trop peu d'avoir raison ; ce qu'il faut avoir, c'est la victoire. Elle ne l'eut point.

Elle tenta, sans plus chercher à lui servir la messe, d'offrir à Marc toute faculté pour lui de dire la messe, — (celle qu'il voudrait ; elle s'en fichait !) — tandis qu'elle veillerait, rangerait, épousseterait la chapelle. Pour lui, la chaire et l'autel. Pour elle, l'entretien des bénitiers. Est-ce que l'affaire ne serait pas, ainsi, arrangée à souhait ? Il serait libre de dire et penser tout à son gré. Elle s'occuperait du matériel. Ce n'était pas peu ! C'était assez, pour elle, si elle tenait le mari. Elle ne tenait pas au reste.

Le reste était le seul à quoi le Marc tenait... Avec la fille dans ses bras, bien entendu ! belle ou laide, mais qui lui agréât. Bernadette ne lui agréait pas. Et de la sécurité matérielle qu'elle lui offrirait, comme un appât, il ne faisait aucun cas. Pis encore ! il s'en mé-

fiat. La sécurité trop complète, pour un Marc, c'est avoir fini avant d'avoir commencé. Il est en chasse de ce qui lui échappe et qu'il lui faut dangereusement attraper. La sécurité d'une Bernadette était acquise à trop peu de frais. Son peu de besoins intellectuels lui faisait clore, avant vingt ans, son jardin — moins, sa courette de maison bourgeoise, sans s'inquiéter de ce qui se passait hors de son quartier. Tels ces petits bourgeois de la rue Cassette qui, en pleine Commune, ne s'apercevaient pas des combats boutant le feu à d'autres quartiers... Marc, lui, humait la poudre et flairait le sang, d'un bout à l'autre de la ville ! Il sentait, sous ses pieds, crouler tout l'univers de la pensée. Il lui fallait vivre et jusqu'au menton barboter dans les révolutions de la terre, assister, aider au monstrueux accouchement... Bernadette n'ignorait point les bouleversements ; chaque fille de Paris les lit, dans son journal, — après les petites nouvelles de Paris, les faits-divers, le feuilleton, la mode, les sports, et les annonces — quand elle a le temps ! Il faut d'abord faire ce qu'on a à faire, on ne vit pas pour s'amuser ! « Bon pour les hommes, de perdre des heures à discuter sur ce qui se passe en Chine, ou chez ces voleurs de nos fonds russes, les bolcheviks ! » Il n'y a qu'à s'occuper de son travail et de ses comptes, de sa table aussi et de son lit, dans son appartement propre et rangé, sans se soucier des extravagances du dehors : elles s'en iront, comme elles sont venues... Les théories lui paraissaient des billevesées. Elle se contentait de tout l'ensemble de conventions, morales, sociales, mises à l'épreuve, cimentées par le labeur et l'épargne de solides générations bourgeoises ; la religion y tenait sa place, — une religion catholique, point exigeante, avec ou sans foi, surtout pratique et ponctuelle, qui contribuait à l'ordre et le consolidait. En ceci, Bernadette se distinguait de l'incroyante Sylvie, qui n'avait jamais pu se défendre de brocarder les « ratichons »

mais qui laissait faire sa pupille, avec une blague indulgente, en marmonnant à son bonnet que, chez une femme, la cagoterie, à petites doses, offrait, « *en somme* », un gage de plus de sécurité domestique, pour le mari.

Ce qui n'était, « *en somme* », pas aussi sûr que cela !.. Cette Bernadette, en apparence, modérée, dénuée de surprises, froide et sensée, trois semaines par mois, avait des troubles singuliers, l'autre semaine. Elle changeait de tempérament ; elle ne jugeait plus, ne raisonnait plus, des mêmes yeux ni des mêmes lobes, les choses et les gens ; elle ne gouvernait plus sa direction : gare aux fossés et aux arbres sur la route ! La machine semblait tentée d'aller piquer du nez dessus... Comme ces risques étaient chroniques, Bernadette avait appris à les entendre venir ; et elle s'arrangeait pour, quand ils venaient, s'enfermer le mieux possible à l'écart ; elle s'était fait, pour dissimuler, une force extrême de contrainte. Mais dans son for, et à ces heures, haine et amour, désir, envie et jalousie, toutes les poussées venues du ventre ou du front, les pires imaginations d'un tempérament insouvi et sans frein, rôdaient, guettaient. Elle eût été toujours à deux doigts des plus inconcevables inventions. Mais on ne s'en apercevait qu'aux ondes rosées qui, brusquement, lui mouillaient le cou, ou, refluant, laissaient aux joues des pâleurs vertes. Elle frémissait, se broyant la bouche avec le mors, elle se sentait près de s'évanouir, et elle s'arrêtait juste à temps. C'était, au fond, tous risques comptés et toutes peines, une volupté. Elle était seule à la savourer.

Marc était loin de s'en douter. Et, qui sait ? s'il l'eût connu, peut-être aurait-il commencé de s'intéresser à elle. Il était de ces hommes qui, sottement, sont attirés d'instinct par le dangereux, l'obscur, le gouffre trouble : car la nuit chaude est prometteuse de richesses, que le jour plat démonétise ; et dans la

vie, ils ne craignent rien tant que l'uniforme. Il était, en cela, pour son malheur, bien fils de Annette !.. (Elle avait eu, plus d'une fois, à en pâtir ; et son pire remords était que son fils en pâtît, pour elle...). Même si Marc eût vu au fond de Bernadette la vie informe et reptilienne qui remuait la bourbe de la mare (elle remue au fond de presque chacun de nous), il l'eût honorée de plus d'attention qu'il n'honorait la plate surface de la mare, la froide vie de la petite bourgeoise monotone.

Sylvie, moins sage que Bernadette qui la suppliait de ne pas s'en mêler, eut beau prêcher à son neveu les avantages d'une femme qui administrât, avec une sage économie, son strict domaine domestique, et qui le laissât d'autant plus libre au dehors. Mais cet idéal familial de « proprio » qui touche ses rentes et sa femme, par coupons, en gardant les titres enfermés dans sa banque, n'est plus de mise à notre époque, qui ne peut plus se renfermer à la maison : elle veut de continuels déplacements, — l'âge revenu du « *Wandere* ». La femme peut-elle être, pour « le Voyageur », le compagnon de route qui partage sa perpétuelle instabilité, l'insécurité journalière du corps et de la pensée ? C'était la question. — Si elle eût été posée à Bernadette, celle-ci eût répondu, avec un soupir de renoncer à la maison, mais fermement, — puisqu'elle l'aimait ! —

— « Oui, je le veux. Donc, je le peux. »

Et elle l'eût pu, au moins pour un temps. Elle était brave. Elle eût affronté tous les dangers pour ce qu'elle voulait, pour ce qu'elle aimait. Mais si sincère que fût ce « Oui ! », seul le corps l'aurait suivi ; l'esprit, non. Elle eût promis au-delà de ce dont elle disposait. Elle se fût appliquée en vain : elle eût été perdue, hors de chez elle ; et fatalement, elle eût réagi : (c'était son droit). Ç'aurait été une pierre attachée au talon de l'homme, et qui le tire en arrière. En fin de compte,

la terrible force d'inertie de la femme eût eu raison de l'élan du mâle, qui traîne son boulet dans la montée.

L'instinct de Marc était plus sage que les calculs de Sylvie pour faire son bonheur malgré lui. Mais aussi bien Sylvie n'eût-elle pas été fâchée de lui lier les pattes, pour l'empêcher d'aller se casser le cou. Entre les deux femmes, la maréchale et la conscrite, il y avait, sans se le dire, entente secrète là-dessus. Et le nez de Marc, méfiant, l'avait flairée. Il n'en fallait pas tant pour qu'il prît Bernadette en grippe. Plus Sylvie lui en chantait merveilles, plus Marc lui en répondait pouilles. Cela alla si loin des deux côtés que Sylvie, après lui avoir mis marché en main, dans une de ses bourrasques apoplectiques, rouge à craquer, claqua sa porte, en furie, au nez de Marc :

— « Au diable, gueux ! Et tire-lui la queue ! »

Le jeune gueux ne s'en priva pas.

Et Bernadette resta assise, comme Cucendron, sur sa braise, — héroïquement, le visage froid, couvant le feu et la rancune, sous sa jupe.

Un jour que Marc, n'ayant en poche que quelques francs à dépenser pour son manger, était allé les boire au café — (oh ! sans excès ! sa déraison n'avait pas les moyens de s'exercer... Mais quand il se trouvait, comme ce matin, las, éccœuré, sans appétit, il n'avait pas le courage d'ingurgiter une viande de mauvaise qualité, mal présentée, qui lui répugnait, il préférait prendre un café noir avec un marc qui lui était un stimulant, au détriment de son estomac), — il y joignait l'autre stimulant de la lecture des journaux. En première page d'un quotidien, son regard tomba sur un portrait, sensationnellement déformé ; mais il le reconnut, du premier coup, ce front bas, bourrelé au-dessus des yeux, sillonné de gros plis, ce museau de gorille en colère... Simon... Simon Bouchard... C'était bien lui ! Au-dessus de la tête, à l'étal, la boutique annonçait, en manchette :

« *Un assassinat en express. Le bandit est arrêté...* »

Marc renversa son petit verre de cognac. Il lut sans voir. Il relut, en se forçant à mâcher chaque mot. Le fait ne laissait aucune place au doute. Dans l'express de Paris à Vintimille, entre Dijon et Mâcon, la nuit, un voyageur qui dormait avait été étranglé, sur sa couchette. Le meurtrier, surpris au sortir du compartiment, avait sauté du train en marche et roulé sur le ballast, où on l'avait ramassé, la face

tuméfiée et un fémur fracturé. La victime était une personnalité connue de Paris, un financier, membre de nombreuses Sociétés d'administration. L'assassin, un intellectuel dévoyé, un anarchiste, un communiste.... La presse bourgeoise n'est jamais parvenue à distinguer entre les deux.... (elle se fait plus bête qu'elle n'est ! son intérêt est de les confondre). Bien entendu, « la main de Moscou était au fond de l'affaire... »

Marc, bouleversé, partit, laissant à moitié bue sa tasse de café. Il ne savait ce qu'il faisait. Sur le boulevard, il se répétait : « Simon !... Simon !... » sans s'apercevoir des passants, que dans sa marche son instinct de somnambule lui faisait frôler sans les heurter. Il revoyait confusément les jours passés avec Bouchard, et par un système inconscient de défense, comme s'il était au tribunal, c'étaient surtout les premiers jours qu'il revoyait, les premiers temps de leur connaissance, lorsque Bouchard arrivait à peine de sa province, mal dégrossi, incorruptible, intact et dur comme une pierre à fusil. Marc sentait en lui une probité de percheron entier, qui ne trompe sur rien, sur la solidité ni de son encolure, ni de son plantoir, ni de ses pâturons. Auprès de lui, que Marc se sentait mal défendu, perméable, livré à tous les germes de putréfaction qui rôdent dans les grandes villes ! Si les sorcières de Macbeth leur eussent dit : — « L'un des deux sera tranché sur l'échafaud », Marc eût porté, épouvanté, ses mains nerveuses à son cou. Il était si sûr de l'autre, et de lui, si peu ! Qu'avait fait l'autre ? Qu'avait-on fait de lui ? Qui « on » ? Tous ! Tout ce monde atroce d'après-guerre. Et nous, les premiers...

Son regard heurta, à la terrasse d'un café, contre les gros yeux, qui le voyaient venir, de Véron-Coquard. Il ricanait. Marc traversa la rangée des tables, et sans s'asseoir, lui dit, d'une voix oppressée :

— « Véron, tu sais ? »

Véron n'arrêta point son ricanement. Il dit :

— « Je sais. L'idiot s'est fait piger. J'attendais ça ! On le saignera... »

Marc vit rouge. Le sang de Simon lui jaillit aux yeux. Il se jeta sur Véron, et l'empoignant par son gros cou, il le colla contre le mur du café, criant :

— « Assassin !... C'est toi, c'est toi qui l'as tué !... »

Véron-Coquard se dégagea, furibond ; il pilonna, de ses gros poings, les pectoraux maigres de Marc ; il le rejeta contre une table, où Marc s'assit sur les soucoupes et la bière renversée ; dans le hourvari de protestations, l'intrus fut, en un tournemain, expulsé. Du trottoir, où l'on commençait à s'attrouper, Marc voyait Véron, les yeux saillants, qui lui montrait le point, tonitruant :

— « Et tâche, salaud, de ne pas recommencer ! Ou je te fais empoigner par la police... »

Deux agents traversaient le boulevard. Marc, dont les jambes tremblaient de colère, dévisagea Véron par-dessus la haie humaine qui les séparait, et dit :

— « Bourrique ! tu en es donc ? C'est complet ! »

Véron hurla, bousculant tout, fonçant sur lui. Marc l'attendait, les bras croisés. Mais une main de femme s'y coula. Une fille, qui le connaissait, l'entraîna, disant :

— « Tu es fou, mon petit ; ne reste pas ! Je ne veux pas qu'ils t'abîment. »

Elle ne le lâcha qu'après avoir passé le tournant de la rue. Il n'entendait rien de ce qu'elle disait. Il ne vit qu'après, deux rues après, dans son souvenir, les paupières lasses et bouffies, le fard saignant aux lèvres allongées, qui lui avaient adressé un sourire d'adieu fraternel. Il pensa :

— « Si cette bonne Samaritaine avait rencontré Simon, il eût peut-être été sauvé. »

Il chercha vainement à se remémorer son nom. Mais le flot brûlant de la tragédie le refoula, avec son

image, dans l'ombre éternelle. Il continuait de se répéter : « Simon... Simon... » Et le ricanement de Véron lui fit remonter la rage au cœur. Il monologuait :

— « Cette canaille l'a dévoyé. Il lui a mis au ventre l'alcool, la fureur de l'or et des femmes, comme aux renards de la Bible, la torche en feu ; il l'a lâché, fou de torture, dans les blés. Et du supplice, et de l'incendie, le gremlin se frotte les mains... »

Et dans les siennes, ses longues mains, il sentit, lui aussi, des démangeaisons d'assassin. — Mais il s'aperçut qu'on le regardait, il fit un violent effort sur lui-même, il serra les ongles contre les paumes ; et, d'un coup, redevenu froid, il examina la marche à suivre.

Ils ne pouvaient laisser sombrer Bouchard, sans un secours ! Il fallait battre le rappel des compagnons... Les compagnons ! Où étaient-ils ? En était-il encore?... Jean-Casimir était à Prague, deuxième attaché à l'ambassade. Adolphe Chevalier, secrétaire particulier d'un ministre, toujours en route et en banquets... Ils se souciaient bien de Bouchard !.. Il fallait les y forcer, Mais où les saisir ? Jean-Casimir, il n'y avait pas à y songer ! Marc lui griffonna, à un bureau de poste, une carte-lettre incohérente et impérieuse, qui était plutôt faite pour le blesser. Après l'avoir jetée dans la boîte, il eût voulu la reprendre. Trop tard !.. Tard ou tôt, on ne pouvait compter sur lui... Jean-Casimir n'en perdrait pas, pour un homme à la mer, une soirée. Marc se mit à la chasse de Chevalier. Si peu de sympathie que celui-ci eût jamais marquée pour Bouchard, il professait du moins, en principe, le sens de la camaraderie ; il trouverait peut-être son intérêt de camarade à étouffer, autant que se pouvait, le scandale de l'affaire ; et par ses femmes de ministres, il avait les bras longs... Marc courut au ministère de la rue de Grenelle ; il fut de là

carambolé, comme une boule de billard, au luxueux appartement de Chevalier, Avenue du Bois, mais sans trouver l'hôte. Finalement, se rabattant sur le Palais, il réussit à l'attraper, en conciliabule d'importance, entouré de toges pérorantes, que flanquaient, cherchant à happer, les becs de harengs jaunes et salés de trois ou quatre journalistes. Chevalier, sans s'interrompre, lui fit un signe protecteur de la main ; et quand sa période fut finie, il l'entraîna à grands pas, l'oreille distraite, l'air affairé :

— « Et alors, mon bon ? Qu'est-ce que tu as à me raconter ? »

Mais aux premiers mots, il dit :

— « Pardon ! »

et s'en alla serrer la main d'un maître qui passait. Marc attendait. Chevalier n'était pas pressé de revenir. Marc attendait. Chevalier comprit que l'animal attendrait jusqu'à la nuit. Il revint et arrêta Marc, qui voulait reprendre sa requête. Il fit un grand geste pathétique, qui voulait dire : — « Quel malheur ! » — qui disait aussi bien : — « Quel rasoir ! »

— « Oui, oui, fit-il, c'est navrant !... Mais qu'y pouvons-nous ?... La parole, maintenant, est à la loi. »

Il hocha le menton, solennellement, sourit à droite, sourit à gauche, puis bredouilla :

— « Je suis pressé... Pardon... Et autrement, cette santé ?... Je te ferai signe, un de ces matins, pour déjeuner... Adieu, mon bon ! »

Et s'évada.

Marc resta figé. Rien à répondre. Chaque animal reste fidèle à sa nature. Le chien est chien. Le chat est chat. Le loup est loup. Moi, je suis loup, que fais-je ici ?...

Il rentra... Mais il ne pouvait s'enfermer seul, avec ce poids sur l'estomac. Si las qu'il fût, il cherchait des prétextes pour retarder le moment de remonter

dans sa chambre. Il se raccrocha à la pensée de Ruche. Il avait cessé de la voir, depuis longtemps. Entre elle et lui, il y avait une glace. Chose curieuse, ce refroidissement avait commencé, du matin même de cette nuit, où Ruche s'était montrée secourable pour lui, — où, d'une couche à l'autre, leurs mains s'étaient tenues. Ils s'évitaient. S'ils se rencontraient, Ruche affectait de ne pas le voir, ou elle avait un sourire hostile. Marc, sans comprendre, ne tenait pas à en éclaircir la cause.

Mais, à cette heure, il avait besoin d'une femme, d'une camarade, dans le cœur de qui (même hostile) se décharger de ce qui l'oppressait. Une femme est toujours une femme, une mère, une sœur : si froide que puisse être sa tête, son ventre est chaud, et il frémit de toutes les passions de l'homme, il compatit ; on peut y poser son front, quand il est trop lourd à porter. Elle est le nid.

Il monta à l'entresol du croissant de rue, sous la masse du Val de Grâce. Il frappa.

— « Entrez ! »

Il était tard. La chambre était déjà dans l'ombre. Au fond, Ruche était étendue dans sa niche, ses jambes nues, ses longues jambes de lévrier, que découvrait sa jupe courte retroussée ; l'une pendait sur les marches de l'alcôve. Elle ne fit aucun mouvement pour la voiler. Elle regardait, indifférente, Marc qui avançait à pas lents. Et celui-ci, dont les prunelles élargies peu à peu s'habituèrent à l'ombre, avant même qu'il eût vu, avait perçu le grésillement et l'odeur : elle allait fumer l'opium. Il ne perdit pas son temps à discuter là-dessus. Il avait d'abord à laisser tomber son fardeau. Il parla, parla, avant qu'elle l'eût interrogé. Il raconta tout, Simon, Véron, Chevalier, toutes ses agitations de la journée, ses fureurs et sa douleur et son horreur. Il n'attendait pas d'elle un conseil. — (Qui sait, pourtant ? fille de procureur, elle

pouvait, mieux que lui, voir clair dans la marche de l'affaire) — mais un simple mot, un cri de pitié, — moins : sa main tendue, qui presse la main cherchant dans l'ombre un appui, et dise : — « Mon petit !... »

Elle ne dit rien, elle ne fit rien, elle entendit, elle attendit. Il attendit. Rien ne sortit. Il la voyait maintenant sans ombre, couchée sur le dos, tout de son long, la tête plus bas que le ventre, un bras pendant et une jambe, immobile, impudique, indifférente, le fixant d'un regard froid. Et dans ce regard, il lisait ce qu'il avait toujours soupçonné... Mais il s'était toujours refusé à le croire, surtout en face d'un aussi tragique dénouement : — une antipathie de femme pour Bouchard, muette, profonde, implacable, sans appel. Elle l'avait toujours détesté.

Il suffoqua... Les lèvres minces, et que barrait un sillon rouge, de la femme étendue, s'entr'ouvrirent froidement, pour lui dire :

— « Veux-tu une pipe ?... Non ?... Eh bien, va-t'en ! »

Il s'en alla sans un mot. Derrière lui, il entendit craquer les lamelles de parquet sous les pieds nus, et sur son dos, le grincement de la clef dans la serrure, que l'on fermait à double tour.

Quand il fut rentré chez lui et qu'il fit le compte de sa journée, il ne savait plus lequel des trois il haïssait le plus : Véron, Chevalier, ou Ruche... Plus tard seulement, très tard dans la nuit, le visage de Ruche, qu'il s'acharnait à redessiner, afin de pouvoir mieux le détester, lui apparut ravagé. Quand il était là, en face d'elle, il n'avait vu que la dureté des yeux, la haine qui ronge. Il voyait les traits. Elle aussi était rongée... Tant pis ! Tant mieux !

Les jours suivants passèrent sous le joug de l'obsession perpétuelle. Il s'obligeait à travailler ; il le fallait bien ! Il était pris par son métier ; mais il se faisait un classement de l'esprit : tout le métier s'opérait machinalement ; toute la pensée était sucée par l'idée. Il n'avait aucun moyen d'agir. Le seul soulagement fut d'écrire à sa mère. Elle ne pouvait rien lui conseiller. Mais ils partageaient leurs misères. C'était un pacte entre eux tacitement conclu. Marc avait senti un flot de fierté et de gratitude au cœur, quand, la première, Annette lui avait écrit des choses qu'une mère n'a point l'habitude de confier à son fils, — les choses toutes droites, les choses toutes crues de sa vie et de ses combats, ainsi que fait un compagnon à un compagnon. Il ne lui avait rien dit de son émotion. Mais il avait payé son écot en faisant, depuis, assaut de confiance avec elle. Cette confiance, de sa part, allait fort loin ; et Annette était parfois interloquée ; mais

elle non plus n'en témoignait rien. Elle comprenait que ce n'était point impudence, mais témoignage d'allégeance : il se livrait, avec ses hontes, pieds et poings liés. Et l'on ne pouvait le soupçonner de je ne sais quel malsain étalage moral, à la Jean-Jacques. On le devinait rougissant, se disant : — « Elle me méprisera, cette fois... Tant pis ! Je dois... » Maintenant, ils étaient sûrs : rien d'eux qu'ils confessaient à l'autre, l'autre ne le renierait. « Le mien est tien. Le tien est mien... » C'est grande fortune, dans le chaos des jours, que cette communion du sang. Marc et Annette lui durent, à plus d'une heure, le salut. Quand de lassitude et de dégoût, le sang reflue au cœur, le rythme régulier des valvules qui se contractent relance le sang dans les artères. Il n'est même pas besoin que la réponse soit arrivée. L'appel suffit, pour qu'on perçoive la systole. D'avoir écrit, Marc fut soulagé, pour une nuit.

Et six jours après, il eut la surprise de voir entrer Jean-Casimir. C'était le dernier qu'il eût attendu ! Il balbutia :

— « Tu as reçu ?... »

— « J'ai reçu ta lettre, dit Jean-Casimir. J'aurais dû lire l'affaire dans les journaux. Mais tu as bien fait de me l'écrire. L'événement m'avait échappé. »

— « Et d'où viens-tu ? »

— « De Prague, naturellement. J'ai pris l'avion pour Strasbourg. Il y a déjà trois jours que je suis ici. Je ne suis pas venu te voir plus tôt, parce que je suis allé droit au plus urgent. Tu ne m'en veux pas ? »

— « Jean-Casimir ! »

Marc l'embrassa.

— « Je crois n'avoir pas perdu mon temps, poursuivit l'autre. Mais je te le dis tout de suite, je crains que nous ne puissions rien. »

— « Quoi que nous puissions, tout le possible, nous devons le faire. »

— « C'est ce que je pense. Mais le possible ne va pas loin. Tu sais déjà ce qu'il faut attendre des amis. »

— « Qui te l'a dit ? »

— « J'ai fait leur tour. J'ai trouvé ta trace sur leur seuil. »

Marc se répandit en invectives contre eux. Jean-Casimir dit :

— « Ils sont ce qu'ils sont. Tu te fais toujours des illusions ? »

— « Je n'en ai aucune. Et je m'obstine à espérer que je fais tort aux hommes. Mais ils sont encore pires que je ne les jugeais. Et le pire de tout, ce sont les femmes. »

Quelques mots brutaux et accablés laissèrent voir sa hantise de la haine atroce qu'il avait vue et touchée dans le silence de Ruche. Jean-Casimir dit :

— « Oui. Mais elle a peut-être ses raisons de haïr. »

Marc fut saisi :

— « Quoi ? Quelles raisons ? Contre Simon ? »

— « Contre Simon, ou contre un autre, toi, moi ? n'importe ! Elle hait quelqu'un, ou tous les hommes... L'as-tu bien regardée ? Qu'elle ait ses raisons, c'est inscrit. »

Marc fut frappé de la perspicacité de cet homme qui passait sur tout sans s'arrêter. Il revit instantanément le visage ravagé de Ruche, il plongea au fond, et il se dit : — « C'est vrai !... » Il demanda :

— « Mais que penses-tu ? »

D'un plissement de lèvres, Jean-Casimir écarta le sujet :

— « Je n'en pense rien. Je n'ai pas le temps d'y penser. Chacun est pris au piège, quelque jour. Elle a laissé de ses plumes, ici ou là. C'est son affaire. Avec ou sans plumes, elle s'en tirera. Les femmes s'en tirent toujours. Occupons-nous de nous, de notre affaire !... »

— « Tu es devenu dur pour elles, dit Marc, tu passais jadis pour être de leur bord. »

— « C'est pour cela. Nous avons roulé ensemble. Je les connais. Elles m'ont roulé. J'en ai roulé. Nous nous retrouvons toujours sur nos pattes.... Pensons plutôt à cet imbécile, qui a trouvé moyen de se casser la sienne, en attendant qu'on lui rompe le cou !... Si je suis femme, comme tu dis, c'est donc dans l'ordre que je m'intéresse à ces idiots d'hommes, comme toi, et lui... Ne proteste pas ! Tu es comme lui — d'une race plus fine — mais aussi entier, aussi borné dans tout ce que vous entreprenez. Vous, quand vous tombez dans le piège, ce n'est pas vos plumes que vous laissez, c'est toute la bête. Vous me faites pitié ! On a pour vous un peu de mépris ; mais c'est peut-être pour cela qu'on vous aime... »

Marc l'aurait volontiers giflé. Du fond de sa gorge, il soufflait : — « Cette fille !... » Et puis, il avala sa salive : — « Elle a raison... » Et se rappelant qu' « elle » ou « lui », Jean-Casimir n'avait pas hésité un instant à revenir de Prague pour secourir l'ami tombé, il éteignit le regard furieux qu'il assenait sur le sourire équivoque du malicieux garçon, et dit :

— « Assez causé ! Allons au fait. »

— « Le fait, reprit Jean-Casimir tranquillement, est que j'ai vu Simon... Oui, j'ai réussi, non sans frapper à diverses portes (ce ne sont point les plus hautes qui ouvrent le mieux), à me faire entre-bâiller celle de sa prison, ou plutôt de l'infirmier, où l'on est en train de lui recoller les morceaux, afin qu'il soit au complet pour le grand jour. J'ai essayé de lui parler. Mais aux premiers mots, il m'a couvert d'imprécations. Sous ses bandages, il n'avait de libres qu'un œil et le museau : un œil de rhinocéros, petit, dur et renfoncé, sous la corne de la paupière. Mais du premier coup, l'œil a vu ; et il s'est rué, le rhinocéros ! Il piétinait tout, moi, toi, Véron, tous les amis. Il refuse de recevoir aucun de nous. Il a fallu tourner les talons. »

Marc demandait le cœur serré :

— « Moi aussi ? il m'a nommé ? »

— « Il t'a nommé. Ne t'affecte pas ! Tu es dans le bloc. Côté des vivants. Lui, c'est déjà marqué sur son front : côté des morts. »

— « Est-ce qu'il n'y a aucun moyen de le sauver ? »

— « Je ne crois pas. J'ai vu l'avocat et quelques autres. J'ai tâché de les intéresser. Mais que peut-on faire, quand l'animal refuse de se laisser sauver ? Il refuse même de causer avec l'avocat, et il lui déclare qu'aux assises, il l'injuriera... »

L'instruction ne traîna point. Le fait était clair. Il n'y avait rien à démentir, et l'accusé ne démentait rien. Jean-Casimir revint de Prague, encore une fois, pour les assises. Bien que leur intervention dût être vaine, les deux amis s'étaient fait un point d'honneur de comparaître, comme témoins. Devoir pénible pour Marc. Il lui était insupportable de s'exhiber en public ; il savait qu'il s'y montrait toujours inférieur à lui-même : la sauvagerie, l'orgueil le paralysaient. Et la pensée de se retrouver face à face, dans la lumière du sinistre spectacle, avec l'ancien compagnon, d'affronter peut-être ses invectives et ses reproches, lui faisait peur. Il eût voulu fuir, ou, comme un enfant, se boucher les yeux et les oreilles, jusqu'à ce que « ce fût fini »... Mais plus il avait peur, plus il était brave : car il s'enrageait contre lui. — « Marche, poltron ! » — Il marcha.

Tout était trouble autour de lui, il ne vit rien, il ne retint rien de son entrée, au Palais bruissant, dans la salle des témoins. Jean-Casimir, très à son aise, le guidait, échangeait avec l'un, avec l'autre, un salut ou un mot plaisant. Il n'était pourtant pas beaucoup plus tranquille que Marc sur sa rencontre avec Bouchard. Leur tour vint assez tôt. Les témoins à décharge n'étaient pas nombreux. Quand il fut introduit dans la ruche à mort, Marc, raidissant ses jambes qui lui paraissaient rembourrées de son, serrait les dents, se

disant : — « Ne pas regarder ! Surtout pas *lui* ! Ne pas le voir ! » — Et ce fut *lui* que, du premier coup, il vit ; et dès qu'il vit, il fut pris ; il n'en pouvait plus déprendre ses yeux. La voix impatientée du président dut lui rappeler qu'on lui parlait. Il revint précipitamment au rôle que l'on attendait de lui. Mais dans un trouble où il ne retrouvait plus son propre nom. Il entendait des rires derrière lui. Le président les réprima et voulut bien le rassurer. Il reprit peu à peu son aplomb : il était honteux que l'on crût qu'il avait peur ; ce qui lui avait coupé le souffle, c'était, là-bas, ce mufle qui l'avait fixé, cette face connue, et si changée par les coups du destin (ceux de la police y compris), qu'il eût douté, si son regard n'avait rencontré l'œil féroce du rhinocéros : (Jean-Casimir avait bien vu ! Mais le rhinocéros n'avait qu'un œil : il était tout à fait borgne, maintenant). Les deux regards s'étaient reconnus. Marc avait vu le mouvement brusque de Bouchard pour se lever, — aussitôt rassis sur son banc par les gendarmes, — et le jet de fureur, le premier jet, qui avait jailli de l'œil unique. Les yeux de Marc s'étaient baissés. Il était terrifié. Il lui semblait qu'il était coupable et que la voix de Bouchard allait l'écraser. Il n'avait pas vu le second jet. Le regard de rage s'était subitement radouci ; et l'œil de Simon n'avait plus pour lui qu'un mépris cordial et bourru. Mais Marc s'attendait, à chaque instant, à ce que sa déposition fût interrompue par une apostrophe. Et il lui fallut quelque temps pour retrouver son assiette. Enfin, après avoir enfantinement pataugé, se rassurant du côté du cyclope, et de l'autre côté piqué à vif par les ricanements étouffés qui accueillèrent ses maladresses de langage et qu'entretenaient plus que n'empêchaient les ironies du président, Marc se rebiffa ; et, comme les timides, quand la poudre leur monte au nez, il souffla le feu, instantanément. Il sauta, d'un coup, toutes les barrières de la prudence. Il fit, non pas même le plai-

doyer (qu'on ne lui demandait pas), mais l'éloge de Simon, avec une violence provocante. Aux premiers essais pour l'arrêter, il répliqua, comme un jeune coq ébouriffé, en attaquant la société. Une sèche et claquante intervention du procureur lui tordit le bec et le moucha. Décontenancé, forcé de se rétracter, le coquelet retomba, de son pauvre vol aux ailes coupées, dans sa mare, où il repataugea. Et la déposition écourtée finit sans éclat. Comme il s'en allait, humilié, Marc jeta de nouveau un regard de honte sur Simon ; l'œil de Simon le suivait, avec une gouaille affectueuse ; il avait l'air de dire : — « Pauvre gosse ! » — Confus, ému, Marc bravement le salua de la tête. Simon, d'un geste protecteur et familier, leva la main, lui donna congé.

Marc, dans son trouble, ne sut pas ce qui se passa après lui, l'accueil que fit Polyphème à Jean-Casimir. La vieille haine ne désarma point. Dès qu'il aperçut le fin museau de l'androgyme, Simon, le corps en avant, aboya. Il inonda de son crachat l'ancien ami. En quinze mots, il l'enduisit d'ignominie. Son avocat, se précipitant, tâchait de lui remettre la bonde. Le président tonitruait qu'il le ferait sortir, s'il continuait à insulter les témoins. L'autre répliquait insolemment qu'« il défendait qu'on le défendit » ; et il traitait tous les témoins de « chiens couchants », et celui-ci de « chienne ». Enfin, on réussit à le faire taire ; et il consentit à écouter en ricanant. Jean-Casimir, pâle, dédaigneux, commença, d'un débit net et froid, bien ponctué, à déposer. Il affectait une objectivité indifférente, dont tous les traits calculés pouvaient servir à la décharge de l'accusé, en le rabaissant, en le représentant comme un paysan dévoyé, une victime de la noble et stupide illusion démocratique, qui arrache à la glèbe l'homme de la terre, non dégrossi, et qui l'attelle, dans nos écoles, à des exercices de pensée que son cerveau ne peut mener sans danger. Il dit qu'à l'ancien mot, qui

avait fait époque, de Barrès : « *Les Déracinés* », il fallait substituer celui plus exact de : « *Les Désorbités* », et que le vrai responsable du désordre était le système, non les outils qu'il avait faussés. Une telle thèse flattait la vanité secrète des bourgeois qui l'écoutaient : ils étaient bien aises de s'attribuer, *in petto*, le privilège de rester les détenteurs de la raison civilisée. De temps en temps, en parlant, Jean-Casimir promenait son regard froid et fin sur le prétoire, frôlait sans hâte, indifférent, la face grondante de Simon, gonflée de fureur, l'évaluait comme un objet, et retournait à d'autres objets, en achevant de dérouler ses petites phrases impeccables. Un mot flatteur du président et les ondes muettes de la sympathie générale accueillirent la fin du témoignage.

Mais un coup de théâtre se produisit. Le père de l'accusé demandait à être entendu. Bien qu'il eût été convoqué, dans ses Causses, on ne comptait pas beaucoup, le connaissant, que ce cul-terreux s'arrachât à ses champs pierreux pour une besogne aussi ingrate. Il s'était décidé, au dernier moment. On attendait, naturellement, qu'il prît la défense de son fils. Mais avant même que le premier mot fût sorti, toute la salle avait frémi. Les deux hommes — père et fils — étaient dressés, l'un contre l'autre, et, tordant la bouche, se dévisageaient terriblement. Un vent de haine souffla sur toutes les têtes. Dans le silence de mort, après avoir levé la main, prêté serment, le vieux parla.

Il était, comme sa graine, lourd et carré, taillé dans le bloc à coups de hache, le buste épais sur des membres courts, ébranchés ; au bout, vissées, les mains — des pinces ; les pieds, qu'on ne voyait pas, devaient au sol tenir de même. On ne pensait pas à regarder la tête. Elle était un membre, comme les quatre autres. Le bloc cria : (un enrouement et la rage refoulée l'empêchaient de parler à voix posée) :

— « Messieurs les juges, je ne viens pas pour vous demander d'épargner cet homme-là. Je viens vous dire : — « Vengez-moi de lui ! » Depuis le jour qu'il est sorti du ventre de sa pauvre mère, qui en a péri, il a été ma maladie. Il ne m'a causé que des ennuis. Trop orgueilleux pour travailler avec ses mains, il avait honte d'être paysan, il aimait mieux se prélasser sur les bancs, à ne rien faire qu'à se bourrer le cerveau de sacrés livres, pleins de vermine, qui lui apprenaient à insulter tout ce à quoi on doit le respect. Je me demande à quoi vous pensez, messieurs de Paris, de nous empoisonner ainsi nos gars. Si c'était de moi, je les foutrais tous dans mon fumier, — tous ces papiers, avec leurs torche-culs d'écrivassiers ! On se disait au moins, pour se consoler, que cette sale denrée finirait peut-être par lui rapporter. Il se vantait d'être en passe de devenir, un jour ou l'autre, quelque ministre. Il est devenu ce que vous le voyez : gibier de chafaud ! L'un mène à l'autre, — possible ! Lui, il est resté en chemin. Gardez-l'y bien ! Nous ne vous le réclamons pas. Il a eu le temps de nous faire assez de mauvais sang. Il n'y en a pas un de sa connaissance, dans la famille ou le pays, à qui il n'ait tâché de soutirer de l'argent. Si l'on racontait tous les moyens dont ce gueux-là se servait pour trayer le pis aux gens, on aurait de quoi déjà le faire embarquer pour la « Nouvelle ». Il n'y a qu'avec moi que ça n'a pas pris. Je le connais. On ne me le fait pas ! »

Simon ouvrit une bouche énorme, et lui cria :

— « On te l'a fait !... Vieux cocu !... »

Une explosion de rire nerveux secoua la salle. Elle se soulageait de sa tension. La cible — le vieux — marquait : — « Touché ! » Il avait beau se démener, vociférer. Il n'en accusait que mieux le coup porté. Dans la mêlée de gueules qui suivit, avant que le président eût réussi à rétablir le silence, il fut facile de reconstituer la tragi-comédie de village, qui mettait

furieusement aux prises le vieux Thésée remarié et son Hippolyte. Le drôle avait sali son nid ; et qui plus est, on entrevoyait qu'il avait dû se faire ouvrir par sa Phèdre non seulement le lit, mais la bourse. Le vieux refusait *mordicus* d'en convenir. Etre volé l'enrageait encore plus qu'être cornard. Mais il affectait maladroitement de nier le tout. Et c'était le voleur qui le proclamait.

Dès cet instant, il fut clair à tous que le père allait livrer sa chair au bourreau. On attendit...

On n'eut pas longtemps à attendre. Quand la parole lui fut rendue, le vieux, serrant les poings, les brandit :

— « Je ne réponds point à ces saloperies. J'en ai assez ! Je ne connais plus ce gremlin-là. Il nous a tous déshonorés. Je demande pardon à Dieu de l'avoir pissé. Messieurs les juges, il est à vous. Faites votre devoir ! J'ai fait le mien. Lavez-moi de lui ! »

Tout d'une pièce, il se tourna, une dernière fois vers son fils, le front baissé, le regard torve. Il cracha par terre, vira, et au petit trot, cornes en avant, il détala. Dans le brouhaha, on entendit le procureur, qui le traitait de « *Romain* » ; et, barrissant, Simon, qui s'étranglait de rire. Il y eut ensuite une mêlée de trompes, entre lui et le président. Simon voulait se décharger de sa rancune contre le père, qui, lorsqu'il luttait contre la misère, l'eût vu plus volontiers crever que son cochon, — ce ladre, dont la dureté l'avait acculé au crime ; il prétendait, pour se venger, non seulement dénoncer les friponneries du vieux avec le fisc qu'il avait fraudé, mais sans pudeur étaler la scène de fabledu gras qu'il lui avait jouée, avec le concours de la belle-mère. Le public ne demandait pas mieux que d'entendre. Mais la cour s'interposait : elle couvrait de son écu, à défaut de la vertu, (on eût été en peine de la rencontrer !) le Code. Le furieux refusait insolument de se taire : il bafouait le président, et se fût

colleté avec son avocat, s'il n'eût été tenu par les menottes. Pour mettre fin à cette dispute, il fallut le faire sortir de la salle.

Le réquisitoire et la plaidoirie parurent, après, sans intérêt. On le rappela pour le jugement. Il ne faisait de doute pour aucun. A l'unanimité, le : Oui : « *Coupable* », — « *en mon âme et conscience* ». Sans circonstances atténuantes. La peine de mort.

Simon, tout rouge, mais impassible à la lecture de l'arrêt, darda son œil de braise ardente sur la Cour, les mesura tous à la ronde, férocement, puis il dit :

— « Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il n'y ait pas en France une douzaine comme moi, pour vous crever la panse à tous. »

Aussitôt traîné hors du prétoire, il leur hurlait :

— « Assassins !... Je vous jette ma tête. Mangez-la ! »

Le public mugissait avec lui. Il paraissait pris de folie. Jamais spectacle ne l'avait mieux possédé. Le vrai « théâtre du peuple », tant cherché, le voilà ! Au moins, l'on tue, pour de bon ! La meute ne s'y trompe pas : elle sent le sang. Ils aboyaient. Il y avait des femelles, près de tomber en convulsions. Sans rangs de classe. On fraternise. Marc, livide, que Jean-Casimir entraîna, fut agrippé par une Bette méconnaissable, très excitée, qui déversait un flot de mots incohérents, riait, pleurait. A un moment, Jean-Casimir, qui la guettait, l'empoigna, quand elle allait tourner l'œil. Il la fit asseoir sur une marche de l'escalier. Elle ressaisit presque aussitôt le peu qui lui tenait lieu d'esprit. Mais ce fut pour être prise de nausées. Marc n'était pas loin d'en avoir aussi. Ils réussirent à lui faire descendre l'escalier. Mais au bas, dans un angle, elle vomit. Fraternellement, Jean-Casimir lui tenait la tête. Il voulait la reconduire ; mais il ne pouvait lâcher aucun des deux. Il les hissa dans un taxi, et donna l'adresse de Bette. Mais elle

retrouva une vigueur inattendue pour protester : elle voulut qu'on la déposât chez Ruche. Dans le trajet, une fois encore, elle vomit. Jean-Casimir la monta chez Ruche ; il redescendit et rejoignit Marc dans le taxi, le mena chez lui, dans son hôtel. Marc, défait, se laissa conduire ; il n'osait pas desserrer les dents : le cœur était contre l'écluse. Il se trouva, sans savoir comment, dans la chambre de Jean-Casimir, sur sa chaise longue. Jean-Casimir lui disait :

— « Étends-toi ! »

Il eut honte. Il se fit dur. Il dit :

— « Ils ont bien joué ! Nous en avons eu pour notre argent ! »

Jean-Casimir n'en fut pas dupe. Il était trop fin pour reprendre avec lui ce sujet. Il regardait bouillir son café, dans un élégant filtre de voyage. Il le lui fit admirer ; et tandis qu'ils humaient l'arome de leurs tasses, il prit son sourire d'Arlequin, pour demander :

— « Quelle est la bête ? »

— « La Bette ? » répéta Marc, étonné.

— « Je dis : « la bête de la Bette »... »

— « Je ne comprends pas. »

— « L'as-tu regardée ? »

— « La pauvre fille ! elle ne paie pas de mine. Elle a maigri. »

— « Mais non du ventre ! »

Marc s'exclama... Il avait compris... Ils ne parlèrent plus de Simon, aujourd'hui.

Le surlendemain, dans la soirée, Marc reçut la visite d'un homme jeune, dont le visage laid, ingrat, famélique, ne lui était pas étranger. Avant qu'il l'eût identifié, le visiteur s'était nommé : l'avocat de Simon. Il n'était pas très habile dans sa façon de s'exprimer, et sa parole n'avait aucun charme. Mais il montrait une sincère émotion. Il dit que son client s'était refusé à signer le recours en grâce, et que le dénouement était imminent, mais que Simon, en vain pressé d'exprimer ses derniers vœux, l'avait, à l'instant même où il se retirait, rappelé pour dire qu'il serait bien aise de voir Marc.

Marc ne l'était point. L'angoisse lui était remontée au cou. Mais d'une gorge contractée, il dit :

— « Je le verrai donc, si c'est possible. »

Il espérait que ce ne le fût pas.

L'avocat lui dit qu'il s'était assuré l'autorisation nécessaire, et que si Marc y consentait, on se rendrait sur-le-champ à la prison : un taxi attendait en bas. Du lendemain, on n'était pas sûr.

Marc se leva :

— « En ce cas, allons ! »

L'avocat voyait son trouble, et le comprenait. Dans le taxi, il essaya de lui témoigner gauchement la commisération que lui inspirait son client ; il savait la cause perdue d'avance : c'est pourquoi, d'ailleurs

on la lui avait laissée pour compte ; et il l'avait acceptée, ayant lui-même connu le désespoir où la misère, la soif de jouir qu'on ne pourra jamais satisfaire, et le féroce abandon des proches peuvent acculer un jeune paysan perverti de l'après-guerre, à Paris. Son amertume était profonde ; mais elle était sans vigueur. L'homme était né vaincu. Il ne faisait pas bon être pris sous son égide. Marc, qui écoutait sans trop entendre, s'écartait instinctivement.

L'ordre était donné, à la prison. Ils passèrent ; et, à la porte de la cellule, l'avocat, serrant la main de Marc, le laissa seul. Marc entra, comme dans la fosse.

Une lumière blanche, dépouillée de vie, tombait de la vitre d'en haut, grillée et dépolie. Il n'y avait point d'ombre. L'ombre est la vie.

Le mort était debout, dans un coin. Il vint à Marc, qui restait figé, au seuil, et sans le vouloir, recula d'un demi-pas, se heurta le dos contre la porte refermée. Simon perçut l'effroi, et ricana :

— « Tu as peur ?... Allons, mon gosse, remets-toi ! Ce n'est pas ta peau que l'on va prendre... Ta peau, veinard, elle est à toi. »

Marc rougit. Il dit avec honte et douleur :

— « Simon, crois-tu que je tiens à ma peau ? Mon Dieu, mon Dieu, pour ce qu'elle vaut ! »

D'un ton bonhomme, Simon dit :

— « Elle ne vaut pas cher. Tiens-y, tout de même ; Elle te va. »

Il était debout devant Marc, jambes écartées, les bras ballants. Marc, qui n'avait pas osé encore le regarder, leva les yeux, vit la grosse face au crâne tondu, qui lui souriait sans méchanceté. Il eut un élan. Ses mains, peureuses, qui se dérobaient derrière son dos, se tendirent. Simon les saisit.

— « Une sale corvée, que je t'ai imposée !... Hein ! mon petit ?... Je le savais ! C'est même pour cela que je l'ai fait... J'avais parié ma tête contre moi-même

que tu ne viendrais pas... Tu es venu, J'ai perdu. C'est tout gain... »

— « Simon, dit Marc d'une voix encore tremblante, en quoi puis-je t'aider ? »

— « En rien. En étant là. En me prouvant qu'il y a encore dans ce bordel du monde que je vais quitter, un petit garçon qui ne s'est pas encore vendu tout à fait, qui ne se renie pas, qui ne me renie pas... Tu as beau trembler... Si, tu trembles... Comme aux assises... Tu n'étais pas fort ! On t'a fait peur. Tu as eu peur, tu t'es dépêché de demander pardon, tu as retiré ce que tu avais dit... N'importe ! tu l'as dit... Tout seul contre les loups, les chats-fourrés et les cochons... Et ce n'était pas si mal pour un petit garçon ! Je t'en ai su gré. Il y a dans tes tripes plus d'honnêteté que dans tout le troupeau mis ensemble. »

Marc était plus humilié que flatté. Il eut un écart imperceptible, pour se cabrer, et il répliqua amèrement :

— « Merci du brevet d'honnêteté ! »

— « Tu te dis que je ne suis pas qualifié pour le donner ? Tu te trompes, mon petit. Je m'y connais !... Honnête, je n'entends pas un mouton châtré. Tu peux avoir sali ton poil, dans la sanie et dans le sang, tu es honnête si tu ne fuis pas, si tu ne dis pas lâchement : — « Ça n'est pas moi » — si tu leur craches dans la gueule : — « Moi ! *Me, me ! adsum qui feci !* » — si tu acceptes ta responsabilité. »

— « Et tu l'acceptes ? » demanda Marc.

— « Et je l'accepte. Et si c'était à refaire, je le referais... Je le referais, mieux. »

Marc n'avait pas envie de discuter. Il murmura :

— « A quoi bon ? »

— « A quoi bon vivre ? Vivre, c'est tuer, ou être tué. »

— « Non ! » cria Marc, en faisant un geste des mains, pour se garer, comme un enfant.

Simon le considéra avec un sourire de pitié.

— « Veau de lait ! il te faut toujours le pis de ta vache... Allons ! les cornes pointent pourtant, sous ton front. »

— « Dans l'arène, le taureau est toujours condamné d'avance. »

— « Eh bien, tâche au moins que le spectacle soit beau ! Et étripe le matador !... Moi, je suis resté, idiot, encornaillé aux entrailles des chevaux... Tu feras mieux. »

— « Et c'est pour me dire cela que tu m'as fait venir ? »

— « Et pourquoi pas ? » fit le cyclope, se redressant de toute sa hauteur. « Mon testament à la société ! »

— « Tu lui lègues un monstre ? »

L'œil unique eut un éclair de gaieté, s'humanisa. Simon pétrit dans ses poings rudes les maigres bras du jeune ami :

— « Pauvre petit monstre ! Il a peur de son ombre... Mais tu as beau faire, je te connais, tu combattras... Veux ou ne veux pas !... Qui naît taureau, taureau il meurt. On ne le coupe pas... Mais ça te regarde ! Je n'ai pas besoin de m'en occuper... Si je t'ai fait venir, c'est, mon garçon (je ne vais pas mentir, à cette heure), qu'on a beau s'être tanné, avoir le cœur plus dur que les poings, haïr les hommes, et regretter de n'avoir pu faire sauter la boutique, — au moment de s'en évader, on se sent, à des minutes, une faiblesse dans les jambes, et sur la langue — la langue sèche du taureau, — une démangeaison de lécher, une fois, une fois encore, le poil d'un autre taurillon... »

Il le regarda, qui eût voulu se dérober. Il sentait le frisson des bras sous ses doigts. Il lui souffla, avec une gauche tendresse :

— « Ça te coûterait trop de m'embrasser ? »

Marc l'embrassa, plus mort que vif.

— « Merci. Va-t'en ! dit Simon. Tu es le seul que j'aie aimé. »

Marc ne trouvait plus la porte. La poigne de Simon, fraternellement, l'y ramena. Il n'eut même pas la force de se retourner, pour dire adieu à l'homme qui allait mourir.

Le lendemain, la tête tomba.

Marc, en ces jours, déversait plus que jamais toutes ses pensées dans ses lettres à sa mère. Pour les âmes qui se sont proches, l'absence est le plus grand bienfait : elle les libère de la pudeur ; elle brise entre elles toutes barrières.

C'était une étrange correspondance. On n'eût point dit d'un fils et d'une mère. Ils se sentaient tous deux en marge de la société. Ils n'étaient pas seulement affranchis, au fond du cœur, de ses préjugés, de sa morale conventionnelle et de ses lois : — (des milliers d'hommes et de femmes, aujourd'hui, en sont là!) — ils s'étaient construit, d'un sûr instinct, leurs lois à eux, leur pacte moral d'alliance et d'union : — le pacte secret, inscrit par la nature, de la mère et de son petit, dans la jungle. A mesure que le petit avait grandi, les relations avaient changé de caractère, la mère avait insensiblement fait place à l'aînée, — plus proche : car ils sont maintenant sur la même rive, et le cours d'eau ne coule plus entre eux : ils s'y abreuvent, côte à côte ; chacun apporte à l'autre sa chasse — ses expériences de la jungle : ils les partagent, neuves ou anciennes ; et ce ne sont pas les plus anciennes qui semblent au jeune les moins neuves ; ni les plus neuves qui sont pour l'aînée les moins substantielles.

Marc lui a tout raconté du drame, que sa vie a côtoyé de si près qu'il lui semble que le couperet, en tombant, a sifflé près de son oreille. Il lui a dit que, si le coup ne l'a pas tranché, c'est une affaire de hasard : Simon aurait pu être Marc, et Marc Simon ; le désespoir et la démence, le crime, rôdent en chacun de nous : l'un résiste, l'autre succombe, sait-on pourquoi ? « Ç'a été lui, ç'aurait pu être moi. Je n'ai le droit de condamner personne... »

Il n'est pas surpris d'entendre Annette qui lui répond :

— « Non, ni toi ni moi n'avons le droit de condamner ce malheureux. »

et qui lui parle de Simon avec une pitié qui a compris. Mais elle ajoute — (et son cœur sursaute) :

— « Mais il n'est point vrai, mon Marc, qu'il aurait pu être toi, que tu aurais pu être lui. Tu es celui que tu es : toi... Mon fruit... Il peut être arraché de l'arbre. Il ne peut être véreux... Le crime et la honte rôdent, oui, je le sais, en toi, en moi. Mais ils n'entreront point dans notre lit. Tu aurais beau être tenté... (Tu l'as été... Tu ne me l'as point dit, mais je m'en doute... Et qui te dit que je ne l'aie pas été?...) Mais, grâce à Dieu, ils ne veulent pas de nous ! »

Marc se sent chaud par tout le corps. Et il frémit... « Tu l'as été... » — Et elle aussi, cette femme, elle « l'a été !... » Et elle le lui dit !... Elle vient, d'un geste, de balayer sa peur secrète. Si elle a frôlé les mêmes abîmes et est si sûre de ses pas, il ferait beau voir que lui, un homme, ne le fût point ! Pour l'éprouver, il va pourtant dans ses confidences plus loin qu'il n'a jamais été. Il lui écrit certaines heures de cette démence qui couve au ventre des jeunes hommes, et où il s'est réveillé en sursaut, haletant, les doigts crispés, au bord de l'infâme. Après, il pense : — « Qu'ai-je dit !... » Mais elle répond :

— « Tu as été au bord. Tu as vu au fond. C'est

bien. Tu ne seras plus pris au dépourvu. J'ai fait mon Marc, pour qu'il risque. Mais je l'ai fait, pour qu'il résiste. Risque ! Je risque, et j'ai risqué. Il n'est pas donné à tout le monde de se perdre. »

Et elle ajoutait, avec son libre sourire, grave et malicieux :

— « J'ai essayé, vingt fois. Jamais je ne l'ai pu. Tu ne seras pas plus habile. Résignons-nous, mon petit, et embrasse-moi ! »

Quand il fut à ces lignes, Marc trépigna de joie. Le carreau de sa chambre en trembla. Il souffla de ses lèvres la honte, avec une bouffée de cigarette.

— « Va dans d'autres poumons ! »

Ce jour-là, dans les rues, il aspirait, par bravade, l'air souillé. Il disait :

— « J'ai mon air. J'ai, sous mes pieds, ma terre ferme. J'ai dans mon sang, ma Rivière. »

Mais la rivière ne roulait point l'or. Et la vie fut dure, cet hiver-là. La chance ne favorisait point le courage de Marc ; et sa santé eut à souffrir des privations. Il se refusait à faire appel à sa mère ; et même, il eut l'absurde amour-propre de lui refuser l'offre d'argent qu'elle lui faisait. En premier lieu, il n'était pas sûr qu'elle ne se privât point. Et en second, ce sot petit coq n'admettait pas de recevoir de l'argent d'une femme... Est-ce qu'une mère est une femme?... Eh bien, pour lui, oui !... Sa lettre de refus claqua sèchement : — « N'insiste pas ! » — Elle n'insista pas... Ces stupides hommes !... Elle était bien aise qu'il en fût un.

Mais s'il ne prenait point l'argent de Annette, il se tenait à sa pensée ; et s'il ne l'avait portée en lui, ce dur hiver, il se fût senti bien seul et transi. Il s'y réchauffait, comme à un feu que nul ne voyait. Même pas elle, à ce qu'il croyait. Mais elle était trop liée à lui

par les fibres les plus secrètes, pour ne pas voir luire dans certains mots rudes et serrés, comme des blocs de charbon, le grain de feu concentré. Elle se devinait obscurément l'objet d'une exaltation violente et pure, presque religieuse. Elle la jugeait absurde ; mais elle en avait au cœur une humble gratitude. Il faut aux combattants une illusion d'amour et de vénération... « *Non sum digna...* Mais je te remercie, mon petit chevalier... »

Cette étrange communion, entre eux inexprimée, porta le jeune combattant sur les eaux noires et glacées de ces mois de solitude et de gêne, sans y couler... Mais il avait bien froid aux pieds ! Et il claquait de la semelle, dans la rue, attardé, cette nuit-là, quand il crut apercevoir, au travers du brouillard, dans un coin du trottoir mal éclairé, une forme connue. Il fit un brusque crochet pour la voir sans être vu. Il ne se trompait pas : c'était elle — c'était Ruche. Collée contre un kiosque à journaux fermé, de façon que ne l'atteignît point la lueur du fanal électrique, elle guettait la porte d'une maison. Elle était comme à l'affût, tapie, l'avant-corps projeté hors de l'abri. Marc s'arrêta, se dissimulant à quelques pas. La rue était déserte. Une horloge marquait une heure du matin. Ruche ne bougeait point. Son regard était rivé à la porte fermée... La porte s'entr'ouvrit. Ruche fut près de bondir ; et son bras droit jaillit de l'ombre, pointa, mais aussitôt se replia... L'homme qui sortait n'était pas celui qu'elle attendait... Elle s'était de nouveau tapie, écoutant s'éloigner les pas de l'étranger. Et Marc s'était replié aussi. Mais il avait vu le bras, et il savait maintenant. Il s'approcha sans bruit, tourna autour du kiosque, et la saisit. Elle eut un sursaut d'effroi et de colère, elle se débattit, sans un cri, mais enfonçant ses griffes. Marc avait commencé par lui arracher l'arme, en lui tordant le poignet. Il l'immobilisait durement contre le mur, tout en soufflant à la

nuque de la femme enragée qui, penchée sur sa main, la mordait :

— « Ruche ! C'est moi ! C'est Marc ! Ruche, ma petite, ne crains rien !... Veux-tu lâcher ! »

Après une lutte brève, mais violente, la frénétique, vaincue, céda. Ses derniers soubresauts s'apaisèrent en une crise de sanglots. Marc la serrait, la bouche en pleurs, contre sa poitrine....

— « Allons ! allons !... »

Il lui releva le menton; faute de pouvoir atteindre son mouchoir, il lui essuya, d'un geste de nourrice, les joues, le nez, avec ses doigts; elle se laissait faire, effondrée. Il lui renfonça sur le front son casque d'étoffe, chaviré; il rajusta le désordre du manteau dégrafé; et quand il la vit sans résistance, il lui passa le bras sous le bras, emboîta sa main sous le coude, et l'entraîna. Elle allait comme une somnambule... Où allaient-ils? Ils ne savaient. Elle n'avait point d'avis à donner. Où il allait, elle allait, sans voir, traversait la rue, tournait à droite, à gauche, docilement. Que lui importait? Elle eût été aussi bien au fond de l'eau. Marc parlait machinalement, sans que ni elle ni lui entendissent ce qu'il disait. Il se demandait : — « Que vais-je en faire? » ... La ramener chez elle? La laisser seule dans cet état, n'était pas humain, ni prudent. Ses pas le conduisirent vers son hôtel de la rue Cujas. A la porte, il se décida.

— « Monte !... »

Et il pensa, à haute voix :

— « Chacun son tour ! »...

C'était à lui d'abriter la désespérée.

Elle n'objecta rien, elle ne fit aucun geste de refus ou d'acquiescement. Elle monta.

Dans la misérable chambre, sale, en désordre (il eut honte qu'elle la vît, mais elle ne voyait rien...) elle restait debout et figée. Il la fit asseoir sur son lit; elle exécutait tous les mouvements qu'il lui faisait faire,

sans réagir, les bras pendants, les deux mains posées à plat. Il fronça le sourcil, se mordit les lèvres, et se résolut. Il lui enleva son bonnet, il lui dégrafa son manteau, il lui défit ses chaussures, et l'étendit sur son lit. Le corps avait maintenant une réaction nerveuse, il frissonnait sous une vague de froid. Marc murmura :

— « Entre dans le lit !... Laisse-moi faire, ma petite !... »

Il la souleva, pour ouvrir sous elle les draps. Elle se laissa déshabiller, les yeux ouverts, le regard absent. Ses épaules maigres ne percevaient pas le contact des doigts maladroits qui la dépouillaient. Il couvrit le lit de tout ce qu'il trouva dans sa malle de lourd et de chaud, de ses vêtements. Et tandis qu'il lui faisait chauffer une boisson sur sa lampe à alcool, il était assis près du lit, et glissant un bras sous les draps, il lui réchauffait entre ses doigts les pieds glacés dans les bas. Ils s'absorbaient tous les deux dans la même immobilité d'épuisement. Le grésillement de la bouillotte qui débordait sur la flamme l'en arracha. Il se releva, il fit un grog, il souleva la tête de la femme, afin de lui faire absorber quelques gorgées. Le liquide d'abord lui ressortit de la bouche ; il lui coula du menton le long du cou ; la brûlure la réveilla. Elle regarda Marc enfin avec des yeux qui consentaient à le voir. Elle regarda ses yeux inquiets, le verre fumant qu'il tenait, ses gestes gauches qui tâchaient de lui introduire dans la bouche une cuiller. Elle ouvrit le bec et avala, comme un enfant. Un peu de couleurs lui revint aux joues. Elle écarta le biberon, d'un mouvement ébauché de la main. Marc, soulagé de la voir revenir à la vie, lui serra les tempes entre ses doigts, et lui dit

— « Maintenant, dors ! As-tu bien chaud ? »

Et presque aussitôt, il remarqua sous la tête la taie sale de l'oreiller et il fut accablé de confusion. Au lieu de le cacher, il dit :

— « Pardon ! »

Et il alla chercher une serviette propre pour l'éten-
dre entre l'oreiller et la tête. Cette honte naïve réveilla
Ruche tout à fait; et même, après avoir soulevé un
coin de la serviette, elle sourit, elle enleva la serviette,
la laissa tomber sur le parquet, et, appuyant la joue
sur l'oreiller, elle ferma les yeux.

Marc attendit encore un moment, puis, la voyant
tranquille, il s'installa, comme il pouvait, sur deux
chaises, et il éteignit sa lampe.

Dans l'obscurité, la voix de Ruche dit :

— « Mais toi, comment vas-tu passer la nuit ? »

— « Ne t'inquiète point ! Je suis bien. »

— « Tu ne peux pas dormir sur une chaise. »

— « Ce ne sera pas la première fois. »

— « Eh bien, au moins, viens appuyer ta chaise
contre le lit, pour ne pas tomber ! »

Il s'installa sur les deux chaises, le long du lit, les
pieds vers la tête de Ruche, et la tête presque appuyée
sur ses pieds.

— « Oui, tiens-les moi ! dit Ruche. Ça me fait du
bien. »

Il les reprit.

Après un temps, elle dit :

— « Tu es bon. »

— « Je ne sais pas... Je ne crois pas... »

— « Quand je dis : « bon », c'est par comparaison. »

— « Avec qui ? »

— « Avec les autres chiens. »

— « J'en suis, aussi. »

— « Et moi, une chienne. »

— « Oui, tu l'étais, cette nuit. »

— « Et n'avoir même pas été capable de lui déchi-
rer le ventre ! »

Elle lançait des coups de pied dans le lit.

— « Allons, assez ! Ne gigote pas ! Tu es à l'at-
tache. »

Il l'enserrait rudement aux chevilles.

— « Écoute, Marc, il faut au moins que tu saches, puisque le sort a voulu que tu te jettes dans ma toile... »

— « Je n'ai besoin de rien savoir... Et quoi savoir ? Une stupide histoire d'amour trompé — si on peut appeler ça, de l'amour..... »

— « Oui, moi, je l'appelle... Et qu'est-ce que cela me fait, qu'on l'appelle ainsi ou autrement?... Il m'a voulue, et je l'ai voulu. Il m'a prise, et je l'ai pris. Et il me jette, il en a assez. Il veut une autre, il prend une autre. Je veux le tuer.... »

Marc gronda :

— « Ruche, c'est fini, ces bêtises ? Tu ne vas pas recommencer ? »

Ruche avala sa salive, respira fortement deux ou trois fois, puis elle dit :

— « C'est fini. Oui. Le coup est manqué. On ne le refait plus... Mais j'ai besoin de te raconter, pour me soulager, pour me venger.... »

— « Ma pauvre fille, tes petites histoires me dégoûtent. Tais-toi !... Et puis, je n'en peux plus de sommeil. Je meurs... »

Ruche rit nerveusement :

— « Tant pis !.. Meurs !.. Et écoute !... Ça m'est égal, que tu aies dégoût. Je l'ai aussi. Je t'en froterai le nez... » (Elle lui avait empoigné la tête par les oreilles, et lui frottait le nez contre son drap)... « Tu as fait le terre-neuve, tu m'as sortie de l'eau, malgré moi... Tant pis pour toi ! Il faut, pour compléter le sauvetage, que tu absorbes ma poche à fiel. »

— « Allons ! » fit Marc, résigné.

Mais il ne tarda pas à s'assoupir. Ruche, assise dans le lit, penchée sur lui, lui débitait furieusement sa chanson et, pour rappeler l'attention partie, elle lui secouait de temps en temps la tête, où ses doigts fiévreux fourrageaient. Mais le sommeil était le plus

fort. Marc percevait seulement ce grondement comme une berceuse, un peu agitée... Il pensait à une nuit en mer... Et la dernière conscience qui persista fut celle, dans ses mains, des deux pieds qui remuaient, remuaient, se repliaient comme des mains, tandis qu'elle parlait...

Bien qu'elle sût que depuis longtemps il n'entendait plus, elle alla jusqu'au bout de son histoire. Et alors seulement, repue et dégorgée, elle s'arrêta. Au silence brusque du moulin, Marc fit un mouvement dans son rêve. La chaise sur laquelle étaient ses jambes bascula. Ruche l'attrapa par la ceinture, et des deux bras passés autour des hanches, elle fit glisser le dormeur sur le lit, auprès d'elle. Il était tout habillé, mais les pieds nus. Elle les posa sur l'oreiller, près de sa joue, et la tête de Marc à ses pieds. Et dans le sommeil elle le rejoignit. Ainsi, ils passèrent la nuit, côte à côte, elle dans les draps, et lui dessus. Les deux étaient écrasés de fatigue. Ils formaient bloc. Ils dormirent comme on peut dormir à cet âge, sept heures d'affilée, sans un mouvement. Il était près de onze heures du matin, quand ils se réveillèrent à la même place, les deux ensemble.

Marc, stupéfait, se mit d'un bond sur son séant, vit contre ses pieds la joue de Ruche, les retira précipitamment sous lui en balbutiant :

— « Pardon, pardon !... »

Ruche rit, et dit :

— « Merci ! »

en s'asseyant, comme lui, sur ses talons. Ils étaient là, à se dévisager, accroupis sur le lit, comme deux bonzes.

— « Tu me fais honte », dit Marc.

Ruche frotta son nez contre celui de Marc.

— « Aie honte, aie honte, stupide gamin !... Je n'ai jamais eu un meilleur oreiller... Quel bon sommeil ! Je suis lavée, je suis vidée de tout ce fiel qui m'infec-

tait. Je suis sûre que tu n'as rien écouté, rien retenu de tout ce dont je t'ai arrosé, cette nuit... »

Marc chercha :

— « Pas un mot. »

— « Ça ne fait rien ! Tu as reçu tout le paquet. Et, mon ami, tu as beau faire, tu le retrouveras, par morceaux, un jour ou l'autre : car je te l'ai infiltré, par les os du crâne : j'avais collé dessus ma bouche, pour parler. »

— « Joli cadeau ! »

— « Qu'est-ce que tu veux ? On ne se soulage qu'en se vidant de sa charge sur un autre. »

— « Et tu es soulagée ? »

— « Absolument. L'estomac vide. Le cœur libre. Nette et fraîche. »

— « Alors, c'est bon. Je ne dis plus rien. »

— « Et tu fais bien ! Car si tu osais maintenant faire allusion à quelque chose de cette nuit, je nierais. Je nie... Ose un peu !... Il ne s'est rien passé du tout. »

Elle le défiait. Il en restait, bouche bée, devant l'aplomb de ce visage riant et reposé, qui ne gardait plus trace des convulsions de la nuit.

— « Sacrées femmes ! dit-il. Elles ont sept âmes et sept visages. »

Ruche dit :

— « C'est bien peu. »

Elle lui prit les joues entre ses mains et les pinça :

— « Mon bon garçon !... Mon petit garçon !... Comme tu es maigre !... Ce que je te dois !... T'en fais-tu seulement une idée ?... Non, n'essaie pas ! C'est mieux que je sois seule à m'en rendre compte. »

— « Mais je m'en rends très bien compte, aussi. »

— « Voyez-vous ça !... L'outrecuidant ! Sot vaniteux !... Il va me faire valoir maintenant les services rendus... Il prétendra peut-être me les faire payer... »

— « Mais parfaitement ! Il faut payer. »

— « Juif !... Dis le prix ! »

— « Que tu t'engages envers moi à ne plus jamais recommencer. »

— « A chaque fois que je recommencerai, je viendrai, avant, te demander la permission. »

— « Et si je refuse ? »

— « Je t'obéirai. »

A la raillerie avaient succédé brusquement un ton de voix ferme et sérieux, et des yeux francs, qui disaient :

— « Fini de jouer ! »

— « Tope ! dit Marc. Tu es liée. »

Ils se prirent les deux mains.

— « Et maintenant, dit Ruche, dépliant ses jambes du fourreau, allons manger ! J'ai une faim... »

Elle sauta sur le plancher.

Marc était embarrassé. Sa bourse était plate. Ruche s'en doutait. Elle lui dit effrontément :

— « Et je t'entretiens. C'est moi qui paie ! »

Marc protestait énergiquement.

— « Mon petit, tu en passeras par ma volonté. Autrement, il n'y a rien de fait ! Je recommence ma tuerie. »

Marc discutait.

— « Ferme ton bec ! Tu le rouvriras devant l'assiette. »

— « Ruche, tu veux m'humilier. »

— « Mais certainement ! C'est excellent pour ta santé. Tu crèves d'orgueil. Il faut que je le saigne. Tu m'as lessivée. Chacun son tour !... Et dis-moi, n'est-ce pas ? Tu n'as jamais mangé de l'argent d'une femme ? »

— « Sûrement que non ! »

— « Parfait ! tu mangeras du mien. »

Elle se frottait les mains, fit une pirouette, lui prit le bras, le lui pinça dans l'escalier, et sortit avec lui, dans la rue.

Au restaurant d'étudiants, ils dévorèrent la viande saignante. Ruche ajouta à l'ordinaire un entremets,

un Brie bien gras, et un vieux Beaune. Ses yeux brillaient de malice et le narguaient. Il n'eût pas fallu la défier ! Marc se laissait faire, résigné — bien satisfait — la conscience muette et engourdie, comme un chien de garde qu'on a repu. C'était bon de manger, une fois, à sa faim !

Quand ils ressortirent, Marc devait se rendre à son travail, Ruche lui dit :

— « Donne-moi ta clef ! »

Il la retrouva, le soir, installée dans sa chambre, au milieu de ses chemises et de ses chaussettes, qu'elle reprisait. Tous ses tiroirs et sa malle étaient vidés. Papiers, effets, encombraient le lit, les deux chaises, et le parquet. Et tout n'était pas propre, il s'en fallait ! Marc jetait son linge sale, dans le recoin d'un placard. Ruche avait tout sorti, rangé, compté, examiné, et même, elle avait fait dans la cuvette un blanchissage. Devant la fenêtre, sur une corde, des flanelles et des mouchoirs s'égoûttaient.

Marc aurait voulu rentrer sous terre. Rien ne lui était plus sensible que de laisser voir ses misères de corps et ses hontes sous-vestimentaires. Il s'affaissa sur le lit, cachant sous sa main ses yeux. Il répétait, d'un ton plaintif :

— « Ah ! non, non, non !... »

La voix de Ruche, avec bonhomie, dit :

— « Allons, allons !... Est-ce que ça n'est pas tout naturel ?... »

Il gémit :

— « Toutes ces guenilles... »

— « Précisément. Elles avaient grand besoin de mes doigts. »

— « Non ! Les salir dans ces ordures ! »

— « Si tu crois qu'ils n'ont pas l'habitude ! Quand on est femme, on en voit d'autres ! »

— « Ça n'est pas bien ! Non, non ! Tu n'avais pas le droit... »

— « J'ai le droit que je prends. Il fallait bien qu'après cette nuit, je reprenne sur toi l'avantage... Je l'ai repris. Je m'en suis donné, cette après-midi !... Je te l'avais dit : « Je te lessiverai »... Je t'ai lessivé... Petit saligaud !... »

Marc s'enfuyait de la chambre, suffoqué de honte. Ruche envoya promener l'ouvrage qu'elle faisait, ratrapa Marc par le bras, le ramena :

— « Mon cher petit gosse... Je t'aime mieux, ainsi... »

Marc continuait de détourner la tête. Ruche la lui prit au menton, la fit tourner sur son pivot :

— « Gros bêta !.. On est frères, — frères de misères... »

— « Frères cochons », fit Marc, grognant, riant, touché.

— « Qu'est-ce qu'il y a de mieux ? »

Il l'aïda à ramasser le linge. Le jour tombait. Il fallait allumer.

— « Assez pour aujourd'hui ! dit Ruche. Il y en aura bien encore pour une après-midi. Je reviendra demain. »

— « Comment ! fit-il, tu pars ? »

— « Naturellement. Je rentre chez moi. »

Elle vit son regret.

— « Oui, mon ami. On ne risque pas deux fois la belle aventure de cette nuit. »

Il avait l'air penaud. Elle rit.

— « Tu ne trouves pas ? Quand ç'a été, pour une fois, par impossible, si réussi, ce serait tenter le diable que de recommencer. »

— « Le diable ne demanderait pas mieux que d'être tenté. »

— « Parbleu !.. Et la diablesse ! »

— « Alors ?... »

— « Alors, non. »

— « Tu as raison. Ce qu'on a eu, c'est trop bon. »

Elle enfonçait du doigt ses cheveux sous sa capuche, en se regardant dans le miroir pendu à la fenêtre; elle voyait Marc derrière son dos :

— « Tu es tout de même un bon garçon. »

— « Et toi, pas si mauvaise ! »

— « Mais très suffisamment, je t'assure, pour mes amants. »

Elle se retournait, dressée sur ses ergots.

— « Et alors, nous ? »

— « Et alors, nous... Justement !... Quelle veine qu'on ne le soit pas !.. Allons, ne fais pas ta moue de politesse ! »

— « Pas de politesse ! »

— « Si, menteur !.. Et dis avec moi : « Quelle veine !... »

Il lui tendit les mains. Elle les prit.

— « Quelle veine qu'on soit toi, qu'on soit moi, et qu'on se tienne les mains ! »

Narquoise :

— « C'est les pieds qu'on se tenait. »

— « Tu as marché sur moi, et j'ai marché sur toi.

Amis, amants, si on ne l'est, Ruche, qu'est-ce qu'on s'est ? »

— « On s'est sa terre. On enfonçait dans le bournier, on a repris pied, on a repris terre. Maintenant, on repart. Pour le départ, — une fois n'est pas coutume — on peut s'embrasser. »

Ils le firent, à pleine bouche, comme deux gamins.

— « Mais tu reviens ? » demanda Marc.

— « Il le faut bien ! Gueux, j'ai tes nippes... Et puis, nous n'avons rien dit, aujourd'hui. Demain, on cause. »

On ne causa point, le lendemain. Quand Marc rentra de son travail, attardé, Ruche déjà s'était évadée, — le tas de linge bien rangé, une seule paire de chaussettes sur la table, avec sa paire de brèches étalée, par où devaient passer au moins six sur les dix doigts. C'était comme une impudente carte de visite, qui disait : — « On me reverra demain. »

On la revit. C'était samedi. On avait l'après-midi pour causer. Elle était assise sur le lit. Lui, sur une chaise, à califourchon. Ils se brûlaient les doigts à leurs cigarettes, en oubliant de les fumer. L'intimité s'était faite, sans la chercher, tout uniment. Ruche se dévidait de ses mystères. Belle forfanterie que ses amants ! Elle n'en avait jamais eu d'autre que celui de l'embuscade de l'autre nuit. Elle convenait railleusement, avec un cynisme de parade, que dans sa vie très libre à Paris et qui avait couru après les risques, elle n'avait jamais pu se décider à sauter le pas : une répulsion quasi-physique l'en défendait, au dernier instant. — « Cependant, protestait-elle, je suis entière, je suis saine, j'ai des besoins, je n'ai pas peur de les satisfaire, je l'ai bien vu avec cet idiot-là !... Mais pourquoi faut-il que ce soit précisément avec cet animal, ce grand cheval... (Je voudrais lui casser le fouet sur le dos)... plutôt qu'avec quelqu'un qui me ragoûte... par exemple, toi ?... »

Marc la laissait parler. Puis, il dit :

— « Au fond, tu es une bonne femme française, qui t'oblige à jouer un rôle pas ajusté pour toi. Tu t'y entêtes, par dépit, par défi contre tes vieux. Ta place serait bien mieux dans ta province, à côté d'eux... » (Elle protestait)... « Tu n'es point faite pour guetter, la nuit, des amants avec une carabine. Tu es faite pour garder dans ton lit un mari, un bon, un seul, pour toute une vie, et fabriquer avec, consciencieusement, des enfants — des ribambelles... Je les vois qui te pendent aux tétons... »

— « Je n'en ai point. Mets-y la main ! »

— « Les petites vaches donnent le meilleur lait. »

— « Même pas une vache ! Une bique maigre, qui court aux champs. Et tu t'imagines qu'elle se laissera attacher à une haie, pour toute une vie ! »

— « Tu garderas, si tu le veux, la bique en tête, cabriolant, mordant, mâchant, aux autres haies. Tu tromperas, dans ta tête, plus de dix fois ton mari... Et même, mon Dieu, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu le coiffes, une ou deux fois. Une ou deux fois, dans toute une vie, ça n'est pas une affaire !... »

— « Je voudrais t'y voir, grand brigand ! »

— « Non, non, il ne s'agit pas de moi. »

— « Mais dis-moi, Marc, dis-moi franchement, depuis le temps que nous nous connaissons, tu n'y as jamais pensé une seule fois ? »

— « A quoi ? »

— « A ce que je te coiffe ? »

— « Non, vraiment non. Et tu y penses ? »

— « J'essaie en cet instant. Je ne peux pas. »

— « On n'est pas fait pour l'attelage. »

— « Et pourtant, on se comprend si bien ! Tu es le seul qui aies vu en moi, et je te vois... C'est pour cela, précisément ! Il n'y a, pour s'unir que ceux qui n'y voient goutte. »

— « Il faut la nuit, pour qu'on se prenne. »

— « Toi, tu l'auras, tu te la feras, j'en suis certaine,

tu tomberas dans la toile de celle qui pourra le plus te nuire. Tu ne voudrais pas d'une tout unie, de tout repos, dont tu sois sûr. Il ferait trop jour ! »

— « C'est peut-être vrai. »

— « Chacun des deux sait mieux le destin de l'autre, ce que l'autre doit faire pour son bien. Et naturellement, l'autre ne le fera pas ! »

— « Alors, je n'ai pas trop mal vu — tu en conviens ? — ce que tu devrais être, ce que tu es ? »

— « Ce que je ne suis pas. Oui, cette vie que je mène à Paris, tu as dit vrai, je m'y massacre. Je suis née Ruche, une ruche à moi, au soleil ardoisé de ma Loire. Mais ces énormes termitières, avec leurs champignons de pensées empoisonnées, me gorgent de dégoût et d'horreur. Je voudrais pouvoir y fiche le feu. Vivement, les gaz, qu'on en finisse avec ces saletés ! »

— « Eh bien, va-t'en ! Fuis ! Retourne aux champs ! »

— « Je ne peux pas. »

— « Pourquoi ? »

— « Il y a mon vieux. Il m'a défiée. »

— « Tu crois que la leçon que tu lui as donnée ne suffit pas, pour qu'il se tienne sage ? »

— « Oh ! je ne le crains plus ! Il est malade. Il se tiendrait coi. Il n'aurait qu'une peur, c'est que je reparte. »

— « Alors ? »

— « Alors, c'est à lui de faire les premiers pas. »

— « Qu'il demande pardon ? »

— « Qu'il tende les pouces ! »

— « Et s'il ne le fait, tu ne bougeras pas ? »

— « Non, sûrement non ! »

— « Tête de bourrique ! »

— « Tête de bique !.. »

Il recommença ses exhortations. Elle écoutait, elle se taisait, elle trouvait *in petto* qu'il avait raison. Mais elle était bien résolue à garder son tort.

Pour détourner la conversation — (mais elle suivait obscurément sa pensée) — elle lui parla de Bette. La grossesse avait failli se dénouer tragiquement. La petite bourgeoise affolée, qui continuait niaisement à la nier, quand elle s'étalait comme le nez dans le visage, n'avait su ni l'accepter, ni la refuser. Par triste bonheur, une chute dans l'escalier l'en avait délivrée ; mais sa vie avait été bien près d'y rester.

— « Et qui était le drôle ? » demanda Marc.

— « Elle n'était même pas capable de le savoir exactement. Bonne, faible, simple, sotté, ils ont joué d'elle, tant qu'ils ont voulu. »

— « Qui ? »

— « Tous, Véron, Simon, Chevalier, toute la bande. Tu es le seul qui n'y ait point passé. »

— « Ma pauvre Ruche ! Je comprends ta haine. »

— « Non, c'est une faute, même de haïr. Il faut savoir qu'il n'y a qu'une loi dans la jungle : être le plus fort. Malheur à ceux qui se font rouler ! »

— « On ne peut pas toujours être sur la défense. »

— « Attaque, alors ! Pas d'autre choix ! »

— « Et nous, en ce moment, Ruche ? »

Elle vint s'agenouiller devant lui, et posa la joue dans ses mains :

— « Trêve de Dieu. »

Il lui caressa doucement la tête :

— « Eh bien, il faut en profiter. Sauve-toi, Ruche ! Pars de la jungle ! Tu finirais par y laisser tes os, tes petits os blancs. Et ce serait piteux. Tu vauds bien mieux que tu ne le veux. Tu as beau tâcher de le faire croire. Je ne te crois pas... »

Ruche lui embrassa le creux des mains :

— « Mais qu'est-ce que nous avons tous ? Nous sommes piqués... »

— « Tout est troublé. La guerre, les guerres, la sauvagerie des temps nouveaux, qui ont détruit tous les vieux nids, ont mis la folie chez les fourmis. Toi

qui le peux, refais le tien ! C'est le plus sûr. Je pense bien que tu ne t'en tiendras pas à ton nid. Mais il t'en faut un. Pour rebâtir, il faut commencer par le commencement. Fais ta cellule, ton rayon, et puis ta ruche. »

Ruche se releva, soupira, se recoiffa, siffla, se détendit les bras, dit :

— « Père Marc, tu devrais prêcher le catéchisme. »
lui rit au nez, le lui tira, et s'en alla...

Elle ne fit rien, elle laissa passer le temps. Un jour, elle revint, gantée de noir :

— « Le vieux est mort. Tu avais raison. J'ai trop attendu. Je m'en vais. Trop tard !... »

Elle parlait sans émotion. Mais il vit la peine et l'amertume des remords.

— « Ce qui est fait est fait, dit-il, en lui serrant la main. Ma Ruche, regarde devant toi ! »

— « Ta Ruche, oui, eh bien, on la refera. On tâchera... Mais toi, mon petit, je m'inquiète, c'est toi qui restes... Promets-moi qu'au moins, un jour, tu y goûteras ! »

— « A quoi ? »

— « A Ruche. A moi. A ma famille. A ma maison. »

— « Je promets, Ruche. Fais ton miel ! »

Ils se serrèrent dans leurs bras.

Marc replongea dans la cuve. Il était alors dans cette fureur de jeunesse, « où ton cœur se fond dans l'ouragan, — où tout sonne en toi, et frémit, et tremble... », — cette participation aux forces élémentaires, que le jeune Prométhée de Francfort clamait, les cheveux au vent, dans son *Chant du voyageur dans la tempête*. Marc n'avait pas, hélas ! sa magnificence de dons lyriques. Moins encore il possédait ses privilèges de jeune grand-bourgeois, qui connaît toutes les faims de l'esprit, mais jamais celle de l'estomac et la misère du corps épuisé, qui se surmène pour gagner son pain. Il avait le sentiment de sa force torrentielle, de sa communion avec la Nature, bonne ou mauvaise : même chair...

*« Celui que tu n'abandonnes pas, Génie,
Ni la pluie ni l'ouragan*

Ne lui feront frisson au cœur.

Celui que tu n'abandonnes pas, Génie,

Chantera en face de la nuée pluvieuse,

Chantera en face de la trombe de grêle,

Comme toi, l'alouette,

Comme toi, là-haut...

Celui que tu n'abandonnes pas, Génie... »

Le génie — le démon — n'abandonnait pas... Il battait des ailes, en furieux. Mais (assez menti, poètes !) l'alouette là-haut ne vole et ne chante que parce qu'elle est soulevée du grain pillé en bas. Tu n'en as jamais manqué, Prométhée du Mein ! Mais Marc devait cher-

cher le sien, comme les moineaux de Paris dans le crottin. (Et même le crottin se fait rare, dans la ville qui pue la benzine d'autos.)

Il se consumait éperdument, sans pouvoir jamais trouver l'aliment et le repos indispensables à entretenir un jeune corps qui brûle par tous les bouts. En fin de compte, il avait attrapé, pour un temps, un emploi mal rémunéré et fatigant de placeur et poseur d'appareils de radio. (Comme tous les garçons de son âge, — même les moins inclinés aux sciences, — il tripotait les « mécaniques », avec aisance). Il se trouvait donc enrôlé dans l'équipe de ceux qui brassent cette machine invraisemblable à fabriquer la bouillie cérébrale du nouveau genre humain, en le bourrant d'une macédoine de bruits, sons musicaux et leur vermine (on les appelle : parasites), chuintements, grincements, grondements, pétarades électriques, sifflets qui crèvent le tympan, — une tour de Babel de sermons et de réclames d'apothicaires ou de tribuns, une foire sur la place de « m'as-tu vu ? » de la politique et des tréteaux, jazz et chorals, pas-redoublés et symphonies, juxtaposés, superposés, à deux, à trois, à cinq étages; — un défilé de cornets à piston et de clairons, (« Dieu ! que j'aime les militaires ! ») avec la Neuvième de Beethoven — une parade électorale, sur une mélodie de Debussy, — ou le grand-gousier d'un commis-voyageur toulousain, duellant avec le *vocifero* d'un ténor de Milan... Ce défilé abracadabrant de tous les pays, par rangs d'ondes, qui fait de la carte de l'Europe un puzzle, où toutes les langues, où toutes les races sont malaxées sous le rouleau en une seule pâte qui n'a de nom qu'à Capharnaüm... Mais il faut bien songer aussi — (nul mal sans bien !) — à l'extase hallucinée des pauvres vieux Schulz abandonnés, cloués au foyer, que vient visiter dans leur lit telle divine messagère, expédiée des lointains du monde...

Marc, surmené, astreint tout le jour au maniement

des outres à Éole, sortait de la cuve aux sons, l'ouïe pullulante de vibrations jusqu'à la fièvre. Il semblait que se fussent ouverts à son oreille de jeune Siegfried tous les frémisséments de la forêt. Mais ce n'étaient pas les beaux bois frais des bords de la Sihl, où se détendait l'oreille hantée de Wagner. Marc entendait des harmonies sortir de barres de fer sur un camion, du rail qu'ébranle le lourd tramway, de tout ce qui l'entoure, de tout ce qu'il touche, de la feuille qu'il froisse, d'un tintement de vitres dont il sursaute, de l'air qui bruit dans ses oreilles... Plus de repos !... Nulle part, un trou de néant où s'engloutir... Est-ce là cette musique des sphères, que nous promettaient les grands menteurs de la Grèce et de Rome, aux oreilles bouchées, si peu musiciens (ils n'entendaient rien !) Merci de Dieu ! Qui nous rendra le silence, la mort sans oreilles, la bonne tombe !

Marc achevait de se détraquer, en usant de l'éther, qu'un mauvais garçon lui avait fait goûter. Il avait des crampes et des cauchemars, une conscience exacerbée, désagrégée, qui perdait son moi, ou le retrouvait multiplié, par morceaux, en tourbillons vertigineux, sans point fixe. C'était d'ailleurs une maladie de la conscience européenne, consécutive de la surtension, sans mesure, sans frein, sans fruit, des années de guerre; et que les intellectuels cultivaient, comme ils cultivent toutes les maladies de l'esprit. (L'esprit lui-même n'en est-il pas une ?) Elle se trouvait, des mers du nord à celles d'Afrique, chez Joyce, chez Proust, chez Pirandello et chez les aulètes de toutes flûtes qui font danser la bourgeoisie-gentilhommière, les nouveaux-riches de l'intelligence. L'étonnant n'était pas qu'elle s'y trouvât, mais que les professionnels de la pensée, les professeurs et les critiques, se contentassent de l'enregistrer, en l'encensant, pour se montrer « à la page », au lieu de réagir vigoureusement, pour sauver la santé de l'esprit européen, que leur raison d'être

était de garder. Marc, peu attiré par le snobisme neurasthénique de l'androgynisme aux yeux de velours franco-sémite, ou par le dévergondage paralytique de l'Irlandais, était plutôt livré à la contagion du mal du moi décomposé, chez le Sicilien halluciné Pirandello : car la décomposition s'accompagne là d'une violence explosive, qui se lie à l'acte et le déclenche. Son tempérament y était apparenté. Mais ce délire mental — inoffensif chez l'écrivain qui s'en décharge, (surtout quand il est déjà parvenu à la maturité), — a des répercussions dans un corps de jeune homme à peine formé, fiévreux, miné, épuisé de fatigues, de jeûnes et de tourments, qui risquent de le tuer.

Le brave petit luttait de son mieux, sans crier grâce, sans demander aide. A bout de souffle, crispé des poings, penché de tout l'avant-corps sur l'abîme, il assistait à cette terrible dissolution d'un monde dans la fosse, il aspirait ces pourritures qui s'exhalaient du cadavre d'une civilisation — près de tomber d'horreur sacrée et d'asphyxie, — mais transpercé par les coups de feu de violentes fusées, — il attendait, il appelait, avec une foi aveugle et enragée, que de la bouche du cadavre surgît la tige droite et verte, porte-graine de la vie nouvelle, du nouveau monde qui allait venir. Car il viendrait ! Il faut qu'il vienne...

— « Je sens sa brûlure dans mes reins. Je meurs, ou je le sème ! Même si je meurs, je le sème. Il jaillira !.. Il est — je suis, vivant ou mort, le flot de substance, le flot d'esprit, qui se renouvelle, l'éternel Renaissant..... »

Le petit hôtel du Quartier Latin suait la fièvre. C'était, la nuit, un bourdonnement de mouches entassées. On entendait tout, du haut en bas : les portes frappées, les craquements des lits et du plancher, les rires idiots des filles soûles, les discussions et les étreintes sur les sommiers. C'était comme si on y prenait part. Tous pour chacun ! On était noyé dans la sueur de tous ces corps. On cherchait une place sèche dans ses draps. Tout le troupeau y avait couché...

Marc avait fini par échouer là, par dénuement, par épuisement, par dégoût même. Il vient un moment où le dégoût est si âpre qu'on s'y abandonne, il submerge : on ne choisit plus entre le plus et le moins puant : ils puent... Il avait pris sa chambre, au coin le plus éloigné de l'escalier, au fond du couloir, l'avant-dernière, là où le bruit parvenait le plus étouffé ; mais avec le bruit, le jour et l'air. Les vitres jaunes de la fenêtre, presque toujours fermée pour éviter l'odeur nauséabonde, donnaient sur le mur sale d'une courette où jamais rayon ne s'était égaré. — La dernière chambre près de la sienne était occupée par une personne taciturne, absente comme lui pendant le jour, qui revenait tard, s'enfermait, travaillait, lisait jusque très avant dans la nuit, ne dormait guère comme lui : (il percevait les moindres mouvements, à travers la paroi mince comme une feuille), elle ne faisait aucun bruit. Il n'eût point connu le son de sa voix, si dans son som-

meil elle n'eût parlé, gémi, même crié. Une voix de femme, volubile, saccadée, aux modulations riches, plaintives et courroucées. Dans les premiers temps, réveillé par ce flux de paroles en une langue qu'il ne comprenait pas, il avait pensé qu'elle n'était point seule, et il avait frappé avec colère contre son mur. Elle se taisait alors, et il l'entendait, après, longtemps, comme lui, se retourner sans sommeil dans le lit. Il avait regret de sa brusquerie, car il savait trop le prix de quelques heures de sommeil pour ceux qui peinent, pour ne pas sentir le remords d'en avoir frustré un autre. Il imaginait (non sans raison) que la femme qu'il venait d'arracher à son monologue était crispée dans la crainte d'y retomber. Et en vérité, l'étrangère, que venait de souffleter le brutal réveil, brûlait aux joues dans la nuit. Non qu'elle se souciât de gêner ses voisins. Elle avait un mépris total de ce qui l'entourait. Mais une colère contre soi de s'être livrée dans son sommeil. Et elle s'empêchait de se rendormir jusqu'au matin.

Avec le temps, ils s'habituaient l'un à l'autre. Il s'imposa de tolérer ces coulées de paroles dans la nuit ; et même, il finit par y trouver une compagnie : la voix était belle, grave, un peu voilée, âpre parfois, parfois douloureuse : il avait pitié. Encore une qui avait porté plus que son faix de la vie!... Il ne savait pas que lui-même offrait à l'autre un spectacle du même ordre. Elle l'entendait parler et s'agiter derrière le mur. Mais elle ne faisait rien pour l'éveiller ; et il ne savait pas, au réveil, qu'il avait parlé. Bien d'autres dans la maison monologuaient, s'agitaient en rêve, et dans leurs ronflements éructaient des mots informes. Tous ces corps fatigués, cuisant dans la cuve du sommeil, digéraient lourdement leur âme corrompue, souillée, blessée, avide et lasse, criant grâce, ou aboyant au gibier.

Ce délire des nuits devenait chronique dans l'orga-

nisme épuisé de Marc. Pauvre, sous-nourri, dans un logement insalubre, abusant de ses forces, se tuant de travail, se défendant contre le désir et sucé par lui, ayant le feu au ventre et dans le crâne, enragé à faire l'ordre et la maîtrise dans son chaos, il livrait son combat de tous les instants dans un désert, à l'écart des yeux de tout être humain. Cette solitude meurtrière le livrait aux soubresauts d'une fièvre chaude, qui pompait tous les suc du corps et du cerveau. Il ne savait plus se reposer. Il avait abusé des narcotiques. Et maintenant, à peine sombrait-il dans le sommeil, qu'il divaguait. Par lueurs de conscience, il s'en apercevait, au fond du trou, et il se tendait désespérément pour en sortir. Il se réveillait, hagard, las à la mort, écœuré, poursuivi par des hallucinations de l'ouïe. Tout bruissait, des moindres objets qu'il effleurait, de la barre du lit, de la vitre, de l'oreiller. Sa fièvre happait les vibrations imperceptibles et les amplifiait démesurément. Il se disait, angoissé : — « Je deviens fou. » Il combattit, plusieurs nuits ; et les jours, anéant par le reflux de la fièvre, il campait prostré sur le champ de bataille. La dernière nuit, il ne se rendit, il était dressé sur son lit, il criait : — « Non ! » Il arrachait avec ses ongles l'ennemi de ses tempes et de sa nuque...

La porte s'ouvrit... Des mains de femme prirent ses poignets. Stupéfait d'abord, puis courroucé, il se secoua. Mais elles tenaient comme un étau. Il entra en furie. Il baissa la tête, il les mordit. Ses dents entrèrent dans la chair au-dessous du pouce. Mais l'autre main qui l'enserrait, se dégageant, lui appliqua un coup sous le menton. Il lâcha prise et se retrouva, étourdi, la tête renversée sur l'oreiller ; et une jeune femme, penchée sur lui, un genou posé sur le bord du matelas, pour assurer son point d'appui, le maintenait au cou, en lui disant d'une voix chantante :

— « Paix, mon garçon !.. »

Elle avait des yeux bruns ponctués de roux. Il fixait, hypnotisé, ces flammes rousses dans l'iris. Puis, son regard hébété tomba sur la main près de son visage, petite et musclée, dont la peau d'un brun doré avait, au-dessus de l'index la rayure pâle d'une cicatrice. Son flair fiévreux percevait avec un mélange d'avidité et de dégoût l'odeur soufrée de cette peau. Il eut un dernier ressaut d'énergie, banda son corps pour se libérer, mais resta cloué, et, le visage très rouge, la bouche ouverte, il chercha l'air comme un poisson hors de l'eau, jeta un regard d'appel désespéré aux rousses étincelles dans les yeux, et s'évanouit.

Il était nu, le corps tombé en travers du lit en désordre et souillé, et une jambe pendait sur le plancher.

L'intruse passa ses bras sous le jarret et les reins maigres du jeune corps abandonné, le recoucha dans les draps sales, l'examina, lui tâta le front; puis, elle alla chercher dans sa chambre son oreiller pour lui hausser la tête, et s'installa.

Elle était de taille moyenne, plutôt petite. D'apparence frêle, elle ne l'était point : le corps maigre, mais robuste ; forte charpente ; les seins plats, mais les reins larges ; les bras musclés. Elle avait le teint blême, la face large, la caisse du crâne ronde et osseuse, un museau de chatte qui ne sera jamais domestiquée. Des yeux précis, jamais troubles, même dans les troubles qui la prenaient : il y avait de la pierre dedans. Et dur était le pli de la bouche volontaire, dont la lèvre inférieure était un peu gonflée, parfois mordue, avec une ombre de souvenirs amers et d'implacabilité. Il se dégageait d'elle toute, une énergie, qui saisit, inquiète et lie. (Il ne fallait point trop s'y fier ! L'énergie était à éclipses. C'était une âme périodique...)

Elle était Russe, réfugiée à Paris. Quand elle y avait échoué, dix ans avant, elle avait vingt ans. Elle en avait seize, au début de la Révolution. De dix-sept à vingt, elle avait vécu vingt vies — et combien de morts ? Elle avait été balayée dans les torrents de la guerre civile. A dix-huit ans, encore enfant, elle était mère ; et en Ukraine, à un des assauts de Ekaterinoslav par une bande de Makhno, elle voyait son enfant, son petit mâle, tué à son sein. A dix-neuf ans, elle était entraînée dans la déroute de l'armée de Wrangel, et traversait, en Turquie, les abominables étapes de l'exode, les hontes atroces du marché fait par l'hospitalité d'Europe à ces troupeaux humains, que la réac-

tion européenne avait d'abord utilisés, poussés dans le gouffre, et puis lâchés. Elle avait connu les hystéries de la haine, qui veut se venger et faire souffrir à son tour. Elle avait connu les soubresauts de révolte frénétique contre les cruautés, — qui lui avaient fait exéquer celles de son parti comme des ennemis. Elle avait connu les égarements d'un corps recru de souffrances et délirant. Elle avait connu les heures d'horreur de soi et du monde, de vie vomie, d'impossibilité d'exister. Et elle avait connu, inexplicablement, l'oubli total de tout ce qu'elle avait vu et vécu — et les impitoyables recommencements. Ces années terribles étaient un tourbillon vertigineux, dont il ne lui restait presque plus rien de conscient. Table rase, en ses journées! Les nuits prenaient leur revanche. Le passé n'était plus qu'un rêve halluciné. Elle l'écartait de ses talons. Elle se disait : — « Qui était-ce ? » — Elle avait semé derrière elle tant de ses « moi », usés, souillés, égorgés !... Le nouveau moi marchait dessus. Elle avait beau cracher sur la vie. La vie vivait en elle, et voulait vivre. Elle était une femme aux fortes hanches, de vingt-deux ans.

Son père était professeur d'histoire du droit à l'Université de Kazan, — un haut représentant respecté de l'ancienne *intelligentsia*, qui avait été le marchepied de la Révolution et que la Révolution avait aussitôt dépassée, brisée, rejetée dans la pire réaction. En quelques semaines « l'*intelligence* » de Russie, comme une boussole affolée, avait sauté de Kerensky à Denikine, du socialisme révolutionnaire aux collusions indélébiles avec la contre-révolution blanche. Elle n'avait pas eu le temps de reprendre son souffle et son chemin ; égarée de trouble et de fureur, aveuglée par l'ouragan, elle s'était retrouvée, avec stupeur, parmi ceux qu'elle méprisait comme la boue de ses souliers. Elle s'en sentait déshonorée ; mais elle ne pouvait plus s'y arracher ; elle y était engluée par des caillots de sang ; même la

langue était liée. Il ne restait plus d'autre issue que de s'enfoncer dans la fondrière, jusqu'à ne plus voir et ne plus sentir, jusqu'à mourir. Fedor Volkoff avait eu la chance de mourir, dès les premiers pas de son chemin de croix — (il n'est pas de croix que pour les justes : le Christ a eu pour compagnons sur son gibet deux hommes qui se sont trompés) ; — fait prisonnier dans une fuite, il s'était laissé fusiller sans un mot, ne pardonnant rien ni aux ennemis, ni aux amis, — ni à soi-même, — les dents serrées, maudissant le monde... La nuit, enfin!..

Et il y avait aussi un jeune frère, de quatorze à quinze ans, qui adorait Assia (1), qui partageait ses rêves d'amour et de génie, qui était parti, aux premières sonneries de rassemblement, avec une troupe de jeunes fous lycéens comme lui, à peine armés, pour combattre les bolcheviks : ils avaient tous été exterminés.

Assia avait continué seule sur le chemin de la déroute, où chaque station était marquée par une souffrance et par une honte. Et plus d'une fois, elle y avait fait le coup de feu. Elle y aurait rendu son âme, à chaque fois que la course éperdue s'arrêtait, si la fureur de vivre qui est au ventre des jeunes êtres et le délire qu'elle entretient dans leur cerveau ne lui avaient bloqué les yeux sous un voile rouge, et enfoncé leur éperon aux flancs. Elle le savait. Elle le voulait. Elle suffoquait de dégoût de soi et de mépris. Et puisqu'il fallait manger, pour vivre, le mépris, elle s'en gorgeait.

Quand elle avait pu, enfin, atteindre le hâvre d'occident — la côte de sable entre les falaises, où les naufrageurs achevaient de voler aux naufragés leurs épaves — Paris, la grève bruissante, où, rejetés par l'océan, les crabes entassés dans le panier se dévoraient, — elle s'était terrée à l'écart. Aux premiers contacts

(1) Anastasia.

avec les émigrés, qui y avaient établi leur camp dès le début de la Révolution, elle s'était repliée, glacée : ils lui étaient plus étrangers que l'étranger ; ils avaient perdu liaison avec la vie ; ils ne comprenaient plus rien à rien ; et ils continuaient de pérorer, de disputer, de décréter, sans s'apercevoir qu'ils étaient morts. Chaque fois qu'elle les voyait, elle avait un recul de répulsion hallucinée : — « Morts... ils sont morts... Comment ne le sentent-ils pas ?... » Ils le sentaient, dans une convulsion désespérée. Ils hurlaient à Dieu, au diable, au tsar et à la mort — la mort des leurs, la mort des autres, la mort de l'entière humanité. Puisque l'Europe, puisque le monde, ne voulaient pas les sauver, il fallait que l'Europe, que le monde périclât avec eux. Et la folie du meurtre s'emparait de ces cerveaux qui sombraient dans la démence mystique et le délire de l'alcool. — Elle les fuyait, elle haïssait leurs bavardages, leur frénésie et leur inutilité. Elle fuyait, elle haïssait tout ce qui lui rappelait son passé. Elle avait plongé dans le gouffre énorme de la solitude, qui est le plus énorme au cœur d'une grande ville. Cette ville ne comprenait pas plus ces Russes qu'elle abritait, que ces Russes — qu'elle-même — ne comprenaient cette ville qu'ils méprisaient, en y logeant. Assia était en marge des vivants. Elle avait le sentiment d'appartenir à un monde englouti.

Mais elle ne pouvait pas être engloutie. Elle était d'une substance indestructible : la forme seule peut changer. Comme ces vies sous-marines qui s'adaptent à toutes les pressions, elle eût vu sans yeux et respiré sans poumons. Rien ne pourrait, avant son heure, la déloger : pas même, peut-être, sa volonté.

Elle avait duré deux ans dans un isolement presque complet, dénuée de ressources, vivant de moyens de hasard invraisemblables, se nourrissant certains jours d'une pomme qu'elle avait volée à un étalage, d'autres jours rien ; ou bien, le jour qu'elle avait gagné quelque

argent, mangeant pour une demi-semaine, avec la voracité d'une jeune louve : elle avait l'estomac co-saque, on le resserre ou on le distend, selon qu'on a ou qu'on n'a pas à mettre dedans. Incapable, d'ailleurs, d'un effort régulier. Quand elle donnait le coup de collier, elle faisait le travail d'une équipe : aucune tâche ne la rebutait ; elle avait lavé le carreau d'un café, et les crachats ; elle restait sur ses jambes d'acier lisse, quatorze heures d'affilée, à faire la femme de charge dans une maison, ou à porter pour un magasin des paquets dont les ficelles sciaient les doigts, d'un bout à l'autre de Paris, sur des chaussures qui prenaient l'eau. Et il arrivait qu'en rentrant au logis, ces nuits-là, elle ne se couchât point : elle restait à lire, jusqu'à l'aube, assise sur une chaise défoncée, dans ses vêtements qui sentaient le chien mouillé ; elle avait seulement enlevé ses socques et rafraîchissait ses pieds gonflés sur le carreau. — Mais il arrivait aussi qu'elle plantât là le métier, sans s'excuser, et qu'elle restât, toute la journée, couchée sur le dos dans son lit, jambes repliées, les genoux dressés, à rêvasser, ne penser à rien, penser à tout, le sourcil froncé, en remplissant ses draps fripés de la cendre de ses cigarettes. — Et puis, elle avait, de loin en loin soudain, la fringale de se mêler aux êtres humains. Elle courait, sans but, toute la nuit, entrait dans les endroits bruyants, les cabarets et les dancings, mais à sa façon de chienne sauvage, qui flaire, qui passe, et qui repart dans la nuit. Elle n'avait aucune coquetterie, mais un goût barbare des couleurs. Jamais un homme n'eût songé à en sourire. L'expression, le mouvement, donnaient le style. L'apparition ne passait pas inaperçue. Les autres femmes faisaient la lippe, la voyaient laide, la « détaillaient ». Rien n'y faisait. Elles enrageaient, car elles savaient bien que, sur son passage, pas un homme qui ne tressaillit. Elle eût vécu, si elle eût voulu, de son corps. Et aucun préjugé ne retenait ce corps mai-

gre, ardent, affamé, à qui la vie ne semblait plus avoir rien à apprendre. Mais pas une fois, elle ne le vendit. Même pour rien, à aucun corps ce corps à jeun, elle ne l'accola. Une horreur muette du passé et une rancune sauvage contre ce que ce corps avait subi. Souffrance, révolte, acharnement contre sa nature. Besoin inavoué d'expiation, l'inguérissable plaie que porte au flanc un être fier, un être sain, que l'indigne vie a outragé. De cette blessure, les effets sont tout pareils à ceux du renoncement religieux. Il se punit, pour les souffrances, pour les affronts qu'il a reçus. En ces deux ans de solitude effroyable à Paris, elle se contraignit à l'ascétique chasteté. Le monde entier n'eût pu l'obliger à rompre son vœu non formulé. Même pas les crispations de son estomac, que plus d'une nuit le manque du manger tenaillait. Au contraire ! Plus la nécessité lui broyait les côtes, plus elle se cuirassait dans son refus. Elle était défendue par son âpre fierté de vaincue, qui n'avait plus que ce gage à sauvegarder, pour ne point toucher la terre avec les épaules ; et elle s'engageait à ne le point céder, même dans la pire nécessité, — bien qu'elle n'y attachât aucunement le prix qu'y attribuait l'ancienne morale. C'était le signe des derniers restes de sa liberté. Dans sa méfiance soupçonneuse qu'on ne le lui arrachât, elle se condamnait, cette sans-dieu, à une Thébaïde sans eau et sans amour de moine farouche et entêté des premiers temps.

Elle cherchait à sa famine un *ersatz* dans un étrange intellectualisme, intermittent, mais, par accès, aussi tenaillant que la faim au ventre, et qu'en comblant, on soulageait l'autre. Alors, elle allait passer des heures, lisant un livre non coupé à la devanture d'un libraire, dans ces galeries de l'Odéon, où coulait glacé le vent d'hiver ; et les commis emmitouffés, qui battaient la semelle, la laissaient faire ; ils avaient fini par la connaître, et elle leur faisait chaud aux yeux. Elle, scru-

puleuse, remettait le livre, après l'avoir lu, à la place et sous la bande d'où elle l'avait tiré ; mais elle avait, cachée dans sa manche, une épingle à cheveux, dont elle usait comme coupe-papier, quand le surveillant avait le dos tourné. Elle lut ainsi des livres entiers, des traités, — certaines brochures de Marx, que, dans sa course de trois ans, pourchassée par la Révolution, elle n'avait connu que par rumeurs furieuses, comme une des sept têtes du Dragon. Elle y passa plus d'une journée, s'ingurgitant, page par page, chaque chapitre. Elle se gardait de rafler le volume, comme elle faisait des tomates et des pommes, à l'étalage des épiciers. Le garçon nu qu'elle veillait en ce moment dans son lit d'hôtel, ne se doutait guère que c'était elle qu'il avait prise au poignet, certain jour, à la devanture de la rue Caumartin. Elle n'aurait eu aucun scrupule à emporter aussi un bouquin, dont sa faim avait besoin, si elle n'avait dû se ménager la possibilité de revenir manger le foin au râtelier du libraire. Elle aurait aussi bien pu arracher une page ou deux du livre qu'elle lisait. Elle était de ces barbares dange-reux — (toutes les femmes le sont plus ou moins) — qui, dans leur avidité de s'approprier quelque parcelle de savoir, n'hésiteraient point à lacérer un livre précieux prêté dans une bibliothèque. — « Pourquoi donc pas ? Les livres sont faits pour que je les mange... » — Mais puisqu'elle devait s'assurer pour le lendemain le vivre — les miettes sous la table du libraire, la prudence lui commandait d'être aussi soigneuse que le libraire des livres qu'elle feuilletait. Ils se faisaient mutuellement confiance.

Après, elle rentrait ruminer son avoine, le ventre vide, le cerveau plein. Et elle mâchait l'écorce sèche et les pépins de l'orange d'hier, pour tromper ses crampes d'estomac.

Au bout de deux ans de ce régime de carême héroïque, entrecoupé de quelques lippées de rencontre,

elle n'était point morte, elle s'était refait une vie neuve. Elle avait cette inquiétante élasticité des Slaves, à qui les siècles ont appris à tout souffrir, et à durer. Et elle avait ce miraculeux pouvoir de résurrection, qui est le don des âmes élues : (quand je dis : « âme », je dis : « corps » : il est des corps que — l'on croirait ! — l'âge et la mort n'atteint pas : aucune blessure, aucune souillure ; quand vient l'usure, l'enveloppe fripée se fend et tombe, une autre toute fraîche se montre à l'air)... L'âme féminine est un film. Comme des images, les âmes s'y succèdent et tournent (sont tournées). Des âmes souvent étrangères les unes aux autres. Même les plus stables, même une Annette, ont assisté plus d'une fois en elles à ce déroulement. Mais jamais en une Annette, et rarement en une femme d'Occident, ne se produisaient des coupures aussi nettes, de l'une à l'autre âme. En une seconde, chez Assia, il y avait éclipse totale de l'âme régnante : oubli complet. Et une autre âme, d'autres vouloirs, apparaissaient ; elle n'en avait aucun étonnement ; elle s'identifiait à eux immédiatement ; ils étaient siens, elle était leur, tout le temps de l'éclipse. Puis, elle se retrouvait de plain-pied, sans heurt et sans surprise, dans la première psyché qu'elle avait quittée. C'était un danger permanent. Mais c'était aussi une assurance et un repos. Puisque la première âme revenait ! (On était sûr...) Et dans le temps qu'elle s'était engloutie, elle avait repris force et fraîcheur ; elle ressurgissait, comme des draps d'un bon sommeil....

Ainsi, Assia, sans liens, sans lieu, sans dieu, sans illusion, sans rien de ce qui fait vivre, vivait, imbrisable, l'arc retendu chaque matin, ferme et tout neuf, à la chasse de chaque journée. Des expériences accablantes de la vie où son esprit et sa peau s'étaient frottés, sa peau ne gardait pas la sanie, et son esprit point le goût de néant. Elle était foncièrement saine. La raison avait eu beau tout saper : l'instinct déter-

rait le jeune avenir sous la sape. Sa libre critique effrénée et la santé sauvage de sa nature, qui allait toujours droit à ses fins, sans s'embarasser de faux-fuyants, l'avaient peu à peu rapprochée — d'abord, sans qu'elle en eût conscience, puis : — (« Que m'importe ? Je vais mon chemin ; le chemin est aussi aux chiens !.. ») — des conceptions de la Russie nouvelle. Quand elle s'était retrouvée en contact avec quelqu'un qui en venait — une ancienne compagne de pension, à présent communiste, dactylo à l'ambassade des Soviets, — elle avait subitement reconnu sa terre et son climat spirituel. Son orgueil de vaincue qui ne voulait point l'être s'était refusé à l'admettre. Mais qu'elle l'admette ou non, le fait est là : cette émigrée voit, juge les émigrés et l'Occident, et le monde moral et social tout entier, avec les yeux d'un Russe de la Russie révolutionnaire. Ce qui le plus l'empêche d'y participer, c'est une fierté individualiste, que la solitude de l'exil avait encore accrue. Les circonstances de sa vie avaient imprimé à sa nature ce pli ineffaçable ; mais le fond même de sa nature eût aspiré à se mêler à ces masses humaines en fusion. D'où, des accès intermittents de nostalgie fiévreuse et torpide.

Alors, ces jours dont j'ai parlé, d'immobilité prostrée sur son lit. C'était alors qu'avait filtré peu à peu, à travers la cloison, la présence invisible du jeune voisin. Dans la paralysie des membres étendus, l'ouïe gardait une acuité accrue, et elle plongeait, comme une antenne d'insecte géant, entre les fentes, dans la chambre de Marc. Elle l'explorait, en tâtonnant, et, morceau par morceau, reconstituait l'ancre et la bête. Celle-ci — je dis : Marc — trompée par l'immobilité du voisinage, se livrait, sans se douter que tous ses mouvements étaient palpés : l'antenne sans yeux, tenace, le fouillait, du haut en bas. La fièvre de Marc ne monologuait pas seulement en rêve. Quand il se croyait seul, il ne surveillait pas son bouillonnement :

il en fusait des apostrophes passionnées, des sommets de phrases sorties de l'ombre, comme des crêtes de vagues au soleil, des dialogues de Jacob avec l'Ange. L'ouïe aux aguets plongeait, comme la mouette, sous l'écume ensoleillée des mots apparus, au fond du cœur. D'abord attentive au seul timbre de la voix et à l'image de la bouche, que la voix évoque, comme l'odeur évoque le fruit : puis, de la bouche se promenant sur le reste du corps, qu'elle tâchait de reconnaître dans la nuit. Elle le flairait. Non par attrait, mais par instinct animal de femelle, et par désœuvrement. Quand elle eut achevé son inspection et, au flairer, palper, goûter, pris possession de l'être à côté, elle eut le désir, mais sans hâte, de contrôler *de visu* l'individu qu'elle avait construit. Elle ne le chercha point ; mais un soir, elle le rencontra dans l'escalier ; elle s'arrangea pour que dans l'ombre il ne la vît pas ; mais elle le vit et, du premier coup, elle reconnut le garçon de la rue Caumartin, le piège à loups, qui s'était fermé puis rouvert sur son poignet. (En ce moment, à son chevet, penchée sur Marc brûlant de fièvre, elle la regardait, la belle jeune patte aux doigts longs, qui l'avaient tenue dans leur étau ; et avec sa main, elle la caressa). Pour le reste, l'image réelle ne lui parut point trop différente de celle qu'elle avait créée. En de tels cas, le réel se substitue instantanément à l'inventé, au point que l'esprit se figure qu'il ne l'a jamais vu autrement.

Mais le certain, c'est que, de cet instant, le voisin prit pour elle plus d'intérêt ; et elle suivit sa destinée d'un regard d'ouïe plus pénétrant. Elle fut frappée du sérieux de cette jeune vie, et son expérience personnelle lui ouvrit les retraites cachées de cette solitude inhumaine, comme la sienne, et les souffrances, dont l'orgueil stoïque défendait l'accès. Maintenant qu'elle s'obligeait à ne point dormir, une partie des nuits, pour ne point livrer les secrets de son sommeil,

elle suivit ceux de l'autre sommeil et la marée de fièvre qui montait. Elle vit venir sur le jeune corps le mal infallible, qui décrivait, comme l'épervier, ses gires, les rétrécissant à chaque tour. Elle attendait l'heure pour intervenir. — L'heure était venue. Elle entra.

Elle avait assez vu de maladies, dans les années de l'exode atroce où elle avait été balayée dans les remous de l'armée débandée, — elle avait assez dû soigner, par des moyens de fortune (d'infortune la plus abjecte), toutes les misères et toutes les hontes des corps blessés, — pour qu'aucun mal ne la prît au dépourvu. Elle ne jugea point utile d'appeler un médecin. Elle décida qu'elle suffisait. Marc guérirait, ou il mourrait, aussi bien dans ses mains que dans celles de la Faculté. Jugeant d'ailleurs de l'autre d'après elle-même, elle pensait que la première chose était de lui éviter l'hôpital, et que l'hôpital serait la première chose qu'un médecin ordonnerait... Non ! quand on meurt, on veut mourir, seul. C'est le dernier luxe.

Elle usa de révulsions énergiques. Elle lui appliqua aux cuisses des sinapismes et de la glace sur la tête. Elle le veilla, l'alimenta, elle le lava. Il n'était point pour elle de soins rebutants. La chambre était sale et l'air vicié ; le jour de la fenêtre sur la cour était bloqué par le mur d'en face si rapproché qu'en se penchant on touchait ses flancs lépreux. La chambre du coin, où gîtait la Russe, bénéficiait d'une échappée sur la rue. Assia ouvrit — força — la porte intérieure qui reliait les deux chambres, et transporta le malade dans la sienne. Il était plus grand qu'elle ; ses longues jambes maigres pendaient et une de ses mains frôlait le plancher : il avait l'air d'un jeune Christ porté au

tombeau. Assia marchait, arc-boutée sur ses piliers, ses fortes cuisses écartées, la lèvre inférieure remontée, bouche serrée, sourcils froncés, ses yeux sévères couvrant le corps livré à ses bras. Un je ne sais quoi de maternel s'éveillait sous son sein aride, d'où, avec la bouche de l'enfant tué, le lait de la tendresse humaine avait été arraché. Le flot tari remontait, par battements. Elle installa l'homme sans connaissance, dans son lit. Quand, la nuit qui suivit, dans un éclair de conscience, il rouvrit les yeux, appelant : — « Maman ! » comme ceux qui se noient, il se vit dans une chambre étrangère et, penchée sur lui, une belle bouche consolatrice, qui lui disait avec pitié : — « Oui, mon petit... » — et qui baisa ses lèvres sèches.

Elle nettoya la chambre abandonnée. Pendant les semaines qui avaient précédé la maladie, la saleté s'y était amoncelée et les papiers étaient épars dans tous les coins. Elle eut le temps, pendant ses veillées, de les classer. Il s'y trouvait beaucoup de lettres. Elle les lut. L'homme dans son lit était sa proie, — momentanée ; mais compte seul le moment présent ; l'avant et l'après ne sont rien. Toutes les dépouilles du prisonnier faisaient partie du butin.

Beaucoup des lettres étaient de la « maman ». De son écriture ferme et élancée, qui s'envolait par grands coups d'ailes réguliers, comme un oiseau sûr de son chemin, surgit Annette. Sa figure passionnée se dessina dans la chambre obscure, au fond des yeux de Assia. A chaque page que tournaient les doigts de l'envahisseuse, le dessin, fier et tendre, se précisait. Bientôt, elles furent l'une en face de l'autre, se mesurant. Elles ne se dirent rien. Assia, les lettres repliées, flairait la femme inconnue. Elle évaluait son énergie d'amour et de combat : la force vitale. Elle s'y connaissait. Elle ne s'y trompa point. L'homme couché dans la chambre à côté lui en valut davantage, pour être sorti de cette femme.

Par les lettres de la mère, elle reconstituait celles du fils. Elle pénétrait les derniers replis de ce cœur ombrageux, toujours en lutte, ses ressauts de colère contre le monde et contre soi, sa pureté foncière et ses impuretés journalières, qui le faisaient cabrer de dégoût, ses faiblesses et ses défaites, qui le rendaient plus proche d'elle et plus humain... Et la franche intimité avec cette mère, dont la virile compréhension expliquait l'homme à lui-même et le calmait. Elle ressentit une jalousie pour cette femme. — Et ce lui fut le premier signe qu'elle aimait l'homme.

Elle perçut le signe. Rien ne lui échappait de ce que sa nature cherchait, sournoise, à lui voiler. Elle haussa l'épaule et se leva. Debout près du lit, elle considéra le corps étendu, qui se débattait toujours sous l'étreinte. Malgré les soins, le mal ne cédaient point, redoublait. Le dénouement fatal menaçait. La main de Assia caressa le front brûlant, puis, s'introduisant sous les draps, serra tendrement les pieds. Elle réfléchit, jeta un regard sur les lettres laissées sur la table. Elle sortit, et télégraphia à la mère.

Annette se trouvait en Angleterre avec Timon. Quand elle reçut le télégramme bref et brutal, sans signature, elle chancela. Timon lui prit la feuille des mains, lut : (elle n'avait point la force de parler) ; et cet homme dur, qui eût vu mourir un peuple sans broncher, montra une bonté inattendue. Annette, dans son affolement, jetait sur ses épaules son manteau, voulait courir à la gare prochaine, oubliant tout, argent, passeport, effets. Il la retint, il la fit assise affectueusement :

— « Allons, mon petit ! Ne perds point la boule ! Prépare-toi, mais tranquillement. Avant quatre heures, tu seras près de ton garçon. »

Et il téléphona à l'aérodrome de tenir prêt immédiatement son avion. Il accompagna dans son auto Annette jusqu'au champ d'aviation. Il la rassurait, chemin faisant, avec une brutale bonhomie, qui ne la convainquait pas, mais la touchait. En la quittant, il était plus ému qu'il ne voulait le laisser voir. Il lui dit :

— « Tu le sauveras. Mais quand tu l'auras sauvé, reviens ! Est-ce que je tiendrai jusque-là ? »

Elle dit — (le mot l'effrayait, mais cet effroi était lointain, elle était prise par d'autres pensées) :

— « Rien ne te menace... »

Il répliqua :

— « Moi. Quand je me retrouverai seul avec moi.

Tu le sais bien. Aurais-je tenu jusqu'à aujourd'hui, sans toi ? »

Il vit que la pensée de la femme n'était plus là. Il dit :

— « Allons, merci ! Tu as fait plus que je ne pouvais l'attendre de toi. Et ne te souviens pas de tout ce qui, en moi, t'a sali les yeux ! »

— « Je me souviens de notre amitié. Elle a toujours eu les mains propres. »

— « Eh bien, mets la tienne dedans ! »

Elle les serra. — L'avion faisait ronfler son moteur. Elle regarda l'homme à la face d'athlète, comme martelée par les coups de poing, marquée des doigts brutaux des passions (quelques-unes nobles, et d'autres viles, pas une ne manquait à l'appel), le front de tau-reau et les lourds yeux, dont le regard épais s'imbibait de son image, afin qu'elle restât bue par leur éponge. Elle approcha son visage. Et elle dit :

— « Embrassons-nous !... »

La porte de la chambre était ouverte. Assia ne s'inquiétait point qu'on entrât. Il n'y avait rien à voler chez elle. Et elle comptait les voisins pour rien. Mais quand elle vit la mère qui était entrée (au premier regard, elle la reconnut), elle s'étonna; elle ne s'attendait pas si tôt à la venue. Il n'y eut aucune parole échangée. Annette alla droit au lit et, sans prendre le temps d'enlever son manteau, elle se jeta sur son petit. Mais comme une mère le sait faire : les bras emportés et les mains douces, comme une brise qui caresse les tiges brûlées d'un pré. De leur contact les membres fiévreux parurent éprouver un soulagement. Les lèvres du malade remuèrent. Il soupira. Annette reposa, avec précaution, la tête brûlante qu'elle avait soulevée, sur l'oreiller. Et se retournant, pour défaire ses vêtements, elle vit l'autre femme qui était restée, bien

décidée à ne point céder la place. De brefs regards s'entre-croisèrent, droits et rudes. Annette dit :

— « C'est vous, Madame, qui m'avez télégraphié ? »

Assia dit, sans bouger la tête :

— « C'est moi. »

Annette lui tendit la main. Assia la prit. Les deux mains étaient sans chaleur. Elles signaient le pacte. Annette alla dans la chambre à côté, du geste invitant Assia à la suivre, et elle lui dit :

— « Racontez ! »

Il est naturel qu'une mère ait des droits. Mais ceux que Assia s'était arrogés s'y heurtaient. Et son instinct se cabra, contre l'involontairement impérieux de cette voix et de ce geste. Il y eut quelques secondes de muet engagement entre les volontés des deux femmes. Leur conscience le perçut à peine, mais leurs forces étaient tendues, comme un cheval sous la main qui serre la bride. Puis, le cheval céda. Assia parla. Elle exposa brièvement la marche de la maladie. Elle ne dit rien sur les rapports existants ou non entre elle et Marc. Mais elle prit un plaisir obscur à faire savoir à cette autre que le lit où dormait son fils était le sien. Annette, dont le regard rapide étudiait les deux chambres pendant qu'elle parlait, n'eut aucun doute que cette femme fût la maîtresse de Marc. Pour son esprit sans préjugés, dès lors Assia ne fut plus une étrangère. Et son attitude se détendit. Assia ne s'en expliqua point la cause. Elle restait froide et durcie, devant ces yeux graves, qui s'étaient adoucis.

Les deux femmes ne songeaient point à se faire comprendre l'une à l'autre. Il y avait là cet homme à sauver. Toutes deux s'allièrent pour sa défense. Elles mirent en commun leur expérience. Annette fut frappée de la maturité de celle de Assia et de la sûreté de sa pratique. Avec une froideur prompte et précise, la jeune femme, sans hésiter, faisait les gestes nécessaires. Pas un de trop. Pas un à faux. Devant la mère

elle agissait comme si elle était seule, sans s'embarrasser des soins les plus secrets, maniant ce corps pitoyable et livré, comme sur un lit d'hôpital la chair qui souffre est la propriété de l'infirmier. Annette choquée et captivée, observant cette apparence d'inhumanité, en reconnaissait la justesse efficace. Elle subissait à son tour l'ascendant, et elle obéissait docilement, quand, d'une voix brève, l'autre lui disait :

— « Allons ! Soutenez cette jambe ! Soulevez les reins ! Ne voyez-vous pas ?... »

Bien qu'elle eût l'habitude, elle aussi, de ces soins — (quelle femme d'Europe n'en a fait son école pendant la guerre ?) — ses mains trahissaient leur émotion, en touchant le corps de son fils. Elle admirait l'exactitude impassible des mouvements de Assia. Cette impassibilité l'étonnait d'autant plus qu'elle avait aussitôt décelé la violence inscrite dans cette figure et ses passions ; mieux que Assia, avant que Assia l'eût définitivement reconnu et accepté, elle saisit, à des éclairs qui passaient sur cette face, que cette femme avait pris possession de son fils.

Elles se partagèrent la veillée. L'une après l'autre fut de faction auprès de Marc, et prit ensuite sa ration de repos. Assia, qui n'avait point dormi les nuits d'avant, tomba dans le sommeil comme une masse. Annette eut le temps de ruminer ses pensées, en écoutant le souffle fiévreux des deux êtres, — l'un inégal et saccadé, l'autre hâtif et rude, comme s'il se pressait de manger sa part. Et en effet, à l'heure convenue de la faction, Assia s'éveilla brusquement, et revint prendre sa place au chevet de Marc, forçant Annette à prendre la sienne sur le lit qu'elle avait quitté, tout chaud encore de son sommeil halluciné.

Quand, après plusieurs jours anxieux, Marc reprit connaissance, son regard trouble encore s'éclaira, en retrouvant le tendre visage de sa mère. Il lui sourit ; et ce fut pour elle un délice. Mais le regard qui tâtonnait, au-dessus de l'épaule de Annette rencontra les sourcils froncés, les yeux pailletés de Assia ; et il s'immobilisa, étonné, interrogeant, s'interrogeant, cherchant à comprendre ; il revint aux yeux de la mère et elle y lut l'interrogation. Derrière elle, Assia n'avait point parlé... Ainsi, ils ne se connaissaient point ? Elle observait, en silence. La réserve ombrageuse de Assia ne permettait point qu'on la questionnât. Elle continuait de remuer Marc sur l'oreiller, de disposer de lui, comme si elle avait des droits sur lui. Et Marc, muet, se laissait faire, n'osant demander, fasciné par cette présence qu'il ne pouvait s'expliquer, et cherchant à retrouver la clef de l'énigme dans les lueurs éparses de ses nuits de fièvre. Il avait l'étrange appréhension que s'il formulait une question, l'apparition s'évanouirait. Après des efforts qui retombaient, l'esprit retrouva la piste. Un jour se fit dans la pénombre. Mais il avait besoin d'en être sûr, et, pour pouvoir le contrôler, il était gêné par la présence de sa mère. Enfin, il profita d'un instant où elle était éloignée et où Assia se penchait sur lui, pour chuchoter :

— « Vous êtes ma voisine d'à côté ? »

Elle dit :

— « C'est vous qui êtes d'à côté. Vous êtes chez moi. »

Il ne l'avait pas remarqué... Son regard courut autour de la chambre. Sa tête encore faible fut inondée d'une coulée chaude, et son front rougit. Assia y posa sa main ferme :

— « Allons! Reste tranquille! Tu penseras, un autre jour. »

Et, toujours penchée, comme pour remonter l'oreiller, elle expliqua, en mots sommaires qui n'admettaient point de réplique, les événements :

— « Il y avait plus d'air dans cette chambre. Je t'y ai porté. Maintenant, ferme!... Il n'y a rien de plus à penser. »

Elle parlait à mi-voix, brusque ; mais Annette entendit le tutoiement impéieux, qui clouait de saisissement fasciné son fils sur l'oreiller. Et quand Assia, se retournant, croisa son regard avec celui de l'autre femme, elle y lut. Peu lui importait ! Elle n'avait rien à cacher. Mais elle ne tenait pas à parler. Et Annette, respectant ce silence, attendit qu'il plût à l'étrangère d'en dire davantage.

Ils restèrent ainsi, tous les trois, sans se livrer, s'observant. Marc lentement étudiait ce corps, qui lentement l'enveloppait d'un inexplicable attrait. Chacun des traits, séparément, lui était étranger, lui paraissait presque hostile ; et l'ensemble était comme un filet, qui se resserrait sur sa volonté, maille après maille, inextricable. Il s'irritait, il s'acharnait à en découvrir les raisons, il additionnait toutes ses critiques ; il n'arrivait qu'à un total différent des unités additionnées. Et il s'apercevait qu'il n'eût pas voulu effacer un des détails, y rien changer. Chacun était une maille nécessaire du filet. C'est que cette femme n'était pas, comme les autres que l'on aime pour une bouche, un nez, une gorge, des morceaux. Elle existait, et on l'aimait ou la haïssait, pour elle

toute, pour l'animal unique, sans second, qu'elle était, qui s'imposait par sa force d'être. Et chacun de ses détails, beaux ou laids — surtout laids peut-être — enchaînait d'autant plus qu'il était sa marque, qu'il la désignait... « Toi... Et nulle autre... »

Par une convention tacite, il lui parlait le moins possible, directement ; et jamais il ne se risquait à la tutoyer, comme elle continuait de faire, avec un sans-gêne insolent — (on eût dit : une pointe de défi). Annette leur servait pour se faire entendre. Ils avaient tous les deux bonne oreille pour écouter d'une chambre à l'autre ce que chacun disait, seul à seul, à la mère. Mais comme Assia le savait, elle se surveillait et elle éludait les patients efforts de Annette à la connaître. Elle était bien ingénieuse à échapper, mais sans rudesse : car les yeux sincères et la cordialité de Annette la gagnaient. Elle se dégageait, par détours souples, qui, l'espace d'un moment, avaient ouvert des perspectives, évanouies avant qu'on ait pu les repérer, et augmentaient encore l'incertitude. Mais la déception de son jeune auditeur était recouverte par la jouissance que lui causait la voix chantante et balancée. C'était plus beau et plus savoureux que le plus beau corps. Il la goûtait, les yeux fermés, comme sur sa bouche et sous ses mains. Elle était chaude et chargée de volupté. Après, quand revenait à son chevet la femme qui lui disait : « Tu », en le brusquant avec des mains douces, qui mettaient le feu, il lui tournait le dos, pour éviter la tentation de lui ouvrir cette bouche volontaire et d'entrer dedans...

Quand il était seul avec sa mère, il était moins habile à dissimuler. La convalescence et le désir, qui remontait avec la sève dans ses jeunes membres, l'ouvraient naïvement aux regards. Peut-être en secret n'était-il pas fâché que ceux de la femme inconnue pussent y plonger, par-dessus l'épaule de sa mère, à qui seule il paraissait parler. Annette ne s'y trompait guère.

La confiance débordante que son fils lui témoignait n'était pour elle qu'à moitié... — « Petit rusé !... Tiens ! Je t'embrasse, de compte à demi avec l'autre... Mais cela ne fait pas ton affaire... »

Marc parlait de lui, de lui, de lui... Il ne se vantait pas. Il disait le mal et le bien. Mais il y mettait une passion âpre et insatiable. Et c'est tricher qu'être passionné, en parlant de soi. Fût-ce contre, fût-ce pour, on prend tout l'air et la lumière. On mange l'autre. Ou on lui dit : — « Mange-moi ! » (c'est le même). Marc s'offrait, avide, naïf, sans vouloir ou pouvoir se l'avouer, à la bouche fermée et obstinée de l'inconnue : « Ouvre-toi ! Mange ! » Et comme cette bouche était affamée, elle n'en perdait pas une bouchée.

Elle mâchait sous ses robustes dents cet esprit brûlant, violent, amer, et tendre, comme un jeune bourgeon encore vert. Il était frais à la bouche, et sain. Dans toute cette vie en bouton, désordonnée, contradictoire, qu'il étalait, qu'il accusait, avec une sincérité emportée qui émouvait et faisait sourire les deux femmes — (« Pauvre petit chien ! ») — il n'avait rien de gâté, des salissures de ruisseau, dans ses poils — (« Viens que je te lave ! »...) — mais le corps tout neuf resté, comme celui d'un nouveau-né : la convalescence y contribuait, elle est une nouvelle naissance... Assia, impassible, frémissait, dans son silence de la chambre à côté. Ses mains étaient démangées du désir de toucher ce jeune corps impudent. Elle aimait en ce garçon candide et hardi cette sincérité de torrent des montagnes, et ses ressauts contradictoires. Dans ces contradictions de pensée et — plus encore — d'instincts opposés qui s'arrachent l'être et qui l'exposent aux plus fâcheuses aventures, Assia ne cessait pas de se mouvoir, pour son propre compte. Mais elle y était accoutumée, elle s'en accommodait : c'était sa nature. Marc s'acharnait à en sortir ; et il se meurtrissait aux

murs. L'âpre indifférence de Assia, par mépris de soi et de la vie, dont la démente des événements lui avait imposé le pli, s'éprenait du sérieux tragique dans le jeu, que manifestait ce garçon. Elle avait envie de le bercer contre son sein, ce grand bêta, violent et vrai jusqu'à l'absurde, et qu'on aimait pour son absurdité.

Et elle était rapprochée de lui, par leur commun isolement d'esprit, leur arrachement à leur milieu, dont ils avaient pénétré l'incurable erreur et vanité. De même qu'elle avait rompu les ponts entre elle et tout son camp de l'émigration russe, sans pouvoir passer à l'autre camp, qui avait tué les siens, qui l'avait traquée et outragée, qu'elle haïssait de toute la violence de son orgueil foulé aux pieds, — de même Marc rejetait avec fureur tous les mouvements de sa génération française, toute cette jeunesse, dont il perceait à jour l'incohérence, la frivolité, l'égoïsme et l'arrivisme, naïfs, cyniques ou hypocrites, le mensonge d'art, le mensonge de pensée, le mensonge d'action, le mensonge de politique : faux « intellectualisme », faux « réalisme », faux « européanisme », tous ces masques et ces mensonges de la servilité (« Intelligence service ! »), de l'impuissance et de l'intérêt...

Il était injuste, atrocement ; et c'eût été inutile de le lui prouver : il le savait, il voulait l'être ; il en avait trop souffert ; il y avait participé ; il avait besoin de se venger, d'arracher de sa peau cette glu. Annette n'essayait pas de discuter. Elle disait :

— « C'est le mauvais sang qui s'en va. Soulage-toi !.. Fais tes dents ! Fais-les aussi sur moi, si ça te fait du bien ! Ça ne sera pas la première fois que tu m'auras mordu le sein. »

Assia n'eût pas refusé qu'il mordît le sien. Ces jeunes dents cruelles lui plaisaient. Elles savaient haïr et aimer, — comme les siennes. L'injustice de Marc, qu'elle était capable de reconnaître, lui était plus

proche et plus chaude que les jeux d'équilibre de ces singes sur la corde, qui pêchent l'argent et le succès. Ce n'était point un animal si commun qu'un Français qui déshabillait, avec cette vengeresse impudeur, l'hypocrisie de sa mère France — (non ! point la mère, mais la marâtre !) — Sans doute les Français toujours se sont targués — (les autres peuples, également) — d'être les seuls à s'accuser les uns les autres, tandis que les autres peuples se glorifient. Mais ce leur est encore — (aux autres peuples, également) — une façon détournée de se glorifier, en s'attribuant le privilège dangereux de savoir se critiquer soi-même. Et leur critique ne va pas loin. Ils l'enveloppent de coups d'encensoir. Ils sortent de là, agréablement parfumés : car ils s'exceptent de leurs blâmes. — Marc ne s'exceptait aucunement. Il flagellait, à tour de bras, ses compatriotes sur son dos. Assia qui, comme tous les Slaves, pratiquait l'auto-analyse, avec cette âpre volupté qui soulève les derniers voiles — (la confession est une manie qui développe chez les mieux doués de ce peuple le sens psychologique, aux dépens du moral) — appréciait en connaisseuse ce dépouillement de soi, ce libre regard et cette âme nue. Elle n'était pas sans pressentir qu'il la déshabillait pour elle. Et c'était vrai. Un obscur instinct animal poussait Marc à se faire voir et flairer de celle que l'instinct lui faisait désirer... — « Je me montre nu. Toi, montre-toi !... »

Elle entendait l'appel. Elle était maintenant parcourue, par bouffées chaudes, de l'envie d'y répondre, de se dégrafer et de lui crier : — « Regarde ! »

Elle le connaissait de beaucoup plus près que lui, elle. Il n'avait plus rien de caché pour elle. Chaque détail de ce corps était inscrit au fond de ses yeux. Et maintenant que dans ce corps la vie renaissante remontait, cette vie affluait aussi dans le double que ces yeux en avaient pris. L'empreinte brûlait. Le prisonnier prenait, à son tour. Il devenait gênant...

L'homme et la femme — les deux enfants — s'épiaient, d'un regard de côté, qui ne perdait aucun de leurs mouvements. Et maintenant muets — (Marc s'était tu, quêtant la réponse à l'appel) — ils écoutaient monter en eux le désir. Et maintenant, l'ouïe suraiguë du convalescent l'entendait monter chez la femme. Mais à mesure que celle-ci le sentait, elle se faisait plus dure et plus fermée.

Et un soir vint où l'homme eut la certitude que la femme livrerait son secret. Elle tournait autour de lui, elle approchait, puis s'écartait, — le crépuscule se répandait dans la chambre, Annette sortit, ils étaient seuls — la femme hésita, se décida, vint brusquement, et elle se pencha, comme tant de fois, pour remettre en ordre les draps ; — mais cette fois, il fut sûr que ses bras allaient se refermer sur lui, que sa bouche allait fondre comme l'épervier ; et, les reins tendus, la chair hérissée, il attendait, prêt à mordre...

D'un coup d'échine, elle se redressa ; elle recula contre le mur ; elle s'y adossa, et dit froidement :

— « Vous êtes guéri. Il est temps que chacun rentre dans sa chambre. »

Il fut assommé. De stupeur, la parole lui manqua. Puis, le dépit la lui rendit ; et jetant ses jambes hors du lit, il dit, d'une voix étranglée :

— « Sur-le-champ. »

Elle haussa l'épaule et, sans bouger :

— « Demain suffit. »

— « Pourquoi attendre ? »

Elle ne fit pas un geste pour le retenir. Il piétinait déjà le plancher, traînant après lui les draps où, dans sa colère, ses pieds nus s'étaient empêtrés. Annette rentrait. Elle s'étonna. Marc dit :

— « C'est une affaire décidée. »

Le silence impénétrable de Assia acquiesçait. Annette n'insista point, elle savait lire. Elle dit :

— « Soit ! Le déménagement ne sera pas long. Il n'y a à changer que les draps. »

— « A quoi bon changer ? dit Assia. Ceux-ci, ou ceux-là... Nous n'en sommes plus à ces délicatesses. »

Dans sa rage froide, Marc lui en sut gré. Il était déjà rentré dans l'autre chambre. Puis, il réfléchit que cette indifférence était, dans sa froideur, encore plus insultante. Et il tourna le dos à l'assistance.

Annette, souriant aux deux boudeurs, dit à Assia, toujours adossée au mur, le museau froncé :

— « Ma fille, nous avons indignement abusé de votre hospitalité. Pardonnez-nous ! Jamais je ne pourrai vous aimer assez, pour tout ce que vous avez fait pour mon fils. »

Assia gronda :

— « Je n'ai rien fait. »

(Elle avait été touchée au cœur par cette voix, — par deux mots).

— « Vous l'avez sauvé », dit Annette.

Elle lui tendit les bras. Assia s'y jeta, le front en avant, qui s'enfouit contre le sein de la mère. Impossible de soulever ce front obstiné. Annette n'avait que les cheveux à baiser.

— « Maintenant, dit-elle, convenons de nos arrangements ! A présent que ce grand garçon est capable de sortir, je pense qu'il est mieux de lui chercher un autre logement, plus salubre. »

— « C'est mon avis », dit Assia.

Marc grogna :

— « On a le temps ! »

— « Pourquoi attendre ? » dit Assia, les lèvres pincées.

Marc, furieux, s'aperçut qu'elle lui rétorquait les mots mêmes qu'il lui avait dits.

— « Très bien ! fit-il. Alors, demain. »

— « Laisse-moi le temps de trouver ! » dit Annette

— « C'est tout trouvé, dit Assia. Je vous indique-

rai, rue de Châtillon, si vous voulez, un logement vacant qu'une de mes connaissances a dû quitter, ces jours-ci. »

— « Nous verrons demain », dit Annette.

Elle tendit la main à Assia, qui se retira dans sa chambre et s'enferma ; elle jeta un regard apitoyé et ironique à son fils et lui dit bonsoir, en n'ayant garde de remarquer sa méchante humeur. Elle s'en retourna dans sa chambre, qu'elle avait louée, dans le même hôtel, à deux étages au-dessous.

Marc resta seul. Il eut le temps de cuver son dépit. Il eut même celui de perdre toute fierté, pour ne garder que le chagrin. Mais le désir était resté. Il se muait en une soif enragée. La source était là, tout près. Un seul mur l'en séparait. Un mur de plâtras, un mur d'obscurs malentendus. Mais demain, ce serait toute une ville. Il ne se donna pas le temps de réfléchir. Sa main frappa au mur. A peine l'avait-elle fait, qu'il le regrettait. Il eût voulu crier : — « Ne venez pas ! » — Il n'eut pas la peine de le dire. Elle ne vint pas. Rien ne bougea, de l'autre côté du mur. Marc, indigné, penaud, se mordait les poings... Il attendit... La nuit vint. La nuit était venue. Par-dessus les toits, la grêle horloge de la Sorbonne sonnait onze heures, sonna minuit, sonna une heure. Marc se rongea, la face au mur, le corps ramassé fiévreusement dans ses draps, les genoux remontés comme un chien qui s'est mis en rond... Que voulait-il ? L'étreinte brutale ? — Non. Il n'eût pas su dire quoi... Cette femme, ce qu'elle porte dans son sein, ce qu'elle cache, ce qu'il flaire de cette vie, de cet esprit, le mal, le bien. Il veut tout. Il a besoin de ce ruisseau, pour le mêler au sien. Que roule-t-il dans ses eaux ? Il ne sait pas. Il lui faut ces eaux. Il lui faut tout... Et pour l'avoir, il faudra bien l'étreinte brutale. C'est le seul chemin. Mais tout son sang se révolterait, si vous disiez à ce garçon que c'est là ce qu'il veut. Il crierait : — « Non ! » —

et il serait sincère. Comme le ruisseau qui se précipite vers la rivière. Il ne court pas à elle. Il court à la mer. Et il lui faut cette transfusion de sang, son affluent, pour ne pas mourir avant, dans les sables... La bouche de Marc veut boire le sang de Assia... Soudain, cette bouche aux lèvres sèches se colla contre la paroi ; elle souffla :

— « Assia !... »

La plus fine oreille n'eût pu l'entendre. Quelques minutes se passèrent. Il répéta :

— « Assia !... »

plus fort... Silence de mort. Marc haït. Haït jusqu'à en perdre le souffle. Il retomba sur sa couche, les mains au cou, cherchant à arracher le nœud invisible qui l'étranglait... Puis, l'air revint, afflua. Avant même qu'il eût entendu, il avait vu... La porte s'ouvrit, la femme entra.

Depuis qu'elle était sortie, elle se tenait là, dans la nuit, tapie sur son lit, muette, immobile. Elle avait tout entendu, depuis le premier coup sur le mur, qui l'avait fait flamber de colère, jusqu'au premier souffle imperceptible, qui l'avait fait défaillir de douceur. Elle était tour à tour, et par sursauts, presque en même temps, feu et glace, un jet de sang brûlant qui fuse et qu'un coup de piston refoule, et l'insensibilité la plus complète... Elle était résolue à ne pas bouger... Et pourquoi donc ? Que lui coûtait de prendre cet homme, si elle le voulait ? Elle en avait pris d'autres... Mais celui-là, non ! Elle était prise. Et elle ne voulait plus l'être. Elle ne voulait plus se reprendre à l'illusion... Et comme elle aimait vraiment, cette fois — (elle se refusait à le savoir) — elle s'inquiétait, pas seulement d'elle, — de lui, et du mal qu'elle lui ferait. Car elle savait — (ceci, elle consentait à le savoir) — qu'elle n'était pas inoffensive. Qui la prendrait, prendrait, avec le corps, l'âme, l'âme tourmentée, l'âme harassée, l'âme affamée, les pieds talés, brûlants, qui marcheraient jusqu'au dernier souffle, — prendrait le passé, prendrait l'avenir... C'était beaucoup pour les jeunes reins du fiévreux garçon, que dans la nuit elle revoyait et étreignait !... Elle tâtait la souple échine. Elle la sentait, sous sa main, arquée jusqu'à se briser... Elle l'écarte, mais sa main revient. Elle ne peut s'en détacher...

A force de dire : « Non ! » et de la repousser, en la cherchant, ses mains, ses bras et ses genoux l'entraînèrent. Elle se retrouva pieds nus, sur le seuil de l'autre chambre, indignée, se roidissant contre la violence qu'on lui faisait, haïssant celui qui la haïssait, prête à crier, d'une voix hostile : — « Qu'est-ce que vous me voulez ?... »

Elle courut à lui, et s'y heurta...

Maintenant, le nœud de leurs corps, distendus, se déliait. Mais leurs esprits restaient noués. L'un contre l'autre, ils sentaient battre, au creux du ventre, le même sang, et se répandre dans leurs membres, sa chaleur calme, son flot d'or. Et Marc enivré de sa prise, disait, riant, et l'étreignant :

— « Je t'ai, je t'ai !... Tu es à moi... »

Et Assia, muette, pensait :

— « Je ne suis à toi. Je ne suis à moi, ni à personne. »

Mais elle le serra dans ses bras... La fine échine, les doux reins... Il lui sembla qu'elle pourrait les casser... Elle fut inondée de tendresse. Elle se baissa impétueusement, et elle les couvrit de baisers.

Le jeune compagnon soupirait, promenant ses longs doigts qui tremblaient, sur l'ardente face, dont les lèvres voraces les happaient. Et dans sa reconnaissance éperdue, il parlait, parlait, ramageait comme un oiseau, il se confiait en mots naïfs et sans suite, il épanchait le fond de son cœur, il livrait candidement sa solitude, le plus secret de son être et son destin, il les remettait aux mains de cette femme inconnue, qui l'écoutait, la face enfouie dans le sillon de sa ceinture. Elle l'écoutait, attendrie, avec amertume et ironie. Il se donnait, s'imaginant qu'il la connaissait : il ne savait rien d'elle, rien de sa vie, rien des cicatrices et des marques indélébiles qu'y avait laissées le

passé, rien du dépôt de l'âme au fond du vase, rien du fond... S'il avait pu l'entendre, il eût répondu :

— « Le fond de toi, je le connais, mieux que toi. Si je ne puis pas faire le compte des jours et des nuits qui ont passé à ta surface, j'ai touché le fond. »

Qui eût pu dire lequel des deux avait raison ? L'épéron de l'amour entre jusqu'au delà de la conscience. Mais il est bien vrai qu'il est aveugle. Il touche, il tient, il ne saurait dire ce qu'il tient, il ne voit rien.

Il tient pourtant... Quand les jaunes vitres de la chambre s'éclairèrent d'un jour plus jaune encore que d'habitude — la pluie tombait — Assia se pencha sur le jeune compagnon qui s'était enfin endormi, au matin. Elle n'avait point fermé les yeux... Elle regarda ses joues lasses, sa bouche heureuse, son souple corps abandonné, et leurs jambes étaient entrelacées, elle ne pouvait se dégager ; elle pensa :

— « Où est le mien ? Où est le sien ? Nous sommes maintenant emmêlés... »

Et, de lassitude et de volupté, elle avait envie de retomber... Mais elle se raidissait. Elle se disait :

— « Non ! Il ne faut pas ! Qu'a-t-il à faire avec moi ? Et moi, qu'ai-je à faire avec lui ? Que chacun de nous reprenne le sien !... »

Elle s'arracha. C'était dur. Il rouvrit les yeux. De ce regard, elle défaillit presque. Elle se fit violente. Elle lui referma les paupières, sous sa bouche. Elle lui dit :

— « Dors... Je dois sortir un moment ; mais je ne te quitte pas : je t'emporte, et je me laisse... »

Il replongea dans le sommeil, trop anéanti pour répondre. Elle s'échappa. Elle disait vrai : elle emportait, au fond de son cœur, un morceau de lui, incrusté. Il était trop tard pour échapper. Elle alla frapper à la porte de Annette. Elle lui dit :

— « Je vous ai parlé d'un logement libre. Je vais vous le montrer. Sortons ensemble ! »

Annette, habillée déjà, rangeant ses affaires dans sa valise, semblait prête au départ. Elle se tourna vers Assia. Un regard lui suffit pour entendre souffler dans cette poitrine les grands vents chauds, — non plus la bise glacée d'hier soir : — c'était toujours la tempête, mais l'ouragan avait tourné. Elle dit : — « Sortons ! » — Assia n'entendit pas dans la poitrine de cette autre femme une autre tempête de douleur. Son regard brûlant lut sur la table un télégramme ouvert :

— « *Timon dead...* » (1).

Les mots, à peine lus, s'effacèrent. Que lui importait ?... Elles sortirent.

Elles marchèrent d'abord, échangeant quelques brèves remarques inutiles sur la pluie qui tombait. Puis, elles se turent en traversant le Luxembourg, entre les deux portes grillées de la rue de l'Abbé-de-l'Épée et de la rue Vavin. Les vertes pelouses étaient sous la bruine. Brusquement, Assia s'arrêta, prit une chaise, dit à Annette :

— « Asseyez-vous ! Je veux vous parler. »

La pluie tombait, fine, tenace, pénétrante. Pas un passant. Elles étaient au pied de la pastoure et de sa chevrette sculptées en pierre. Annette ne discuta point. Elle s'assit sur la chaise ruisselante. Assia, près d'elle. Annette avait un imperméable, Assia un simple châle rouge, très usagé, dont elle ne cherchait même pas à envelopper ses épaules ; sa robe de laine et coton grise, échancrée, buvait l'eau. Annette se pencha, partageant son parapluie avec elle. Assia dit :

— « Ne vous occupez pas de moi ! J'en ai vu d'autres ! Cette robe aussi... »

Annette n'en continua pas moins à l'abriter. Et à mesure que Assia racontait, les deux femmes, coude à coude, prises également par le récit, se serraient, et leurs têtes finirent par se frôler.

(1) « Timon est mort... »

Assia avait débuté *ex abrupto* :

— « Voilà cinq ans que tous les ruisseaux de l'Europe me roulent. Je n'ai pas peur d'une douche de plus. Je le connais, le goût de fange, le goût de suie, qui est dans votre pluie ! L'eau des grandes villes ne lave pas, elle salit. Mais je n'en suis plus à défendre mon hermine. Elle n'a plus une place qui n'ait traîné. Elle a ramassé l'odeur de tous les troupeaux. La sentez-vous ? » (Elle lui mit son châle sous le nez...) « Il a roulé dans les boues grasses d'Ukraine et dans la millénaire ordure de Constantinople et ses marchés atroces, avant de venir ici ramasser la poussière de votre épouvantable indifférence... »

— « La mienne ? » murmura Annette.

— « Votre Occident. »

— « Je n'ai à moi, dit Annette, que moi. »

— « Vous avez de la chance ! dit Assia. C'est plus, que je n'ai jamais eu... Ecoutez-moi ! Je dois parler... Si ce que je dis vous écœure ou vous ennuie, vous partirez... Je ne vous retiens pas. Je ne retiens personne... Mais essayez !... »

Annette se tut, observant de profil la jeune femme au front saillant, qui, la tête droite sous la pluie, le sourcil froncé, le dur regard fixé devant elle, ne voyait rien devant elle, tout au dedans, redescendait dans la prison de ses souvenirs.

— « Vous avez, dit Assia, plus du double de mon âge. Mais la plus vieille des deux, c'est moi. J'ai tout vécu. »

— « Je suis mère », dit doucement Annette.

— « Je l'ai été », dit Assia d'une voix rauque.

Annette tressaillit. Avec précaution, elle murmura :

— « Vous ne l'avez plus ? »

— « Ils me l'ont tué dans mes bras. »

Annette étouffa un cri. Assia fixait un coin du châle taché :

— « Tenez ! Regardez !... Les bouchers !... Ils l'ont saigné, comme un agneau... »

Annette, sans mots pour s'exprimer, avait, d'un geste instinctif, posé sa main sur l'épaule de Assia :

— « Ma pauvre petite !... »

Assia écarta son épaule, et dit sèchement :

— « Laissez !... Nous n'avons pas à nous apitoyer... Ce qu'ils ont fait, je l'aurais peut-être fait. »

Annette cria :

— « Non ! »

— « J'ai voulu le faire, reprit Assia. J'avais juré, après, de tuer tout enfant d'eux qui me tomberait dans les mains... Mais je n'ai pas pu... Et quand j'ai vu l'homme qui, pour me venger... ! c'est lui que j'ai failli tuer. »

Elle ferma la bouche. Pendant quelques minutes, on n'entendit plus que la petite pluie qui tombait, tombait, s'égouttait. Annette posa la main sur le genou de Assia :

— « Parlez ! »

— « Pourquoi m'avez-vous interrompue ? »

Elle reprit :

— « Je n'étais pas née pour de tels temps. J'ai dû m'y faire. Les temps sont venus. Ils m'ont violée. Je ne suis pas la seule. Nous sommes là-bas des milliers, qu'ils sont venus prendre dans notre lit de jeunes filles et qu'ils ont saignées... Le tour viendra pour vos filles de l'Occident... Tout le sang de notre cœur, de nos illusions, s'est écoulé. Beaucoup sont mortes. Moi, j'ai vécu. Pourquoi ? Je ne sais pas. Vous, le savez-vous ?... Qui me l'eût dit, quand j'agonisais, que je vivrais encore aujourd'hui ? Je lui eusse craché mon âme à la face. J'eusse crié — « Non ! » — Et j'ai vécu !... Et je vis !... Et je veux vivre !... N'est-ce pas terrible ? Que veut-on de nous ? Qui nous veut, — quand nous, nous ne nous voulons pas ? »

— « Notre destin, dit Annette. Celui des âmes qui ont à fournir un long chemin. Je le connais. Celui des femmes qui n'ont pas le droit d'arriver à la mort, avant d'avoir passé par le triple sacrement de l'amour, du désespoir, et de la honte. Parle ! »

Assia parla de sa tiède enfance alanguie dans le nid de la calme vie domestique. Cette épuisante douceur de vie, qui précède si souvent le coup brutal de la fin... Bonté, faiblesse, dissolution — l'arôme de lys des marais... Effluves sucrés d'amour sincère, — qui ne coûte rien — pour une imprécise humanité, et de sensuelle indifférence qui se caresse en silence, tandis que le ver de l'esprit rongé, à la branche, le fruit mûr qui va tomber. La force manque pour être méchant. La seule idée de la cruauté ferait tomber en convulsions. On se complait dans l'atmosphère lourde, molle, chaude, écœurante, des belles pommes qui pourrissent au cellier... On se disait Tolstoyens, et l'on goûtait, d'une langue blasée, Scriabine et les entrechats élastiques de l'androgyné Nijinsky. Mais on acceptait les brutalités annonciatrices de Stravinsky, comme piment... Sans doute, la guerre était venue. Elle était venue *là-bas*... *Là-bas*, c'était si loin ! Comme un décor à l'arrière-plan. Elle aussi était un piment... Et la fillette de quinze ans regardait poindre la fleur de ses seins, et dans son buisson elle écoutait le chant qui s'essaye de l'oiseau d'amour... La pastorale égoïste continuait. A la campagne, où s'étaient retirés les siens, la vie était sans deuils et sans privations. Dans le grand jardin en désordre, plein de framboises, de groseilles et d'herbes folles, les deux enfants, le frère et la sœur, tout en croquant les graines de tournesol, se confiaient leurs expériences, leurs espérances ; ils dégustaient jusqu'à l'écœurement les *pirojkis* et les poètes, Blok et Balmont. On s'amusait de l'esthétisme, qu'assaisonnaient quelques pincées de théosophie, en cultivant un

« *narodnikisme* » (1) tout verbal de pitié vague, de foi molle et idyllique en le pauvre peuple, ignorant, mal déclassé, riche de sagesse obscure et de bonté, qui dorment comme une nappe d'eau sous la croûte. L'idéalisme de bureau qui était la religion du père, se confiait en la bonne Nature, en le Progrès humain qui va sans heurts son bonhomme de chemin, en la sagesse des événements, de la guerre même et de la défaite, pour réaliser sans trop d'efforts l'âge d'or : la sainte Russie de la raison libérale et des lumières du cœur bourgeois : Korolenko, le bon génie, le président que l'on rêvait à la République idéale de l'avenir... Même à la veille du grand assaut d'octobre, à Pétrograd, on ne croyait pas à la gravité de la menace ; on était si sûr de sa force qu'on n'avait même pas pris de précautions pour se défendre. Et on se réveilla vaincu, avant d'avoir combattu... La face du monde avait changé. Ce fut, d'un bout à l'autre du pays, comme la secousse d'un tremblement de terre. Tout s'écroulait. Et l'énorme déplacement d'air dispersait en lambeaux des milliers de nids. Des volées d'oiseaux, affolés, tournoyaient au hasard, s'abattaient. On se retrouva, fuyant, dans le remous des armées. Et du jour au lendemain, tous les voiles de la vie, les derniers linges, furent arrachés. On découvrit avec stupeur l'amas de rancune et de haine, coagulées au cœur de ce peuple, hier encore bienveillant et geignant. On vit la bête, ses yeux fous, sa gueule sanglante, son souffle de meurtre, et son rut... Un domestique dont on était sûr, qui avait vu grandir les enfants, avec une humble et familière sollicitude, se révélait un jour brutalement menaçant, et voulait violer la jeune fille... Et ce fut la fuite parmi les Kerenskystes mêlés aux blancs. Et parmi eux, dans son propre camp, l'éruption des mêmes

(1) Le *Narodnitchestvo* fut le grand mouvement pré-révolutionnaire des intellectuels russes, « allant au peuple » (*Narod* = peuple. « Populisme »).

instincts. Et brusquement, la dernière ligne de défense, le donjon, fut envahi : dans la jeune fille firent irruption les mêmes folies. La bête vous soufflait au visage. Et l'on se voyait semblable à elle...

— « Et je le fus ! Et (le plus terrible) je le fus sans peine. Du premier coup... Faut-il donc croire que je l'étais, et que tout le masque de culture qui nous était collé à la peau, nous pesait, et que nos ongles brûlaient de l'arracher ?... Mon père me regardait avec effroi... Les vieux ne peuvent plus changer de peau... Sa présence m'imposait un dernier reste de contrainte. Ce n'était guère ! J'étais enceinte, quand il mourut. Heureusement pour lui, il est mort avant de l'avoir vu... J'ai enterré avec lui celle que j'avais été. Je l'ai laissée, avec lui, pourrir derrière moi sur la route. Je l'ai perdue, j'ai perdu jusqu'à son nom, jusqu'au sentiment de mon identité. Pendant deux ans, je n'ai plus été qu'une anonyme, une folle qu'entraîne le galop furieux du troupeau... Encore aujourd'hui, dans cet instant, mes yeux sont pleins de la poussière. Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je subi ? »

— « Laisse, malheureuse ! dit Annette, sa main serrant le genou de Assia. Ne réveille pas ! »

— « Je le veux, dit Assia. Je ne m'en ferai pas grâce. Je vous l'ai dit, si c'est trop suffocant pour vos narines, partez ! »

Elle ne lui fit pas grâce. Elle ne se fit pas grâce. Elle raconta l'affreux exode, la descente aveugle en spirale, avec des bonds et des chutes, au fond du cercle. Elle ne s'épargna aucune humiliation. Elle n'en manifestait ni regrets, ni honte. Elle parlait avec une précision sèche et pressée, la tête haute, le regard dur : la pluie, faisant l'office des larmes, lui coulait le long du nez. Annette, saisie, avalait son souffle, admirait la sobre puissance du récit, impitoyable, ferme, serré, sans un repentir (ni au sens

d'âme, ni au sens d'art), qui projetait dans l'aquarium de ce matin d'avril noyé, le film de sa course hallucinée. Si fascinée par la magie des images qu'elle ne songeait pas à en évaluer la qualité morale et qu'elle suivait, le cœur battant, la chasse infernale, ne sachant plus si le profil camus qu'elle fixait était celui de la Diane scythe, ou du gibier. Et sur son épaule s'égoûtait son parapluie, que sa main distraite laissait pencher.

Un gardien du Luxembourg vint à passer, dévisagea les deux femmes, qui ne le remarquèrent point ; à quelques pas il se retourna, considéra leurs poses figées, hocha le menton, et s'en alla. Il y a tant de toqués ! On est habitué, à Paris...

Et Assia racontait maintenant l'exil avec ses hontes et ses avanies, les travaux serviles et dégradants, qui achevaient de briser tant d'âmes, encore fières, de l'émigration, ou les jetaient dans la frénésie, — mais qui avaient surexcité la sienne, qui l'avaient soulevée, par un sauvage ressaut d'orgueil et de mépris, la solitude farouche où elle s'était murée, et la révélation qui lui était venue, pendant cette terrible période où elle se retranchait volontairement de la vie des hommes, l'affirmation exaltée de son moi seul et perdu, de la puissance incompréhensible de ce moi inconnu, qui jetait le défi au monde et qui lui tenait tête, — cette lutte féroce de deux ans, où elle avait réussi à se défendre, non seulement contre les autres, mais contre ses propres guet-apens, ses lames de fond. Elle disait moins que Annette ne devinait, cette incroyable énergie, mais sans boussole et manquant de centre, qui s'enrageait, seule, à chercher ce centre, sans le trouver, qui cherchait, cherchait sa direction et son sens, parmi les exigences et les humiliations sordides du bas travail quotidien, et dans les affres de la faim, qu'elle préférait à la pâtée qui aurait pu lui être offerte, au prix de son assujettissement à un

parti, ou à un homme. Ce dur orgueil, ce diamant pur et cette fureur d'indépendance, qui l'avait sauvée, Annette les discerna sur-le-champ, d'un œil exercé, parmi le chaos de cette âme de femme qu'un cataclysme avait saccagée ; et elle sut voir, dans les alluvions, les filons de force morale et spirituelle, que recouvraient les ruines d'un monde. Elle les vit, mieux que Assia, qui, dans le prurit de sa confession emportée, s'acharnait contre elle-même. Et Assia parlait, parlait, et l'autre écoutait, écoutait, songeait... Depuis... depuis combien ?... Était-ce une heure, ou davantage ?... Dans l'entre-deux d'une phrase à l'autre, tomba, comme une pincée de grains de plomb sur le plateau creux d'une balance, la sonnerie d'horloge du petit-lycée... Assia s'arrêta, perdit l'élan, se passa la main sur le front mouillé... Sortie du gouffre, elle ne sut plus ce qu'elle y faisait, pourquoi elle avait raconté tout cela. Elle dit rudement :

— « Qu'est-ce que vous faites là, à m'écouter ?... »

Annette n'eut pas à faire la réponse. La mémoire ressurgissait. Assia disait :

— « Depuis des ans, je n'avais plus jamais remis les pieds là dedans... Qu'est-ce qui m'a prise, ce matin ? Qu'est-ce que j'ai fait ?... »

Elle respira ; machinalement, elle tordit sa chevelure gonflée de pluie, sans s'inquiéter que les rigoles lui coulissent au long du dos. Et elle dit :

— « Ah !... Voici !... Vous savez maintenant qui je suis. Reprenez votre fils et emmenez-le ! »

— « C'est entendu, dit Annette. Nous lui cherchons un logement. »

— « Mais sur-le-champ ! Qu'il ne me revoie, et que je ne le revoie ! »

— « Quel danger ? »

— « Je l'aime. »

— « Et lui, vous aime ? »

Assia haussa l'épaule :

— « Si j'aime, on m'aime. »

— « Et que puis-je alors, s'il vous aime ? »

— « Vous pouvez. Vous êtes la seule, à pouvoir sur lui. Je le connais. Je vous connais. Je connais les liens qui vous unissent. Plus étroits et plus intimes que ceux habituels d'une mère avec un fils. »

— « Qu'en savez-vous ? »

— « J'ai lu vos lettres. »

Annette fut suffoquée.

Assia ne pensa même pas à s'excuser.

— « J'ai trop attendu. J'ai voulu l'éloigner, hier au soir. C'était trop tard. Le mal est fait, maintenant. »

— « Le mal ? »

— « Lui, il dirait : le bien... Moi aussi, si je m'écoutais, si je ne savais ce que je sais, ce que je vois venir... Allons, emmenez-le, tandis qu'il en est encore temps ; et dépêchez-vous ! Je n'en répondrais plus, demain... Je vous le prendrai et je ferai son mal. Je ne le veux pas. Mais c'est fatal. »

Annette demanda :

— « Et vous ? »

— « Moi ? Eh bien, quoi ? »

— « Quel est votre bien ? Quel est votre mal ? »

— « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

— « Je vous demande de répondre. »

— « Cela n'a pas d'importance. »

— « Vous m'avez dit que vous l'aimiez. »

— « Naturellement ! Sans cela, pourquoi vous en parlerais-je ? »

— « Est-ce que vous avez l'habitude de chasser de vous ceux que vous aimez ? »

— « Je n'ai aimé personne avant lui... — Oui, après tout ce que je viens de vous livrer, vous secouerez les épaules. Je les secoue aussi... Et puis, assez ! Cela n'a rien à voir avec la question. Ça ne compte pas pour vous. »

— « C'est à savoir », dit Annette.

Elle regarda Assia, que la pluie avait transpercée. Sa robe avait bu l'eau, comme une éponge. Les seins saillaient sous l'étoffe, plaquée au corps. Elle semblait dans un peignoir, au sortir d'une plongée. Toute couleur s'était retirée de ses joues. Elle serrait les dents, blême, glacée. Annette se leva :

— « Allons, rentrons ! Nous reparlerons de ceci, chez moi. »

Elle lui jeta de force son imperméable sur les épaules, et l'emmena. Assia essayait de résister ; mais après sa grosse dépense d'énergie, elle était épuisée.

Il n'eût pas fallu voir dans sa volonté de briser avec Marc un désintéressement par amour, pour sauver d'elle Marc. L'amour d'une Assia, si brûlant qu'il fût, ne pouvait être désintéressé. Elle pensait bien (elle ne mentait pas !) à le sauver. Et elle était stupéfiée de ce renoncement : c'était une trahison de l'amour !... Mais elle pensait avant tout à se sauver, elle ! Il lui était inexplicable qu'elle se fût laissée reprendre à la passion, alors qu'elle s'était juré de ne plus rentrer dans la roue, qui l'avait broyée. Il lui restait de ses rencontres passées avec la passion une peur et une horreur jusqu'à la haine de cette servitude. Mais eussent-elles été aussi violentes, s'il ne lui en fût resté aussi le vertige ? Elle était tentée d'y retomber. Elle sentait le danger du gouffre et son invincible attrait. Marc était le gouffre. Il l'avait prise, tout entière : tout son corps, que brûlait la torche, — tout son cœur, qui se consumait pour le cher garçon, par la tendresse, par la pitié qu'il lui inspirait, par une secrète maternité, par un mélange de supériorité qui domine et d'infériorité qui fait appel à la protection. Et déjà, elle n'était plus capable de se délier de lui, toute seule, après cette nuit. Elle l'était juste assez encore pour recourir à Annette, afin de la délier. Mais cet effort l'avait brisée. Annette, lui emboîtant le bras, la reconduisait à l'hôtel. En route, Assia eut

encore un sursaut. Elle s'arrêta, elle l'arrêta en plein boulevard, dans la cohue. Elle lui cria avec colère :

— « Débarrassez-moi de votre fils ! Emportez-le ! »

— « Je serais bien avancée, dit Annette, si vous veniez ensuite le reprendre ! »

— « C'est votre affaire ! Que je ne puisse plus le reprendre ! »

Annette sentait sous sa main frémir l'aisselle de Assia crispée, et contre son flanc le flanc qui frissonnait. Puis, la tension des nerfs se brisa. Elle n'eut plus qu'un paquet mouillé à emporter, lourd et docile, à son bras. Elles rentrèrent. Annette dit à Assia d'aller se changer. Mais Assia avait laissé la clef de sa chambre fermée à l'intérieur. Pour y pénétrer, il fallait passer par la chambre de Marc ; et elle craignait qu'il ne la vît en cet état. Annette la fit entrer dans sa propre chambre, et alla chercher dans celle de Assia le linge de rechange. Assia eût voulu l'en empêcher ; Annette doutait un peu que ce qu'elle allait chercher existât. Elle traversa sur la pointe des pieds la chambre de son fils. Il dormait toujours, comme un bienheureux. Elle s'arrêta un peu, pour le considérer. Il n'avait pas dû faire un mouvement, depuis que Assia l'avait quitté. Annette explora sans bruit le placard moisi de Assia ; la pauvreté des nippes qu'elle y trouva lui fit pitié ; du moins, leur propreté relative témoignait de la ténacité de la lutte livrée, pour tenir le menton levé au-dessus de la boue. Annette s'y connaissait !

Elle revint, trouva Assia, à la même place où elle l'avait laissée, debout, appuyée au mur. Une petite mare s'était formée autour de ses pieds. Annette la prit par une épaule, et lui arracha les vêtements qui collaient au corps. Assia sortit de sa torpeur, pour faire un mouvement brusque de l'épaule au coude, qui la dégagea. Mais la poigne de Annette la reprit :

— « Tenez-vous tranquille !... Levez le bras !... Allons ! Dépêchons-nous !... »

Assia grondait :

— « Des bêtises !... Croyez-vous que je n'aie pas couché vingt fois dans l'eau, comme aujourd'hui ? »

Annette, sans lui répondre, parla du sommeil de Marc, et instantanément, le corps rebelle s'immobilisa. Dans le miroir, piqué de taches, en face, au mur, elle vit se refléter le sourire de Assia, auquel le sien répondit. Il était leur enfant, à toutes deux. Les deux femmes étaient d'accord...

Les doigts agiles d'Annette avaient déshabillé Assia, de la tête aux pieds. Un corps robuste et souple, qui ne répondait pas aux lois de la beauté esthétique, qui était fait pour la marche, la lutte, l'amour, l'enfantement. Les attaches solides. La peau très brune, nette, serrée, avec des coulées de vieil or. Elle reluisait d'eau... Annette l'épongea. Assia se laissait faire. Elle n'avait plus rien à cacher. Elle avait tout montré : le dedans et le dehors. Les deux femmes causèrent, tandis qu'elle était nue.

— « Pourquoi aimez-vous Marc ? »

— « Je l'aime parce que je l'aime. »

— « Je demande pour quoi ? »

Assia avait bien compris :

— « Pour quoi ? Comment je l'aime ?... Je l'aime, comme on aime, — parce qu'on a faim. Mais on n'a pas seulement faim, du corps. Cette faim-là, on la trompe. Je l'ai plus d'une fois trompée. — Mais il y a l'autre faim, qu'on ne peut pas tromper, et qui ne se trompe pas : j'ai faim de vérité, j'ai faim de propriété. Et votre fils est vrai, il est propre de pensée. Il est propre, comme vous... Allons ! je sais ce que je dis. Et vous le savez aussi... Croyez-vous que l'on s'y trompe, quand on s'est, comme moi, six années débattue dans le croupissoir de ces âmes d'aujourd'hui ? Et que lorsqu'on en rencontre une, intacte, qui émerge, on ne se jette pas dessus ? »

— « Mon fils n'est pas plus innocent peut-être, et

guère plus intact que vous. Il a beaucoup erré. Il errera encore. Je l'ai, pour son malheur, fait de nature troublée ; et si j'ai confiance assez en sa loyauté foncière et en sa volonté, pour croire qu'il atteindra un jour à l'harmonie, ce ne sera pas sans risques, et ce ne sera pas demain... »

— « Je le sais, je le sais ! Et qu'aurais-je à faire de l'harmonie ? Oui, elle lui manque, Dieu merci ! Je l'ai vu, votre fils, nu comme vous me voyez, nu de chair et nu d'âme. Depuis que je l'épie, et dans sa maladie, il n'est rien qu'il ne m'ait livré... Non, il n'est pas sans tache, votre agneau ! Je le sais... S'il l'était, je ne l'aimerais pas autant. Je n'aime pas (ni vous) les agneaux blancs qui bêlent, leur goutte de lait au nez. On n'est pas un homme (vous, moi, lui) — si l'on ne s'est affronté à la vie dans son terrier, et si l'on n'y a laissé des morceaux de sa peau. Il faut, il faut passer par l'ordure et l'épine ! Vous y avez passé. Marc y a passé. Mais il n'y est point resté. Il est sain. Il est franc. Il est vrai dans sa haine. Il est vrai dans l'amour. Il a en lui trop de saine amertume, pour que la pourriture ait pu mordre sur lui... »

— « Il est comme vous. »

Assia s'arrêta net, dans son élan. Elle fixa, effarée, Annette qui la fixait. Les deux femmes se regardèrent en silence. Annette, enfin, ouvrit la bouche. Assia ébaucha un geste, pour l'empêcher de parler.

— « Je me refuse — dit Annette, pesant ses mots, d'un air délibéré — à l'éloigner de vous. »

Assia voulut parler. De la main, Annette lui intima de se taire :

— « Je sais ce que je risque. Je risque, des deux parts. Car j'ai deux devoirs, maintenant, au lieu d'un. Vous. Lui. Je les accepte. J'ai confiance en vous deux. Restez ensemble ! »

Assia, paralysée d'émotion, écoutait sans comprendre... Le sens des mots filtrait, au travers de sa pen-

sée, goutte à goutte, glacés, comme des stalactites... Elle se mit à trembler, nue encore, sous la chemise que Annette maternellement lui passait... Elle baissa la tête, se tourna contre le mur, s'y appuya le front et les bras ; et le visage caché, comme une petite fille, elle sanglota.

Annette l'avait étendue sur son lit. Elle couvrit de son manteau les jambes nues de Assia, qui grelotait. Elle lui disait :

— « Vous avez pris froid... »

— « Non, ce n'est pas de froid, dit Assia. Laissez-moi, je vous en prie, ainsi, près de vous, encore un moment ! »

— « Alors, entrez dans le lit. »

Assia lui tenait les mains. Annette s'assit près d'elle :

— « Écoutez-moi ! Je pars aujourd'hui. L'homme, le maître, l'ami, dont j'étais l'aide, vient de disparaître subitement. Je rejoins mon poste que j'ai déserté. Je serai absente, quelques semaines. Je vous laisse Marc. Je vous laisse à Marc. Veillez tous deux !... Vous me comprenez bien, ma fille ? Vous ne vous méprenez pas ? Je vous dis : veillez, restez ensemble, mais attendez avant de vous enchaîner. Défendez, l'un et l'autre, votre liberté mutuelle ! Vous, défendez la sienne, si seul il n'y suffit pas ! Observez-vous loyalement. Il faudra bien du temps, avant que vous puissiez voir, non pas au fond de l'autre, mais au fond de vous. Prenez ce temps ! Soyez francs !... »

— « Je le suis et le serai, dit Assia. Je vous comprends. Je ne me suis pas méprise... Vous qui savez aimer, vous devez bien penser que, puisque je l'aime, je crains, en me trompant, de le tromper... Mais s'il

m'aime et se trompe, est-ce que je serai assez forte pour lui ouvrir les yeux ?... Il eût été plus sage, peut-être, de l'éloigner. »

— « Si je vous prenais au mot ? » dit Annette.

— « Non, non !... Ne le faites pas !... Je ne pourrais plus... Il est trop tard, maintenant. »

Elle médita un moment, eut honte de sa faiblesse, et ajouta :

— « Mais je lui dirai tout. Il n'ignorera rien. »

Annette sourit mélancoliquement :

— « Non, ma fille. Je ne vous y engage pas. »

La femme couchée sursauta, et, rejetant ses couvertures, elle s'assit sur le lit, et regardant Annette :

— « Vous ! Vous m'engagez à ne point lui dire toute la vérité ! »

— « Oui, c'est étrange, n'est-ce pas ? de la part d'une mère... »

— « De la part de vous. »

— « Merci. — Oui, je crois être vraie, et l'avoir toujours été, surtout quand il m'était inopportun de l'être. C'est ce qui me donne le droit aujourd'hui de vous conseiller. Vous voulez tout dire à Marc de ce que vous avez été... »

— « De ce que je suis », dit Assia.

— « L'êtes-vous ? Ou avez-vous passé là dedans, comme dans les boues des routes, vos pieds qui sont lavés maintenant ?... Mais soit ! Je garde aussi le souvenir des boues où mes pieds ont passé. Je me tiens solidaire de celle que j'ai été. Et je n'aime pas ceux qui, lorsque ressurgit l'image gênante de celui qu'ils ont été, disent : — « Je ne connais point cet homme-là ! » — Mais que vous le connaissiez, c'est votre affaire. Vous n'êtes pas tenue de le faire connaître à d'autres. »

— « Non pas à d'autres, dit Assia. Mais à lui. »

— « Passe encore, dit Annette, avec un fin sourire d'un peu âpre ironie, passe encore si, en le lui

disant, vous risquiez bravement de l'éloigner de vous ! Mais s'il vous aime, comme vous en êtes sûre (trop sûre), vous ne l'éloignerez pas, vous lui ferez une blessure ; et cette blessure, bien amère sans doute, lui sera un lien de plus, qui entre dans sa chair. Il ne vous aimera pas moins, il vous dira : « J'oublie tout. » — Il n'oubliera rien. Dans un an, dans deux ans, dans dix ans, la blessure se rouvrira et deviendra purulente. Quand vous, vous ne saurez plus qui était cette femme qui, recrutée de douleur et la tête perdue, au milieu de la mort, se donnait dans la nuit, afin de s'agripper dans sa chute à un corps, quel qu'il fût, qui vécut et la retint accrochée à la vie, — lui, le Marc, la verra, de ses yeux d'oiseau de nuit que l'amour emprunte à la jalousie, et il vous forcera, dans ses yeux, à la revoir. Il vous condamnera à rester liée, à vie, à cette chair du passé que vous aurez dépouillée — que nous dépouillons toutes — comme une vieille robe. Ils veulent que nous gardions, pourrissante sous notre peau, nos vieilles âmes, que nous avons, grâce à Dieu ! laissé tomber, à mesure que nous nous renouvelons. Les hommes sont incapables de comprendre, ma fille, cette force qui est en nous, et qui est notre devoir, de rajeunissement éternel. »

Sa voix, sans s'élever, avait pris un accent de sereine amertume. Assia, silencieuse, la contemplait, étonnée. Annette, qui ne la regardait pas et qui, depuis quelques instants, ne parlait plus pour une autre, mais pour soi, se rappela l'existence de celle qui la regardait, et se retournant vers elle, elle échangea un sourire d'entente :

— « *La donna è mobile...* » : voilà ce qu'ils disent de nous. Voilà ce qu'ils diraient, s'ils m'avaient entendue. Ils ne comprennent pas que, dans une vraie femme, le vrai ne varie point. Rien de ce que nous avons vécu ne périt, s'il a nourri notre vie ; il fait

partie de notre sang ; et nous n'évacuons de nous que l'inutile et l'impur... »

Assia dit :

— « Je ne m'attendais pas à trouver une alliée. »

— « Je n'en ai jamais trouvé, dit Annette. C'est pourquoi je compatis à celles qui n'en ont point. »

— « Soyez-le donc pour moi ! Je n'en abuserai pas. Et je vous prie de m'aider, non jamais contre Marc, mais pour lui. Puisque vous ne voulez pas que je lui raconte tout — (je sens que vous avez raison ; mais je ne réponds pas de me taire !) — c'est à vous que je remets, dans vos mains, tout ce qui me pèse. Je m'y suis déchargée aujourd'hui du plus gros ; mais il en reste encore : vous aurez tout. Vous serez libre d'en user, à l'heure que vous choisirez, contre moi, pour votre fils. Je ne vous démentirai point. »

Annette eut un éclair de malice :

— « Très bien ! Et gare à vous ! A présent, je vous tiens. »

— « Tenez-moi ! Je le veux. Je vous fais juge. C'est ma seule façon de m'acquitter envers vous de ce que j'ai reçu de vous. »

— « Quoi ? »

— « Ne faites point celle qui ne sait point ! Vous savez... Ce que vous m'avez donné, personne ne me l'a donné... Non l'amour : je l'ai eu, je l'ai, et je l'aurai... Beaucoup plus : — la confiance. Vous avez eu foi en moi. Et savez-vous le résultat ? Vous me l'avez rendue — si jamais je l'ai eue... J'ai foi maintenant, foi en moi. Merci ! Je ressuscite... »

Elle sortit du lit, et se jetant à genoux, elle baisa fougusement les genoux de Annette.

— « Et je m'engage, disait-elle, à refuser à Marc de m'épouser, à le forcer à rester libre, libre comme moi... »

Annette, la prenant aux aisselles, la releva, avec un sourire ironique :

— « A beau promettre, qui ne sait pas ce qu'il peut tenir... »

Elle l'embrassa, elle tâta ses reins et ses épaules, et dit :

— « Ta peau est sèche maintenant... Habille-toi !... Il nous attend. »

Assia était bien décidée à ne pas épouser Marc. Ce n'était pas une question de loyauté envers Annette. C'était une volonté bien arrêtée, un refus de sa nature à se laisser atteler à deux... « J'aime, je t'aime, je te donnerai aujourd'hui ma vie, ma mort, mais je ne te donne pas mon demain. On ne me rive point !... »

Annette, qui n'avait pas les raisons de Assia pour se faire illusion, savait mieux ce qu'il en était, ce qu'il en serait...

Les deux amants, loyalement, se répétant : — « Nous nous aimons, en restant libres » — faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour qu'ils ne le fussent plus. Ils s'acharnaient à lier l'autre et à se lier.

Annette, revenue après trois semaines passées à Londres pour l'enquête — (Timon, se rendant de Londres à Bruxelles, mystérieusement avait disparu, tombé d'avion : meurtre ou suicide ? Une main secrète avait raflé tous les papiers qui auraient pu aider à déchiffrer les circonstances) — Annette, qu'avaient capturée, pendant ces semaines, ses devoirs envers le mort, le rangement des ruines, et ses remords — (si elle ne l'avait pas laissé seul, serait-il mort ?) — Annette, rongée par ces pensées, mais les gardant enfermées pour elle seule, avait retrouvé à Paris Marc et Assia pris aux lacs de la passion, qui avait, jour après jour, tissé sa toile autour d'eux. Et à présent, que pouvait-elle ? — Les séparer ?

Beaucoup trop tard ! Les avertir des dangers ? Ils les savaient. Et ce qu'elle-même savait — ce qu'elle était peut-être la seule à savoir des deux enfants, — la prenait aussi dans leur toile. Cette Assia qui, dans ses confessions sans frein, comme une inondation, lui avait tout livré — pas seulement le pire, mais le bon, le rare, le plus secret, ce qu'une femme fière a le plus de peine à dévoiler — lui avait aussi inondé le cœur. Elle avait su voir d'un coup d'œil et apprécier en connaisseur, dans sa nudité, la sauvageonne, et la rude discipline qu'elle avait eu l'énergie d'exercer sur soi, pendant ces années d'exil à Paris, sa solitude et sa misère acceptées, sans transiger, son intraitable besoin de vérité, cette loyauté de l'esprit envers soi, — rien ne pouvait être plus sensible à Annette : auprès de cette vertu dangereuse, la « pureté », au sens bourgeois, était pour elle, secondaire. Que Assia ait eu et pût avoir encore des égarements de la passion, c'étaient des coups de vent à la surface, qui n'atteignaient pas l'essentiel : l'intégrité de l'âme, sincère et sûre. Elle passait l'éponge... (Mais elle savait que son fils ne la passerait pas. Et c'était là un des dangers...)

Des dangers, certes, il n'en manquait pas, ils abondaient ; et ils n'étaient pas tous d'un seul côté. Marc aussi était dangereux, — d'un autre danger que celui de Assia. Elle n'eût pas voulu lui remettre dans les mains, (comme Assia le disait, mais sans y croire) une jeune fille neuve et inexpérimentée. Il manquait de frein et d'équilibre, il manquait de prudence et de justice, il manquait de bonté et de vraie humanité. Annette voyait tout cela. Elle jugeait son fils. Il était trop jeune et trop marqué par une précoce expérience, incomplète et violente. Il pourrait être assagi et vraiment bon, plus tard, plus tard, à quarante ans : alors, il serait peut-être capable de comprendre et de guider une jeune femme. Actuellement, ils achèveraient mutuellement de s'affoler, ils se feraient souf-

frir et risqueraient de se détruire. — Et cependant, il n'était pas bon que Marc restât seul. Cette solitude dans une âpre lutte contre un milieu empoisonné était, en se prolongeant, contre nature, et ses jeunes forces ravagées n'y suffisaient plus. Il lui eût fallu une aide, une compagne déjà virilisée par le corps-à-corps avec la vie, une sœur aînée, un peu mère, un peu frère, qui sache panser ses blessures et, au besoin, se battre à ses côtés. Assia pouvait-elle l'être ? — Elle le pouvait. Mais saurait-elle l'être ? Il y avait des raisons d'en douter. Et quelles raisons d'attendre d'une jeune femme un désintéressement dans l'amour, que l'homme n'a pas, et sur lequel la passion donne le change ? (Car elle est l'opposé du désintéressement ; elle dispose de l'autre, comme de soi). L'âge seul et la longue épreuve blessée peuvent l'apprendre à ceux qui sont susceptibles d'apprendre. Eh bien donc, pourquoi ceux-ci ne l'apprendraient-ils pas ? Annette faisait confiance à son fils. Et à cette autre ? Pourquoi pas ? Sur sa confiance Assia avait conquis des droits. Même (et surtout) en lui confiant ce qui, de sa nature, pouvait le plus l'éloigner d'elle. Au moins, les risques étaient francs, ils étaient nus, ils n'étaient pas habillés de petites vertus, comme chez tant de femmes et de filles, dont on ne sait pas ce qui se cache sous l'eau plate. Et les risques étaient payés par d'autres vertus plus robustes, et, comme eux, franches, comme eux, nues. Risques pour risques, si elle eût été Marc, Annette savait bien ce qu'elle eût choisi. Elle pouvait donc donc s'attendre au choix qu'il ferait. Et en le lui reprochant, elle eût été de mauvaise foi. Si la mère eût voulu épargner au fils les tourments qu'elle prévoyait, elle ne pouvait lui épargner l'âme tourmentée et les destins qu'elle lui avait faits... Allez, mes petits, votre destin ! C'est peine perdue de lui barrer la route ; il est plus sage et plus efficace de lui tendre la main ; de faire appel à ses puissances les plus nobles, d'y prêter

foi, de lui dire : — « Je crois en toi. Ma foi t'engage. »

Aussi, quand Assia, troublée, brusque d'autant, et la défiant, tout en quêtant son consentement ou son pardon, vint lui annoncer — ce que, depuis quelques semaines, elle attendait :

— « Je vous reprends ma parole... Non ! Je ne reprends rien, je n'ai rien promis... Il me faut votre fils. Il lui faut moi. Nous nous épousons. »

elle sourit, sans répondre, la fixant dans le noir des yeux. Assia, attendant qu'elle parlât, parlait pour enfoncer la porte de ce silence qui l'inquiétait. Elle disait que leur décision était prise, qu'il n'y avait rien à lui objecter qu'elle ne sût déjà, qu'elle voyait, clair comme le jour, que leur union ne serait pas sans troubles, qu'ils se feraient du mal mutuellement, qu'elle lui ferait du mal... « Oui, c'est possible. C'est même certain. Mais elle ne pouvait plus autrement ! C'était écrit... » (La fatalité intervenait toujours chez elle, en dernier ressort, quand la volonté de résistance personnelle avait épuisé toute sa violence). « Et maintenant, elle venait l'annoncer à Annette, elle la laissait libre d'y faire obstacle, parce qu'elle savait que Annette n'avait plus aucun pouvoir de le faire... »

— « Et à la fin, pourquoi ne parlez-vous pas ? Vous vous taisez, vous me regardez, allons ! Dites un mot !... »

— « Après tout ce que vous venez de me dire, qu'avez-vous besoin que je parle ? Il vous faut Marc. Il vous faut à Marc. Qu'est-ce qu'il vous faut encore ? »

— « Il me faut vous. Que vous disiez : oui ! »

— « Si je vous disais non, vous n'en tiendriez aucun compte. Vous n'avez pas pris la peine de me le déguiser. Le « non » ne ferait que vous enfermer davantage sur l'hameçon. Vous avez avalé l'hameçon. Plus rien à faire, mes pauvres goujons ! Il ne vous reste plus qu'à digérer l'amorce. Elle est faite autant de ce qui vous sépare que de ce qui vous rassemble, — de vos

différences de natures, de vos deux races, (elles sont une partie de l'attrait) : vous aurez le temps de sentir leurs arêtes qui vous raclent le gosier ! Il eût été peut-être plus sage de ne pas accrocher à leur appât vos petits boyaux. Qu'est-ce que vous aviez besoin de vous marier ? Vous ne vous en fussiez aimés que mieux... Mais puisque c'est fait, c'est fait, on ne le déferait plus qu'en déchirant les petits boyaux ; et les miens aussi saigneraient. Tout ce que je vous dirais, ou rien, c'est la même chose. Alors, mes petits, aimez-vous bien ! A votre manière, et non pas à la mienne. Je sais que vous êtes, l'un et l'autre, meilleurs que vous n'agissez. Chacun à part est faible, faible... Tâchez que vos deux faiblesses fassent une force ! Je te confie à mon garçon. Je te confie mon garçon, ma fille. »

Assia appuya la bouche sur l'épaule de Annette, et ne trouva plus rien à dire que :

— « *Mamotchka...* »

Elles restaient toutes deux, joue contre joue, sans bouger. Assia, avec son extrême lucidité et sa loyauté de contrôle intellectuel (inopérant contre les assauts de sa nature), remâchait au fond de sa bouche ce que venait de dire Annette ; et elle convenait que c'était vrai, que c'était fou qu'elle qui traitait le mariage comme une institution surannée, tint à passer sous ses fourches, afin de se lier. Si même le mariage, au lieu d'être, comme désormais, une porte sans loquet, que le divorce rouvre à volonté, s'il eût été, comme jadis, une cage sans issue, je crois que tous les deux, elle et Marc, l'eussent préféré ! Il y a des heures de l'amour, où l'on aspire à la prison à perpétuité. On dit au jour : — « Tu ne passeras pas... » C'est la folie de violenter la nature...

Annette la connaissait. Elle qui, contre son menton sentait battre la tempe de Assia, elle entendait, elle comprenait ce qui se passait sous ce front. Dans son acquiescement à ce qu'elle n'aurait pu empêcher, il

entraît — outre un certain « *Amor fati* », qui était le fruit de l'âge, l'acceptation des grands courants qui vous emportent et vous échappent, en échappant à l'entendement, — il se glissait une mystérieuse aperception du destin de Marc. Cette femme, que l'intimité avec Timon avait éclairée sur la réalité sociale et sur l'imminence du grand Conflit, voyait obscurément la place de son fils marquée, au front de combat — de l'autre côté ! Elle le pressentait, sans se le formuler, bien avant que Marc et Assia s'en rendissent compte avec netteté : (ils étaient trop occupés par leur passion !) Elle les devançait, et elle attendait, dans une conscience crépusculaire, elle attendait de leur union que ce destin se précisât. Elle sentait que cette union, quels qu'en fussent les épreuves et les échecs domestiques, était dans la ligne juste de leur marche en avant. Va pour les épreuves et les échecs ! Marche en avant !

Les deux amants se regardaient, et leurs regards étaient comme la vasque d'une fontaine où se verse l'eau jaillissante. Chacun des deux avait fait le vide, pour recevoir le flot de l'autre. Et noyés de joie, chacun se sentait plein de l'être de l'autre. Pour se retrouver, ils s'étreignaient. Ils se disaient :

— « Je t'ai ! Tu m'as ! Ne me le rends pas ! Je ne te le rends pas... Ah ! que c'est bon d'avoir fait échange ! Et que j'aime la vie, maintenant que la vie, c'est ta vie ! Je l'ai ! Que je saurai bien la garder ! »

Ces deux enfants qui n'avaient eu, jusqu'à présent, que soi tout seul à sauver !... Et ce n'était pas peu ! Par quels combats et à quel prix ils avaient réussi à l'arracher à la destruction de ce monde qui meurt !... Mais était-ce la peine de tant combattre, de tant supporter, tant de renoncements, tant d'avaries et tant de hontes, et, chaque jour, de recommencer, pour ce seul moi, ce moi tout pauvre, ce moi dénué, souillé, brûlant, brisé, courbaturé qui vous possède, qui vous obsède, et que vous n'aimez pas !... Ah ! et maintenant, quel sentiment plus exaltant, plus enivrant, quel afflux de sang, maintenant qu'on se dit : — « Sauver l'autre !... Il est à moi... » — Est-il à moi, ou suis-je à lui ? L'ai-je annexé, ou si c'est lui ? N'y a-t-il pas une duperie de la passion, qui n'avoue pas son égoïsme ? — C'est en tout cas un égoïsme élargi, un individualisme à deux. La porte s'ouvre sur la

mer. Mais elle s'ouvre du fond du fjord. Il faut que la barque de l'amour franchisse la porte...

Et la barque de l'amour n'est pas tentée d'en sortir. Les grands vents sont tombés brusquement dans le repli abrité du fjord. La barque s'immobilise dans sa flaque d'or.

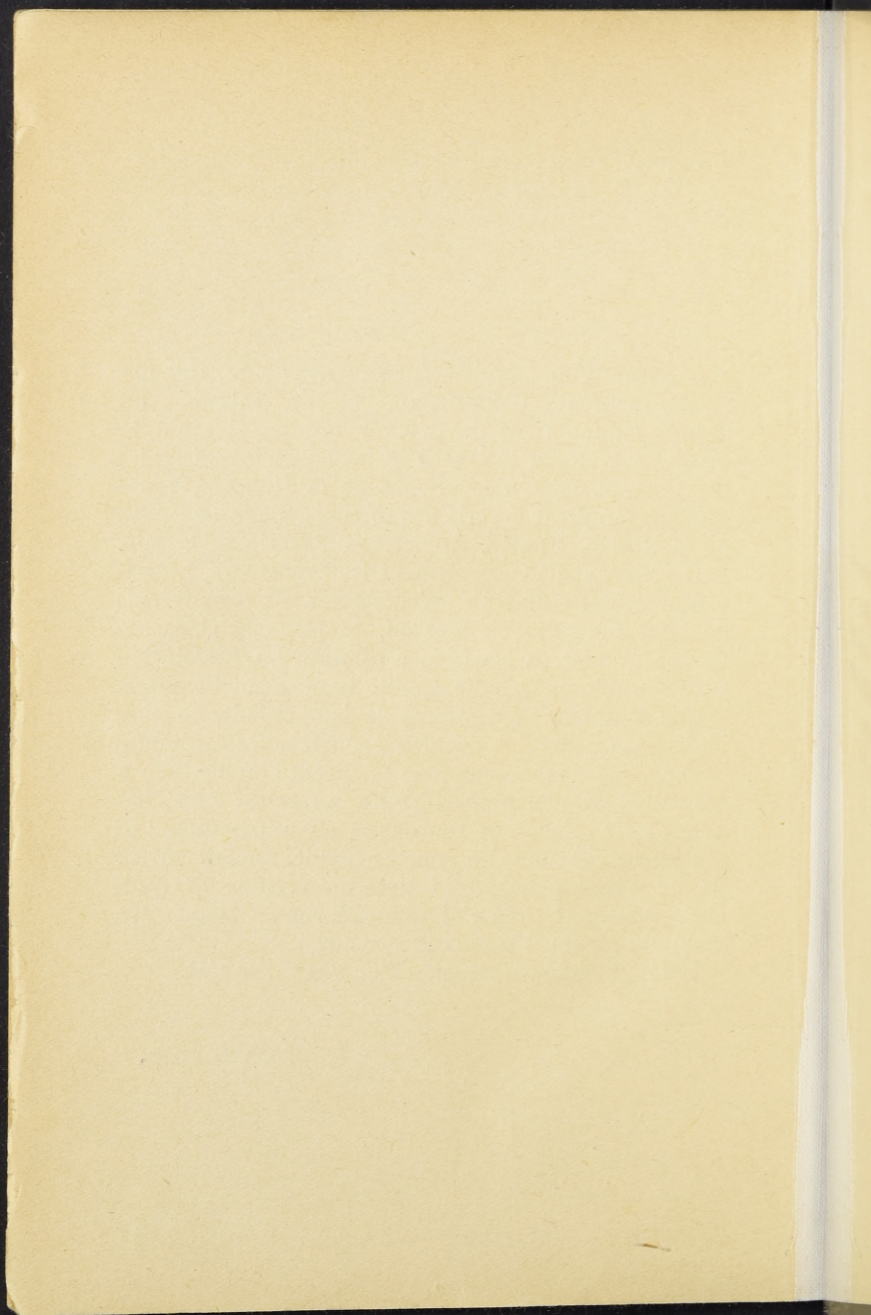
D'où pourra venir le salut ? De quelle bourrasque imprévue, dont le tourbillon ait son centre au cœur même de l'amour ? Faudra-t-il donc que la lutte se rallume au sein du couple ? Faudra-t-il que la haine souffle dans l'amour, pour que l'amour se ressaisisse, pour que ses voiles se regonflent, et que sa proue enfonce son soc dans la mer?... Allons, avance ! Dur cavalier qui chevauches la vie, laboure ses flancs de ton éperon ! Laboure les flancs de ces enfants ! Le monde ne marche que sous l'éperon. Il faut marcher. Si tu t'arrêtes, tu tombes... Tu ne tomberas pas ! Je te soulèverai par la douleur.

Douleur d'un monde ! A la même heure, des nations meurent d'oppression et de misère. La grande famine vient de dévorer les peuples de la Volga. Sur Rome se lèvent la hache et les faisceaux des licteurs noirs. Les prisons de la Hongrie et des Balkans étouffent les cris des torturés. Les vieux pays de la liberté, France, Angleterre, Amérique, la laissent violer, et ils entretiennent les éventreurs. L'Allemagne a assassiné ses « précurseurs ». Et dans le bois de bouleaux près de Moscou, la prunelle claire de Lénine s'éteint, sa conscience sombre. La Révolution perd son pilote. La nuit semble tomber sur l'Europe.

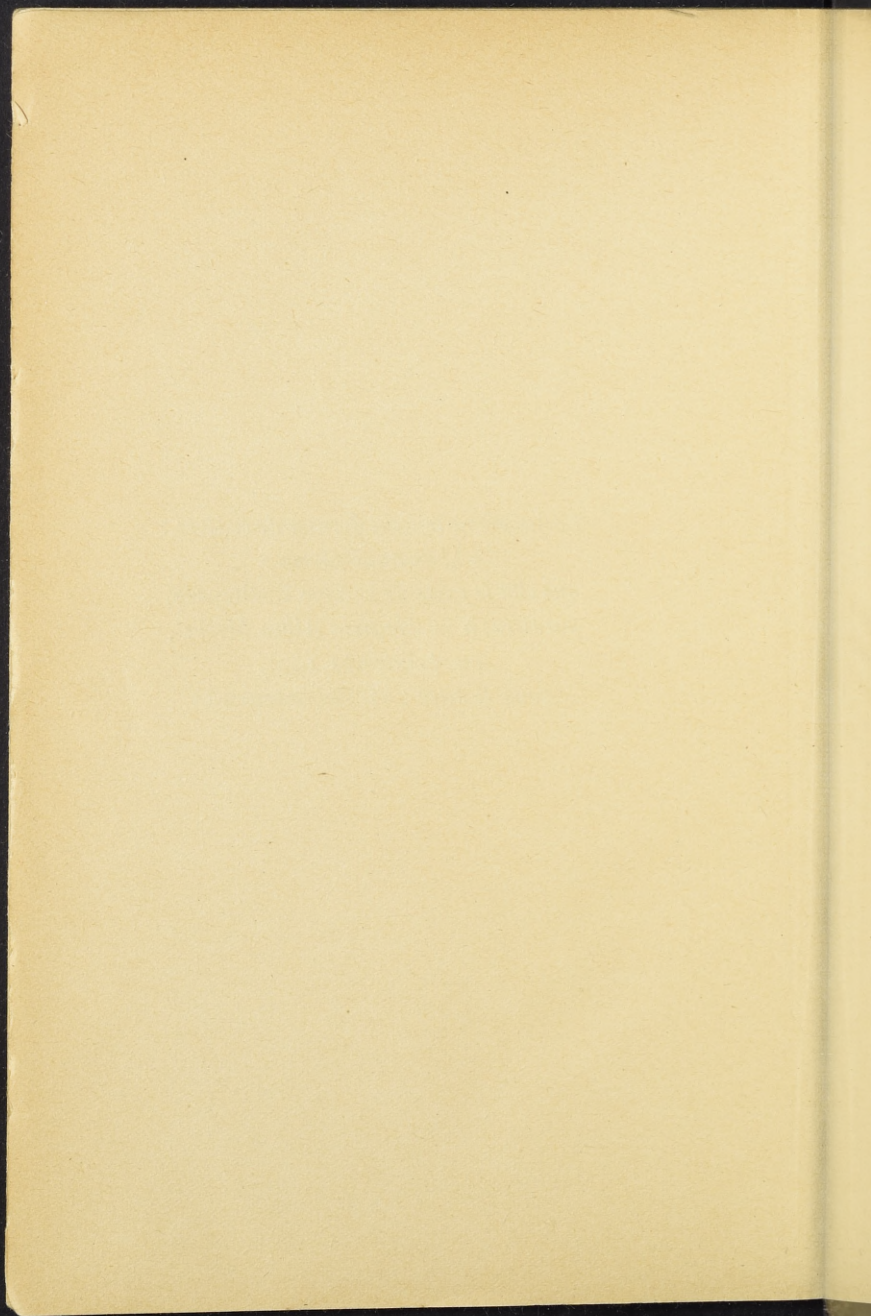
Que comptent les destinées de deux enfants — leurs joies, leurs peines, — ces deux gouttes d'eau, fondues en une, — dans cette mer ?... Prête l'oreille ! Tu y entendras gronder la mer. Toute la mer est dans chaque goutte. Tous ses tourments s'y répercutent. Si seulement chacune des gouttes savait, voulait entendre !... Viens, penche-toi ! Mets ton oreille au coquillage, ruisselant, que j'ai ramassé sur la plage ! Un monde y pleure. Un monde y meurt...

Mais j'y entends aussi, déjà, vagir l'enfant.

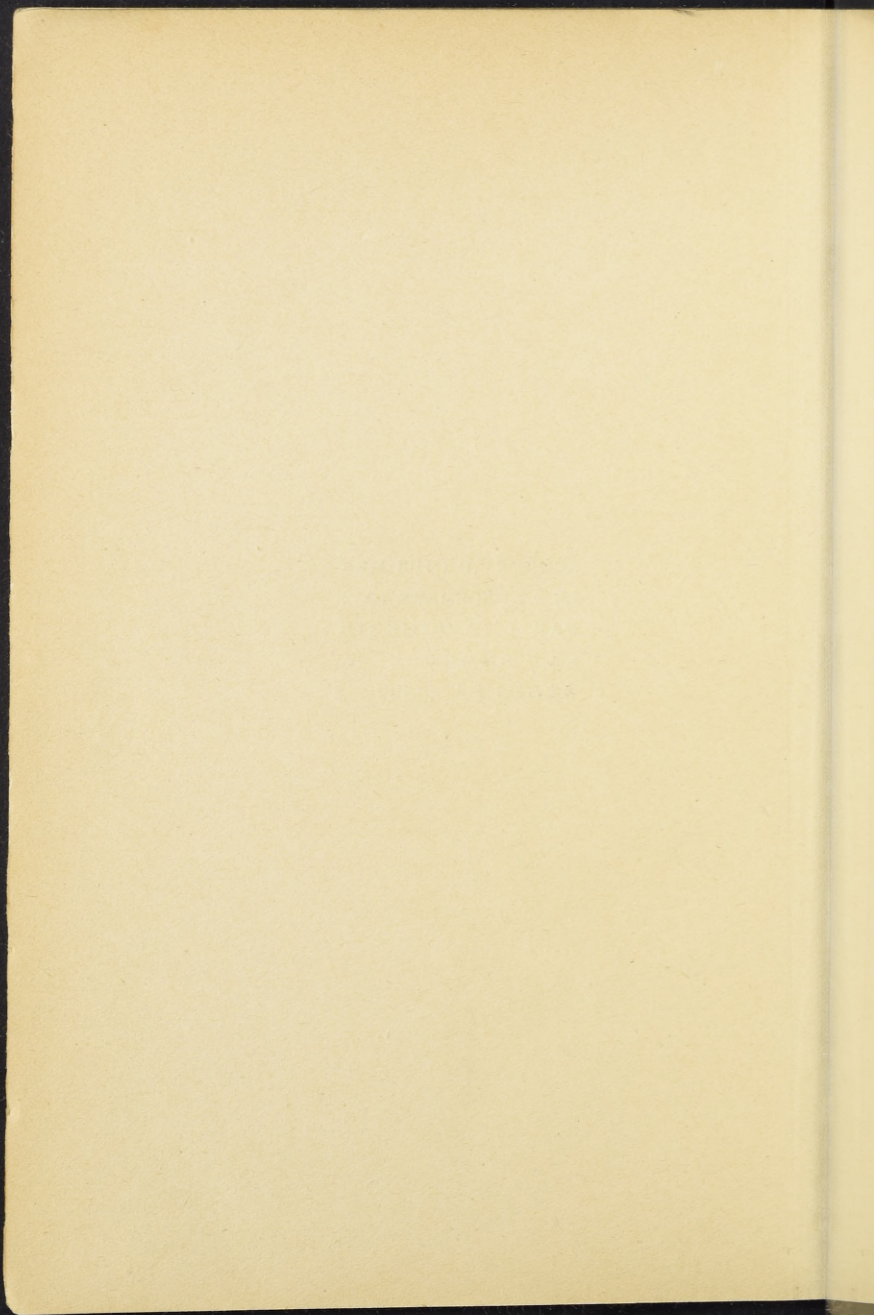
septembre 1932.

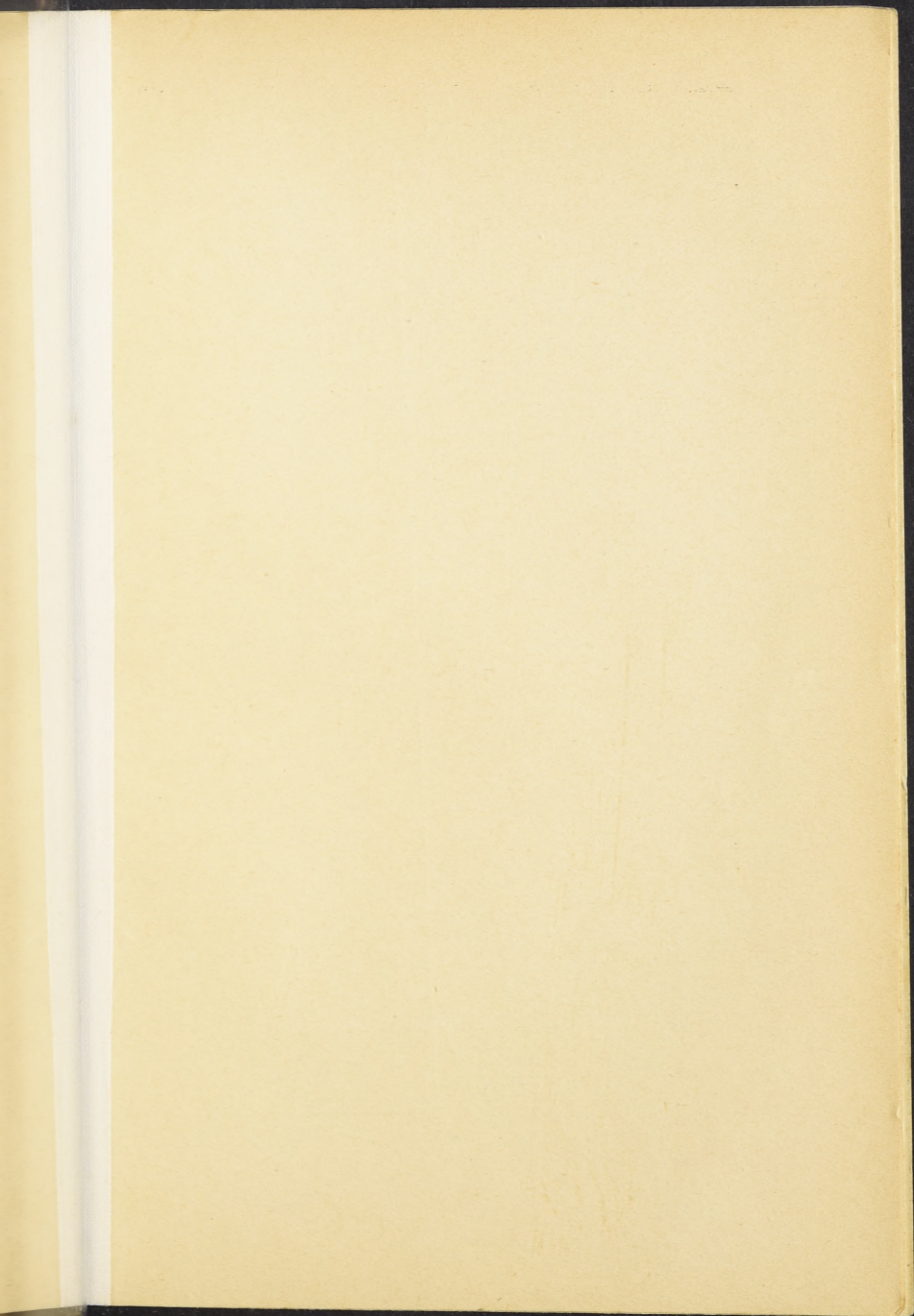


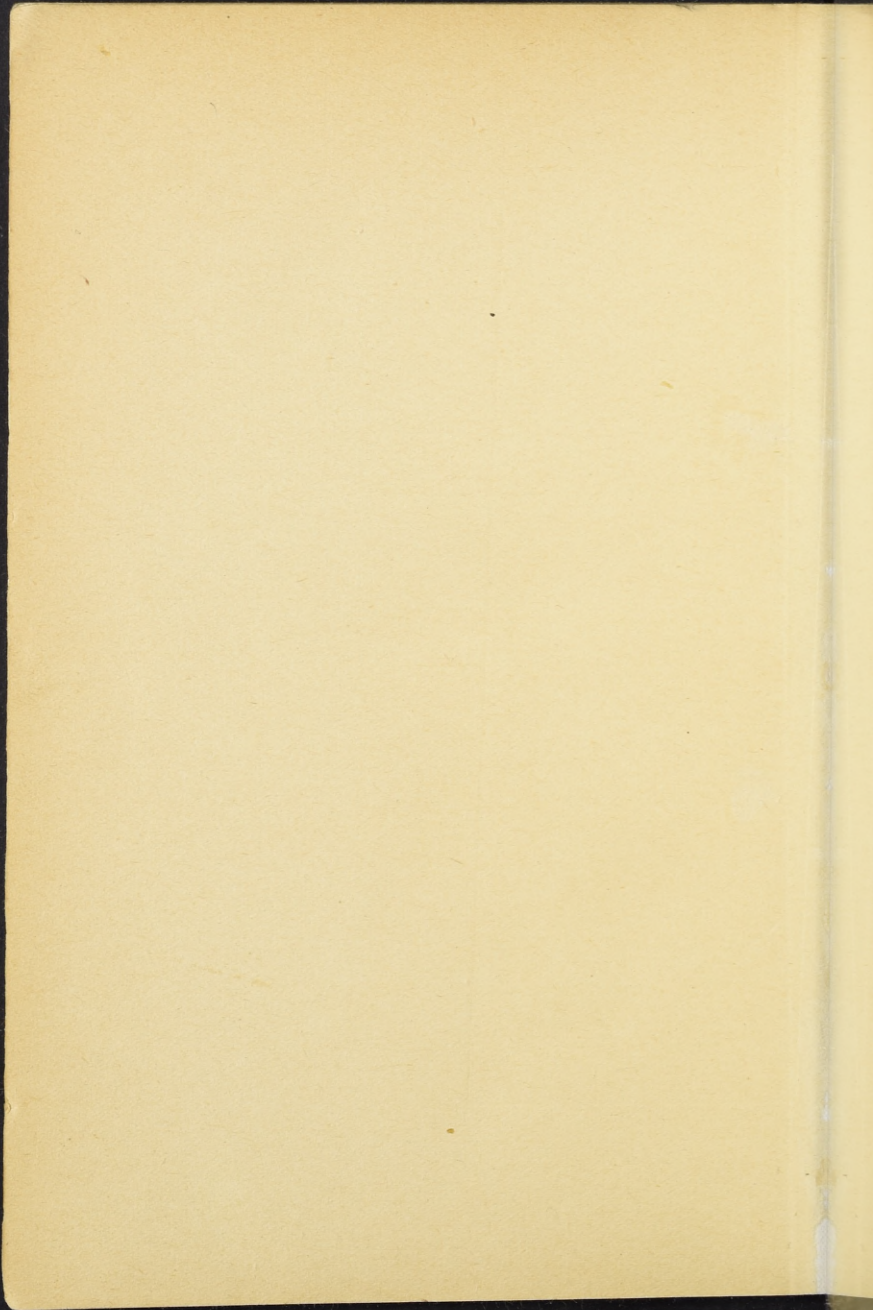
Le deuxième tome et dernier de ce livre :
« L'Annonciatrice »
qui clôt le cycle de L'Ame Enchantée,
paraîtra, à la librairie Albin Michel,
au printemps 1933,
sous le titre : « L'Enfantement »

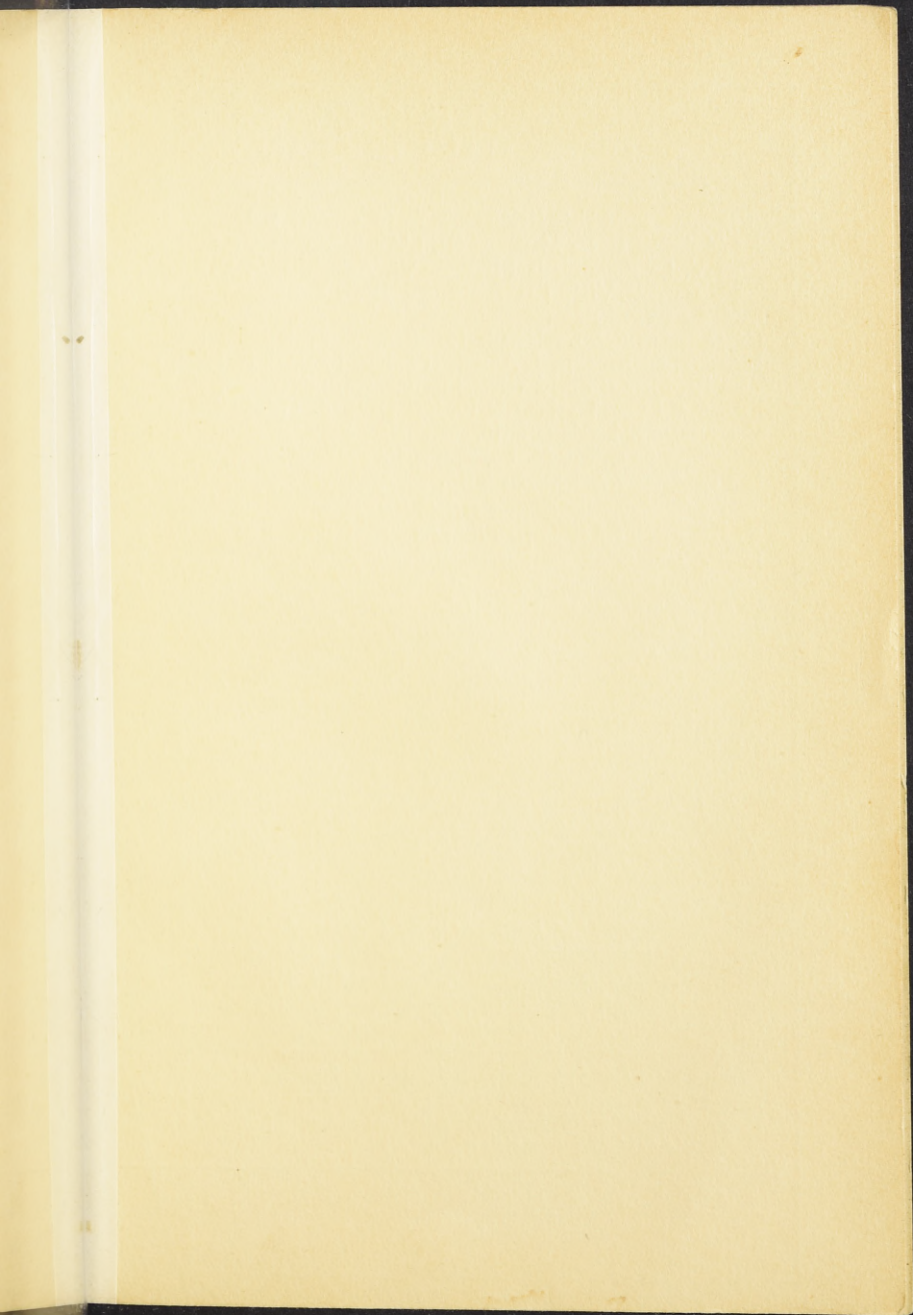


ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 DÉCEMBRE 1932
PAR L'IMPRIMERIE
LA SEMEUSE A
ÉTAMPES (S.-ET-O.)









OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

- JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16
I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte.
— V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la
Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. —
X. La Nouvelle Journée.
COLAS BREUGNON, 1 volume in-16.
L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol.
— III. Mère et Fils, 2 volumes in-16.
PIERRE et LUCE, 1 volume in-16, bois gravés de Gabriel BELOT.
CLERAMBAULT, 1 volume in-16.
AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 volume in-16.
LES PRÉCURSEURS, 1 volume in-16.

THÉÂTRE

- THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la
Raison), 1 volume in-16.
LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 volume in-16.
LILULI, 1 volume in-16, bois gravés de Frans MASEREEL.
LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 volume in-16.
PAQUES FLEURIES, 1 volume in-16.
LES LÉONIDES, 1 volume in-16.
LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau),
1 volume in-16.

ÉDITIONS DE LUXE

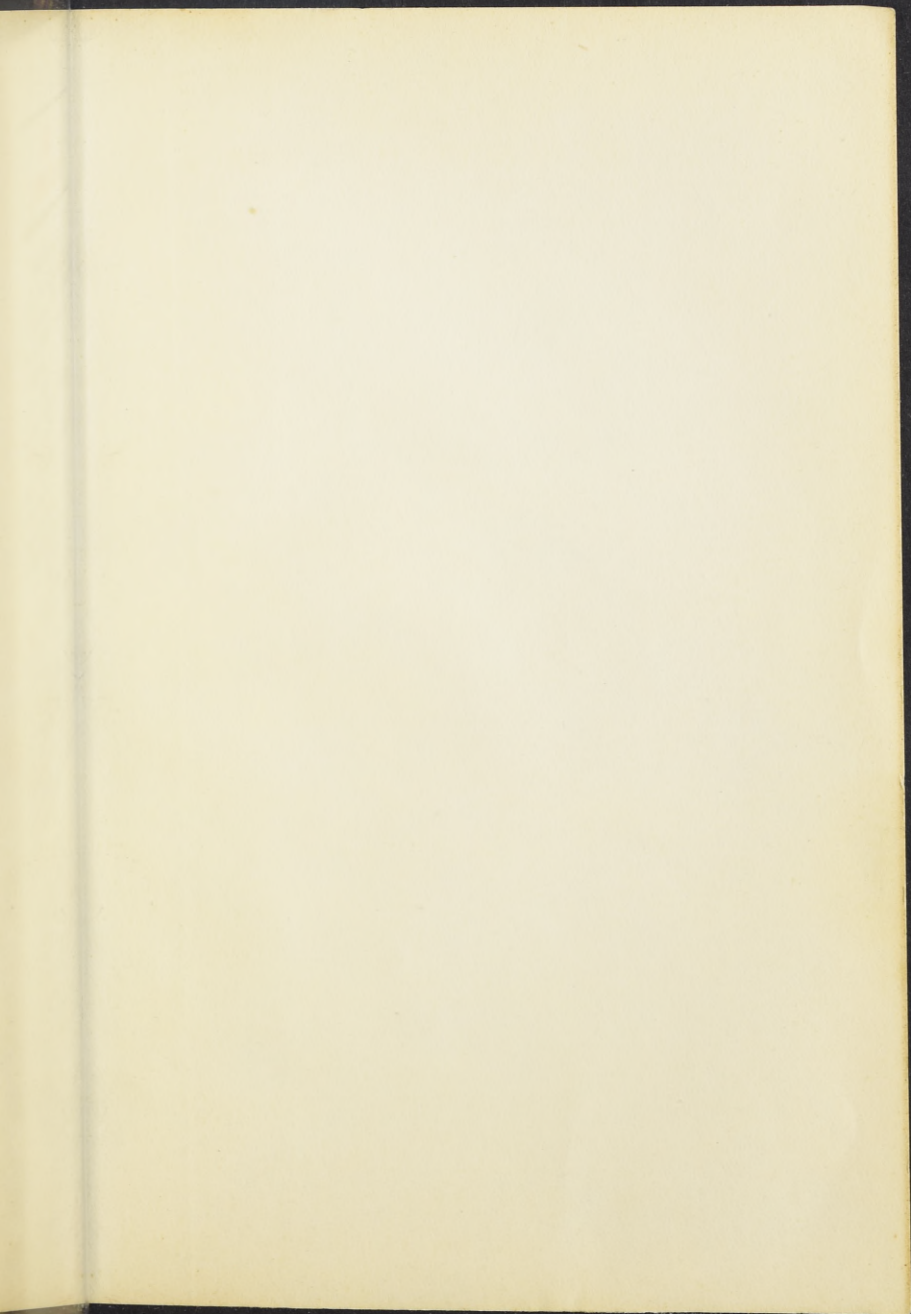
- JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).
Edition définitive sur beau papier Vélín et Hollande.
JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).
Edition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélín,
impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

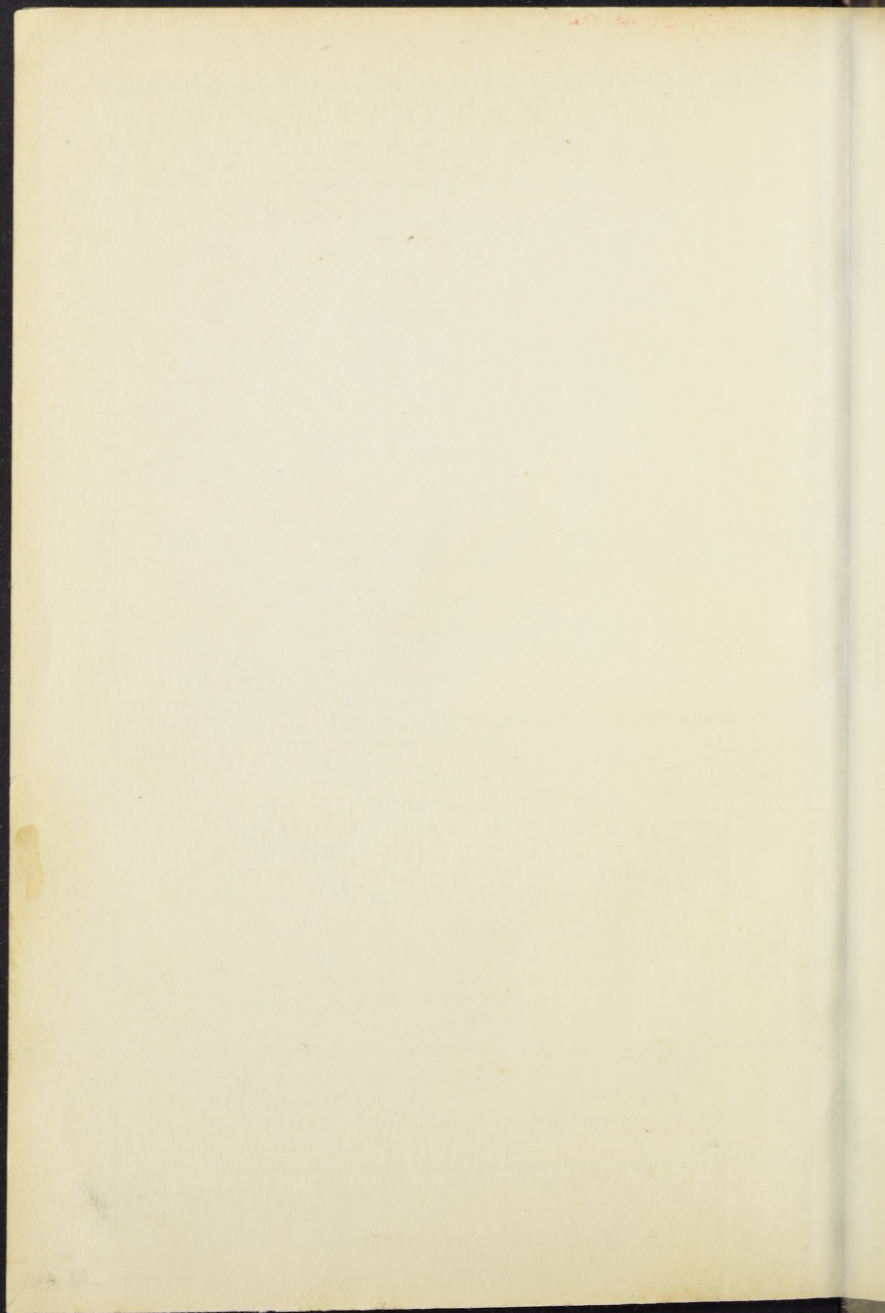
ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES

- JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14×20)
sur alfa Monfourat. — Tomes I, II, III, IV, parus.
COLAS BREUGNON, 1 volume in-8° (14×20)
sur alfa Monfourat

- ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.
ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.
PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS — PARIS





Heller & Kramer Co.

Zs 27 3/4

R. ROLLAND

—
L'ÂME

ENCHANTÉE

—
IV



Zs

273

4

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

